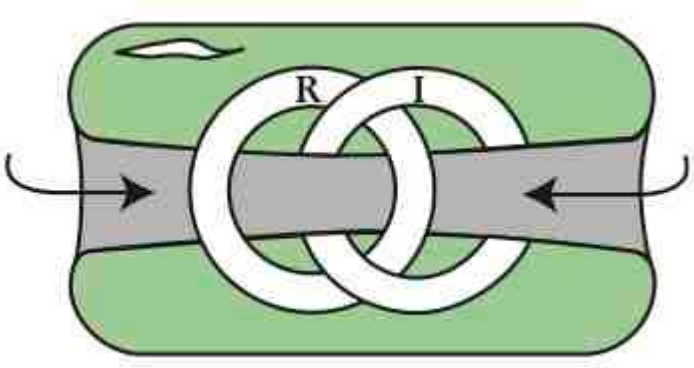
Étude du séminaire XXIV de Jacques Lacan, L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre

- Séminaires d'été
- Marie Christine LAZNIK , Pierre COERCHON , Marc DARMON , Jean BRINI , Thatyana PITAVY
- • Séminaire d'été 2015
- Imprimer, E-mail



Mercredi 26, jeudi 27, vendredi 28, samedi 29 août 2015 à Paris

Responsables : Marie-Christine Laznik, Pierre Coerchon, Thatyana Pitavy, Jean Brini, Marc Darmon

---

Tout au long de l'année, dans de nombreux groupes et cartels, l'étude du séminaire de Jacques Lacan, "L'insu que sait l'une bévue s'aile à mourre", a donné lieu à des travaux que nous allons publier régulièrement dans le dossier de préparation du Séminaire d'été.

Remercions Monique de Lagontrie et Danielle Bazilier pour l'important travail de coordination des transcriptions des séances des séminaires de préparation.

Le titre équivoque du séminaire demande à être interprété. Ecrite en lalangue ou plutôt en l'élangues, cette phrase, à la grammaire énigmatique, se lit en français et s'entend, en partie, en allemand : une-bévue/*Unbewusst*. Lacan utilise un procédé rencontré chez Joyce, l'année précédente du séminaire. La traduction de *Unbewusst* par « l'une-bévue » est en soi un mot d'esprit, c'est-à-dire une formation de l'inconscient comme l'acte manqué, le lapsus, le rêve, le symptôme. Qu'est-ce qu'un acte manqué ou un lapsus sinon une bévue ? Cette traduction rend presque vraie la phrase citée par Dante, lorsqu'il évoque à propos du mot « amour » le juste accord entre le mot et la chose : *nomina sunt consequentia rerum*. « L'une-bévue » n'a pas le défaut d'être un terme négatif comme « l'inconscient », et il ne risque pas, comme lui, d'être confondu avec l'inconscience. Lacan annonce dès le début du séminaire qu'avec cet « insu que sait de l'une-bévue », il essaie « d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient ».

Le titre du séminaire est donc programmatique, ainsi sa première partie : « l'insu que sait » est une autre façon de traduire l'*Unbewusst*, il équivoque avec « l'insuccès », c'est-à-dire le ratage, l'acte manqué qui est, en fait, un acte réussi du point de vue de l'inconscient. Mais « l'insu que sait » indique que le *parlêtre* sait plus qu'il ne croit savoir, et ce savoir, un bout d'une-bévue, est fait de la matière même du signifiant. « L'insu que sait » est l'inconscient dans sa littéralité même : insu que sait, INsuCSait, I N C S. Répondant à cet autre nom de l'inconscient, une partie importante du séminaire est consacrée aux exposés d'Alain Didier-Weill sur la pulsion invoquante et sur la passe, où celui-ci développe, à partir d'une variante de l'histoire de *La lettre volée*, les étapes, dans une analyse, du dévoilement du savoir : il ne sait pas que je sais, il sait que je sais, je sais qu'il sait, je sais qu'il sait que je sais qu'il sait. Le personnage de Bozef, introduit par Alain Didier-Weill, incarne pour Lacan « le savoir absolu », à la fois Booz et Joseph, celui qui rêve et celui qui interprète le rêve.

Le troisième nom de l'inconscient : « s'aile à mourre » équivoque avec « c'est l'amour » ou « celle amour ». Le titre entier peut s'entendre comme : « l'insuccès de l'*Unbewusst*, c'est l'amour ». Or, qu'est-ce que l'amour sinon un certain rapport de deux savoirs inconscients, venant à la place du rapport sexuel absent ? Un succès rare si les deux savoirs inconscients sont connexes et irrémédiablement distincts, mais s'ils se recouvrent, cet amour n'en est pas moins un ratage.

« S'aile à mourre », quelle est la raison de ce curieux assemblage ?

« L'amour jeu des nombrils ou jeux de la grande oie

La mourre jeu du nombre illusoire des doigts »

Dans le jeu de la mourre, inventé selon la légende par Hélène pour Pâris, il faut deviner la somme des doigts cachés de l'un et de l'autre, savoir insu de l'un et de l'autre : l'amour apparaît ainsi sous la forme de deux mi-dires qui ne se recouvrent pas. Une des variantes du jeu de la mourre : pierre, ciseaux, papier, a la structure borroméenne, puisque le troisième surmonte le premier. Une autre : pair ou impair se retrouve dans *La lettre volée,* il est à l'origine du texte *Parenthèse des parenthèses*. Il s'agit de la structure réelle du savoir inconscient.

« Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades

Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants. »

Le savoir inconscient se donne-t-il des ailes pour que la lettre prenne son envol ? À moins que ce ne soit l'amour.

Cette troisième partie du titre inaugure une réflexion sur la poésie, sur l'amour et sur le réel.

La poésie « amoureuse » de Dante est convoquée pour soutenir l'affirmation selon laquelle l'amour n'a pas de sens, Il ne serait que signification, mot vide. Par ailleurs, Lacan affirme « [qu'] il n'y a que la poésie qui permette l'interprétation et c'est en cela que je n'arrive plus, dans ma technique, à ce qu'elle tienne : je ne suis pas assez pouâte, je ne suis pas pouâte-assez ! » Et le séminaire se termine par

l'évocation « [d'] un signifiant nouveau, celui qui n'aurait aucune espèce de sens, ça serait peut-être ça qui nous ouvrirait à ce que […] j'appelle le réel. »

Est-ce cela le « quelque chose qui va plus loin que l'inconscient ? ». Lacan poursuit, ici, une idée exprimée dans *Les non dupes errent* selon laquelle, pour la première fois dans l'histoire, il nous serait possible de refuser d'aimer notre inconscient, donc d'errer, certes, mais dans cette erre, l'inconscient pourrait nous mener au-delà du fantasme, « au pur réel ».

Tout au long du séminaire, Lacan prend appui sur la topologie. Le fait surprenant est, après plusieurs séminaires consacrés au nœud borroméen, le recours à la topologie des surfaces, plus précisément à celle du tore. Quelle est la raison de ce tore ? Ce n'est certes pas parce que le tore a une âme, mais parce qu'il est la consistance même des anneaux du nœud borroméen, et aussi parce que le tore peut se retourner. Les trois identifications freudiennes sont rapportées aux trois modes de retournement du tore. Une analyse aurait pour effet de retourner le tore du symbolique en englobant les deux autres, et nécessiterait, de ce fait, une deuxième tranche afin de retrouver le nœud borroméen. Les deux tores enchaînés et troués permettent à Lacan de parler de l'amour comme pure signification à propos de la poésie « amoureuse » de Dante.

L'invention dont Lacan fait preuve, les conséquences cliniques du recours à la topologie des surfaces et de la coupure combinée à celle des nœuds, les contributions d'Alain Didier-Weill sur la passe et sur la pulsion invoquante, le rôle fondamental de la poésie dans l'interprétation, le projet d'aller plus loin que l'inconscient, la perspective d'un signifiant nouveau, font de l'étude de ce séminaire une tâche passionnante et prometteuse.

Mercredi 26 août 2015

Matin

Leçon I - TOPOLOGIE DES TROIS IDENTIFICATIONS.

Présidente : Virginia HASENBALG-CORABIANU – Discutant : Pierre MARCHAL

Marc DARMON : Quelque chose qui va plus loin que "l'Inconscient". (leçon I)
Thatyana PITAVY : Incorporer, sur la trace des identifications.
Angela JESUINO : Incorporation ou dévoration ?
Jean BRINI : Présentation des figures de retournement du/des tores.

Après-midi

Leçon II : QUELS EFFETS D'UNE DEUXIÈME TRANCHE D'ANALYSE ?

Présidente : Renata MILETTO – Discutant : Nicolas DISSEZ

Pierre-Christophe CATHELINEAU : Le retournement du tore et la fin de cure. (leçon II)
Elsa CARUELLE-QUILIN: La contre-analyse.
Anne JOOS DE TER BEERST : Tranches d'analyse.
Henri CESBRON LAVAU : Pourquoi la topologie ?

Jeudi 27 août 2015

Matin

Leçon III : PULSION INVOCANTE : clinique et écriture.

Présidente : Janja JERKOV – Discutant : Jean Marie FORGET

Bernard VANDERMERSCH : "Il y a certainement une vérité de l'espace..." (leçon III, Lacan)
Marie Christine LAZNIK : Le bébé et l'Autre dans la pulsion invoquante. (leçon III, Didier-Weill)
Marc MORALI : Le ventriloque.

Après-midi

Leçons IV, V, VI, VII : LE SAVOIR ET L'INCONSCIENT.

Présidente : Isabelle DHONTE-MÉDAN – Discutant : Pierre-Christophe CATHELINEAU

Valentin NUSINOVICI : La psychanalyse, "entre folie et débilité mentale" ? (leçon IV)
Jean BRINI : Quatresse et nœuds de tétraèdres. (leçon V)
Alice MASSAT : Ce qu'il y sait. (leçon VI)
Deux vignettes cliniques :
Corinne TYSZLER : L'Inconscient ou se faire mener par le bout du nez. (leçon V)
Annie DELANNOY : Un sujet sans recours (leçon VII)

19 h 00 : Cocktail à la Maison de l'Amérique Latine

Vendredi 28 août 2015

Matin

Leçon VIII : "PAS POUÂTE-ASSEZ..."

Président : Jean-Paul BEAUMONT – Discutant : Didier de BROUWER

Jean-Luc de SAINT JUST : Extension du champ des possibles. (leçon VIII)
Cyrille NOIRJEAN : "Quand nous a cessé de parler il neigeâmes".
Esther TELLERMANN : S'apparenter à un poète ?
Fabrizio GAMBINI : La psychanalyse est-elle un délire ?

Après-midi

Leçons IX et X : LES IDENTIFICATIONS, LA CLINIQUE ET LA CURE.

Président : Jean-Pierre ALLAIS – Discutant : Jean-Luc CACCIALI

Pierre COËRCHON : Quel amour en fin de cure ? (leçon IX)
Jean-Jacques TYSZLER : Identification et fantasme.
Jean-Pierre ROSSFELDER : Interprétation analytique et poésie. (leçon X)
Terry BALL : Inside out.

Samedi 29 août 2015

Matin

Leçons XI et XII : VERS UN SIGNIFIANT NOUVEAU ?

Président : Thierry ROTH – Discutante : Esther TELLERMANN

Pierre AREL : "Tout ce qui est mental, en fin de compte, est ce que j'écris du nom de sinthome". (leçon XI)

Flavia GOIAN : Cesserait de ne pas s'écrire.(leçon XII)

Isabelle MASQUEREL : "A Benidor".

Jean-Louis CHASSAING : Le jeu de la mourre.

Après-midi

QU'ALLONS-NOUS INVENTER ?

Discutant : Marc DARMON

Alain DIDIER-WEILL : Les trois surmois.

Charles MELMAN : Conclusion du séminaire.

La Leçon I - Transcription de la séance du séminaire de préparation du 7/10/2014

- Séminaire d'été 2015
- Marc DARMON,
- • Dossier de préparation du Séminaire d'été 2015
- Imprimer, E-mail

Marc Darmon — Alors le titre est joycien « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre ».

Alors vous avez dû, je suppose vous interroger déjà sur ce titre, puisque c'est un titre qui provoque l'interprétation. Donc on va d'emblée discuter. Qu'est-ce que vous pensez de ce titre ?

Pierre-Christophe Cathelineau — Moi j'ai des idées...

Bernard Vandermersch — Allez parlez, monsieur.

P.-Ch. Cathelineau — « L'insu », bon « l'insu », l'*Unbewusst*, « que sait », le sujet saute comme dans la syntaxe du Moyen-Âge par exemple, le sujet saute c'est un usage médiéval de la syntaxe (dans la salle : on n'entend pas bien) je dis le sujet saute, l'insu que sait, alors qu'est-ce que c'est que ce sujet, en tous cas le sujet est élidé, peut-être est-ce le « je », peut-être est-ce le « i » mais en tout cas le sujet est élidé. L'élision du sujet est importante dans cette formule. « Que sait de l'une-bévue » donc la question est aussi bien dans « l'insu » que dans « sait » que dans « l'une-bévue » c'est la question de l'inscription de « l'une-bévue » par rapport à un savoir, un savoir inconscient « l'insu que sait »… et « l'une-bévue » c'est la traduction joycienne de l'*Unbewusst*, ça ce n'est pas très compliqué, et aussi de « l'une-bévue » comme précisément la bévue au sens où il l'utilise, il l'évoque dans le texte, au sens du lapsus, c'est-à-dire comme marque précisément de l'inconscient. Avec ceci de particulier c'est que cette une-bévue est située par rapport à l'Un. C'est l'une-bévue, et donc c'est la question de la bévue par rapport à ce qui s'articule comme Un dans l'inconscient. « S'aile à mourre » alors c'est l'amour, l'insuccès

de cette « une-bévue » c'est l'amour, ça veut dire que effectivement c'est là-dessus que vient, que vient buter en quelque sorte l'amour… l'amour vient buter sur un impossible qui se situe par rapport à un Un dans l'inconscient et donc c'est le point de butée, mais ce n'est pas le seul sens, « s'aile à mourre » alors la mourre c'est un jeu, c'est un jeu…

B. Vandermersch — Un jeu de berger qui consiste à …

M. Darmon — Ça se joue à deux ou à plusieurs.

P.-Ch. Cathelineau — …à sortir les doigts…

B. Vandermersch — très peu de temps pour dire combien il y en avait.

P.-Ch. Cathelineau — C'est un jeu de décompte

M. Darmon — C'est-à-dire chacun sort les doigts en même temps et énonce la somme.

B. Vandermersch — Ah c'est plus compliqué que je ne le pensais.

P.-Ch. Cathelineau — C'est un jeu de décompte, c'est le fait de deviner la somme qui fait qu'on gagne (BV : Ah oui) et donc « s'aile à mourre » effectivement, c'est certainement du côté… ça renvoie à la question du nombre dans l'inconscient et le fait que c'est une-bévue, « l'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » ça veut dire s'oriente vers quelque chose qui relève du nombre et du décompte du nombre.

B. Vandermersch — Et l'aile ?

P.-Ch. Cathelineau — Alors l'aile c'est l'élan, l'élan vers le nombre (VN : quelque chose qui s'envole aussi et qui est perdu) et qui est perdu. Voilà je vous ai donné une proposition maintenant elle vaut ce qu'elle vaut mais on voit bien l'équivoque. Enfin est-ce que c'est l'équivoque ? Là il joue sur l'équivoque c'est-à-dire qu'il y a plusieurs niveaux sémantiques. Il y a le niveau, je dirai de l'échec en quelque sorte, l'échec de l'inconscient par rapport à la question de l'amour ou l'échec de l'amour par rapport à la question de l'inconscient, cette difficulté en tout cas (MD : Vaste question) vaste question et puis il y a l'autre question qui renvoie à quelque chose de plus structural qui est le rapport à l'un et au nombre, si vous me permettez cette interprétation.

B. Vandermersch — Bon, bah c'est bien.

M. Darmon — Il y a d'autres idées ?

P.-Ch. Cathelineau — Si vous avez d'autres idées je suis preneur.

Michel Jeanvoine — C'est une question. Est-ce que dans le jeu, justement, dont il était question, il faut de l'anticipation ?

P.-Ch. Cathelineau — Il faut de l'anticipation, oui.

M. Jeanvoine — C'est très important l'anticipation dans cette affaire ; celui qui anticipe d'une certaine manière gagne.

P.-Ch. Cathelineau — Oui, celui qui devine…

M. Darmon — C'est une…ce jeu est une variante de pair ou impair, qu'on retrouve dans *La lettre volée* donc il y a probablement une allusion à pair ou impair de *La lettre volée* qui donc… dont la suite des zéros et des uns caractérise l'inscription inconsciente.

Donc c'est intéressant aussi la façon dont Lacan utilise ici d'ancienne…d'anciennes équivoques, parce qu'il a déjà utilisé l'amour, il a utilisé la mourre avec deux R en l'hommage fait à Marguerite Duras du Ravissement de Lol V. Stein.

« Lol V. Stein : [dit-il] ailes de papier, V ciseaux, Stein, la pierre, au jeu de la mourre [avec deux r] tu te perds. » Donc c'est un texte de 63 ou 65. Il était déjà question du jeu de la mourre là interprété avec le jeu de ciseaux, papier, pierre et qui à mon sens anticipe sur le nœud borroméen, puisque chacun des termes surmonte l'autre en quelque sorte. Le papier surmonte la pierre mais est surmonté par les ciseaux, les ciseaux sont cassés par la pierre et découpent le papier etc. Vous avez la structure fondamentale du nœud borroméen déjà dans ce jeu très simple.

Alors « s'aile » c'est une, c'est un jeu déjà utilisé par Lacan, l'aile dans sa préface à la thèse de Rifflet-Lemaire, sur Lacan, il parle de ses deux ailes, qui sont Laplanche et Leclaire (PCC : je ne crois pas qu'il fasse allusion à Laplanche et Leclaire) si, si il critique l'utilisation de Laplanche et Leclaire de l'algorithme saussurien.

Alors

« Qu'est-ce que ça donne pour vous ? » [Qui est-ce qui a su lire ? dit-il.] "L'insu que sait", quand même, ça fait bla-bla, ça équivoque. "L'insu que sait", et après j'ai traduit l'*Unbewusst*, j'ai dit qu'il y avait, au sens de l'usage en français du partitif, qu'il y avait de "l'une-bévue". C'est une façon aussi bonne de traduire l'Unbewusst que n'importe quelle autre, que "l'inconscient", en particulier, qui en français – et en allemand aussi d'ailleurs – équivoque avec "inconscience".

L'inconscient, ça n'a rien à faire avec l'inconscience. Alors, pourquoi ne pas traduire tout [simplement] par l'une-bévue ? D'autant plus que ça a tout de suite l'avantage de mettre en évidence certaines choses : pourquoi est-ce qu'on s'oblige dans l'analyse des rêves – qui constituent une-bévue comme n'importe quoi d'autre, comme un acte manqué, à ceci près qu'il y a quelque chose où on se reconnait…On se reconnaît dans le trait d'esprit parce que le trait d'esprit tient à ce que j'ai appelé lalangue ; on se reconnaît dans le trait d'esprit, on y glisse, et là-dessus Freud a fait quelques considérations qui ne sont pas négligeables, je veux dire que l'intérêt du trait d'esprit pour l'inconscient est quand même lié à cette chose spécifique qui comporte l'acquisition de lalangue.

Pour le reste, est-ce qu'il faut dire que pour l'analyse d'un rêve il faut s'en tenir à ce qui s'est passé la veille ? Ça ne va pas de soi. Freud en a fait une règle, mais il conviendrait quand même de s'apercevoir qu'il y a bien des choses qui, non seulement peuvent remonter plus haut, mais qui tiennent à ce qu'on

peut appeler le tissu même de l'inconscient. Est-ce que l'acte manqué aussi est une affaire qui doit être analysée, étroitement, selon ce qui s'est passé, non pas la veille, mais cette fois-ci dans la journée ? C'est vraiment quelque chose qui pose question.

Cette année, disons que, avec cet "insu que sait de l'une-bévue", j'essaie d'introduire quelque chose qui va plus loin que "l'inconscient". Quel rapport y a-t-il entre ceci qu'il faut admettre, que nous avons un intérieur, qu'on appelle comme on peut, "psychisme" par exemple (on voit même Freud écrire endo, endo-psychique. Cela ne va pas de soi que la *psuché*, ce soit endo ; cela ne va pas de soi qu'il faille endosser cet endo), quel rapport y a-t-il entre cet endo, cet intérieur et ce que nous appelons couramment l'identification ? »

On va s'arrêter ici, avant le passage sur l'identification. Donc ce premier passage est une critique du terme allemand *Unbewusst* choisi par Freud pour caractériser, pour nommer l'inconscient. Alors pourquoi cette critique, il le dit, c'est parce que ça n'a rien avoir avec l'inconscience, ça n'a rien à voir avec l'inconscience, et qu'est-ce qu'il veut dire par là ? C'est-à-dire le fait de l'inconscience, ce n'est pas le fait d'être léger, d'être…inconscient dans ce sens. L'inconscience c'est l'opposé de la conscience, c'est-à-dire les phénomènes qui ne sont pas conscients. Bon alors en quoi cela est-il critiquable ? Cela ne rend pas compte de la spécificité de cet inconscient. C'est-à-dire que l'inconscient, il est tissé par lalangue et dans cette façon de dire « l'insu que sait de l'une-bévue », il donne de l'inconscient une définition pourrait-on dire positive. L'inconscient, ce qui gène c'est le in-conscient, il en donne une définition positive avec « l'une-bévue ». Et il en donne immédiatement un exemple en parlant du mot d'esprit ; donc le mot d'esprit, dit-il, on s'y reconnait du fait qu'on se reconnait dans lalangue.

P.-Ch. Cathelineau — Et c'est pour ça que la question de l'élision du sujet est très importante. Parce que cela concerne très précisément le sujet.

M. Darmon — Exactement, c'est-à-dire dans le mot d'esprit, le sujet y est. (PCC : Le sujet y est) C'est-à-dire on se reconnait dans le mot d'esprit, on le reconnait comme sien. Si on fait un acte manqué, un rêve, un lapsus, on ne le reconnait pas comme sien. (PCC : Absolument) Voyez, donc le mot d'esprit c'est l'occasion d'une manifestation de l'inconscient peut-on dire positif (PCC : Singulier), à ciel ouvert. Ensuite il se pose la question du rêve, pourquoi cette règle d'interpréter le rêve en fonction de ce qui s'est passé la veille, est-ce qu'il ne faudrait pas étendre cette règle aux actes manqués en fonction de ce qui s'est passé dans la journée ? Bon il pose la question parce que c'est exact. Pour interpréter un rêve on sait que le rêve puise son matériel dans ce qui s'est passé la veille et l'acte manqué est étroitement lié par exemple à un projet conçu dans la journée et qui, ce projet vient être contrarié par l'acte manqué. Donc décrypter un rêve ou un acte manqué c'est faire référence à ces éléments qui sont pourrait-on dire le matériel grossier qui va être utilisé pour la fabrication du rêve ou de l'acte manqué, mais l'analyse du rêve ou de l'acte manqué ne s'arrête pas là puisqu'il a à voir avec ce qui s'est passé bien longtemps avant et plus exactement il a à voir avec le tissu, le tissu de l'*Unbewusst*.

Alors endo, endo-psychique. L'inconscient Freud le situe à l'intérieur, endo, est-ce qu'il faut endosser cet endo ? Donc ce passage ouvre au questionnement topologique qui va suivre et qui va s'articuler avec la question de l'identification.

« […] l'identification ? C'est ça, en somme, que sous ce titre qui est, comme ça, fabriqué pour l'occasion, c'est ça que je voudrais mettre sous ce titre. Parce qu'il est clair que l'identification, c'est ce qui se cristallise dans une identité. D'ailleurs ce-fication dans le français est en allemand autrement énoncé : Identifizierung dit Freud, dit Freud dans un endroit où j'ai été le retrouver parce que je ne me souvenais pas que j'avais fait un séminaire sur l'Identifizierung. Je ne me souvenais pas…je me souvenais quand même de ce qu'il y avait dans le chapitre, je ne savais pas que j'y avais consacré une année. Mais je me souvenais qu'il y a pour Freud au moins trois modes d'identification. »

C'est intéressant parce qu'il nous dit ne pas se souvenir de ses propres séminaires, par contre Freud il s'en souvient. Identification, alors les trois modes d'identification. Je crois qu'on pourrait consacrer une séance à l'étude, ici ou ailleurs, de ce texte de Freud qui est dans « Psychologie des masses et analyse du moi » donc il y a quelques pages consacrées à l'identification, qui sont très délicates. Bon alors on pourra en discuter si vous voulez, mais ce qui est important ici c'est de suivre la lecture lacanienne de cette trilogie.

« [Alors] trois modes d'identification, à savoir :

- l'identification à laquelle il réserve – je ne sais pas bien pourquoi – la qualification d'amour. Amour, c'est la qualification qu'il donne à l'identification au père. »

Alors vous savez que dans ce texte sur l'identification Freud évoque une première identification, et il parle effectivement de l'amour du père. Il évoque un peu plus loin à propos de cette première identification le cannibalisme, le cannibale mange ce qu'il aime. Donc il s'agit de, on a parlé d'incorporation ; c'est une identification, pourrait-on dire, massive et première.

Alors on pourra discuter de savoir si cette première identification est première chronologiquement, historiquement ou logiquement.

P.-Ch. Cathelineau — Et puis comme il y en a trois on peut se poser la question de savoir si ça s'articule au Réel, (MD : au symbolique et à l'imaginaire) par exemple. Celle-là semble plutôt (MD : Alors vas-y), à mon sens, l'identification au père est réelle.

M. Darmon — Absolument, c'est mon avis aussi. On va être les Dupont-Dupond. (Rires) Je dirai même plus, elle est réelle. Alors vous allez avoir à partir de là c'est très simple.

« Qu'est-ce que c'est, d'autre part, ce qu'il avance d'une identification faite de participation ? Il appelle ça, il épingle ça de l'identification hystérique. »

Alors là, l'imaginaire. (PCC : Là c'est facile)

« Et puis il y a une troisième identification qui est celle qu'il fabrique d'un trait, d'un trait que j'ai autrefois (j'en avais gardé quand même le souvenir sans savoir que j'avais fait tout un séminaire sur l'identification), d'un trait que j'ai appelé "unaire". Ce trait unaire nous intéresse parce que, comme Freud le souligne, ce n'est pas quelque chose qui a affaire spécialement avec une personne aimée. Une personne peut être indifférente et un trait unaire choisi comme constituant la base d'une identification.

Ce n’est pas indifférent, puisque c’est comme ça que Freud croit pouvoir rendre compte de l’identification à la petite moustache du Führer, dont chacun sait qu’elle a joué un grand rôle. »

Alors là c’est un passage qui est délicat. Alors, l’identification au trait unaire ?

P.-Ch. Cathelineau — Symbolique

M. Darmon — Je dirai même plus… Donc…

Valentin Nusinovici — Lacan lui-même avait fait à peu près, mais pas tout à fait ce que vous faites c'est-à-dire il avait dit l’identification au père c’est l’identification au réel de l’autre réel, l’identification au trait unaire au symbolique de l’autre réel mais l’identification hystérique c’est celle au désir de l’Autre et pas imaginaire. C’est plutôt, c’était pas celle-là, c'est-à-dire, voilà on peut pas trop, trop…(MD : oui mais on peut pas) et c’était plutôt… (MD : On ne peut pas trop appliquer)…il s’orientait plutôt vers le petit a, quand il parle de ça.

M. Darmon — Alors là il faut avoir en regard, à mon avis, le texte de Freud, et les exemples qu’il donne (VN : oui c’est vrai).

P.-Ch. Cathelineau — Dans l’identification hystérique c’est les petites filles…

M. Darmon — C’est dans un pensionnat…une fille reçoit la lettre de son amoureux qui déclenche sa jalousie et c’est l’identification… et puis bon les …tout le pensionnat se met à faire une crise d’hystérie.

P.-Ch. Cathelineau — Donc il y a bien de l’imaginaire (VN : Il y a de l’imaginaire, bien sûr)

M. Darmon — Donc c’est ça, dans le … c’est vrai que ce que tu évoques est tout à fait exact mais à mon avis si on prend les exemples de Freud, ça se répartit assez bien comme ça.

Julien Maucade — Alors au lieu de dire plus est-ce que je peux dire juste un truc moins, c’est une remarque qui m’a interpellé, quand il dit juste avant « je vais essayer d’aller plus loin que l’inconscient ». Alors qu’est-ce que c’est que « plus loin que l’inconscient »…je me suis posé la question.

M. Darmon — Bon moi je l’ai interprété comme ce que j’essaie de dire, c'est-à-dire qu’il donne une définition positive de l’inconscient, par rapport à une définition négative qu’a trouvé Freud. Voilà, maintenant c’est ouvert à la discussion.

Alors bon, l’identification hystérique, on vient d’en parler. Alors de partager les traits avec un autre ou une autre, Freud l’évoque à propos de cette identification hystérique. Donc là, bon ça sera, ça sera à voir de près lorsqu’on s’intéressera vraiment, précisément à ce texte de Freud, mais Freud évoque la personne indifférente avec qui on partage un certain nombre de choses dans la suite de l’évocation de l’hystérie. Le trait unaire c’est d’abord chez Freud plutôt le trait unique. (BV : Un seul trait) un seul trait. Alors est-ce que la personne est indifférente, ça ne semble pas dans les exemples de Freud, ce n’est pas le cas. C'est-à-dire c’est soit, par exemple, il donne l’exemple de la toux de Dora et la toux… symptôme de la mère. Alors une identification à la mère… chez Dora ? Oui d’accord mais il donne deux

exemples d'identification au trait unaire qui est constitué par la toux. Un premier exemple, une identification à la mère, c'est-à-dire tu as voulu rivaliser avec la mère, ben tu es punie tu as le même symptôme qu'elle… et une identification au père dans le cas de Dora. C'est-à-dire une identification soit à la personne aimée, soit à la personne rivale… par juste un trait. Alors… et Freud, c'est intéressant, puisque ça anticipe sur ce que va nous dire Lacan ici, c'est l'identification au symptôme…puisqu'il s'agit d'une identification au symptôme.

« C'est une question qui a beaucoup d'intérêt parce qu'il résulterait de certains propos qui ont été avancés que la fin de l'analyse serait de s'identifier à l'analyste. Pour moi, je ne le pense pas. Mais enfin, c'est ce que soutient quand même Balint, et c'est très surprenant. »

Alors l'identification à l'analyste en fin de cure, donc effectivement c'est la position de Balint avec cette élation qui caractérise pour lui la fin de cure, dans l'identification à l'analyste. Alors Lacan nous dit qu'il ne pense pas qu'il s'agisse de l'identification de la fin de l'analyse, on pourrait dire que c'est une identification au cours de l'analyse. Je me rappelle à l'École Freudienne tous les analystes qui se mettaient à s'habiller comme Lacan, à parler comme Lacan, à fumer le cigare comme Lacan. Bon ! Mais ce n'était pas une identification de fin d'analyse !

Transcription de Mireille Lacanal-Carlier

V. Nusinovici — Moi je trouve intéressant qu'un problème, quand on lit les séminaires on se dit voilà c'est une affaire, il l'a réglée au séminaire I, on n'en parle plus, hein ! D'habitude on fait comme ça. Mais non, ça lui revient. Après tout, ça se rediscute encore, ce n'est pas… Moi je trouve que c'est intéressant. D'habitude on dit voilà ça, on est au-dessus de ça, on est au-dessus de ça mais non, voilà il le remet sur le tapis.

M. Darmon — Oui pour aller plus loin.

V. Nusinovici — Pour aller plus loin mais, je veux dire ce n'est pas balayé comme un…

B. Vandermersch — On a l'impression qu'il y a longtemps qu'il avait été plus loin quand même.

V. Nusinovici — Oui, oui.

P.-Ch. Cathelineau — Parce que sur ce point, il prépare la suite.

V. Nusinovici — J'entends bien, mais c'est intéressant de voir qu'il le reprend comme ça, naïvement.

M. Darmon — « À quoi donc s'identifie-t-on à la fin de l'analyse ? Est-ce qu'on s'identifierait à son inconscient ? ». Ah ! Intéressant ça. Est-ce qu'on s'identifierait à son inconscient ?

P.-Ch. Cathelineau — Ça renvoie, ça renvoie à ce qu'il dit…

B. Vandermersch — Ce qu'il va dire après. C'est la moitié du boulot.

M. Darmon — Et puis ce qu'il dit aussi au niveau de, de ce qui, de comment il se conçoit lui-même, c'est-à-dire un hystérique guéri. Euh (BV : qui n'a plus de symptôme.) qui fait communiquer son conscient et son inconscient. Il n'a plus qu'un seul symptôme, une erreur de genre.

Alors il ne croit pas à ça non plus.

Identifier à l'inconscient ?

« C'est ce que je ne crois pas. Je ne le crois pas, parce que l'inconscient reste ─ je dis reste, je ne dis pas éternellement, parce qu'il n'y a aucune éternité ─ reste l'Autre. C'est de l'Autre avec un grand A qu'il s'agit dans l'inconscient. Je ne vois pas qu'on puisse donner un sens à l'inconscient, si ce n'est de le situer dans cet Autre, porteur des signifiants, qui tire les ficelles de ce qu'on appelle imprudemment… imprudemment, parce que c'est là que se soulève la question de ce qu'est "le sujet" à partir du moment où il dépend si entièrement de l'Autre. »

Bon, donc au questionnement sur le sujet, effectivement, qui est produit, qui est défini comme coupure entre S1 et S2, et Lacan se demande si ce sujet qui dépend entièrement de l'Autre, c'est-à-dire, c'est-à-dire de tout ce qui s'y trouve dans cet Autre, c'est-à-dire essentiellement les signifiants, et qui tire les ficelles. Alors, que lui reste-t-il de responsabilité, Bernard, à ce sujet ?

B. Vandermersch — Ah oui ! C'est une vraie question. Mais est-ce que de dire que l'Autre tire les ficelles, ce n'est pas déjà un peu, ce n'est pas encore…

M. Darmon — C'est lui donner un sujet à cet Autre.

B. Vandermersch — Aller jusqu'au bout et ne pas être allé jusqu'au bout, c'est-à-dire qu'il y a quelqu'un qui tire les ficelles, du sujet.

M. Darmon — C'est-à-dire le sujet, le situer dans l'inconscient.

P.-Ch. Cathelineau — Il y a aussi le fait qu'on n'a pas affaire à… S'identifier à l'inconscient, ça supposerait, si on raisonne d'un point de vue, en théorie des ensembles, la possibilité de s'identifier à quelque chose qui est clôturé, à une clôture, la clôture d'un ensemble. D'où on pourrait tirer un certain nombre d'éléments qui seraient dénombrables etc. Or là, l'Autre dont il s'agit, c'est un champ qui n'est pas clôturé. D'où le fait qu'il n'y ait pas de possibilité d'identification et que l'identification soit justement impossible de ce fait.

Stéphane Renard — Je ne comprends pas pourquoi est-ce que l'identification doit nécessairement être, se reporter sur un champ clos.

P.-Ch. Cathelineau — Non mais si on prend les définitions qu'il donne de l'identification que…

B. Vandermersch — L'identification à un trait.

P.-Ch. Cathelineau — L'identification à un trait, l'identification même au père ou même l'identification dans l'amour hystérique, on a affaire, mais ça c'est une hypothèse, je lance mon hypothèse, on a affaire

à quelque chose qui relève, précisément, d'une clôture, d'une clôture, clôture signifiante, clôture d'un ensemble, clôture d'un espace. L'Autre, au sens où Lacan l'entend, c'est une dimension qui n'est pas clôturée et qui justement renvoie à une altérité radicale dans le dénombrement etc. D'où la difficulté, effectivement, à penser la possibilité de l'identification.

B. Vandermersch — Oui, mais enfin l'identification, c'est l'identification à un trait donc. C'est vrai que s'identifier à l'Autre du trait c'est…

P.-Ch. Cathelineau — Ce n'est pas possible.

B. Vandermersch — C'est assez difficile à penser. Mais enfin que l'Autre après tout, dans l'inconscient dans la mesure où tu dis qu'il est fait de signifiants, ce qui n'est pas prouvé, mais enfin…

M. Darmon — C'est ce qu'il dit ici.

B. Vandermersch — Oui c'est ce qu'il dit là. C'est vrai qu'on a plutôt tendance à y voir ce qui est le choix du signifiant plutôt que le signifiant lui-même, mais enfin bon, bref, vaste question. Mais le, oui, qu'est-ce que je veux dire, que cet ensemble soit ouvert n'empêche pas qu'on puisse après tout s'identifier à un ensemble ouvert. Un ensemble qui fuit ou un truc qui ne tient pas la route.

M. Darmon — C'est qu'il n'y a plus d'inconscient. S'il y a une identification à l'inconscient, il n'y a plus d'inconscient.

B. Vandermersch — Oui c'est plutôt ça la question.

M. Darmon — Alors, il dit que ça c'est impossible. Alors pourquoi c'est impossible ?

B. Vandermersch — L'identification consciente à l'inconscient. Parce que…

M. Darmon — Oui, c'est-à-dire alors que, il va nous parler d'une identification à l'inconscient, plus tard, plus tard. C'est-à-dire, non seulement en prenant comme exemple lui-même mais en parlant de la nécessité d'une deuxième tranche. C'est-à-dire la transformation du nœud borroméen fait de tores en un nœud situé par un tore enfermant, un tore symbolique enfermant le Réel et l'Imaginaire.

P.-Ch. Cathelineau — On voit bien la clôture là.

B. Vandermersch — On a l'impression qu'il fait un glissement entre s'identifier à et donner l'intérêt en tout à. Parce que quand il dit que ce qui se passe c'est que, dans un premier temps si on réussit à intéresser le sujet à son inconscient, grâce à l'analyse il voit tout, à partir du symbolique, et ça devient un type insupportable ou une femme. Bon, et ça serait bien qu'il fasse une deuxième tranche pour remettre les choses…

M. Darmon — Pour retomber sur ses pieds.

B. Vandermersch — Mais ce qui fait question, c'est pourquoi il appelle ça identification à l'inconscient ? Est-ce que donner le privilège en tout à l'inconscient est-ce que c'est s'identifier à l'inconscient, ce n'est peut-être pas tout à fait pareil.

P.-Ch. Cathelineau — Non mais là je suis désolé de continuer sur le fil que j'ai tiré.

B. Vandermersch — Tu n'en as pas d'autre.

P.-Ch. Cathelineau — L'hypothèse de la clôture, l'hypothèse de la clôture, elle est effectivement dans cette proposition topologique. C'est-à-dire que, on voit bien que l'enfermement des deux ronds du Réel et de l'Imaginaire par le Symbolique, c'est une clôture, c'est ce qui se caractérise comme une clôture, c'est une fermeture. Alors que la deuxième tranche ouvre sur un type d'espace qui est, qui n'est pas clôturé précisément. Le nœud borroméen n'est pas un espace clôturé. Ce que je veux dire, c'est que l'enfermement par le Symbolique qui est l'identification à l'inconscient, c'est quelque chose qui relève d'une logique de la clôture.

M. Darmon — Alors, on peut poursuivre ?

« Alors en quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse ? Est-ce que ça serait, ou ça ne serait pas, s'identifier, s'identifier en prenant ses garanties, une espèce de distance, s'identifier à son symptôme ? J'ai avancé que le symptôme, ça peut-être (c'est monnayable, c'est courant), ça peut être le partenaire sexuel. C'est dans la ligne de ce que j'ai proféré, proféré sans que ça vous fasse pousser des cris [d'Orphée] d'orfraie. [Rires] [MD : c'est l'unebévue, BV : ne te retourne pas] C'est un fait, j'ai proféré que le symptôme pris dans ce sens, c'est, pour employer le terme de connaître, c'est ce qu'on connaît, c'est même ce qu'on connait le mieux, sans que ça aille très loin.

Connaître n'a strictement que ce sens. C'est la seule forme de connaissance, prise au sens où [je l'ai] avancé qu'il suffirait qu'un homme couche avec une femme pour qu'on puisse dire qu'il la connaît, voire inversement. Comme, malgré que je m'y efforce, c'est un fait que je ne suis pas femme, je ne sais pas ce qu'il en est de ce qu'une femme connaît d'un homme. Il est très possible que ça aille, ça aille très loin. Mais ça ne peut tout de même pas aller jusqu'à ce que la femme crée l'homme. Même quand il s'agit de ses enfants, il s'agit de quelque chose qui se présente comme un parasitisme. Dans l'utérus de la femme, l'enfant est parasite, et tout l'indique, jusques et y compris le fait que ça peut aller très mal entre ce parasite et ce ventre.

Alors qu'est-ce que veut dire connaître ? Connaître veut dire savoir faire avec ce symptôme, savoir le débrouiller, savoir le manipuler. Savoir, ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image, c'est imaginer la façon dont on se débrouille avec ce symptôme. Il s'agit ici bien sûr du narcissisme secondaire - le narcissisme radical, le narcissisme qu'on appelle primaire étant dans l'occasion exclu. Savoir y faire avec son symptôme, c'est là la fin de l'analyse. Il faut reconnaître que c'est court. Ça ne va vraiment pas loin. Comment ça se pratique, c'est bien entendu ce que je m'efforce de véhiculer dans cette foule, je ne sais pas avec quel résultat.

Je me suis embarqué dans cette navigation comme ça, parce que, dans le fond, on m'y a provoqué. C'est ce qui résulte de ce qui a été publié par je ne sais quelle série spéciale d'Ornicar sur la scission de 53. J'aurais été sûrement beaucoup plus discret si la scission de 53 n'avait pas eu lieu. »

Alors, donc Lacan nous donne un peu sa solution, tout en disant que ça ne va pas très loin. La fin de l'analyse, c'est s'identifier à son symptôme et il nous précise que ce que ça veut dire s'identifier à son symptôme c'est-à-dire connaître, savoir y faire, connaître, savoir se débrouiller, savoir le manipuler. Alors si c'est le partenaire sexuel, le symptôme, savoir le manipuler ça ouvre tout un champ.

B. Vandermersch — c'est le pervers narcissique.

Maya Mallet — C'est la fin de l'analyse d'une hystérique ça ?

M. Darmon — C'est la fin de l'analyse en général. C'est-à-dire savoir y faire avec son symptôme quand c'est le partenaire sexuel, c'est avoir l'intelligence de ce symptôme c'est-à-dire de le connaître, avec tout le jeu effectivement sur connaître. Alors, plus loin il dira : l'analyse ce n'est pas se débarrasser de ses symptômes, c'est de savoir comment c'est fait etc.

B. Vandermersch — Savoir de quoi on est empêtré.

M. Darmon — De quoi on est empêtré.

J. Maucade — Il me semble que chaque fois qu'il aborde la question du connaître, c'est qu'il fait allusion à la religion tel que c'est le verbe connaître en hébreu (MD : Yodea) est utilisé et c'est le rapport du sujet à Dieu, au Réel et à chaque fois Lacan opère un glissement vers l'inconscient. C'est-à-dire du rapport ontologique à quelque chose du rapport du sujet à l'inconscient. Ça soulève la question du rapport sexuel, connaître.

M. Darmon — Oui tout à fait c'est ce qu'on a rencontré dans le Sinthome toutes ces considérations avec le, la chose remarquable c'est qu'il ne reprend pas le terme de sinthome dans ce séminaire. Le terme de sinthome est laissé de côté et il reprend le terme de symptôme.

B. Vandermersch — Mais puisque tu as posé une question, là, dans la bible, est-ce qu'il est dit quelque part que le même verbe de Dieu par rapport à l'homme ? Est-ce que l'homme, Adam connaît Eve mais est-ce qu'il y a un rapport du même type avec le même verbe entre Dieu et sa créature ? Est-ce que Dieu connaît sa créature ? Ou bien, ça n'est pas du tout, ce n'est jamais évoqué cette affaire. Parce que chez les, dans, ce qui a été transmis un petit peu chez les cathos, c'est que Dieu il sait tout, hein, de sa créature. Mais je ne sais pas si, non c'est parce que tu parles de ce mot de connaître là, qui n'est que assimilé au savoir d'une façon un peu particulière, c'est plutôt un savoir y faire avec, s'en débrouiller plutôt que d'une, hein, d'une pénétration.

P.-Ch. Cathelineau — Oui, mais là où il y a un point qui… je pense qu'il y a une référence quand même implicite à ce qu'il a introduit dans le *Sinthome* concernant la question du savoir-faire. C'est-à-dire que on a affaire à quelque chose qui se, c'est une continuation de sa réflexion sur ce qu'il en est du savoir-faire. Donc, là, il y a une continuité entre le sinthome et le savoir y faire. C'est-à-dire qu'il reprend, en

quelque sorte, ce qu'il a, ce qu'il a trouvé à propos de Joyce, comme une caractéristique de n'importe quelle analyse. Donc ça, c'est un point important.

B. Vandermersch — Mais il y a aussi un point important, que tu soulevais, c'est pourquoi, à partir déjà de la première leçon, la distinction qui était déjà en train de s'évanouir dans le *Sinthome*, hein, entre symptôme et sinthome, il passait facilement de l'un… (MD : il y a des passages où il passe de l'un à l'autre.) de l'un à l'autre et ici il ne sera plus jamais question que du symptôme et dans le sens de sinthome.

P.-Ch. Cathelineau — Et dans le sens de sinthome oui. Les deux sont confondus.

J. Maucade — Juste Bernard, alors y a pas Dieu il me semble dans la Bible, il n'y a pas, Dieu connaît son, sa création par contre, c'est l'homme qui tend vers connaître Dieu. Et il me semble que c'est une question aussi, pourquoi je l'aborde comme ça, parce que c'est une question qui se pose à la fin de l'analyse, qui est le rapport du sujet à l'Autre, et il se peut que des fins d'analyse s'arrêtent là. C'est-à-dire dans cette confrontation, s'approcher de la connaissance de l'Autre sans aller plus loin. Sans qu'il y ait ce passage de l'Autre à l'autre. C'est en ce sens que je comprends ce passage sur le connaître qui est en lien avec la fin de l'analyse.

M. Darmon — Alors il y a cette phrase un petit peu difficile « Savoir, ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image, c'est imaginer la façon dont on se débrouille avec ce symptôme. »

B. Vandermersch — Oui c'est « son image » qui est bizarre là non ? Parce qu'après c'est « imaginer la façon dont on se débrouille avec son symptôme » ça a l'air plus facile à saisir.

M. Darmon — Oui et puis il parle du narcissisme secondaire, c'est vraiment « son image ».

B. Vandermersch — C'est vraiment « son image ».

M. Darmon — Ça reste, pour moi, assez énigmatique.

B. Vandermersch — Oui parce que ça rabat un peu la question du symptôme sur un alter ego. Alors, enfin il y avait tout un travail topologique sur la relation du sujet à son symptôme, au sinthome dans le séminaire précédent. Avec les questions de réversibilité ou pas de…

M. Darmon — Ce n'est pas une relation en miroir ?

B. Vandermersch — Ce n'était justement pas un truc en miroir. Ce n'était pas une relation en miroir.

P.-Ch. Cathelineau — Non mais là, l'insistance porte sur le fait que, il n'y a de savoir y faire avec le symptôme que par l'Imaginaire, c'est-à-dire que c'est…

B. Vandermersch — Ça, ça marche bien, c'est l'idée de sa propre image qui…

P.-Ch. Cathelineau — Oui, oui, non mais l'idée de sa propre image suppose, effectivement, le rapport à l'Imaginaire. C'est-à-dire que c'est le rapport à l'imaginaire qui va conditionner la possibilité qu'on sait y

faire avec le symptôme. Le fait qu'on lui donne un sens, qu'on le, c'est-à-dire que c'est quelque chose qui suppose, effectivement, la dimension d'une…

B. Vandermersch — Oui, alors tu vois, si je peux me permettre encore un mot, c'est qu'il y a une difficulté depuis qui est un peu, le graphe est un peu loin, c'est qu'il n'y a plus qu'un Imaginaire. Alors que dans le graphe, il y avait deux étages parfaitement distingués entre l'Imaginaire spéculaire et l'Imaginaire du fantasme. Alors, on comprend assez bien que le savoir du fantasme peut aider à, c'est un savoir-faire, et pas du tout l'Imaginaire narcissique qui fait qu'au contraire…

M. Darmon — Oui mais il fait référence directement à l'Imaginaire narcissique.

B. Vandermersch — Ben oui, c'est ça justement et alors que celui-là, il fait qu'on se plante tout le temps, dans la relation au semblable, ce n'est pas vraiment…

M. Darmon — À moins que ce soit dans la continuité du partenaire sexuel, symptôme et en position de petit autre.

B. Vandermersch — Je n'ai pas pigé.

M. Darmon — Ce qui va être dans le fil du, de savoir y faire avec son symptôme, le symptôme étant le partenaire sexuel, (BV : éventuellement) donc, éventuellement, en position de petit autre aussi.

V. Nusinovici — J'aurais plutôt envie de penser qu'il s'agit de savoir y faire avec ce qui était au départ le plus emmerdant. On sait bien que le partenaire peut l'être aussi mais enfin c'est plus vaste que ça quand même, c'est le symptôme, je crois, pas seulement le sinthome. C'est-à-dire ce qui vous a emmerdé, ce avec quoi vous êtes venu à l'analyse que vous allez pas pouvoir résoudre parce que, justement, ça a une fonction aussi sinthomatique et ben vous allez vous démerder avec, enfin moi je le vois comme ça, partenaire compris.

M. Darmon — Oui, d'accord mais comment tu introduis le narcissisme secondaire ?

V. Nusinovici — Et ben, parce que c'est quand même, là aussi, la façon dont on se démerde dans le monde. Je veux dire, je crois que ça l'implique d'une certaine façon quand même. Enfin, bon pas que ça je dirais avec Bernard, je suis d'accord, ça implique aussi l'Imaginaire du fantasme.

B. Vandermersch — Quoique c'est peut-être, justement, savoir y faire avec son symptôme, c'est de le sortir quand même du narcissisme secondaire. Enfin, je ne vois pas comment ça puisse fonctionner autrement que comme obstacle à savoir y faire avec. Parce que si je le prends pour ma propre image, bon, c'est ce que toutes les femmes vont se plaindre du mec, quoi, il comprend rien quoi.

S. Renard — Intervention inaudible (distinction entre y croire et le croire… savoir y faire et pas seulement savoir le faire)

B. Vandermersch — Mais, là, c'est savoir y faire.

M. Darmon — Savoir faire ce n'est pas...

B. Vandermersch — Savoir faire avec ce symptôme, c'est savoir y faire, faire avec. Il ne s'agit pas de savoir faire le symptôme.

S. Renard — Intervention inaudible

M. Darmon — Oui, c'est-à-dire le savoir y faire de Joyce consiste à accrocher le corps par le sinthome, en quelque sorte, mais c'est très particulier. Est-ce que on peut déduire de cela cette remarque de Lacan sur le narcissisme secondaire et le savoir-faire avec son symptôme ?

B. Vandermersch — Parce que si on regarde très précisément ce que tu as lu, c'est savoir, virgule, ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image, virgule, c'est imaginer la façon dont se débrouille avec ce symptôme. Ce sont deux propositions qui ont l'air vraiment différentes. Déjà, savoir, ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image.

M. Darmon — Alors bon, on peut dire aussi que ce que l'homme fait avec son image c'est du concept ? C'est l'Imaginaire, c'est le, c'est les concepts c'est-à-dire c'est l'affaire de l'image du corps. On ne pourrait pas comprendre ça comme ça.

P.-Ch. Cathelineau — C'est ce qui donne consistance en fait.

B. Vandermersch – Tout ce que nous pensons on s'en sert, enfin on s'appuie sur le narcissisme, hein, sur le premier. On fabrique des corps à notre image.

P.-Ch. Cathelineau — Oui, on part de l'imaginaire.

M. Darmon — On part de l'imaginaire du corps. Ce dont il va être question tout de suite.

P.-Ch. Cathelineau — On part de l'imaginaire du corps pour conceptualiser.

B. Vandermersch — Mais alors ensuite, est-ce que c'est pas plutôt un passage à autre chose qui serait d'imaginer la façon dont on se débrouille avec ce symptôme qui serait, justement, sortir du concept, sortir de cet, de fabriquer le partenaire sexuel à son image. Il me semble que la voie de le fabriquer à son image c'est une voie en impasse. Cliniquement, c'est avéré, hein, et le gars qui essaie de mettre la femme dans le concept, euh…

P.-Ch. Cathelineau — À mon avis, c'est pas la question du concept, là, c'est la question de ce qui, de ce qu'on imagine. Donc pour imaginer il faut passer par le, par la… on va dire de façon schématique la question du sens, il faut donner un sens et donc pour donner un sens, effectivement, on passe par le, la consistance, la consistance, on va dire le cercle, pour le dire de façon extrêmement simple, et c'est grâce au fait qu'on passe par cette consistance qu'on arrive à imaginer un savoir-faire sur l'autre, sur le symptôme.

??? — Intervention inaudible

M. Darmon — Oui, oui, ce n'est pas la manipulation au sens pervers.

P.-Ch. Cathelineau — Ce serait la manipulation du nœud, je dirais, du nœud. Je pense que c'est plutôt comme ça.

B. Vandermersch — La fin de l'analyse ce n'est pas de devenir un pervers narcissique.

P.-Ch. Cathelineau — Moi je pense que c'est quelque chose de l'ordre de la manipulation.

??? – Intervention inaudible.

M. Darmon — La place de l'imaginaire dans la démonstration ? Oui, oui,oui,oui.

P.-Ch. Cathelineau — Je pense que la notion de manipulation est plus du côté de la manipulation au sens topologique que de la manipulation au sens pervers. C'est la manipulation au sens topologique.

M. Darmon — Quoique ça puisse servir.

P.-Ch. Cathelineau — Quoique ça puisse servir à la perversion bien sûr.

M. Darmon —

« La métaphore en usage pour ce qu'on appelle l'accès au réel, c'est ce qu'on appelle le modèle. Il y a un nommé Kelvin qui s'est beaucoup intéressé à ça (Lord, même, qu'il s'appelait, Lord Kelvin). Il considérait que la science c'était quelque chose dans quoi fonctionnait un modèle et qui permettait, à l'aide de ce modèle, de prévoir quels seraient les résultats, les résultats du fonctionnement du réel. On recourt donc à l'imaginaire pour se faire une idée du réel. [Ah ! Ben voilà la réponse à notre question.] - écrivez alors se faire, se faire une idée, écrivez-le sphère pour bien savoir ce que l'imaginaire veut dire. Ce que j'ai avancé dans mon nœud borroméen, de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel, m'a conduit à distinguer ces trois se faire et puis ensuite à les renouer. Il a fallu donc que je passe de ces trois boules… il y a [des] dates, j'ai énoncé le Symbolique, l'Imaginaire, et le Réel en 54 ; j'ai intitulé une conférence inaugurale de ces trois noms, devenus en somme par moi ce que Frege appelle noms propres. Fonder un nom propre, c'est une chose qui fait monter un petit peu votre nom propre. Le seul nom propre dans tout ça, c'est le mien. L'extension de Lacan au Symbolique, à l'Imaginaire et au Réel, c'est ce qui permet à ces trois termes de consister. Je n'en suis pas spécialement fier.

Mais je me suis après tout aperçu que consister ça voulait dire quelque chose, c'est à savoir qu'il fallait parler de corps ; qu'il y a un corps de l'Imaginaire, un corps du Symbolique (c'est lalangue), et un corps du Réel dont on ne sait pas comment il sort. C'est pas simple, non que la complication vienne de moi, mais elle est dans ce dont il s'agit. C'est parce que j'ai été, comme dit l'autre, "confronté" avec l'idée que supporte l'inconscient de Freud que j'ai essayé, non d'en répondre, mais d'y répondre de façon sensée. C'est-à-dire en n'imaginant pas que cette "avision" (ce dont Freud s'est avisé, c'est ça que je veux dire) que cette avision concerne quelque chose qui serait "à l'intérieur" de chacun, de chacun de ceux qui font foule et qui croient être, de ce fait, une unité.

On a traduit cette notion de foule, que veut bien dire *Massenpsychologie*, on l'a traduit "Psychologie collective et analyse du moi". Rien n'y fait. Freud a beau prendre expressément son départ de ce que

Gustave Le Bon a appelé nommément psychologie des foules, on traduit par psychologie "collective" ! Une collection ? Une collection de perles, sans doute, chacun en étant une ! Alors que ce dont il s'agit, c'est de rendre compte de l'existence… de l'existence dans cette foule de quelque chose qui se qualifie "moi" ?.

Qu'est-ce que ça peut être que ce moi ? C'est ce que, pour essayer de vous l'expliquer, j'ai essayé d'imaginer cette année, l'usage de ce qu'on appelle une topologie. Une topologie, comme vous pourrez le saisir rien qu'à ouvrir quoi que ce soit qui s'appelle Topologie générale, une topologie ça se fonde toujours sur un tore (même si ce tore est à l'occasion une bouteille de Klein, car une bouteille de Klein est un tore, un tore qui se traverse lui-même). J'ai parlé de ça il y a bien longtemps.

Voilà : Fig. 1-1

Ici, vous voyez que, dans ce tore, il y a quelque chose qui représente un intérieur absolu quand on est dans le vide, dans le creux que peut constituer un tore. Ce tore peut-être une corde sans doute, mais une corde elle-même… se tord. Et il y a quelque chose qui est dessinable comme étant l'intérieur de la corde. Vous n'avez à cet égard qu'à déployer ce qui s'énonce comme nœud dans une littérature spéciale. Alors il y a évidemment deux choses, il y a deux espèces de trous. »

Transcription de Gisèle Guardiola

Bon j'avance parce que par rapport à nos questions c'était assez explicite.

P.-Ch. Cathelineau — Il y a un point que je souhaiterais souligner : c'est qu'il n'y a d'abord du Réel, à savoir le symptôme, que par l'Imaginaire. C'est ce qu'il dit explicitement dans ce passage et qui explique tout ce qu'il dit avant. C'est-à-dire que c'est par l'Imaginaire que le Réel s'aborde, c'est-à-dire le symptôme. Et donc c'est la consistance effectivement de l'Imaginaire qui permet de traiter du Réel.

B. Vandermersch — Si je peux dire un petit mot aussi. Il y a une chose qui me semble intéressante : « c'est parce que j'ai été, comme dirait l'autre, confronté avec l'idée que supporte l'inconscient de Freud que j'ai essayé non d'en répondre mais d'y répondre... » et il rajoute « de façon sensée ». Et ça me semble important parce que il ne s'agit pas, d'après ce qu'il dit, de répondre de ce qu'a dit Freud comme un disciple qui se sentirait tenu de répondre du dogme en tant que fidèle et questionner là-dessus, mais d'y répondre de façon sensée. Il avait dit dans le *Sinthome* qu'il avait répondu à l'invention par Freud de l'inconscient par son sinthome. C'est-à-dire qu'il avait fabriqué un sinthome là-dessus, le Réel. C'était une façon sinthomatique et qu'il avait essayé de le faire d'une façon insensée mais le problème c'est que il dit : Freud n'a fait que du sens et moi ça m'ôte tout espoir de faire quelque chose qui ne serait pas du sens. Mais là il dit, un peu différemment, là il a essayé d'y répondre d'une façon sensée. Comme si ce n'était pas le contraire qu'il avait essayé de faire. De sortir, de donner une réponse à ça qui ne soit pas dans le sens et qui soit au contraire quelque chose qui rende compte de la limite du sens. Le Réel comme cet au-delà du sens.

P.-Ch. Cathelineau — Non mais c'est pour ça que sa démarche est assez différente de celle de Freud parce que la façon dont il use de l'Imaginaire, c'est pour venir buter sur quelque chose qui n'en relève pas précisément. C'est pour ça qu'il y a toujours cette difficulté. Quand il parle du corps de l'Imaginaire,

du corps du Symbolique et du corps du Réel, il semble donner précisément à la dimension du corps, c'est-à-dire à l'Imaginaire (c'est comme s'il disait l'Imaginaire du Réel, l'Imaginaire du Symbolique, l'Imaginaire de l'Imaginaire), il semble donner une sorte de primat à la consistance mais c'est pour déboucher sur autre chose.

B. Vandermersch — Oui parce que ce qui est formidable c'est qu'il dit que au départ je les ai d'abord distingués, et maintenant le Réel c'est de les nouer. C'est qu'il y a un pas de plus.

P.-Ch. Cathelineau — Il y a un pas de plus. C'est-à-dire que il n'en reste pas [ensemble avec BV] au fait de les avoir distingués.

J. Maucade — Mais est-ce qu'il n'y a pas à un certain niveau aussi son constat d'un certain échec. Puisqu'il commence par l'insuccès. Et que dans son enseignement il lui semble que ce n'est pas, disons l'audience, l'assemblée, que ce n'est pas vraiment ça. Est-ce que nous, là ce qu'on reprend dans notre séminaire, c'est peut-être essayer de transmettre là où aussi Lacan il y a eu quand même un échec. Ben il commence le séminaire deux fois en disant l'insuccès, l'insuccès...

B. Vandermersch — Oui mais c'est pas mon insuccès. C'est l'amour. C'est la question du transfert.

P.-Ch. Cathelineau — C'est ça l'insuccès!

S. Renard — Oui d'accord mais il dit quand même que c'est l'amour. Or juste après il dit que l'amour c'est l'identification au père. Donc on peut tout à fait l'entendre, et je l'entends un peu comme ça, c'est que l'insuccès de l'inconscient qui bute sur l'identification au père, qui est la thèse freudienne, eh bien moi je vais proposer quelque chose qui ira plus loin que l'inconscient, et ce qui ira plus loin que l'inconscient c'est ce qui moi, a fait pour moi symptôme, moi Lacan, et qui m'a amené à la psychanalyse et c'est le non rapport sexuel. C'est ça ! Puisqu'il dit : qu'est-ce qui vous a amené à la psychanalyse ? C'est le non rapport sexuel. C'est ça ! Il en fait un symptôme ! Et alors là où c'est un peu pervers ou difficile c'est que le non rapport sexuel étant un fait de structure, Lacan propose un fait de structure comme un symptôme. Et là ça ouvre une difficulté qui est encore plus importante pour aller jusqu'à accepter ce qu'il propose, c'est très difficile. Moi je ne peux pas.

P.-Ch. Cathelineau — Il n'y a pas d'universel. Ce serait sa singularité. Et pas quelque chose de...

S. Renard — Ce serait sa singularité mais en réponse à ce qu'il estime être la singularité de Freud qui a bâti l'inconscient de ce que les unes-bévues apportaient. C'est-à-dire que l'inconscient c'est les unes-bévues, les lapsus, les actes manqués, etc. ont fait l'inconscient de Freud, enfin ont fait l'inconscient de l'identification au père. C'est-à-dire de l'amour de Freud pour son père.

P.-Ch. Cathelineau — Oui mais le fait que ce soit singulier d'un point de vue logique, n'est pas une contradiction. C'est-à-dire qu'on n'est pas dans un champ de logique aristotélicienne. On est dans un champ de logique lacanienne. C'est-à-dire qu'on peut passer d'une singularité symptomatique à une autre. Et cette singularité peut avoir une portée universelle. Et c'est vrai que lorsqu'il évoque la question du non rapport sexuel, il dit aussi mon symptôme c'est le Réel. Ça a à la fois une portée singulière et une portée qui va au-delà du sujet Lacan.

B. Vandermersch — Il dit des choses plus nuancées. Je ne suis pas sûr qu'on puisse dire que Lacan…

M. Darmon — Il se demande si toute invention n'est pas de cet ordre.

B. Vandermersch — Je ne suis pas sûr que Lacan ait considéré que le non rapport sexuel soit son symptôme...

P.-Ch. Cathelineau — Non ce qu'il dit c'est que le Réel son symptôme.

M. Darmon — Non il dit que ce qui l'a amené à l'analyse, dans les conférences aux États-Unis, c'est la question du rapport : que ça ne va pas entre les hommes et les femmes.

B. Vandermersch — C'est un fait de constatation. Ce n'est pas forcément mon symptôme de voir que ça ne colle pas. C'est plutôt ma perspicacité. Non, je ne pense pas que ce soit son symptôme là.

P.-Ch. Cathelineau — C'est le Réel qui est son symptôme.

B. Vandermersch — Qu'il a construit. C'est l'idée de le réduire au Réel.

P.-Ch. Cathelineau — En tout cas pour revenir à cette question de la singularité, c'est vrai que quand on lit effectivement la formule "mon symptôme c'est le Réel", on pourrait penser que le Réel ne concerne que Lacan. Mais ça ne concerne pas que Lacan puisque toute invention théorique a une valeur qui, partant de la singularité, devient -je dirais- pour tout autre.

M. Darmon — Il y donne son nom propre. Alors il reste sur le nom propre en référence à Frege qui a effectivement étudié… il y a des débats entre Russell et Frege, sur ce qu'est un nom propre, une description abrégée ou des choses comme ça. Bon mais là il nous dit il a donné son nom propre au Réel, au Symbolique et à l'Imaginaire, dans le *Sinthome* je crois, il dit faire de son nom propre un nom commun.

J. Maucade — Ouais. Mais il dit quand même qu'il y a un petit couac, il y a une consistance qui est à partir du nom de Lacan. Et il dit: "ce n'est pas ce dont je suis fier". C'est-à-dire qu'il y a quelque chose du nom du père là dans sa transmission, où le nom de Lacan aussi, fait obstacle à la transmission, à son enseignement. C'est son nom qui fait consistance.

B. Vandermersch — Ça peut faire ça puis ça peut être aussi le nom propre le lieu là où il y a l'énonciation inéliminable de toute théorie dans ce champ. Comme il a dit le nom propre c'est la seule chose qui puisse couvrir l'absence de vrai sur le vrai. Et c'est pourquoi le nom propre peut servir de repère, hein ?

M. Darmon — Bon, l'heure avance, il faut passer au gros morceau.

Vous avez sous les yeux le séminaire je suppose, figure 1-4, vous avez le retournement du tore. Alors, je devais passer dans un magasin de cycles pour acheter des chambres à air mais bon... pas eu le temps... Vous imaginez une chambre à air, vous faites un trou, une ouverture, et vous la retournez selon la figure 1-3b et vous obtenez une trique.

B. Vandermersch — Je l'ouvre, et j'ai la trique!... [rires]

M. Darmon — Moi j’ai pas osé…Bon alors je ne sais pas si je vais y arriver?... On y arrive ?

B. Vandermersch — Oui, il suffit de retourner... Et voilà la trique. Et ce qui est astucieux c'est d'avoir mis des couleurs différentes... Et voilà la trique, qui est en fait un tore banal...

M. Darmon — Voilà, ça c'est un tore en forme de trique. Alors effectivement je suppose que Lacan a manipulé des chambres à air parce que c'est un effet pourrait-on dire physique et pas un effet topologique. Ce n'est pas de la topologie là, c'est de la physique.

J. Maucade — C'est une élision du "o" il dit.

B. Vandermersch — Une élision du haut?

M. Darmon — Ah! De torique à trique... Oui. Alors Melman a inventé à partir de là l'hystétrique. Alors... où on en est? Oui. Alors ça c'est un premier retournement. Très simple. Ensuite on va pratiquer... il y a deux tores enchaînés -figures 1-5a et 1-5b- il y a deux tores enchaînés comme dans l'Identification, vous avez ces tores enchaînés, on en retourne un et l'autre -figure 1-5b- va se trouver enfermé dans le nouvel intérieur du tore qui est en fait l'extérieur du tore du départ.

Troisième opération -figures 1-7a et 1-7b- il y a deux tores l'un dans l'autre. Un qui a la même âme que l'autre.

B. Vandermersch — C'est l'amour!

M. Darmon — Et on va pratiquer une incision sur chacun des tores et on va les retourner si vous voulez ensemble, si bien que celui qui était à l'extérieur va se retrouver à l'intérieur, et inversement. C'est-à-dire qu'on va avoir de nouveau deux tores, mais sous forme de triques, et toujours l'un dans l'autre. Alors, on le voit avec ça [le tore montré] : les couleurs correspondent à deux tores.

« Alors comment, vous poserais-je la question, comment identifier, car c'est distinct, [p.18] comment identifier :

− l'identification hystérique,

− l'identification amoureuse dite au père,

− et l'identification que j'appellerai neutre, celle qui n'est ni l'une, ni l'autre, qui est l'identification à un trait particulier, à un trait que j'ai appelé unaire, c'est comme ça que j'ai traduit l'*einziger Zug*, à n'importe quel trait ?

Comment répartir ces trois inversions de tores homogènes donc dans leur pratique, et en plus qui maintiennent la symétrie, si je puis dire, entre un tore et un autre, comment les répartir, comment désigner d'une façon homologue l'identification paternelle, l'identification hystérique, l'identification à un trait qui soit seulement le même ? Voilà la question sur laquelle j'aimerais, la prochaine fois, que vous ayez la bonté de prendre parti. »

Alors, qu'est-ce que vous en pensez ? Quelle est ?... Donc, on a fait trois opérations : une opération avec un tore simple qu'on retourne, une opération avec deux tores enchaînés où on en retourne un et l'autre se maintient à l'intérieur de ce tore retourné, et on retourne deux tores non pas enchainés mais... comment dire ?

B. Vandermersch — Encastrés ?

M. Darmon — Encastrés, si j'ose dire...

B. Vandermersch — (rit) Encastrés l'un dans l'autre... c'est délicat, on ne devrait pas parler de tout ça...

M. Darmon — Bon alors, qu'est-ce que vous en pensez ? Intuitivement ?

B. Vandermersch — Bon ben l'hystétrique, on le sait je l'ai lu derrière, c'est l'amour du père qui, qui lui donne son armature, (MD : C'est la figure ?) alors c'est la figure n°2, 1.5b.

M. Darmon — C'est la figure n° 1-5b. Après, les deux autres ? Là on est assez d'accord. Évidemment il a lu la 2ème leçon !

B. Vandermersch — Ben oui… l'amoureuse au père... Si elle est au père...

M. Darmon — Alors ? Vous avez une... L'amour du père ?

B. Vandermersch — Moi je donne ma langue au chat.

M. Darmon — Ben moi je dirais que c'est la 1ère figure. Enfin la trique, mais avec le retournement d'un tore simple. Parce que vous avez ce caractère primaire et d'incorporation où c'est finalement tout l'extérieur qui passe à l'intérieur.

P.-Ch. Cathelineau — Ça c'est l'identification réelle.

M. Darmon — L'identification réelle !

B. Vandermersch — Ça veut dire quoi ? Un simple retournement de l'autre en soi.

M. Darmon — Ben, on peut dire que l'identification, c'est un retournement.

B. Vandermersch — En tout cas ça n'a pas grand-chose à voir avec l'imaginaire du cannibalisme. Parce que le cannibale, il bouffe quelque chose d'autre.

M. Mallet — Mais la trique c'est quand même la représentation du corps. C'est aussi l'incorporation.

B. Vandermersch — Oui mais là c'est le même corps. C'est le même corps qui est incorporé.

M. Darmon — Oui mais qu'est-ce c'est qu'incorporer ? C'est manger quelque chose d'extérieur pour en faire son intérieur. C'est un certain retournement.

B. Vandermersch — Oui, oui. Ça va...

M. Darmon — Et donc reste les, le trait unaire. Qui correspond au dernier retournement, au retournement des deux tores encastrés, selon le terme de Bernard. Alors, où est le trait là ?

B. Vandermersch — D'abord pourquoi je me suis retrouvé avec un tore à l'intérieur de mon tore ? Il a déjà fallu que je fasse une digestion avant. Je ne comprends pas du tout moi. Enfin il y a deux coupures...

M. Darmon — Qui sont semblables.

B. Vandermersch — Qui se mettent l'une sur l'autre en fin de compte.

M. Darmon — Oui oui.

B. Vandermersch — C'est un trait, c'est la coupure sur une autre coupure.

M. Darmon — C'est ça.

B. Vandermersch — Il faut d'abord que je sois rentré dans le corps du Führer. Et puis j'ai mis ma moustache sur sa moustache.

V. Nusinovici — Enfin quand tu parles du Führer, ça vient après... C'est quand même l´identification primaire celle-là. (BV : Non, pas primaire, si ?) Enfin dans les termes lacaniens... Lui il l'appelait primaire celle-là, c'est freudiennement freudien. C'est avant le Führer. C'est le dit premier de la mère. C'est le dit premier de l'Autre.

M. Darmon — L'Œdipe ?

B. Vandermersch — Le dit !

V. Nusinovici — C'est le dit ! Après l'Œdipe par dessus mais c'est vraiment...

M. Darmon — C'est la préhistoire de l'Œdipe.

J. Maucade — Là c'est deux tores quand même qui finissent par en faire un en les retournant !

B. Vandermersch — Non. Non. Ils n'en font pas un. Ils restent toujours deux.

M. Darmon — Ils restent toujours deux tores.

J. Maucade — Il y a juste le changement de couleur, si on peut dire. Mais ça ne fait pas deux.

B. Vandermersch — Mais si! Avec les deux tores tu ne feras pas un tore. Tu feras toujours deux tores.

M. Darmon — Disons que l'un se transforme en l'autre, c'est ça l'identification. C'est à partir d'un trait de coupure semblable, l'un se transforme en l'autre et inversement.

B. Vandermersch — C’est ça oui.

J. Maucade — L'intérieur et l'extérieur font un.

B. Vandermersch — Mais non. Ils restent toujours deux tores. Ce qui est compliqué c'est pourquoi il met au départ les deux tores l'un dans l'autre, c'est ça. Parce que, il faut déjà une opération pour que... euh...

M. Darmon — Est-ce que ça marche avec une quantité n de tores ?

B. Vandermersch — Ben ça devrait oui.

M. Darmon — Oui parce que j'ai l'impression que c'est un nouveau dessin de la psychologie des masses et l'analyse du moi. Vous avez donc la foule, la masse, qui s'identifie entre elle. Et les moi, qui sont là, s'identifient.

B. Vandermersch — Mais ce qui est compliqué, c'est que c'est pas trois tores...

M. Darmon — Puis le trait unaire, en perspective.

B. Vandermersch — Oui je comprends bien l'idée mais le problème c'est que c'est pas trois tores l'un à côté de l'autre qui mettraient en regard l'un de l'autre le même trait. Mais ils sont déjà l'un dans l'autre.

M. Darmon — Oui, oui, oui oui. Ils sont déjà...

B. Vandermersch — C'est ce qui cloche un peu dans l'imaginaire de la chose.

P.-Ch. Cathelineau — Il me semble que ce qui est important c'est la notion de dédoublement déjà. Il situe deux points dans l'espace : la dimension du trait unaire et puis l'autre dimension. Ce à quoi s'identifie... ce qui s'identifie au trait. Et le retournement c'est le fait que ce qui est externe, je dirais, devient interne. Là en l'occurrence, dans ce qu'on voit dans le dessin, et ce qu'on a vu tout à l'heure avec le... ce qui est externe devient interne. Ce que permet de montrer le nœud... euh, le tore.

B. Vandermersch — Oui mais le problème c'est que tu pars de deux tores où l'un est déjà interne à l'autre et ce qui se passe c'est simplement que celui qui était intérieur devient extérieur. Et ça donnerait, ça supposerait....

M. Darmon — Où l'un devient l'autre.

B. Vandermersch — Celui qui était intérieur devient extérieur et celui qui était extérieur devient intérieur. On voit mal comment ça rend compte de l'identification à... Par un trait : oui, parce que c'est le même trait de coupure, mais on ne voit pas...

M. Mallet — Mais ça montre que c'est un trait arbitraire. Ça aurait pu être ou l'un ou l'autre.

B. Vandermersch — C'est rarement le Führer qui s'identifie au...

M. Mallet — Oui mais le trait, c'est la moustache.

J. Maucade — (début inaudible) l'amour du père et l'identification hystérique. Les deux tores, il les emboîte l'un dans l'autre, c'est parce que dans cette identification, il y a les deux autres aussi.

M. Darmon — Alors, est-ce qu'il faut voir les choses d'une façon chronologique?

J. Maucade — Ce n'est pas chronologique. Au contraire ça boucle. Ça fait nœud. Puisque les deux autres sont toujours là. Ça ne les efface pas.

M. Darmon — Oui...

J. Maucade — D'ailleurs il va refaire des figures où il y a deux tores qui nouent deux autres.

M. Darmon — De façon borroméenne oui oui. Mais là ça reste... la question de Bernard est tout à fait irrésolue. À moins qu'on envisage les choses d'une façon très systématique en disant : identification=retournement. Donc on obtient une identification de l'un et de l'autre, et de n tores encastrés par retournement grâce à un trait semblable de coupure.

??? — Il y a un lien possible cliniquement avec le tout pour le tout'? La relation de...

M. Darmon — Oui. C'est possible de l'appliquer sur ce cas. Ben c'est le trait unaire là tout... et c'est ce qui permet l'identification, c'est-à-dire le retournement. Dans le cas de Dora, c'est un retournement du 2ème type.

B. Vandermersch — Dis-moi, en quoi celui-là est différent de deux triques l'un dans l'autre? Parce qu'ici si tu élargis les trucs…

M. Darmon — Il n'a pas été retourné.

B. Vandermersch — Il n'a pas été retourné, mais si on le prend topologiquement parlant?

M. Darmon — S'il avait été retourné, il serait à l'extérieur de l'autre. Et là il est à l'intérieur.

B. Vandermersch — Oui il est à l'intérieur mais...

M. Darmon — Donc topologiquement parlant, c'est la même chose : un tore retourné c'est toujours un tore. Mais dans le 2ème cas, le tore qui reste à l'intérieur de celui qui s'est retourné, s'il avait été retourné, serait à l'extérieur.

M. Jeanvoine — Je ne suis pas sûr qu'il faille se précipiter pour essayer de répartir les trois formes d'identification sur les trois manières dont il décrit le retournement. Moi ça ne me parait pas évident du tout et il ne faut pas se précipiter, me semble-t-il. Puisque, à la fin du chapitre il pose la question: qu'est-ce que vous en pensez ? Comment faire ? Etc. C'est-à-dire qu'il travaille les tores. Et puis...

M. Darmon — On joue le jeu...

M. Jeanvoine — ... il explore les retournements. Et puis ma foi, à voir... Quoi...

M. Darmon — Oui, oui! Bien sûr. Mais il nous pose la question, c'est amusant d'essayer d'y répondre.

Bon donc dans un mois (dans 15 jours c'est les vacances), le 4 novembre.

Transcription de Pierre Coërchon

Relectures de Danielle Bazilier-Richardot

Séminaire XXIV de J. Lacan. Commentaire de la leçon I. 16/11/14

- Séminaire d'été 2015
- Hubert RICARD,
- • Dossier de préparation du Séminaire d'été 2015
- Imprimer, E-mail

Le titre du séminaire : trois équivoques et trois lectures de ces équivoques.

Le titre du séminaire, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », propose d'emblée trois équivoques. Ces trois équivoques sont fondamentales pour la psychanalyse. Non seulement nous travaillons toujours dans le domaine de l'équivoque en psychanalyse ; mais ces trois équivoques bien développées indiquent l'enjeu de chaque équivoque particulière rencontrée dans telle ou telle expérience psychanalytique.

Derrière « l'insu que sait » s'entend aussi « l'insuccès » et c'est la faille du savoir qui résonne avec l'échec. Derrière « l'une-bévue » s'entend aussi « l'Unbewusst », le terme allemand pour dire l'inconscient et c'est l'acte manqué qui résonne avec l'inconscient. Derrière « s'aile à mourre » s'entend aussi l'amour et c'est l'envol de la pulsion de mort qui résonne avec l'amour de transfert.

J'ai chaque fois explicité l'*équivoque homophonique* en distinguant deux significations différentes, deux sémantiques confondues dans une expression verbale identique ou quasi identique.

Pour débrouiller l'équivoque homophonique en deux significations distinctes, j'ai cependant impliqué chaque fois un autre type d'équivoque, une *équivoque grammaticale*, les deux alternatives de l'équivoque s'explicitent chaque fois par des formes grammaticales différentes. Quand on dit « l'insuccès », c'est un nom, mais dans « l'insu que sait » s'introduit un verbe, et avec lui un changement dans les parties de discours. Quand on dit « l'Unbewusst », c'est un nom, mais dans « l'une-bévue », s'introduit l'article indéfini « un » se rapportant à bévue qui est elle-même une vue à côté. Et quand on dit « s'aile à mourre », c'est un verbe pour l'envol au jeu de la mourre, mais c'est aussi un nom indiquant simplement une identité conceptuelle : « c'est l'amour ».

L'enjeu de ces oppositions grammaticales ne se réduit pourtant pas à la syntaxe de la langue. Les parties de discours (nom, verbe, article indéfini, etc.) ont des places fondamentalement différentes dans le

discours. Mais ces différences renvoient directement aux différents moyens dont le dire s'empare pour s'avancer. Le transfert concerne-t-il les identités nominales de deux personnes ou lesdites personnes ne sont-elles là que comme représentantes d'un processus verbal ? Et quelle est l'articulation ou l'article indéfini qui les convoque ? Derrière chacune des équivoques entendues dans la cure et au-delà de leur explicitation sémantique et significative, il faudrait entendre l'équivoque de leur place dans le discours : quelle place ont-elles dans la structure du transfert ?

On pourrait bien sûr insister sur le transfert impliqué *sémantiquement* par les trois équivoques du titre. Ainsi « l'insu que sait », c'est supposer qu'il y a un savoir, un savoir qui ne se sait pas, c'est supposer un sujet supposé savoir, qui vaudrait comme une première définition du transfert ; la question du transfert, ce n'est pas que le psychanalyste sache, c'est qu'il y ait un insu dans lequel soit engagé un savoir. « Une-bévue », à la place de l'inconscient, c'est la formation de l'inconscient qui vient à la place de l'inconscient, c'est la mise en acte de la réalité de l'inconscient, deuxième définition du transfert. « S'aile à mourre », la question du mouvement qui implique la mort et en même temps la question de l'amour, comme troisième définition du transfert.

Mais ces références sémantiques au transfert ne sauraient suffire, d'abord parce qu'on ne les rencontre pas dans toutes les équivoques rencontrées dans la cure, ensuite parce qu'elles tournent en rond autour d'une sémantique où la raison et la structure de l'équivoque sont mises à l'écart. Donc, ça ne suffit pas. Il faut encore expliciter chacune de ces équivoques non pas simplement par la grammaire ou par quelque transfert constaté entre l'analyste et l'analysant, mais par une équivoque proprement *logique*. Par « logique », il faut entendre ici tout à la fois l'explicitation (langagière) de l'équivoque grammaticale et la raison (le logos) de l'équivoque homophonique.

Dans la première équivoque, l'insu que sait, ce qui est en jeu, c'est la mise en question du savoir lui-même. Le savoir vaut comme connaissance, comme connaissance des phénomènes, comme connaissance de certaines choses cliniques qu'on peut appréhender ; mais c'est en même temps quelque chose qui n'est pas de cet ordre-là, qui est de l'ordre de l'insu, qui ne peut pas être abordé « cliniquement » au sens banal du terme. Il y a une mise en question du savoir lui-même : c'est une équivoque fondamentalement logique qui touche le « savoir » lui-même. Est-ce que, avec l'insu que sait, nous allons travailler un savoir qui peut aboutir à une connaissance ou est-ce que c'est un savoir qui fonctionne tout seul, indépendamment de toute connaissance proprement dite ? Dans la deuxième équivoque « l'une-bévue », l'inconscient semble convoqué comme ce qui échappe au conscient – c'est une définition qui vaut ce qu'elle vaut et qui se rapprocherait bien d'un inconscient tout à fait descriptif – , mais « l'une-bévue », c'est ce qui échappe à la vue ou qui est à côté de la vue ou qui est une vue à côté ; mais est-ce encore une « vue » qui relève toujours d'une connaissance possible ? Ou est-ce plutôt ce qui n'est plus du tout du domaine de la vue ou de quelque phénoménalité et qui donc relèverait d'un savoir déraciné de toute connaissance ? Il y a là la question de quelque chose qui ne correspondrait pas à une logique appliquée à des objets phénoménaux ; il y a l'introduction d'une logique qui n'est pas la logique classique, qui n'est pas la logique de mise en forme des choses phénoménales qu'on peut voir, par la vue et qu'on peut savoir en vérité ; ce serait une logique de l'errance, de l'erre, une logique qui approcherait le Réel de Lacan. Enfin la troisième équivoque traite de l'amour non pas seulement comme ce qu'on pourrait connaître, voir, se représenter, mais comme ce qui dépasse toute connaissance et toute représentation ; dans « s'aile à mourre », l'envol se joue au-delà de la logique de ce qui pourrait

être maîtrisé par la connaissance. Et c'est cet au-delà que nous recherchons toujours dans le travail analytique.

C'est l'équivoque logique ainsi articulée entre le savoir et l'insu, entre la vue et l'invisible, entre l'amour et la mourre vaut comme la raison dernière de l'équivoque homophonique. Le parlêtre produit et ne cesse de produire des équivoques homophoniques parce qu'il s'agit de mettre en jeu l'équivoque logique où se dépasse le savoir, la vue et l'amour. Le titre « L'insu que sait… » nous plonge d'emblée dans ce qui doit être le cœur de l'interprétation, une triple équivoque avec une triple interprétation chaque fois, les équivoques ne tiennent que parce qu'il y a tout ce mouvement de renvoi de l'une à l'autre, équivoque homophonique, équivoque grammaticale (avec le transfert qui s'y joue) et équivoque logique (où une logique purement formelle est mise en question au profit d'une logique de l'errance et du Réel).

Le retournement du tore et le retournement d'un tore enlacé à un autre tore.

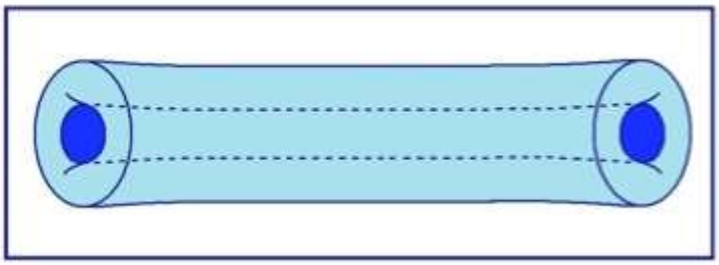
Avant de commencer le texte proprement dit, explicitons les deux opérations topologiques fondamentales nécessaires pour comprendre la première séance et l'ensemble du séminaire.

Un tore peut se présenter comme une chambre à air d'un pneu. Nous pouvons aussi prendre une manche isolée et recoudre ou agrafer les deux bouts de la manche ensemble pour en faire un tore. Si la manche est agrafée sur seulement une partie du pourtour, elle y laisse une fente, il y a un trou dans le tore…

(démonstration à l'appui. Les schémas suivants sont extraits de la version Word du séminaire sur le site staferla.free.fr)

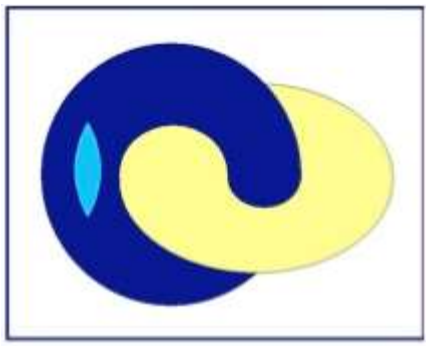


À travers le trou du tore, je plonge dans le trou, je le saisis par le fond du trou, je retourne toute l'affaire ; on a ainsi fait passer tout le tore et on a une autre figure qui est encore un autre tore, on a retourné le tore… la face bleu foncée qui était à l'extérieur du tore est maintenant à l'intérieur du tore ainsi retourné.



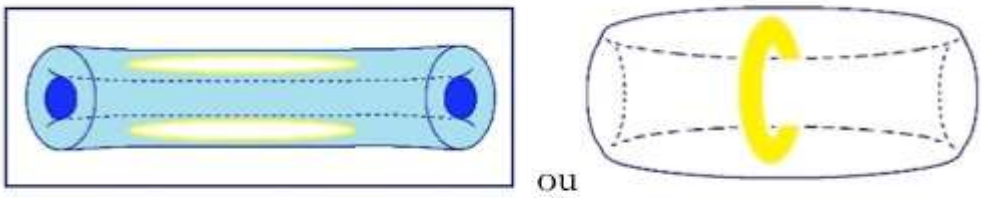
Le retournement du tore, c'est facile, l'intérieur passe à l'extérieur en faisant passer tout le tore par le trou du tore lui-même. Ce qui suppose concrètement un trou suffisamment grand pour laisser passer le tore. Je m'introduis à l'intérieur de la chambre à air et je la retourne comme une chaussette. Il est intéressant de partir d'un tore – chambre à air d'un pneu ou manche – dont les deux faces sont de couleurs différentes (par exemple bleu foncé et bleu clair), pour voir comment l'intérieur passe à l'extérieur et réciproquement. Cette opération est facile. Faites l'essai, c'est plus simple que les dessins.

La deuxième opération consiste à faire encore la même opération, mais en supposant cette fois que le tore retourné (bleu) était enlacé avec un autre tore (jaune)



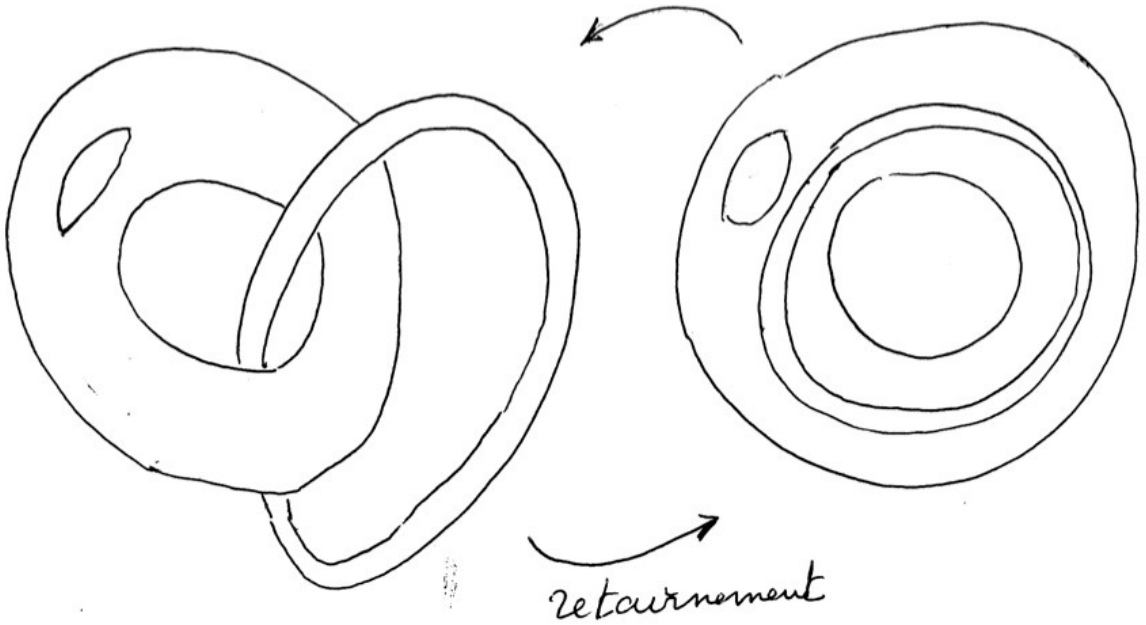
Sans m'occuper du second tore (le jaune), je retourner le premier tore (le bleu) comme précédemment par le trou. Le tore jaune se trouve toujours du côté bleu foncé, mais ce bleu foncé est passé à l'intérieur par l'opération de retournement ; le tore jauen est donc maintenant *enchâssé* dans ou à l'intérieur du tore bleu retourné :

(dans la version *staferla, ce schéma est ainsi représenté :*



Si je retourne encore une fois le tore bleu pour revenir à la position initiale, le tore jaune va réapparaître à l'extérieur et se présenter comme *enlacé* au tore bleu.

Pour la mise en évidence de l'opération, représentons le tore bleu (à retourner et retourné) comme un gros tore et l'autre tore, le tore jaune, comme un tore mince :



Vous pouvez le faire chez vous, ce n'est pas difficile, avec une manche (tore bleu), c'est encore mieux si l'intérieur et l'extérieur sont de deux couleurs ; en recousant les deux extrémités, vous la transformer en tore et vous lui enlacer un fil qui vaut comme l'autre tore (tore jaune). Par le retournement de la manche (tore bleu), le fil (tore jaune) va se retrouver à l'intérieur de la manche. L'opération inverse reste possible. Quel que soit l'état du retournement, les deux tores restent articulés ou liés l'un à l'autre, mais de deux façons différentes (façon *enchaînée* ou façon *enchâssée*) et on peut passer le l'une à l'autre par un retournement. Il vaut la peine de faire l'expérience concrètement pour se persuader que ça se passe effectivement comme ça et que l'opération est réversible.

Armé du commentaire du titre et de l'opération du retournement d'un tore enchaîné à un autre, on peut commencer la lecture du texte lui-même.

L'inconscient comme processus.

« L'inconscient, ça n'a rien à voir avec l'inconscience » (9 c). En avançant cela, Lacan reprend la différence radicale que Freud faisait entre l'inconscient systématique (« l'inconscient ») et l'inconscient descriptif (« l'inconscience »). L'inconscient systématique n'a rien à voir avec l'inconscient descriptif, qui n'est qu'une simple négation de la conscience ; comme on peut le lire dans le texte de Freud « L'inconscient » et dans « Position de l'inconscient » de Lacan, l'inconscient systématique, *Unbewusst*, c'est nécessairement une pensée toujours en mouvement, qui ne cesse de se transformer. Alors que l'inconscient descriptif est toujours vu comme un contenu qui n'est pas dans la conscience. C'est dans ce sens que Freud parlera de *contenu* (*Inhalt*) conscient ou préconscient et de *pensées* (*Gedachten*) inconscientes. Des pensées en tant qu'elles sont en mouvement et que vous ne pouvez jamais saisir et arrêter une bonne fois pour toutes. C'est quelque chose de l'ordre du concept certes, mais c'est un concept qui travaille, ce n'est pas le concept comme sac. Et si vous voulez prendre l'inconscient comme un tore, c'est un tore qui est en mouvement et qui se renverse.

« Une-bévue » c'est une formation de l'inconscient et le propre d'une formation de l'inconscient ce n'est pas d'avoir un contenu, c'est d'être une *formation*, d'être un mouvement de formation, plus précisément un mouvement qui implique un effet de langage que Lacan explicite comme le *fading* du sujet supposé. Avec « une-bévue », la substance subjective supposée toujours là disparaît, s'efface précisément à cause du mouvement signifiant et un nouveau sujet apparaît comme effet de langage, c'est ce que Lacan définissait comme l'aliénation. Dans cette aliénation, le sujet bien établi ou qu'on pensait bien établi, disparaît au profit d'un sujet pur effet de langage, donc il y a un *fading* du sujet supposé au profit de ce nouveau sujet, effet de langage ; le sujet est aliéné non pas à quelqu'un d'autre, mais au langage. Le trait d'esprit tient à lalangue. Lalangue, en un mot, ce n'est pas l'acquisition d'une langue qui pourrait s'exercer dans langage. L'acquisition de lalangue c'est d'apprendre lalangue, c'est-à-dire de se placer dans ce mouvement où S1 file toujours vers S2, où il est impossible de pointer une bonne fois pour toutes un signifiant, puisqu'il est toujours dans ce mouvement de devenir autre que lui-même.

Lalangue.

Lalangue n'est pas une langue formée de mots tels qu'on peut les rencontrer dans les dictionnaires et qui y restent intacts pendant des décades voire des siècles. Tout ce qui fait lalangue est toujours sujet à modification incessante et, en parlant de lalangue, Lacan subvertit complètement la langue et la compétence des linguistes. Il le fait dans le sens du travail incessant du rêve. Si le rêve est la voie royale pour la reconnaissance de l'inconscient, c'est par l'essentiel du rêve que nous pourrons approcher de la question de l'inconscient systématique. Dans une petite note à la fin du chapitre VI de la *Traumdeutung*, Freud affirme que l'essentiel du rêve c'est le travail du rêve : dans le travail du rêve, ce qui compte, ce sont les métaphores et les métonymies par lesquelles le signifiant bouge et change continuellement. Ce sont les métaphores et les métonymies qui permettent d'ailleurs la présence dans l'énonciation. Dans la même ligne de pensée, Lacan dit que la « position de l'inconscient » ne peut se trouver que dans la présence de l'*énonciation* et pas dans l'énoncé ; et il faut entendre l'énonciation comme processus. La présence de l'inconscient se trouve dans le mouvement de l'énonciation. Quand Lacan parle de lalangue, ici dans cette première page de *L'insu*…, il reprend ce qu'il a déjà dit plus de 10 ans plus tôt en parlant de la présence de l'énonciation et de l'*aliénation*.

Dans *Position de l'inconscient*, Lacan introduisait en contrepartie à ce mouvement du langage ou ce mouvement de lalangue, une deuxième opération, l'opération de *séparation*, qui implique l'objet a exposé par le mythe de la lamelle et la question du fantasme. Dès que se présente la causation du sujet dans l'aliénation comme pur effet de langage (première opération de causation du sujet) se présente aussitôt une deuxième opération qui vient donner consistance au sujet par l'intermédiaire de l'opération de séparation : le sujet prend sa consistance propre (nouvelle) à condition de se séparer d'une partie de soi-même, c'est-à-dire de la lamelle ou de l'objet *a*. En articulant ces deux éléments séparés que sont le sujet et l'objet a, la deuxième opération de séparation tourne autour du fantasme et de l'articulation du fantasme entre le sujet et l'objet *a*.

En parlant de lalangue dans la première page de *L'insu*…, Lacan insiste ici sur le mouvement de formation inhérent à lalangue, sur l'effet de langage dont il était question dans *Position de l'inconscient*. Dans *Position de l'inconscient*, cette première opération (d'aliénation) impliquait aussitôt la deuxième opération, soit une *matérialisation* dans la matière du fantasme. On saisit bien que c'est une question de

mouvement dans le langage, mais ce mouvement dans le langage ou cet effet de langage qui est en jeu dans « lalangue » et qui équivaut à la première opération de causation du sujet (aliénation) ne va pas sans poser quelque chose qui doit tenir comme indépendamment de ce mouvement et qui équivaut à la deuxième opération de causation du sujet (séparation).

Le matériau de l'inconscient.

C'est pourquoi ici dans cette première page de *L'insu…*, Lacan dès qu'il a mentionné « l'acquisition de lalangue » (première opération de causation du sujet), ajoute « *pour le reste »* (deuxième opération de causation du sujet) : quelle est la matière autour de laquelle va pouvoir se jouer cette formation ? On a dit ce mouvement de métonymie, de métaphore, de présence, de présentation, inhérent à lalangue, mais quelle est maintenant la matière sur laquelle pourrait s'appuyer ce tournoiement de lalangue ?

Pour le mouvement d'énonciation de lalangue, du langage, etc., la référence princeps était le chapitre VI de la Traumdeutung consacré au travail du rêve. Pour le point d'appui de ce travail de lalangue, – « pour le reste » –, il ne s'agit plus du mouvement de la forme, mais de la *matière* autour de laquelle lalangue doit tourner et la référence princeps est constituée par le chapitre V de la *Traumdeutung*, consacré aux matériaux du rêve. Ces matériaux du rêve sont détaillés par Freud : ainsi, le récent et l'indifférent dans le rêve, l'infantile comme source du rêve et les sources somatiques du rêve. *Primo*, les souvenirs de la veille qui, parce qu'ils sont insignifiants d'un point de vue conscient, peuvent d'autant mieux servir de matériaux pour faire travailler l'inconscient, le rêve les travaille pour en faire quelque chose qui corresponde à ce qu'il veut dire. *Secundo*, les souvenirs de l'enfance qui déterminent l'inconscient valent comme deuxième source ou deuxième matériau du rêve. *Tertio* le matériel influençant la vie pulsionnelle pendant la nuit même du rêve, ainsi un besoin d'uriner, une mauvaise digestion, etc. peuvent servir de matériel pour le rêve. À ces trois matériaux différents assez compréhensibles respectivement dans la conception freudienne de l'inconscient langagier, de l'inconscient infantile et de l'inconscient pulsionnel, Freud rajoute un quatrième, qui est assez bizarre, ce qu'il appelle les rêves typiques. C'est quelque peu bizarre en ce sens que des rêves (plus précisément les « rêves typiques ») serviraient de matériau ou de source pour les rêves en général. Les rêves typiques sont pour Freud des rêves qui résistent à l'interprétation par associations libres et qui peuvent pourtant être interprétés par une méthode auxiliaires qui se fonde sur le schéma de l'ancienne interprétation, l'interprétation par symbole, à ceci près qu'ici tout tourne autour d'un seul symbole, le phallus. Dès lors tous les rêves typiques relèvent en gros de questions œdipiennes. Les associations échouent, la méthode des associations échoue et donc on doit se rabattre sur des interprétations un peu typiques, stéréotypées. Freud distingue des rêves de nudité, d'examens, des rêves de vol dans les airs ; ils sont toujours interprétés en fonction du phallus et de l'Œdipe.

L'analyse d'un rêve implique le jeu de lalangue et les signifiants puisés dans les souvenirs de la veille. Mais faut-il remonter plus haut ? Soit aux souvenirs de l'enfance, soit encore dans aux rêves typiques oedipiens qui relèvent eux aussi de l'enfance ? C'est ce que Lacan appelle « le tissu de l'inconscient », on pourrait dire la matière de l'inconscient, mais cette matière est en même temps tissée par lalangue, y compris le travail des souvenirs de la veille. Quant aux besoins physiologiques, le besoin d'uriner ou de manger, etc., ils sont travaillés principalement pour maintenir le désir de dormir du rêveur.

L'introduction d'une-bévue à la place du modèle du rêve.

« Une-bévue » ou l'acte manqué se présentent autrement que le rêve. Pas besoin de maintenir le désir de dormir et pas question non plus de distinguer la veille comme ce qui a précédé le sommeil. Ce qui a précédé immédiatement « une-bévue » ou l'acte manqué c'est ce qui s'est passé dans la journée même où l'acte manqué s'est produit.

En introduisant « une-bévue » comme l'équivoque de « Unbewusst », Lacan entend bien donner la voie pour poser à nouveaux frais la question de l'inconscient. La voie royale de l'inconscient ne serait plus d'abord le rêve comme Freud l'avait proposé dans la *Traumdeutung*, mais « une-bévue ». Quelle est la différence ? Certes, lalangue reste la même : il s'agit toujours du même mouvement de transformations que Freud avait longuement analysé dans le chapitre VI de la *Traumdeutung* consacré au travail du rêve : condensation, déplacement, présentification et élaboration secondaire et c'est à cet endroit que Lacan insiste sur la métaphore, la métonymie, l'énonciation, et aussi lalangue. La mise en forme, la transformation et la formation propre à l'inconscient restent identiques pour toutes les formations de l'inconscient. Mais le matériau ou le tissu de l'inconscient – « le reste » qui n'est pas lalangue – se présente de façon tout à fait différente.

« Cette année, disons que, avec cet *insu que sait de l'une bévue*, j'essaye d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient » (10 a), plus loin que l'inconscient freudien introduit comme tissu du rêve, rêve supposé être lui-même la voie royale menant à la connaissance de l'inconscient dans la vie psychique. Reprendre la question implique l'opposition du matériau de l'inconscient et de sa mise en forme, l'opposition matière-forme, déjà présente avec les chapitres V et VI de la *Traumdeutung*, chapitres consacrés respectivement au matériau du rêve et au travail de transformation ou de mise en forme. Aller plus loin que l'inconscient freudien implique de reprendre la question du « tissu de l'inconscient », comment la forme ou la langue se tisse avec le matériau de l'inconscient ?

L'endo-psychique et le processus d'identification.

Ce matériau de l'inconscient peut être vu comme l'intérieur « l'endo », « l'endo-psychique ». Mais cela ne va pas de soi pour autant que le « psychique » est toujours déjà tissé, mis en forme par lalangue. Quoi qu'il en soit, Lacan a mis en évidence des différences notables entre le matériau du rêve (encore lié au besoin de dormir) et le matériau de l'une-bévue. Et cette différence l'amène à considérer à nouveaux frais le matériau de l'inconscient, non pas dans une dimension phénoménologique qui se rapporterait directement à une signification générale (l'Œdipe) ou à un autre contenu, mais dans sa structure et dans son articulation avec la mise en forme. *Comment comprendre le matériau de l'inconscient identifié dans sa mise en forme ?* « Quel rapport y a-t-il entre cet *endo*, cet intérieur et ce que nous appelons couramment l'identification ? » (10 b).

Poser la question de ce qu'il y a dans l'endo-psychique, à l'intérieur du psychique n'est pas sans rapport avec l'identification. Parler d'une identification, c'est parler de ce qui se cristallise dans une identité, à l'intérieur de la personne. Mais ici, il ne s'agit pas tellement de savoir à qui ou à quoi la personne ou l'analysant pourrait s'identifier, mais de poser la question de savoir comment nous pouvons identifier l'inconscient et le sujet de l'inconscient.

Dans *Position de l'inconscient*, Lacan montrait comment le sujet est causé selon deux opérations aliénation et séparation, qui correspondent respectivement au sujet comme effet de langage (tout est dans la forme) et au sujet comme effet de parole (tout est matérialisé dans le fantasme). Et l'identification va reprendre cette articulation de la forme et de la matière.

Dans l'identification, quelque chose « se cristallise dans une identité » (10 c). Mais « identification » n'est pas « identité ». Le suffixe « -fication » indique bien que, dans l'identification, il y a quelque chose qui se fait. *Identifizierung*, c'est un processus, un acte, qui se fait. Le terme même d'identification contient en lui-même une certaine équivoque : avec lui, visons-nous le processus d'identification (le « –fication », *…fizierung*) ou est-ce que nous parlons de l'état final, du bilan (l'identité) ? Certains analysants peuvent demander ou espérer qu'on puisse leur donner un bilan de ce qui a été fait dans l'analyse. Quel en est le résultat ? Peut-on rendre compte de l'identité obtenue ? On passerait ainsi à l'identité du résultat constatable. C'est une conception possible de la passe et fort peu intéressant puisque l'analyse n'est jamais de l'ordre du résultat ou de son constat. Il s'agira ici d'insister sur le fonctionnement de l'identification et non sur l'identité acquise.

Deux ou trois modes d'identification.

Le sujet a déjà été traité dans le séminaire sur *L'identification*, non sans une référence explicite à Freud et à sa *Psychologie des foules et analyse du moi* de 1921, un des premiers textes de la deuxième topique. Le chapitre VII y est consacré à l'identification. Plutôt que de nous référer directement au séminaire lacanien sur l'identification et aux trois modes de l'identification classiquement admis par les lacaniens, je voudrais vous inviter à regarder dans le texte de Freud lui-même ; ça sera plus clair pour la compréhension de Freud d'abord, pour le concept d'identification ensuite et enfin, comme vous pourrez en juger par vous-mêmes, pour la compréhension de l'enjeu de cette première séance du séminaire de Lacan.

Freud commence par traiter de l'identification dans le cadre de l'Œdipe et de l'identification au père. Le petit garçon voudrait être comme son père, il fait du père son idéal ; l'identification c'est une question d'être : il doit arriver à incorporer son père ; après l'identification réussie, son père est à l'intérieur de lui-même. Un schéma semblable vaudrait aussi pour la fille en changeant ce qu'il faut changer.

Je ne m'attarde pas davantage ici à cette identification oedipienne à la personne (au père par exemple) pour en venir directement à ce que Freud dit ensuite d'un deuxième mode d'identification : « c'est d'un contexte plus enchevêtré que nous détachons l'identification lors d'une formation de symptômes névrotiques ». On a l'impression que l'identification œdipienne concerne en premier chef les gens normaux tandis qu'il s'agirait, dans ce deuxième mode d'identification, de symptômes névrotiques. Et Freud note « l'enchevêtrement », terme topologique qui, disons-le déjà, ne va pas sans l'articulation de ce deuxième mode d'identification avec avec le premier mode qu'était l'identification oedipienne. Pour ce deuxième mode, Freud prend d'abord comme exemple une petite fille qui attrape le symptôme de sa mère, c'est une toux torturante et par l'intermédiaire de cette toux torturante, la petite fille remplace sa mère par rapport à son père – on reste dans une figure œdipienne classique –, elle remplace sa mère tout en portant la souffrance et la culpabilité d'avoir pris la place de la mère. Tu as voulu être la mère,

maintenant tu l'es au moins dans sa souffrance. C'est l'identification à la *personne haïe*, la mère, rivale, dans le complexe d'Œdipe.

Toujours dans ce deuxième mode d'identification, plus précisément identification lors d'une formation de symptômes névrotiques, le symptôme auquel on s'identifie peut être pris tout aussi bien chez la *personne aimée* ; dans le cas classique correspondant, la petite fille pourra attraper non plus le symptôme de sa mère haïe, mais le symptôme de son père aimé. Ici, l'identification vient, dit Freud, à la place du choix d'objet. La petite fille a choisi son père comme objet d'amour ; mais, pour des raisons qui tiennent à la névrose, le choix d'objet régresse à l'identification, dit Freud. Donc la petite fille s'identifie au père, à la personne aimée par l'intermédiaire d'un symptôme qui lui est emprunté. Ainsi, Dora imite la toux de son père aimé.

Dans les deux cas, c'est une identification non pas directement à une personne, mais à un symptôme de la personne qui peut être soit la personne haïe (la mère) ou la personne aimée (le père).

1. Identification œdipienne
2. Identification symptôme névrotique (le symptôme vaut comme « trait unaire »)
    1. Personne haïe ou dont on voudrait prendre la place - la fille attrape un symptôme de la mère.
    2. Personne aimée – une petite fille attrape un symptôme de son père.

Ce qui caractérise le deuxième mode d'identification 2a) et 2b), c'est qu'on s'est identifié à un symptôme, c'est-à-dire à un « *einziger Zug* », dit Freud, ce que Lacan traduit par un « trait unaire », trait unaire emprunté tantôt à la personne aimée, tantôt à la personne non aimée ou haïe, ça peut aller dans les deux sens.
Après avoir distingué ces deux possibilités, Freud ajoute qu'il y a un troisième cas de formation de symptôme. Freud dit bien « de formation de symptôme », ce qui implique bien qu'on est toujours dans le deuxième mode d'identification, « l'identification lors d'une formation d'un symptôme névrotique ». Ce troisième cas d'identification (selon le deuxième mode toujours) fait totalement abstraction du rapport d'objet à la personne d'où est tiré le trait, à la personne copiée ; on s'en fout que la personne soit aimée ou haïe, ce qui importe ici c'est d'avoir trouvé le trait convenant pour s'identifier. Ce trait, c'est par exemple l'accès hystérique emprunté par les jeunes filles de pensionnat à l'une de leurs copines qui a reçu la lettre d'un amoureux et est en crise, imaginez n'importe quelle histoire, et tout d'un coup, le pensionnat commence à rentrer dans une crise hystérique généralisée, toutes ont pris le trait, le symptôme, la crise de nerfs empruntés chez cette copine non pas pour s'identifier à elle, mais pour s'identifier à la situation amoureuse dans laquelle elle est ; le trait est empruntée à une personne indifférente, mais il est pris pour la situation amoureuse ou de déception, peu importe, que vise l'identification des jeunes filles de pensionnat. Ce troisième cas d'identification névrotique (deuxième mode) est parfois aussi appelé « identification hystérique », mais c'est inapproprié pour autant que l'identification de Dora au père aimé et l'identification à la personne haïe sont elles aussi hystériques : en fait c'est le deuxième mode d'identification en son ensemble qui apparaît comme névrotique et hystérique.

1. Identification œdipienne
2. Identification symptôme névrotique (le symptôme vaut comme « trait unaire »)
    1. Personne haïe ou dont on voudrait prendre la place – la fille attrape un symptôme de la mère.
    2. Personne aimée – une petite fille attrape un symptôme de son père.
    3. Situation amoureuse neutre (la personne dont est emprunté le trait n'est en soi ni une personne haïe, ni une personne aimée).

À partir du séminaire *L'identification*, Lacan et les lacaniens font une autre lecture de ce passage de Freud et comprennent l'identification au trait saisi dans une situation (2.c) comme un troisième mode d'identification à côté de l'identification oedipienne et de l'identification névrotique au trait unaire de la personne haïe ou aimée.
On donnera donc classiquement chez les lacaniens le schéma suivant :

1. Identification œdipienne
2. Identification symptôme névrotique (le symptôme vaut comme « trait unaire »)
    1. Personne haïe ou dont on voudrait prendre la place - – la fille attrape un symptôme de la mère.
    2. Personne aimée – une petite fille attrape un symptôme de son père.
3. **3.** Identification hystérique à la situation amoureuse neutre (la personne dont est emprunté le trait n'est en soi ni une personne haïe, ni une personne aimée).

Allez voir le texte de Freud, je pense que ce n'est pas ce que dit le texte de Freud, c'est beaucoup plus compréhensible de le voir dans le texte de Freud que selon la vulgate de Lacan et des lacaniens qui répètent, sans suffisamment poser la question de la structure de cette classification, qu'il y a trois identifications : l'identification œdipienne, l'identification à l'*einziger Zug* (trait unaire) et l'identification hystérique.
Nous allons voir que pour expliquer l'identification telle qu'elle est réintroduite dans *L'insu…*, il est nécessaire de revenir à la lecture strictement freudienne (et structurellement plus juste) de *deux* modes d'identification.
On cite toujours la petite moustache de Hitler qui peut servir de mode d'identification de la foule (hitlérienne). Cette petite moustache d'Hitler pourrait servir d'exemple de trait d'identification de la foule hitlérienne. Mais à y réfléchir, avec cette petite moustache, nous ne savons pas trop bien si le Hitler en question a) c'est une personne haïe et que le moi qui s'identifie voudrait être à sa place ou au contraire b) si c'est une personne aimée et que le moi s'identifiant adore le chef ou enfin c) si c'est une identification indifférente au personnage d'Hitler, où le moi m'en fout de la tête de Hitler, c'est la situation qui l'intéresse. La foule hitlérienne est un ensemble de ces trois possibilités, d'individus qui aiment Hitler, d'individus qui haïssent Hitler et d'individus qui profitent de la situation tout en restant neutres par rapport au personnage de Hitler. Et plus encore, c'est sans doute à l'intérieur même de chaque individu de la foule que passe la distinction des trois types d'identification par le trait unaire.
Donc, faites l'effort d'aller relire l'identification dans le texte freudien ; il vaut la peine de voir comment ça fonctionne effectivement plutôt que de répéter un schéma sans poser la question de son articulation logique.

Avant de montrer comment la logique de l'identification s'articuler dans et par le renversement d'un tore enchaîné à un autre tort, attardons-nous encore, avec Lacan, à la question de l'identification à la fin d'une cure psychanalytique.

L'identification en fin d'analyse.

La fin de l'analyse serait-elle l'identification de l'analysant ? Et si oui, l'identification à qui ou à quoi ? Poser les choses en ces termes-là voudrait dire que l'identification consisterait à constater finalement « je suis ça » et « j'ai toujours été cela » et « je suis statiquement celui que je suis ». Poser la question de la fin de l'analyse en parlant du terme conclusif de l'analyse, c'est parler d'une fin qui se présente comme un point déterminé fixe et fixé.

Mais en même temps, parler de la fin de l'analyse c'est aussi parler de ce qui conditionne la fin, c'est parler de la finalité et du processus en cours dans l'analyse. En parlant de la fin de l'analyse en termes d'identification, on est ainsi plongé dans une ambiguïté fondamentale : parle-t-on d'un *objet* auquel il s'agirait de coller ? Ou parle-t-on du *processus* de la cure ? Car la fin de l'analyse – finalité ? – conditionne tout le processus de l'analyse. Comment penser cette identification de fin d'analyse ?

Balint proposait comme fin d'analyse *l'identification à l'analyste*, qui vaudrait comme la personne modèle. Lacan n'est pas du tout d'accord. D'abord parce que l'analyste n'est pas à la hauteur de jouer cette place-là ; il ne l'est jamais, d'autant plus que si l'analyste peut à la rigueur représenter provisoirement le grand Autre, il sait très bien que ce dernier n'existe pas et que le processus de l'analyse implique en son fondement cette inexistence et le signifiant du grand Autre barré. La position de Balint est tout à fait bancale. Par contre on peut lire, dans *Position de l'inconscient*, comment la position de l'analyste n'est pas du tout celle du grand Autre, mais celle d'un semblant d'objet *a*, c'est de quelque chose de tout à fait problématique. Donc l'identification à l'analyste ne peut servir à caractériser la fin du processus analytique (pas plus d'ailleurs que son début ou son milieu).

Ne devrait-on pas alors plutôt comprendre l'identification en fin d'analyse comme une *identification à l'inconscient* ? De nouveau, parler d'identification à l'inconscient risque bien de supposer que l'inconscient est une valeur stable, un contenu positif qui reste ce qu'il est. Or si l'inconscient reste précisément Autre, c'est dire qu'il n'est pas sans ces mouvements de transformations toujours surprenants, que Freud analysait dans le « travail du rêve ». La caractéristique de l'inconscient systématique, *Unbewusst*, que Freud écrit *Ubw* et qui est dans le titre du séminaire, c'est justement ce mouvement de transformations continuelles. Donc l'inconscient introduit toujours une altérité dans ce qui semblait être identique à soi, c'est une altérité fondamentale – le contraire d'une identification acquise. Le fond de l'inconscient ne consiste pas des contenus ou un matériau dont quelqu'un pourrait prendre connaissance, c'est le travail de la forme, le travail de formations, de transformations continuelles. C'est pour cela que Lacan dit que l'inconscient est structuré comme un langage, en fonction justement de ce mouvement de transformations du langage qui implique l'Autre, non pas l'Autre comme un Dieu qui serait dans sa niche et qui ne bougerait pas, mais comme ce qui est toujours Autre, ce qui produit de l'Autre.

Troisième type d'identification, non mentionné ici dans ce séminaire *L'insu*..., *l'identification au fantasme*. Le fantasme sert de support au désir et, pour ce faire, il a une certaine consistance et il propose une certaine matière donnée dans l'articulation du sujet avec l'objet a. Il est donné dans la deuxième opération de causation du sujet, la séparation (cf. *Position de l'inconscient*). On remarquera simplement que l'identification s'appuie à nouveau sur un matériau supposé pouvoir servir de fondement : le « fantasme fondamental », fondement qui serait tout à la fois le fondement du sujet et le fondement de toute la réalité accessible au sujet.

Quatrième type d'identification, sur laquelle Lacan s'attarde ici. Dans le séminaire *Le sinthome*, une femme en tant que partenaire sexuel serait le sinthome de l'homme. L'homme s'identifierait par l'intermédiaire de son choix sexuel à sa partenaire comme sinthome. Je rappelle la structure du sinthome. Le sinthome trouve sa place là où s'agirait du nouage des différentes dimensions de la personnalité, c'est-à-dire là où il s'agit d'établir l'unité – on est bien dans une problématique d'identité et d'identification -, là où il s'agirait de faire l'unité, d'unifier dans une seule personne les dimensions de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel. Cette mise en continuité c'est en même temps ce qui se joue dans la paranoïa. La paranoïa comme la personnalité se présentent toutes deux comme une identité – identification - où tout s'agence en un tout absolument cohérent et bien unifié, où les dimensions I, S et R sont mises dans la continuité l'une de l'autre pour former un nœud de trèfle (lequel comporte trois croisements). Dans ce processus qui tend vers l'unité, l'identité, dans ce processus d'identification, il peut ou même il doit y avoir un lapsus. Topologiquement, si, dans un trèfle, un des trois croisements du nœud de trèfle est inversé sens dessus dessous, tous les croisements disparaissent, nous n'avons plus de trèfle, mais un simple rond sans plus aucun croisement ; la notion même ou la dimension de croisement est perdue et, avec elles, le caractère Réel (au sens lacanien du terme) qui restait encore présent dans le trèfle par le truchement de ses croisements. Comment sauvegarder ce côté Réel au cœur même de la personnalité et avec elle au cœur de l'identification ? Lacan montre, dans le séminaire *Le sinthome*, que si on répare la faute à l'endroit même de l'erreur (le croisement inversé) par un rond adéquat, le fil de la personnalité (ou du trèfle raté) et le fil du rond réparateur n'ont pas du tout la même structure. Remarquons entre parenthèses que si la réparation se fait à un endroit différent, les deux fils auront strictement la même structure et leur enlacement correspond au nœud du fantasme. Mais revenons au sinthome et à l'identification au symptôme ou plus précisément *par* le sinthome. C'est l'identité fondamentalement de quelqu'un qui a dû faire une faute, une faute originelle dans la constitution de sa personnalité. Les entrecroisements – qui étaient nécessairement pour garder la dimension réelle au cœur même de l'unité acquise dans l'identification de la personnalité – sont maintenus grâce au sinthome. C'est ce que veut dire « savoir faire avec son symptôme », savoir faire avec l'unité de l'identification tout en gardant le réel de l'identification. C'est savoir-faire avec le sinthome. Ça ne veut pas dire « gérer » son symptôme – pour gérer son symptôme, prenez des anxiolytiques, ça fonctionne assez rapidement. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. C'est au contraire d'employer son symptôme comme réponse à une faute première, à quelque chose qui est un déficit premier dans le processus d'unification de la personnalité, d'identification et, par cette réponse, de lui garder la dimension réelle inhérente au processus d'identification avant l'identité supposée acquise. Cette faute première est dans le titre même du texte, « une-bévue », qui entraîne tout un mouvement de réparation, « l'insu que sait » et « s'aile à mourre ». L'identification au sinthome, par le sinthome et avec le sinthome c'est l'identification par l'intermédiaire de ce qu'on doit considérer comme absolument premier, la faute première, la faute originelle et de sa réparation notamment par le choix de la partenaire sexuelle.

L'identification par le sinthome serait considérée comme la fin ; la fin de l'analyse d'un homme serait trouvée dans une femme-sinthome. C'est la fin de l'analyse d'un homme, au masculin. Lacan ouvre ici une parenthèse : une femme connait-elle un homme ? « Je ne sais pas dire » ; l'homme dans la rencontre de sa partenaire peut connaître sa femme, coucher avec sa femme comme son sinthome ; mais en est-il de même pour une femme ? Et Lacan répond : « je ne sais pas », il est possible que ça aille très loin, mais tout de même pas créer l'homme. Parce qu'un enfant, ça reste toujours un parasite. Cette parenthèse laisse en suspens la question de la fin de l'analyse proprement dite d'une femme. Y a-t-il à proprement parler une fin d'analyse pour une femme ? Et y a-t-il à proprement parler une identification pour une femme ? En attendant, savoir faire avec son sinthome s'inscrit comme narcissisme secondaire. On peut l'entendre comme la constitution d'un moi, la constitution de la personnalité qui agence le S, l'I et le R en un seul tout cohérent et en continuité, donc la constitution du nœud de trèfle et de la réparation de cette personnalité valent comme un moi en tenant compte du réel des croisements. Cette réparation, c'est un narcissisme secondaire, pas un narcissisme primaire dit Lacan, parce que le narcissisme primaire est exclu, dit-il explicitement, il est exclu parce qu'il y a précisément toujours au départ la faute.

Le sinthome comme fin de l'analyse, dit Lacan, ça ne va vraiment pas loin. C'est quand même un peu fort ce qu'il nous dit là, après avoir expliqué que c'est vraiment ça la fin de l'analyse, que c'est l'identification, etc., ça ne va pas loin. Ça ne va pas loin parce que ce n'est qu'un arrangement de symbolique et une nomination de symbolique. La question du réel reste et le réel ne seront pas sauvés en présentant un rond réel, mais par le maintien des croisements par le rond réparateur du sinthome. Il n'est sauvé que par la présentation du nouage borroméen, donc par le fait qu'il y a la nécessité de rattraper une faute qui fait que ça ne tient pas.

« Ça ne va vraiment pas loin » implique la mise en question de la structure

Ça ne va vraiment pas loin, on peut l'entendre aussi par opposition à la science. La science moderne peut forcer la nature à répondre à la question qu'elle pose. Galilée peut forcer la nature à répondre à ses questions par ses expériences mesurant la vitesse de chute d'un corps : on force la nature à répondre en termes mathématiques, il suffit de mesurer. La science est un modèle, elle prévoit quels seraient les résultats possibles du fonctionnement du réel. Donc on peut dire qu'on recourt à l'imaginaire de la question posée par le scientifique pour se faire une idée du réel. Pour se faire une idée de la chute des corps, Galilée met en place tout un dispositif imaginaire qu'il s'agit de faire travailler symboliquement. Se faire une idée du réel, c'est-à-dire à partir de l'imaginaire et de la formule bien cernée dans l'imaginaire, on peut prévoir le réel, c'est automatique. Une fois que j'ai fait les calculs, je peux prévoir le réel. « S'faire… une idée du réel » et Lacan dit « écrivez sphère ».

Par rapport aux avancées de la science, la psychanalyse ne va vraiment pas loin, elle ne peut pas prévoir le réel en fonction même de lalangue telle qu'on en parlait à l'instant ; c'est parce qu'on ne peut pas prévoir, parce que l'imaginaire ne peut pas nous donner une idée du réel que nous devons toute la place au déploiement des trois dimensions, l'I, le R et le S. Il faut les faire « consister » (12 d). Consister, c'est donner corps : il y a le corps de l'imaginaire, le corps du symbolique qui est lalangue et puis le corps de

réel et on ne sait pas comment il sort. Le corps du réel n'est pas à comprendre comme un des trois ronds, le rond réel, mais bien comme le nouage tel qu'il est en jeu comme exigence dans le nœud borroméen ; et c'est ce corps du réel qui affleure dans la question des croisements du trèfles et dans la réparation du trèfle par le sinthome. Qu'on le voie à partir du nœud borroméen ou à partir du trèfle, le sinthome est toujours une réparation de quelque chose qui se présente comme toujours raté au niveau du nouage réel (que ce soit dans le noeud borroméen ou dans le trèfle)

L'enchaînement symbolique - imaginaire et l'identification.

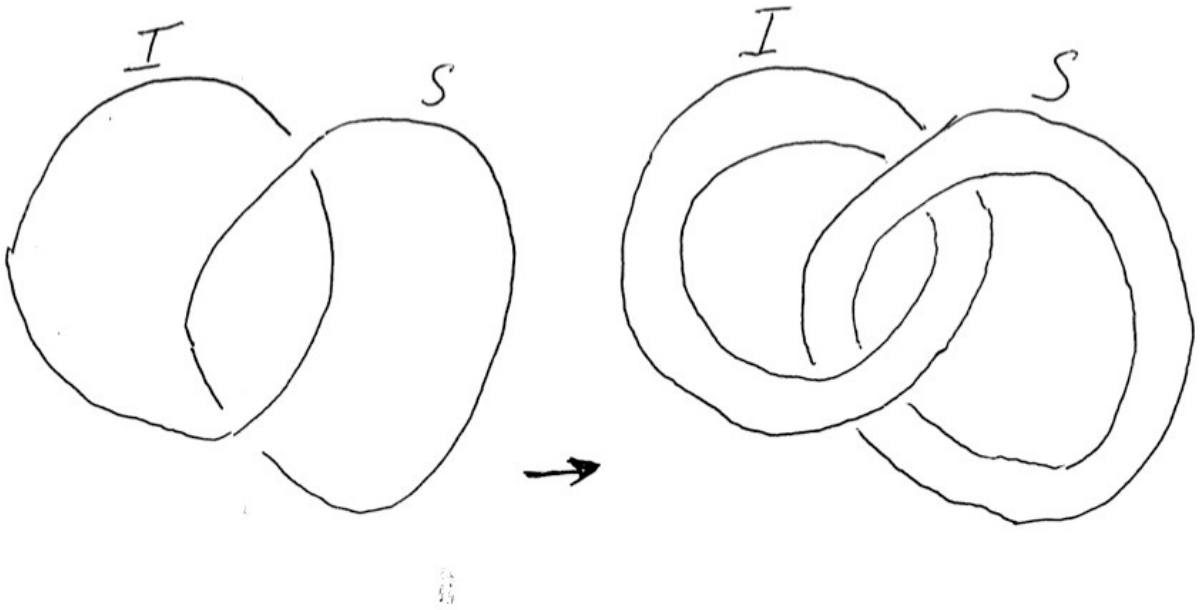
L'inconscient s'impose dans la dimension de l'imaginaire : c'est le chapitre V de la *Traumdeutung*, ce sont les matériaux du rêve (les souvenirs de la veille, les souvenirs de l'enfance, les impressions corporelles de la nuit et les rêves typiques essentiellement œdipiens), c'est le matériel dont va se nourrir l'inconscient. Mais l'inconscient implique aussi le symbolique, les processus de transformations et lalangue (qui correspondent au chapitre VI de la Traumdeutung). Enfin, il implique aussi le nouage de l'un et l'autre, comment vont tenir ensemble d'une part ce qui est présenté part comme la matière, l'I et d'autre part ce qui se présente comme la forme, S. Le réel, c'est la question du nouage et il implique la question de l'identité de la matière et de la forme : comment allons-nous pouvoir penser l'identité entre d'une part les mouvements de transformations de lalangue et d'autre part le matériel qui est figuré, qui est imaginaire ? Comment allons-nous pouvoir les mettre dans un certain rapport d'identité ? Tel est l'enjeu de l'identification pour la question de l'inconscient.

La question de l'identification est traitée dans *Psychologie collective et analyse du moi*, *Massenpsychologie und Ich-Analyse* qu'on ferait mieux de traduire par *Psychogie des foules et analyse du moi*, puisque Freud part explicitement de l'ouvrage français de Gustave Lebon, *Psychologie des foules*. « Il s'agit de rendre compte de l'existence, dans cette foule, de quelque chose qui se qualifie de moi » (13 b). Le moi n'est pas un élément ou un individu et la foule n'est pas simplement un ensemble de différents individus « moi », la foule n'est pas une masse de différents éléments. Positivement, il faut dire que le moi s'articule avec et dans la foule. Pour l'expliquer, Lacan a essayé d'imaginer une topologie et il précise tout de suite que cette topologie, c'est la topologie du tore ou de la bouteille de Klein. Cette dernière est un tore qui se traverse lui-même, elle implique une complication supplémentaire qui n'est pas traitée ici.

L'image topologique du tore vise à mettre en évidence l'organisation du moi dans son rapport avec la foule (y compris la foule nucléaire en jeu dans le complexe d'Œdipe). Je passe les différentes topologies du tore, de la bouteille de Klein, de la sphère et du cross cap. Le moi ne doit pas être compris comme quelque chose qui serait uniment imaginaire ; mais à partir des formations de l'inconscient, le rêve et « l'une-bévue », cette organisation du moi doit tenir au moins ensemble à la fois l'imaginaire et le symbolique, à la fois le matériau dont parle le chapitre V de la *Traumdeutung* et les transformations dont parle le chapitre VI consacré au « travail du rêve ».

Pour tenir ensemble, la consistance imaginaire et la consistance symbolique sont d'abord supposées enlacées – c'est une façon assez primitive de penser leur articulation. La corde imaginaire et la corde symbolique seraient comme deux maillons d'une même chaîne. Mais chacune des cordes a un intérieur

et le schéma des deux cordes enchaînées doit être remplacé ainsi par le schéma de deux tores enchaînés.



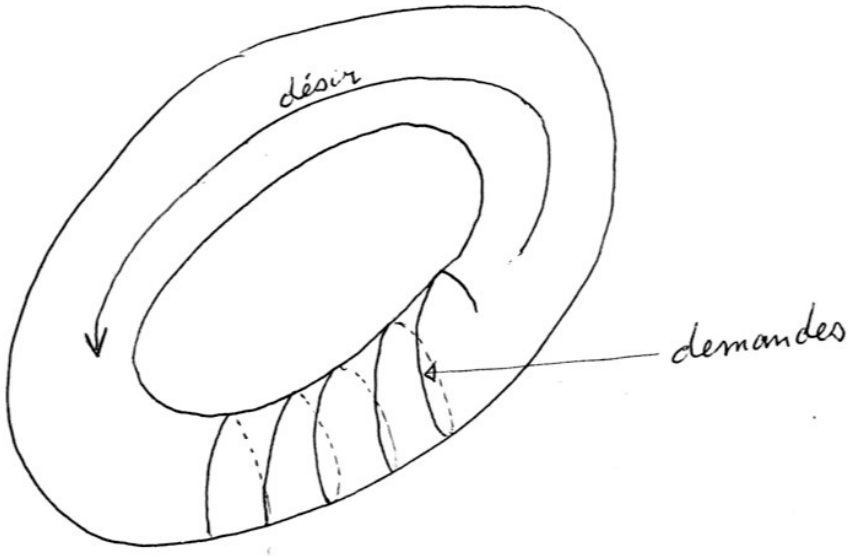
Chaque tore a un intérieur (ce qui est dans la chambre à air ou dans la manche) et un extérieur. Chaque tore délimite ainsi deux espaces : l'espace dans lequel le tore est plongé, l'espace de l'univers pourrait-on dire, et l'espace intérieur, qu'on pourrait dire endo-psychique. Chaque tore est ainsi dans l'espace extérieur de l'autre tore. En simplifiant quelque peu les choses (c'est-à-dire en réduisant tout l'espace à cet enchaînement), les deux tores ainsi enchaînés se répartiraient tout l'espace : l'intérieur de l'un est l'extérieur de l'autre. La question du moi et de la foule dans laquelle il est plongé – moi et foule peuvent être pensés comme ces deux tores – est de savoir comment le moi peut s'identifier à la foule, comment la foule qui lui est extérieur peut-elle entrer en le moi pour lui donner une âme. La question de l'identification de l'inconscient a une structure tout à fait semblable : comment le matériau du rêve (chapitre V de la *Traumdeutung*) peut-il entrer dans les transformations (chapitre VI de la *Traumdeutung*) pour leur servir d'âme ? C'est aussi la question de l'identification du petit garçon à son père dans le complexe d'Œdipe : comment le matériau paternel peut-il entrer le coeur de l'enfant pour lui donner consistance ? De façon générale, comment le matériel imaginaire (la foule, le matériau du rêve, l'image du père) peut-il entrer dans l'intérieur du fonctionnement symbolique (le moi, les transformations, le petit garçon) ?

On suppose une coupure dans le tore symbolique par laquelle ce dernier peut être retourné. Comme on l'a vu, le tore imaginaire se retrouve à l'intérieur du tore symbolique et en constitue pour ainsi dire l'âme. Avec cette opération du retournement du tore, l'exo peut devenir endo, c'est le processus d'identification (du moi, du fonctionnement de l'inconscient, du petit garçon oedipien, etc.).

Les demandes et le désir.

Je peux tourner autour du boyau d'un tore (celui du moi ou celui des transformations de l'inconscient ou celui du petit garçon), c'est tout à fait palpable, je peux répéter toute une série de *demandes*. On peut

les suivre à l'œil, à l'oreille, on peut les enregistrer. Mais il y a plus ; avec ces demandes répétées, il y a aussi une certaine organisation de ces demandes autour du tore, organisation qu'on peut représenter par un seul rond autour du tore, le fil du désir (qui correspond en fait à la schématisation du tore comme un seul fil). Les demandes se succèdent et sont soutenues dans leur organisation par quelque chose que nous ne voyons pas pendant que se produisent les demandes, c'est le *désir*.



Si l'on suppose maintenant *deux* tores enchaînés, on remarque d'emblée que les demandes de l'un tournent parallèlement au désir de l'autre et les demandes de l'autre tournent parallèlement au désir de l'un. La position proprement névrotique suppose deux sujets ainsi enchaînés comme ces deux tores. Que l'enchaînement se joue avec les parents, la partenaire sexuelle, etc., les demandes du sujet tournent en même temps que ce qu'il imagine du désir de l'Autre. Et il imagine que les demandes de l'Autre tournent autour de ce que serait son désir.

Il en irait semblablement pour l'inconscient, les transformations inhérentes à l'inconscient (qu'on pourrait dire « demandes de l'inconscient ») sont supposées effectuer un trajet (qu'on pourrait appeler « désir ») qui est parallèle aux différentes explicitations du matériel de l'inconscient.

L'identification comme introjection.

Avec l'identification, il ne s'agit pas seulement d'articuler deux tores – imaginaire et symbolique –, mais de les faire apparaître comme identiques. Comment se constitue l'identification du moi ? Comment le travail du rêve est-il identiquement le matériau du rêve ? Comment se joue l'identification en fin d'analyse ?

On part de l'enchaînement du symbolique et de l'imaginaire, autrement dit de l'enchaînement névrotique du sujet est enlacé avec le grand Autre. L'identification ne se fait pas sans une coupure, la coupure dans un des deux tores, un trou dans un deux deux tores, grâce auquel ce tore peut se retourner. Par ce mouvement de retournement, le deuxième tore passe maintenant à l'intérieur du tore retourné.

Nous avons compris cette opération comme le retournement du tore symbolique qui introjecte le tore imaginaire auquel il était censé couplé (nous pouvons aussi comprendre l'opération symétrique du retournement du tore imaginaire qui introjecterait le tore symbolique ; nous y viendrons plus loin, notamment à propos de la leçon du 15 mars 1977). Le grand Autre était enchaîné comme un imaginaire au tore du sujet symbolique. Par le retournement de ce dernier, le grand Autre va se retrouver comme l'âme du sujet lui-même. Le tour est joué, c'est « in the pocket » ! L'Autre est introjecté ou encore le sujet a introjeté la figure du père qui valait comme idéal du moi, il est identifié au père qui devenu maintenant son moi idéal intime. D'une façon semblable, le matériau de l'inconscient est introjeté à l'intérieur du travail du rêve pour en constituer l'âme et le support intime.

Pour que ces divers retournements puissent se produire, il est nécessaire qu'il y ait une coupure dans le tore de départ qui rende possible son retournement. Cette coupure c'est un trait quelconque, un trait unaire et n'importe quel trait pourra faire l'affaire.

Lacan pose alors la question de comment répartir les « trois » identifications mentionnées au début de la séance : comment les répartir dans ce processus d'identification ?

Le mécanisme du processus d'identification et les deux modes de penser l'identification.

La solution vous apparaît maintenant, en fait il y a essentiellement deux modes d'identification : c'est bien le texte de Freud et c'est ce qu'explique la topologie du tore retourné. Ces deux modes sont deux modes de penser l'identification et ils valent pour chacune des identifications (identification à l'analyste, identification de l'inconscient, identification du moi dans la foule, identification du fantasme, identification du sinthome, etc.).

Le premier mode de penser l'identification se concentre sur le résultat, c'est-à-dire sur l'identification supposée *achevée*, sur le tore introjeté à et quoi on est identifié ; c'est à la personne œdipienne, c'est le tore du grand Autre auquel le sujet était enlacé et qui est maintenant son intérieur ; c'est l'identification à la personne œdipienne, ce qui était à l'extérieur et enchaîné est maintenant à l'intérieur du tore.

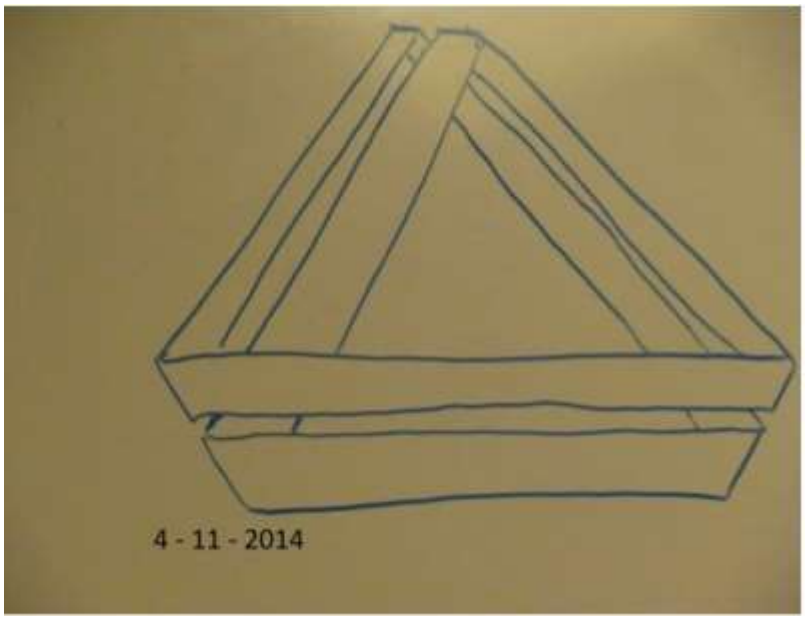
Le deuxième mode de penser l'identification suppose un *mécanisme* un petit peu plus compliqué, comme disait Freud, il suppose le mécanisme du retournement ou encore le passage du tore retourné dans le trou, qui n'est autre que le « trait unaire ». C'est le trait unaire, quelconque, peu importe que ce soit a), b) ou c), qui permet le retournement puisse.

Ce qui intéresse Lacan ce n'est pas de savoir que le sujet s'identifie au père ou à la mère ou à n'importe quel grand Autre, c'est le *mécanisme de transformation*. Quelle que soit l'identification, elle implique le mécanisme de transformation (donc le deuxième mode de penser l'identification), elle implique le trait unaire, qui, seul, permet le renversement du tore, renversement inhérent à l'identification en général.

1 - « Lire en psychanalyse », le 8 janvier 2015. Transcription par Christine Bonnet. Revue et complétée par C.F.

Séminaire XXIV de J. Lacan. Commentaire de la leçon II. 4/11/14

- Séminaire d'été 2015
- Pierre Christophe Cathelineau,
- • Dossier de préparation du Séminaire d'été 2015
- Imprimer, E-mail



P.-Ch. Cathelineau : Bon, il n'y a pas eu de commentaires.

D'abord il y a ce qui débute le séminaire :

"Comme la dernière fois je vous ai parlé de quelque chose comme ça, qui n'est pas une sphère dans une autre, qui est ce qu'on appelle un tore, il en résulte, c'était ce que je voulais vous indiquer par là mais c'était allusif, qu'aucun résultat de la science n'est un progrès. Contrairement à ce qu'on s'imagine, la science tourne en rond, et nous n'avons pas de raison de penser que les gens du silex taillé avaient moins de science que nous.

La psychanalyse notamment n'est pas un progrès, - voyez - puisque ce que je veux vous indiquer, puisque malgré tout je reste près de ce sujet...

La psychanalyse notamment n'est pas un progrès. C'est un biais pratique pour mieux se sentir. Ce mieux se sentir, il faut le dire, n'exclut pas l'abrutissement..."

Je trouve que c'est bien envoyé et assez juste. Donc il y a ce départ pris du tore qui est indiqué en début du séminaire et qui est paradigmatique dans le langage de l'enchâssement du désir et de la demande, vous voyez à quoi je fais allusion, et qui semble ici être le support topologique de l'articulation du signifiant par le sujet. Qu'est-ce que je veux dire par là ? Sinon il pourrait pas dire que la science tourne en rond ; c'est justement parce que la science est prise dans la révolution, au sens étymologique du terme, de ce

tore, au sens où effectivement c'est le sujet qui articule de l'écriture ou du signifiant pour travailler dans le registre de la science, qu'elle tourne en rond. Il n'y a rien d'autre à comprendre : elle tourne en rond parce que, effectivement, la structure du sujet est torique et donc on part d'un point pour revenir au même point.

"nous n'avons [aucune] raison de penser que les gens du silex taillé avaient moins de science que nous." C'est-à-dire que tout compte fait la science du silex taillé était identique à la nôtre. Alors vous allez me dire mais c'est exagéré, c'est exagéré de penser des choses pareilles, e=mc2 ce n'est pas vraiment le silex taillé, c'est vrai qu'on a quand même des traces de ce qui se faisait il y a 40 000 ans en matière picturale notamment et ce qui est frappant c'est que sur le plan, je dirai, de l'organisation de l'espace, de la structure du dessin, de la pensée des figures, il n'y a aucun progrès réalisé depuis 40 000 ans ! Aucun ! La grotte Cosquer, c'est spectaculaire d'ailleurs, c'est impressionnant.

Alors il ajoute : il en est de même de la psychanalyse qui n'est pas un progrès. Or ça c'est aussi assez déceptif pour nous. C'est encore plus vrai de penser la psychanalyse par rapport à cette question du progrès, si on pense à ce qu'il dit de l'enchâssement du désir et de la demande comme deux tores ou comme un tore autour duquel circulent les cercles de la demande et qui finalement aboutit au même point.

Alors il dit quelque chose qui est une façon de nous rendre plus sensibles : la psychanalyse "C'est un biais pratique pour mieux se sentir." "un biais pratique pour mieux se sentir". C'est-à-dire qu'il ramène ça à quelque chose qui est ici assez surprenant, qui est la dimension imaginaire du sentiment, alors le sentiment de soi, comme si effectivement la psychanalyse se ramenait à ça, et ça n'exclut pas l'abrutissement. Mais vous allez me dire là il exagère, l'abrutissement, enfin au terme d'une d'analyse on est plus éclairé. Alors c'est vrai que je me suis posé la question de ce que pouvait dire cette critique en creux des analysants et des analystes mais c'est vrai que si on va alors très vite à la fin de la leçon et qu'on pense à ce nœud, à cette trique, dans lequel est enchâssé le Réel et l'Imaginaire, si on pense à cette trique dans laquelle est enchâssé le Réel et l'Imaginaire, donc le fait que l'inconscient soit en quelque sorte ce qui enveloppe le Réel et l'Imaginaire, c'est pas ça qu'il s'agit à la fin, on peut dire que le fait effectivement d'être en quelque sorte en prise avec son inconscient n'est pas un garant, n'est pas une garantie d'intelligence. C'est vrai que si on regarde l'état des associations aujourd'hui, de la nôtre en particulier, on peut se poser des questions sur le type d'éveil et de sortie de l'abrutissement où nous serions aujourd'hui. C'est pas ce qui frappe. En tout cas... Enfin, je vais pas faire de critique qui sont des critiques que je pense, je suis un peu provocateur, mais c'est vrai qu'on est parfois déçu : on organise des journées, par exemple sur les nationalismes et l'Europe, et il n'y a personne, personne ne vient, alors qu'on est dans un moment critique aussi bien sur le plan éthique que politique. Donc on se demande qu'est-ce qui, au terme d'une analyse, motive les analystes, si ce n'est... Alors qu'est-ce qui les motive ? En tout cas la question du politique est une question essentielle et néanmoins elle semble complètement, je dirais, indifférer. Et c'est assez grave parce que cette question concerne la Cité et elle concerne aussi notre Association. Donc je pense que cet avertissement n'est pas abstrait, ce n'est pas un avertissement abstrait, ça correspond, je dirais, à une pente, malheureusement, une pente de nos liens associatifs et de nos liens de travail.

Je voulais le commenter parce que je trouvais que c'était intéressant de le commenter sous cet angle.

"*Tout* indique, avec l'indice de soupçon que j'ai fait peser sur le « tout », qu'en fait il n'y a de tout que criblé, et pièce à pièce. La seule chose qui compte, c'est qu'une pièce a ou non-valeur d'échange. C'est la seule définition du tout : une pièce vaut dans *toute* circonstance, ceci ne veut dire que circonstance qualifiée comme toute pour valoir homogénéité de valeur. Le *tout* n'est qu'une notion de valeur. Le tout, c'est ce qui vaut dans son genre un autre de la même espèce d'unité."

Alors là vous avez une référence à deux auteurs qui ne sont pas cités mais qui sont là. C'est Marx et c'est Saussure. Vous avez une référence à Marx à propos de la monnaie et vous avez une référence à Saussure à propos de la valeur. Et donc vous avez une référence à Marx autour de la question de ce qui fait valeur dans l'échange, la fameuse dite "valeur d'échange", et vous avez une référence à Saussure dans ce qui fait valeur par rapport à ce qui concerne très précisément chez Saussure, dans le *Cours de Linguistique Générale*, vous vous en souvenez, sa façon de définir le signifiant : le Signifiant a une valeur, nous dit Saussure, qui est purement différentielle. J'insiste sur ce point, parce que c'est ce qu'il va reprendre après : la valeur du signifiant, ce qui fait sa valeur c'est sa différence ; et ici, vous vous souvenez, le fameux « mutton » et « sheep » ; « mutton » qui veut dire le mouton qu'on mange à table en anglais et « sheep » qui veut dire le mouton à quatre pattes ou à cinq pattes ; donc en insistant bien sur l'idée de valeur. Alors pourquoi je dis ça ? Parce que vous verrez que tout au long de ce développement des trois premières pages, il va tisser sans le dire la référence marxiste et la référence saussurienne.

Alors, on va reprendre les définitions, parce qu'il enchaine les définitions.

Tout indique, soupçon sur le tout qu'il n'y a de tout que criblé pièce à pièce. Donc on est là dans une théorie qui concerne la monnaie et ici référence à Marx et par exemple à la *Critique de l'économie politique* qui est un texte de Marx de 1859, texte qu'il a écrit avant *Le Capital* qui date de 67 et pour ceux qui l'ont lu Marx élabore sa première théorie de la monnaie où il dit en effet que la seule chose qui compte c'est qu'une pièce a ou non valeur d'échange, c'est l'étalon or qui règne à l'époque et qui lui permet cette valeur d'échange.

Alors je vais vous lire un passage, vous verrez que ce que je raconte, c'est vraiment du marxisme basique :

« Toutes les marchandises mesurent leur valeur d'échange en or dans la proportion où une quantité déterminée d'or et une quantité déterminée de marchandises contiennent autant de temps de travail : l'or devient donc la mesure des valeurs. Et c'est d'abord uniquement à cause de cette détermination comme mesure des valeurs par laquelle sa propre valeur se mesure directement dans toutes les sphères des équivalents de marchandises que l'or devient l'équivalent général ou monnaie. »

Donc on a l'idée - c'est ça que ça veut dire "le tout" : le lien entre la valeur et le tout c'est l'homogénéité de valeur qui suppose une totalité du fait que la valeur est quelque chose qui permet une mesure des valeurs, entre les différentes valeurs.

Stéphane Renard : Pierre-Christophe, il y a une contradiction importante là parce qu'on est en 76 et en 72, je crois que c'est le 28 février 72, Nixon a désafférenté l'or...

P.-Ch. Cathelineau : Oui je vais y revenir, je m'attendais à cette objection.

S. R. : Alors je vais juste finir ma phrase : donc on n'est plus sur un seul système qui repose sur un référent unique [P.-Ch. Cathelineau : Exactement.] mais on est sur un système de monnaies qui valent les unes par rapport aux autres.

P.-Ch. Cathelineau : Exactement. Marx y répond. Dans son texte du *Capital*, je ne vais pas vous le citer, il évoque le fait que progressivement l'or donne lieu au fait qu'on imprime des billets qui valent logiquement leur valeur en or, mais le billet se détache, précisément, progressivement de la valeur or initiale et donc le billet va fonctionner comme une valeur autonome par rapport à l'étalon or. Il anticipe de façon spectaculaire. Donc ça veut dire que dans la théorie marxiste il y a la place pour l'idée qu'on puisse être dans une théorie du change flottant puisque c'est ça que tu évoques, c'est la théorie du change flottant, c'est-à-dire la théorie marxiste est valable à la fois à propos de ce qui fait valeur, totalité et valeur à propos de l'étalon or, mais c'est valable aussi dans n'importe quel système de convertibilité, c'est à dire même s'il y a convertibilité on a affaire à l'idée d'une totalité par rapport à la valeur, malgré la convertibilité. C'est ça la réponse. Mais je m'attendais, je me suis dit il y a quelqu'un qui va me sortir .... On n'est plus dans le système de l'étalon or, bien sûr, non, on est d'accord. Mais en tout cas l'idée qu'il faut retenir, et que retient Lacan, c'est qu'au fond le tout n'est qu'une notion de valeur, c'est à dire c'est parce qu'il y a notion de valeur qu'il y a tout. Et la question évidemment c'est de savoir, et c'est pour ça qu'il faut combiner les choses avec [V. Nusinovici : "Criblé".] Voilà, avec criblé, criblé pièce à pièce, c'est-à-dire qu'il faut combiner les choses avec ce qu'il dit : « Le tout, c'est ce qui vaut dans son genre un autre de la même espèce d'unité ». C'est-à-dire que là on a un passage d'une pensée, je dirais, stricto sensu marxiste, à une pensée stricto sensu saussurienne, c'est-à-dire qu'on est effectivement dans cette idée que ce qui fait la valeur d'une unité dans la chaine signifiante, c'est le fait que, cette valeur, elle se détermine par différence, c'est-à-dire qu'elle se détermine par rapport à autre chose, c'est ça la structure.

"Nous avançons là, tout doucement vers la contradiction, que j'ai appelée *l'une-bévue*. L'une- bévue est ce qui s'échange malgré que ça ne vaille pas l'unité en question. L'une-bévue est un *tout* faux. Son type, si je puis dire, c'est le signifiant."

Donc on voit bien qu'il passe d'une théorie de la valeur qui effectivement s'appuie sur une théorie monétaire à une théorie de la valeur qui s'appuie sur une théorie du signifiant. Si on s'appuie sur une théorie du signifiant, il est évident que le signifiant n'est jamais en quelque sorte, ne se présente jamais comme une totalité close mais qu'il renvoie toujours à quelque chose qui est autre. C'est pour ça que le tout dans l'une-bévue est faux. Il est faux parce que précisément on ne peut jamais en quelque sorte s'appuyer sur, je dirais, l'idée qu'on a affaire à une véritable homogénéité. Donc c'est pour ça que je vous dis que ce qu'il est en train de faire c'est qu'il est en train de nuancer la pensée marxiste de l'équivalence des unités de valeur par une pensée saussurienne de la différence.

"Son type, si je puis dire, c'est le signifiant. Le signifiant-type, c'est-à-dire, exemple, il n'y en a pas de plus type que *le même* et *l'autre*." Voyez, le même et l'autre. C'est-à-dire que pour penser précisément le même, on est obligé de penser l'autre. Et ça c'est saussurien, c'est la différence.

"Je veux dire qu'il n'y a pas de signifiant plus type que ces deux énoncés : une autre unité est semblable à l'autre ; tout ce qui soutient la différence du même et de l'autre, c'est que le même soit le même matériellement." On a une matérialité du signifiant mais ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'autre.

"La notion de matière est fondamentale en ceci qu'elle fonde le même." La matière fonde le même, c'est-à-dire que si je dis « mutton » et que je redis « mutton » j'ai affaire à la même matière sonore.

M. Darmon : Il y a une différence entre Lacan et Saussure parce que pour Saussure c'est jamais exactement la même répétition mais c'est le même signifiant. Et donc pour Saussure, le signifiant est un incorporel, alors que pour Lacan [P. Ch. C : C'est de la matière.] c'est corporel, c'est de la matière.

P.-Ch. Cathelineau : C'est pour ça qu'il enchaine sur : "Tout ce qui n'est pas fondé sur la matière est une escroquerie : *matériel-ne-ment.* Le matériel se présente à nous comme *corps-sistance,* "Donc on voit comment le signifiant est tiré du côté du corps. "je veux dire sous la subsistance du corps, c'est-à-dire de ce qui est consistant, ce qui tient ensemble à la façon de ce qu'on peut appeler... un *con,* autrement dit une unité. Rien de plus unique qu'un signifiant, mais en ce sens limité qu'il n'est que semblable à une autre émission de signifiant. Il retourne à la valeur, à l'échange. Il signifie le tout. Ce qui veut dire : il est le signe du tout." Là, on voit qu'il reprend la théorie marxiste de la valeur. "Le signe du tout, c'est le signifié, lequel ouvre la possibilité de l'échange." Vous savez que chez Marx, précisément, le signifié, ce qui fait office de signifié, c'est précisément la marchandise, c'est ça qui est signifié par la valeur, c'est la valeur en tant qu'elle inclut du travail, la valeur travail.

"Je souligne à cette occasion ce que j'ai dit du possible : il y aura toujours un temps - c'est ce que ça veut dire - où il cessera, (virgule) de s'écrire ; où le signifié ne tiendra plus comme fondant la même valeur, l'échange matériel. Car « la même valeur » est l'introduction du mensonge : il y a échange, mais non matérialité même." Donc là il y a quelque chose qui est important et qui est quand même assez saussurien : c'est que l'une des erreurs précisément c'est de croire au même, à propos de la valeur, l'une des erreurs c'est de croire au même. L'une des erreurs c'est de penser que précisément du fait de l'échange matériel, on a affaire à quelque chose, par rapport à ces marchandises, de figé, que la valeur en quelque sorte est quelque chose de figé. Or, si on se réfère à la théorie du signifiant saussurien, et aussi à ce que dit Marx de la valeur d'échange, ce qui est fondamental avec le signifiant, c'est qu'il y a échange, c'est-à-dire que, pour le dire dans un autre vocabulaire lacanien, il y a substitution mais non matérialité même, c'est-à-dire que ce qu'on pourrait penser pour être, je dirai, figé dans sa matérialité suppose le passage à l'autre.

C'est pour ça qu'il enchaine sur la question : "Qu'est-ce que l'autre comme tel ? C'est cette matérialité que je disais *même* à l'instant, c'est-à-dire que j'épinglais du signe singeant l'autre.

Il n'y a qu'une série d'autres, tous les mêmes en tant qu'unités, entre lesquelles une bévue est toujours possible - c'est–à-dire qu'elle ne se perpétuera pas, qu'elle cessera comme bévue." Donc là on a cette idée que la chaine signifiante est constituée de signifiants matériels, en série, ces signifiants qui sont une série d'autres et tous les mêmes en tant qu'unités supposent possible du fait de l'inconscient, la possibilité d'une interruption, d'une coupure, d'une bévue, d'une bévue qui est toujours possible, c'est-à-dire que la chaine signifiante n'est pas en quelque sorte, quelque chose qui, je dirais, c'est ce qu'il reprend

du début, c'est pas quelque chose qui est, je dirais, figé, du fait précisément de l'inconscient, c'est-à-dire qu'une bévue vient en quelque sorte opposer à la totalité supposée homogène, impliquée par le signifiant, quelque chose qui est toujours possible comme bévue. Et la question évidemment c'est : Est-ce que cette bévue se perpétuera ? Est-ce qu'elle va se perpétuer du fait de l'analyse ? Est-ce que du fait de l'analyse cette bévue va se perpétuer ? On voit dans la suite du séminaire que pour Lacan, par exemple, les bévues sont rares du fait que précisément son inconscient justement est passé par-dessus en quelque sorte. Et donc "elle cessera comme bévue", c'est-à-dire si quelque chose vient s'écrire, comme il le dit plus haut, elle va cesser cette bévue, si ça s'écrit dans la chaine signifiante la bévue va cesser mais du fait précisément de la possibilité du passage à l'autre. En tout cas c'est comme ça que j'interprète ce passage. C'est-à-dire qu'on est à la fois, on a une référence à la pensée marxiste de la valeur d'échange, de ce qui s'échange sur un marché, mais là c'est dans le discours, et puis on a l'idée que les signifiants, dans la chaine signifiante, ne peuvent pas être entendus comme des tout, comme des tout vrais, mais que quelque chose vient faire obstacle à cette idée d'homogénéité de tout qui est la bévue et cette bévue elle peut cesser ; elle peut cesser si par l'interprétation elle vient à s'écrire.

Voilà comment je l'interprète. Peut-être avez-vous d'autres hypothèses ?

M. Darmon : Juste quelques...

P.-Ch. C. : Oui quelques objections.

M. D. : Pas des objections mais des précisions. Saussure fait lui-même le lien avec Marx.

P.-Ch. C. : Oui c'est ça.

M. D. : C'est-à-dire il y a un exemple de de Saussure pour expliquer les deux dimensions du signifiant où il compare les signifiants à la monnaie, c'est-à-dire sur un certain plan, donc un signifiant peut être remplacé par un autre signifiant, c'est-à-dire comme de la monnaie, on peut, par exemple, un billet de cinq euros, on peut l'échanger contre cinq pièces. Donc il y a un niveau du signifiant. Et puis un niveau vertical, c'est-à-dire que l'argent peut être échangé contre la marchandise, il donne l'exemple du pain par exemple.

P.-Ch. C. : Ou de la toile.

M. Darmon : Voilà, c'est assez éclairant et effectivement c'est la métaphore monnaie chez Saussure. Alors sur le tout l'histoire du tout. Je me demande si ça ne se rapproche pas du tout tel qu'en mathématique on parle de "quel que soit", "pour tout" ça se dit plus - comment dire - correctement "quel que soit", quelle que soit une unité, quel que soit x appartenant à tel ensemble alors f(x), c'est-à-dire que c'est dans un tout du côté du *omnis* [P.-Ch. C. : Fermé] c'est pas un tout *totus.*

P.-Ch. Cathelineau : Moi, j'avais une hypothèse, je ne l'ai pas dite mais je pensais à propos de l'une-bévue au fait qu'on a affaire à quelque chose d'un "pour tout x" qui englobe une totalité qui renvoie à un ensemble fermé et ce "pour tout x" est faux, il est faux et donc il suppose la possibilité du passage à un autre qui est un ensemble ouvert. Et donc on a, à mon avis, dans cette présentation, l'idée que du côté de l'une-bévue on est du côté de ce qui est ouvert. Non ?

M. Darmon : Moi je n'ai pas la même interprétation du "tout faux". C'est-à-dire l'une-bévue, donc si on prend l'hypothèse que le tout signifie "pour quelle que soit l'unité en question elle est échangeable avec une autre unité ou avec d'autres unités", l'une-bévue ça serait l'erreur dans le compte en quelque sorte, c'est-à-dire que l'échange ne vaudrait pas, ça introduirait si tu veux une fausse monnaie ou quelque chose qui ferait faillir le calcul, c'est-à-dire on ne pourrait pas dire : "pour tout x", dans le sens où quel que soit x je peux échanger contre une autre unité mais imaginons par exemple : je donne un billet de 5 euros et on me l'échange contre 4 euros, quatre pièces de...

Julien Maucade : C'est pas à l'identique.

M. Darmon : Voilà.

P.-Ch. Cathelineau : Mais là il y a une dimension... enfin là, je me permets d'inscrire un écart par rapport à cette interprétation, il y a une dimension, je dirais, dans cette interprétation-là, il y a une dimension qui situe l'une-bévue comme un défaut.

M. Darmon : Un lapsus.

P.-Ch. Cathelineau : Un lapsus, un défaut ou un lapsus. La question est entière de savoir si c'est un défaut ou si c'est un trait de structure, et moi je pense que, ici, c'est repéré comme trait de structure plutôt que quelque chose qui est en défaut, même s'il dit effectivement qu'il y a toujours un temps où il cessera, (virgule) de s'écrire, mais en tout cas c'est quelque chose qui est un trait de structure.

M. Darmon : C'est permis par la structure.

P-Ch. C. : C'est permis par la structure.

B. Vandermersch : Ça veut dire quoi pratiquement ? La bévue c'est un lapsus par exemple.

M. Darmon : Oui.

B. Vandermersch : Bon. Qu'est-ce qui fait qu'il n'y a pas que du lapsus ? Parce qu'il faudrait admettre que de temps en temps le signifiant il vaut comme unité comme les autres. Enfin, on a plutôt l'impression que quand un sujet parle il y a toujours un signifiant qui représente un sujet pour un autre signifiant. J'ai l'impression que dans cet autre signifiant, il n'y avait pas d'égalité justement, il n'y avait pas échange un pour un, il y a un pour l'autre, et la difficulté de comprendre en quoi… qu'est-ce que vient rajouter le lapsus là-dedans ? La bévue ? Est-ce que au regard d'un système marxiste où toutes les unités se valent, dans le monde du signifiant aucune unité se vaut ? Si ce n'est qu'elles sont échangeables mais en faisant à chaque fois, bon... [V. Nusinovici : S'ils sont semblables.] Si je prends un mot pour un autre, ça fait toujours un effet de sens et ce n'est pas une... j'essaie de... enfin ça me fait difficulté et on a vraiment l'impression de deux systèmes complètement différents.

P.-Ch. Cathelineau : Est-ce qu'il ne faudrait pas l'entendre à la fois, effectivement, comme un fait de structure, c'est-à-dire la possibilité de dire non au tout, dire non, de dire non au tout du signifiant par un lapsus, par un mot d'esprit ? Et puis la possibilité, du fait qu'on dit non à ce tout, que cette écriture puisse

se résoudre dans la chaine signifiante elle-même ? Parce que c'est ça qu'il dit : il dit que l'écriture, le fait de l'écrire, permet à un moment donné que quelque chose cesse, donc ça va cesser, ça va cesser de s'écrire. Donc on a à la fois une faute à l'endroit d'une certaine homogénéité, d'une totalité, et quelque chose qui néanmoins est promis à l'écriture.

B. Vandermersch : Il y a une chose à propos du tout, excuse-moi, mais c'est qu'il n'y a pas tout du signifiant justement, puisque il n'y a pas d'ensemble de tous les signifiants, c'est un ensemble qui ne tient pas hein ? Alors le tout, là-dedans, c'est le signifié. [C'est imaginaire.] C'est imaginaire hein ? Ce paragraphe est compliqué. Il signifie le tout, il est le signe du tout mais ça ne veut pas dire que... il n'y a pas de tout du signifiant.

P.-Ch. Cathelineau : C'est pour ça qu'il dit qu'il n'y a qu'une série d'autres.

B.V. : C'est ça.

P-Ch. C : Il n'y a qu'une série d'autres. C'est-à-dire que c'est toujours dans la dialectique du même et de l'autre, le signifiant.

M. Darmon : C'est-à-dire qu'on s'imagine qu'on peut échanger un signifiant contre un autre [B. V. : Voilà.] parce qu'il aurait le même sens. [B. V. : La même valeur.] M. D. : Le même sens. C'est imaginaire

J. Maucade : L'écriture, le Réel et le Symbolique sont là pour cribler ce tout. Ça me rappelle juste l'unification de l'Allemagne, vous savez, ils voulaient faire l'équivalence d'1mark de l'est avec 1 mark de l'ouest, et non, c'est 1 mark pour 2, et l'Allemagne de l'est n'a pas accepté, et ils ont dit on ne fait pas l'unification si on ne fait pas l'équivalence entre 1 mark de l'ouest et 1 mark de l'est, et ils ont fini par faire ça, et ça a coûté, cette équivalence, ça a coûté de l'argent puisque le mark de l'est ne valait pas grand-chose.

M. Darmon : Ça a coûté le double.

P.-Ch. Cathelineau : " *valable* ne veut rien dire que ceci, que ça entraine la soumission de la valeur d'usage à la valeur d'échange."

Alors là on a une vieille thèse, une thèse marxiste classique, qui consiste à dire que l'illusion c'est de croire en la valeur d'usage. Prenez par exemple la consommation d'un habit ou la consommation de la toile, mais d'un habit par exemple, vous le portez, il est pesant, il a une certaine texture, vous avez l'illusion que ce qui fait la valeur de cet habit c'est son usage. Mais ce que dit Marx c'est que la valeur d'usage est soumise à la valeur d'échange, c'est-à-dire que c'est en tant que marchandise sur un marché où s'échangent les marchandises que effectivement cet habit a une certaine valeur.

M. Darmon : Il y a une petite histoire sur la valeur d'usage et de la valeur d'échange.

P-Ch. C. : Vas-y !

M. D. : C'est deux marchands dans Les Mathes qui s'occupaient de pantalons. Et l'un d'eux avait reçu un stock de pantalons avec une seule jambe ; alors il dit ça fait rien, je vais essayer de vendre mon stock. Il vend à son copain pour un peu plus cher qu'il l'a reçu, le stock de pantalons à une seule jambe mais sans que l'autre le sache. Et l'autre fait la même chose, lui revend ce stock de pantalons à une seule jambe. Et ils sont très contents parce qu'à chaque échange, ça augmente et un jour, l'autre lui dit tu sais j'ai vendu mon stock à machin, il m'a dit que c'était des pantalons à une seule jambe. Mais quel idiot tu fais ! C'était des pantalons pour vendre et pour acheter, c'est pas des pantalons pour mettre !

P-Ch. Cathelineau : Illustration !

"Ce qui est patent, c'est que la notion de valeurs est inhérente à ce système du tore, et que la notion d'une-bévue dans mon titre de cette année veut dire seulement (...) que l'homme sait plus qu'il ne croit savoir. Mais la substance de ce savoir, la matérialité qui est dessous, n'est rien d'autre que le signifiant en tant qu'il a des effets de signification. L'homme, *parlêtre* comme j'ai dit, ce qui ne veut rien dire d'autre qu'il parle signifiant, avec quoi la notion d'être se confond."

Alors là on a une reprise de ce qui est dit au début à propos du tore, autour de sa valeur, du fait qu'effectivement le tore est le lieu même de l'articulation du signifiant, et donc la notion de valeur est inhérente à ce système de tore.

"la notion d'une-bévue dans mon titre (...) veut dire seulement que l'homme sait plus qu'il ne croit savoir." C'est-à-dire qu'effectivement c'est une-bévue qui s'impose comme lapsus, mot d'esprit, qui vient en quelque sorte zébrer la chaine signifiante, ne peut se situer que comme un savoir, que comme un savoir qui est le savoir inconscient.

"Mais la substance de ce savoir, la matérialité qui est dessous, n'est rien d'autre que le signifiant en tant qu'il a des effets de signification." C'est-à-dire que c'est en tant que l'une-bévue surgit, que surgissent effectivement les effets de signification ; ici il ne parle pas des effets de sens, mais il parle des effets de signification. Est-ce qu'il faut faire une nuance particulière ? C'est l'idée que, au fond, le signifiant dans son effet de surprise renvoie, je dirais, à un signifié plus ou moins stable.

"L'homme, *parlêtre* comme j'ai dit, ce qui ne veut rien dire d'autre qu'il parle signifiant, avec quoi la notion d'être se confond." Alors là il reprend la notion de parlêtre qui nous est commune et qui synthétise deux termes, parler sur l'être ou parler d'être, dans la mesure où effectivement le signifiant par son fonctionnement, je dirais, symbolique, laisse croire ou laisse entendre imaginairement qu'il y aurait peut-être en perspective quelque être à saisir. Alors là évidemment la référence classique que je connais un peu, c'est celle d'Aristote : c'est l'idée que au fond le logos est une pensée de l'être. Et vous savez comment ce logos, pensée de l'être, Lacan en fait fréquemment, quand il lit la *Métaphysique*, une façon plus ou moins articulée de penser l'objet petit *a*. C'est-à-dire que c'est parce qu'il y a du signifiant qu'effectivement il y a un être qui se dégage de ce signifiant et qui s'appelle l'objet petit *a*. Donc c'est ça à mon avis qui est à l'arrière plan de ce passage.

"Ceci est réel. Réel ou vrai ? Tout se passe, à ce niveau tentatif, comme si les deux mots étaient synonymes." Alors là il engage une discussion sur la différence entre le Réel et le Vrai. Vous savez qu'il l'a déjà engagée dans *RSI,* mais ici il l'engage d'une façon un peu différente. "L'affreux, c'est qu'ils ne le

sont partout." - synonymes. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de synonymes, il n'y a pas de caractère synonyme entre le vrai et le réel. Et il a cette façon de traiter le vrai qui le situe du côté de la croyance, ce qui est une façon de minorer effectivement la dimension du vrai, de la rendre, je dirais, moins opératoire que la philosophie veut nous le faire croire puisqu'il nous dit c'est "La foi, et même la foi religieuse, voilà le vrai - qui n'a rien à faire avec le réel. La psychanalyse, il faut bien le dire, tourne dans le même rond. C'est la forme moderne de la foi, de la foi religieuse." Ça veut dire que là on est effectivement à la fois dans la dimension de la croyance et dans la dimension de l'illusion ; on est effectivement dans quelque chose qui indique quelque chose qui relève de l'illusion dans le vrai. Et ça rejoint un peu ce qu'il dit dans *R.S.I.*, où il relativise de façon très nette la question du vrai par rapport à celle du Réel qui est effectivement celle qui l'intéresse.

Marc Darmon : Est-ce que tu ne crois pas ce qu'il dit dans *Le Sinthome* aussi sur l'opposition entre le sens et le Réel, c'est à dire que le Réel ça n'a pas de sens, contrairement au vrai… [P.-Ch. C : qui a toujours du sens] qui a toujours du sens, c'est-à-dire le vrai se situe du côté du sens.

P.-Ch. C. : C'est en cela qu'il est une illusion.

M. Darmon : C'est en cela que le sens religieux est une illusion. C'est-à-dire que la religion étant ce qui offre toujours un sens. Bon alors est-ce que sa critique de la psychanalyse n'est pas une critique de la psychanalyse qui donnerait toujours du sens, par rapport à ce qu'il veut promouvoir lui.

P.-Ch. C. : C'est-à-dire ce qu'il veut promouvoir c'est quelque chose qui est proprement insensé et qui, "À la dérive, voilà où est le vrai quand il s'agit de Réel. Tout cela parce que manifestement ─ depuis le temps qu'on le saurait, si c'était pas si manifeste ─ manifestement il n'y a pas de connaissance. Il n'y a que du savoir au sens que j'ai dit d'abord, à savoir qu'on se goure... Une bévue, c'est ce dont il s'agit : tournage en rond de la philosophie. Il s'agit de substituer un autre sens au terme *système du monde*, qu'il faut bien conserver, quoique de ce monde on ne peut rien dire de l'homme, sinon qu'il en est chu."

Alors là on a effectivement une attaque en règle contre le sens philosophique, c'est-à-dire l'interprétation philosophique des systèmes du monde dont là il essaie de se détacher manifestement en disant que : "quoique de ce monde on ne peut rien dire de l'homme, sinon qu'il en est chu." C'est-à-dire qu'il situe la question du monde par rapport à ce qui relève de la chute, de ce qui est chu.

Bernard Vandermersch : Il y a un point, je ne sais pas si tu l'as noté mais quand il dit : "À la dérive, voilà où est le vrai quand il s'agit de Réel." C'est-à-dire que le vrai quand il s'agit de réel il est renvoyé à la pulsion. La dérive, c'est la pulsion. Et c'est-à-dire que c'est toujours l'appoint qui manque. C'est vrai parce que c'est conforme à la jouissance. [P.-Ch. C. : À la jouissance, oui.] Et c'est ça qui est dit entre, enfin il me semble. ([P.-Ch. C. : Entre les lignes] Entre les lignes. Ce n'est pas forcément une dérive au sens d'une errance. Je crois que c'est toujours le fait que, bon, c'est le fantasme qui donne la clé du vrai, pour un sujet. Soit c'est l'objet petit *a* qui vient faire l'appoint de là où le vrai sur le vrai, il n'y a pas de vrai sur le vrai.

P.-Ch. C. : L'objet *a*, c'est justement quelque chose qui n'est pas seulement situé du côté de l'Imaginaire du sens. [B. V. – Voilà !]. C'est du côté, effectivement, du Réel, voire du Symbolique mais qui déborde le sens.

"Nous allons voir comment, mais ça a beaucoup de rapport avec le trou central du tore. Il n'y a pas de progrès, parce qu'il ne peut y en avoir. L'homme tourne en rond, si ce que je dis de sa structure est vrai. Parce que la structure, la structure de l'homme est torique. Non pas du tout que j'affirme qu'elle soit telle. Je dis qu'on peut essayer de voir où en est l'affaire, ce d'autant plus que nous y incite la topologie générale. Le système du monde jusqu'ici a toujours été sphéroïdal. Ben... on pourrait peut-être changer ! Le monde s'est toujours peint jusqu'à présent comme ça, pour ce qu'ont énoncé les hommes, c'est peint à l'intérieur d'une bulle. Le vivant se considère lui-même comme une boule, mais, avec le temps il s'est quand même aperçu qu'il n'était pas une boule, une bulle. Pourquoi ne pas s'apercevoir qu'il est organisé (...), qu'il est organisé comme ce que j'ai appelé trique l'autre jour."

Donc là il y a une opposition, je ne vais pas rentrer dans le détail de l'explication mais il y a une opposition très nette entre, je dirais, les systèmes de représentation du monde qui sont des systèmes sphériques, et dans la philosophie on est effectivement dans l'ordre du sphérique, à commencer par Aristote, c'est un enchâssement de sphères supérieures, inférieures, etc. Et on retrouve ce système sphérique, y compris dans la pensée kantienne et jusque et y compris chez les philosophes du vingtième siècle, ça ne change rien. La notion de boule est donc une notion qui est, je dirais, à la fois de représentation du monde mais une notion topologique. C'est-à-dire la boule, c'est un choix topologique, c'est le choix d'une certaine conception de l'espace. Et à ce choix, au choix de la boule ou de la bulle, il oppose le choix effectivement de la trique, de la trique dont il présente un dessin dans la page suivante. La trique qui est donc l'issue du retournement du tore, on l'a vu la fois précédente, avec effectivement, un ecto, un endo et un méso. La trique, ce n'est pas la première fois qu'il l'introduit, cette notion de trique. Il en parle mais c'est vrai que, on voit bien, il le dit plus loin dans le séminaire, comment cette trique renvoie également à ce qu'il en est, je dirais, du corps humain, il le dit, de toutes les analyses anatomiques précisément du corps humain avec un orifice, un orifice aux deux bouts. Il en a parlé dans d'autres séminaires de cette dimension de trique du corps humain. Avec il dit : "... il y a la bouche, et ici le contraire, la bouche postérieure. Seulement cette trique n'est rien d'autre qu'un tore. Le fait que nous soyons *toriques* va assez bien en somme avec ce que j'ai appelé, l'autre jour, trique. (...) Alors ceci nous amène à considérer que l'hystérique, dont chacun sait qu'il est aussi bien mâle que femelle, l'hys-torique si je me permets ce glissement, il faut considérer en somme qu'elle n'est — je la féminise pour l'occasion, mais comme vous allez voir que je vais y mettre de l'autre côté mon poids, ça me suffira largement à vous démontrer que je ne pense pas qu'il n'y ait des hystériques que féminines — l'hystorique n'a en somme pour la faire consister qu'un inconscient : c'est la radicalement Autre. Elle n'est *même*, qu'en tant qu'Autre. Eh bien... c'est mon cas. Moi aussi, je n'ai qu'un inconscient. C'est même pour ça que j'y pense tout le temps."

Donc on a effectivement l'idée que le tore, en tant qu'il est le retournement, enfin la trique plutôt en tant qu'elle constitue le retournement du tore, mais en quelque sorte, je dirais, comme surface apparente, l'intérieur vers l'extérieur. Et donc, précisément, ce qui se présentait comme, de façon imaginaire, en-dessous quelque chose qui est au-dessus. C'est-à-dire que l'hystérique, l'hystorique est radicalement Autre ; il est en quelque sorte, je dirais, le résultat de ce retournement, l'hystorique. C'est bien ça ? On le voit là, sur le dessin, c'est le résultat de ce retournement. Alors évidemment il va donner une précision dans la page suivante pour souligner, je vais vite là, qu'on a bien affaire à une trique mais que cette trique se soutient d'un tore central et donc en fait c'est une trique qui enveloppe un tore central - on a vu cette manipulation dans la leçon précédente, une trique qui enveloppe un tore central - et ce tore central, il dit, je vais vite là, parce qu'on risque de ne pas avoir assez de temps, il dit que ce tore central, c'est

l'armature de l'hystérique. C'est l'armature de l'hystérique. Et il identifie ce tore central, en tout cas c'est comme ça que j'interprète ce passage, à l'amour du père. Alors c'est vrai que si on se souvient des analyses de Freud, Anna O., Emmy von N., Dora, on a effectivement affaire, toujours comme constante, à ce père. Alors le père chez l'hystérique, en tout cas chez l'hystérique tel que Freud l'analyse, c'est un père malade, un père impuissant vers lequel se porte effectivement l'amour de l'hystérique - je pense en particulier à Dora - et à partir duquel les symptômes de l'hystérie s'articulent. Je pense aussi, enfin j'associe là librement, à la fameuse toux de Dora qui renvoie à la fois à l'amour du père et à une dimension extrêmement érotique de cet amour. Alors donc sur le tore, le tore structuré par l'armature de l'amour du père, on voit en tout cas que c'est une façon de présenter l'hystérie qui est assez nouvelle, comme la trique qui enveloppe un tore central, c'est une représentation nouvelle.

La question que je me suis posé, je ne sais pas si vous vous la posez, mais par rapport à cette mise en place, je ne sais pas qu'est-ce que tu en penses, la question évidemment des distinctions entre l'Imaginaire, le Réel et le Symbolique n'est pas évidente. Comme si au fond on pouvait considérer que ce tore, ce tore qui constitue l'armature, cet amour du père qui constitue l'armature de la trique devait être situé, je fais l'hypothèse, c'est comme ça, c'est par rapport à ce que tu disais la fois précédente, du côté de ce qui relèverait de l'Imaginaire, avec une trique qui serait à la fois, ici, d'une consistance à la fois Réelle et Symbolique. Mais c'est une hypothèse.

S. Renard : Pierre-Christophe, est-ce que vous pourriez si c'était possible, replacer cette explication dans la perspective du projet de Lacan qui est au chapitre premier qu'on a vu la fois passée, d'aller plus loin que l'inconscient et de proposer quelque chose d'autre.

P.-Ch. Cathelineau : Aller plus loin que l'inconscient, alors justement ça c'est la fin du séminaire, c'est la fin de la leçon où, effectivement, il propose d'aller plus loin que l'inconscient. C'est exactement ça. C'est-à-dire la fin, mais je ne vais pas anticiper sur ce que je vais dire, c'est exactement ce sur quoi je vais terminer. Donc vous me laissez dix minutes et j'y arrive. Mais effectivement c'est la fin de la leçon. C'est-à-dire il s'agit d'aller plus loin que l'inconscient. Le retournement de la trique, le retournement du Symbolique sur le Réel et l'Imaginaire noués par la trique, [– Il y a nouage ?], alors, il y a nouage, il y a nouage, sauf que, c'est ce qu'il dit à la fin, alors là j'anticipe, il dit qu'il faut une deuxième coupure et il faut un deuxième retournement pour effectivement restituer le sujet à lui-même, c'est-à-dire faire que le sujet ne soit pas, mais là j'anticipe sur la réponse, sur la réponse que je voulais donner, faire que le sujet ne soit pas en quelque sorte entièrement assujetti à son inconscient. Parce que c'est ça l'idée.

S. Renard : Est-ce que là il fait une liaison entre l'amour du père et l'inconscient ? Parce que j'ai quand même l'impression, dans la progression qu'il fait ici, qu'il revient toujours à sa phrase du départ et dans laquelle il propose en fait d'aller plus loin que l'inconscient, d'un inconscient qui serait fondé, qui serait fondé de l'amour du père.

M. Darmon : Mais je crois qu'il y a deux amours du père. Il y a l'amour du père qui concerne la première identification freudienne et l'amour du père chez l'hystérique. [P.-Ch. C. : Oui, c'est ça !] Il faut distinguer les deux.

P.-Ch. Cathelineau : Mais là, on va peut-être, alors il y a un passage intermédiaire qui m'a posé problème, je vous dis franchement que ça m'a posé problème, plus que la fin. C'est à partir de maintenant, c'est-à-dire lorsqu'il évoque la notion de trou à partir de la bande de Mœbius. Il se pose la question : "(...) est-ce qu'une bande de Mœbius est un trou ?" Et ensuite il enchaîne sur la bande de Mœbius coupée en deux qui, vous le savez, est une bande biface, c'est-à-dire qu'il y a deux faces, il y a un endroit distinct d'un envers et donc il dit "C'est bien en quoi une bande de Mœbius est essentiellement capable de se dédoubler." Alors, la question que je me pose, et je vous la pose à vous, si vous avez lu le séminaire, c'est comment vous entendez l'allusion, premièrement, à la bande de Mœbius à ce moment-là ? Comment vous entendez l'allusion, je fais une lecture transverse, comment vous entendez l'allusion à la bande de Mœbius dans ce parcours ? Pourquoi parle-t-il de la bande de Mœbius pour enchainer sur le retournement, le retournement du tore dans le nœud borroméen ?

L'idée qui est sous-jacente, pourquoi à mon avis les deux passages sont liés ? Parce que, et là je reprends une idée de Marc dans son livre de topologie, sur la topologie, c'est *Les essais de topologie*, c'est qu'on a affaire avec une bande de Mœbius à effectivement une bande uniface qui présente ce qu'il en est précisément du rapport qui existe entre le désir et la réalité, voire entre la réalité et le désir pour un sujet qui est, je dirais, en cours d'analyse. Qu'est-ce que fait l'interprétation ? C'est ce que montre Marc, je ne fais que répéter, il le dira mieux que moi. En introduisant une coupure au milieu de la bande, elle permet de faire surgir, et c'est ce qu'il va dire, une différence entre ... Voilà. "C'est très précisément ce qui va nous donner l'image de ce qu'il en est du lien du conscient à l'inconscient." Dans l'interprétation, il y a quelque chose qui va faire différence entre le conscient et l'inconscient et quelque chose de l'inconscient va se présenter. Et puis une fois que l'interprétation est terminée, il y a retour à une bande uniface. Alors vous allez me dire mais quel est le lien ténu avec ce qu'il dit à la fin ? Ce qu'il dit à la fin, je vais le dire tout de suite. On prend effectivement trois tores noués borroméennement dont un est le tore du Symbolique et on retourne le tore du Symbolique et on obtient cette figure qui est effectivement une trique qui enserre le Réel et l'Imaginaire. Vous allez me dire mais quel rapport avec cette idée de ce que je vous ai dit de l'interprétation, etc. ? Bien justement le rapport est le plus étroit. C'est-à-dire, effectivement, il introduit la question du retournement du tore par la question de la coupure de la bande de Mœbius. En tout cas c'est comme ça que je vois l'interprétation du texte. C'est-à-dire que ce qui éclaire le passage qu'il vous cite, la bande de Mœbius et la bande de Mœbius double, biface, c'est précisément la fin où il est question du retournement du tore et du contre-retournement du tore. C'est-à-dire d'effets/des faits de coupure qui sont des effets d'interprétation. Est-ce que vous êtes d'accord avec ça ?

B. Vandermersch : C'est-à-dire qu'il faudrait expliquer que quand tu découpes ta bande de Mœbius, tu as une bande biface, et tu peux la recoller dans un sens et recoudre, ça fait un tore. Ou tu la recouds dans l'autre sens et ça fait le tore à l'envers. C'est-à-dire qu'avec la même bande double... parce qu'on peut inscrire une bande de Mœbius sur un tore, c'est ça aussi l'idée... [P.-Ch. C. : Oui tout à fait, tout à fait.]…pas la bande de Mœbius, la bande de Mœbius double. Et suivant que tu recolles la bande, cette bande là, sur elle-même d'une façon ou d'une autre, tu passes d'un tore au tore renversé. Ça, c'est un truc. Quant à l'histoire de la coupure, il en parle aussi dans *L'Étourdit* pour passer du tore au cross-cap en fin de compte. [P.-Ch. C. : C'est ça!]

P.-Ch. Cathelineau : Mais vous seriez d'accord pour dire que le fait qu'il fasse allusion à ces coupures, à cette coupure sur la bande de Mœbius et ensuite sur la bande biface, renvoie à cette question qui est, pour lui, le fil de la dernière partie de la leçon, qui est cette question des effets de l'interprétation sur, effectivement, la position du sujet. Parce que c'est ça !

B. Vandermersch : C'est quand même une drôle d'idée de dire qu'à la fin d'une première tranche d'analyse on aurait tout l'inconscient dehors, à savoir que le type il parlerait toujours que sur le mode du processus primaire et qu'il faudrait, dans un deuxième temps, le recouper pour qu'il se remette un peu sur ses pattes et qu'il mette l'inconscient là où il doit être. Je trouve ça un tout petit peu forcé, là, le passage de Lacan. C'est vrai qu'il y a des gens en analyse au bout d'un mois ils sont franchement imbuvables, il n'y a plus que... [M. D. : Voilà ! c'est ce que j'allais dire.] il n'y a plus que des questions de : « Ah oui l'Œdipe ! C'est pas étonnant. Si tu avais vu ta mère ! » Bon, bref.

P.-Ch. C. : Il y a un effet d'abrutissement.

Valentin Nusinovici : Pour ceux qui sont comme ça, c'est plutôt ceux à qui on a découpé le signifiant sans arrêt et qui sont tout le temps en train de faire des jeux de mot. Les autres, ça c'est ceux qui sont honnêtes, ils sont de l'institut, ils se sentent bien, tout va bien.

B. V. : Oui tu as raison, c'est plutôt les lacaniens.

V. N.. : C'est autre chose ça.

P.-Ch. C : C'est ceux qui font tout le temps de jeux de mots.

V. N. : Mais oui !

M. D. : C'est les joyciens !

B. Vandermersch : Il y a eu un moment comme ça de... [V. N. – Non, non, les joyciens sont mieux que ça.] … d'invasion du jeu de mot systématique. D'ailleurs, c'est passé..., je ne sais pas si c'est un effet de Lacan, mais c'est passé dans les journaux, dans la presse. [M. D. – L'effet tuyau de poêle, *L'Effet 'yau de poêle*… François Georges.]

P.-Ch. Cathelineau : Mais il y aurait quand même à penser la différence entre le nœud borroméen tel qu'il est déployé après le retournement du tore et la trique. Ce qui fait la différence, me semble-t-il, c'est, enfin je ne sais pas si vous en êtes d'accord, on ne le voit pas là mais ça se déduit par soi-même, c'est le fait que les jouissances précisément soient clairement délimitées. C'est-à-dire que dans le nœud borroméen, vous avez des aires de jouissance qui ne sont pas effectivement entièrement englobées, ni subsumées par la question de l'inconscient. Si vous regardez la façon dont le nœud borroméen s'écrit, même, dans *R.S.I*. vous avez la corde de l'inconscient qui est dans le prolongement, si mes souvenirs sont bons, du Réel. C'est bien ça ? [V. N : Non.] Du Symbolique. Du Symbolique. Dans le prolongement du Symbolique, oui. Dans le prolongement du Symbolique. Donc on a effectivement une façon de placer dans l'espace les jouissances et l'inconscient qui laisse aux jouissances, à l'inconscient, au sens des aires de déploiement qui n'ont rien à voir avec cette dimension-là d'encerclement par l'inconscient. Là

aussi ce qu'il faut relever aussi à mon avis, c'est qu'il utilise de façon indifférenciée symbolique et inconscient.

V. Nusinovici : Il y a quelque chose de très précis et tout repose sur ceci qu'il dit c'est que : "(…) que mon analyse de l'inconscient en tant que fondant la fonction du Symbolique soit complètement recevable." Antérieurement ça aurait été le contraire bien entendu. Mais [B. V. : Un tout petit peu plus fort.] Tu as entendu ce que j'ai lu qui est à l'avant dernière page : "(…) bien entendu ceci suppose que mon analyse de l'inconscient en tant que fondant la fonction du Symbolique soit complètement recevable." C'est-à-dire ce n'est pas comme traditionnellement du fait qu'il y a du symbolique qu'il y a de l'inconscient, bon, on a l'habitude, c'est retourné.

P.-Ch. Cathelineau : Mais vous seriez d'accord pour dire que la façon de penser la jouissance, du point de vue de ce qui se figure sur ces présentations, n'est pas la même quand on a affaire à une trique englobant le Réel et l'Imaginaire et quand on a affaire à un nœud borroméen au sens strict. Vous êtes d'accord avec ça ?

Julien Maucade : Oui. Moi, ça m'a posé question pour deux raisons. La première c'est, par rapport à l'hystérique, ses retournements et ses coupures, qu'est-ce qu'il en devient de la question du père par rapport à l'hystérique ? Du nom du père, puisqu'il dit que l'hystérique, si ça lui permet de tenir, c'est parce qu'il y a cette question du père, l'identification, premièrement. Et deuxièmement, c'est la question du trou et de l'objet petit *a*. Alors je ne sais pas si c'est à ça que tu fais allusion ?

P.-Ch.- Cathelineau : Si, c'est ça. C'est exactement ça ! C'est-à-dire que dans la trique, il n'y a pas la présentification au centre du nœud borroméen de l'objet petit *a*.

Julien Maucade : Voilà ! Mais il y a le trou. Mais il y a la question du trou qui vient prendre la place de l'objet *a*. Et moi, ça m'a posé question. Alors est-ce qu'il fait allusion à une sorte d'équivalence, ce qui me pose problème, entre l'objet petit *a* et le trou ? Mais il faut continuer le séminaire pour répondre à cette question. Mais ça pose question pour le moment.

P.-Ch. Cathelineau : Oui, oui. En tout cas la différence, elle est bien là, topologiquement.

B. Vandermersch : Dans la trique, tu ne peux pas mettre à plat, puisqu'ils sont à l'intérieur du tore. Dans le nœud borroméen, et les trois, il n'y a pas de creux, c'est des cordes. Tandis que là, à partir du moment où il y a une corde qui n'est pas une corde mais qui est un tore creux et que le tore creux a bouffé le reste du nœud, on ne peut plus l'étaler sur une table.

P.-Ch. Cathelineau : Non, mais ça veut dire, ne plus l'étaler sur une table, ça a plusieurs sens. Ça a le sens d'une mise à plat mais ça a aussi le sens de ce qu'il en est d'un nœud réel. C'est-à-dire que si le nœud réel ne permet pas de coincer l'objet petit *a*, on a affaire à quelque chose qui est de l'ordre de la trique, c'est-à-dire quelque chose qui ne permet pas le coinçage de l'objet petit *a*.

V. Nusinovici : Mais à propos de ça, de l'objet *a*, est-ce que cette phrase du début "L'une-bévue est ce qui s'échange malgré que ça ne vaille pas l'unité en question.", l'une-bévue, ç'est pas seulement un

signifiant qui surgit, c'est une lettre. Si ça ne vaut pas l'unité en question, est-ce que ce n'est pas justement parce qu'il y a là quelque chose qui la troue ?

J. Maucade : du Réel.

P.-Ch. Cathelineau : Oui sans doute.

B. Vandermersch : Oui, parce que tu dis quoi Valentin ?

V. Nusinovici : Je dis un trou, je dis un trou.

P.-Ch. Cathelineau: Non, non, mais c'est pertinent !

V. Nusinovici : Non, j'ai repris la phrase du début : "L'une-bévue est ce qui s'échange malgré que ça ne vaille pas l'unité en question." Parce que c'est quand même l'irruption d'une lettre, ce n'est pas de l'ordre de l'unité. [B. V. : Oui.] Et donc je pense qu'il y a quelque chose qui vient trouer, là. C'est vrai que depuis le début, depuis même la première leçon, on a toujours parlé de l'inconscient comme de c'est du signifiant.

P.-Ch. Cathelineau : Oui, oui, on y est poussé.

V. Nusinovici : C'est lui qui le dit. Non, ce n'est pas nous qui commentons, puisque d'abord il dit je n'ai pas à donner de commentaires. Tu aurais dû nous commenter qu'il n'y avait pas à donner de commentaire.

P.-Ch. Cathelineau : J'ai commencé par ça.

V. Nusinovici : Non mais tu ne nous l'as pas commenté. Et tu ne nous as pas beaucoup commenté qu'il n'y a aucun résultat de la science qui est un progrès. Parce que ça ne suffit pas de citer une grotte artistique pour dire qu'il n'y a aucun… C'est quand même, il y a de quoi se taper le cul par terre d'entendre des choses pareilles. On ne peut pas rester insensible. Tu nous dis ça, comme si c'était vraiment…

M. Darmon : Comment tu l'interpréterais ?

P.-Ch. Cathelineau : Comment tu l'interprètes ?

V. Nusinovici : Mais je ne sais pas. Mais d'un côté tout ce qu'il a dit c'est exact ou sinon il y a une provocation, il y a quelque chose...

M. Darmon : Parce que il l'a dit, on connait les formules de Lacan sur le progrès, c'est-à-dire ce que ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre. Est-ce que c'est de cela dont il s'agit ?

V. Nusinovici : Non mais ça, ce sont les retombées pratiques. Pratiquement on perdra quelque chose. Mais ce n'est pas la même chose que de dire qu'il n'y a aucun progrès, par exemple, on ne va pas dire dans quoi, disons dans le savoir, pas au sens de l'inconscient, ça c'est difficile de dire qu'il n'y a...

Comment, si le savoir est inscrit sur un tore et qu'on revient toujours au même point [M. D. : On revient en arrière.] est-ce que c'est compatible avec ce que la science produit ? Tu es plus scientifique que moi.

B. Vandermersch : Ça c'est au sens de la science, c'est plutôt au niveau de la science du bien et du mal.

V. Nusinovici : Je trouve ça, absolument stupéfiant. Je ne sais pas comment il faut l'entendre.

Comme il dit d'ailleurs, parce que ça aussi il l'a redit... [P.- Ch. C. : Il dit la même chose.] Il l'a redit, je n'affirme pas que la structure de l'homme soit torique. "Je dis qu'on peut essayer de voir (...)." Faut quand même être sérieux. C'est une tentative avec des côtés, je veux dire, tout à fait, qui nous paraissent insensés. Faut voir ce que ça produit. C'est insensé de dire que la science…

Jean Périn : La psychanalyse, ce n'est pas une science, justement.

B. Vandermersch : Ben oui. Mais alors comment tu le comprends Valentin ?

V. Nusinovici : Quoi ?

B. Vandermersch : Comment il ose dire ça ? Parce qu'il y a quand même des gens qui écoutent.

V. Nusinovici : Quoi ?

B. Vandermersch : Quand il parle, il y a des gens qui écoutent.

V. Nusinovici : Mais comme il a dit, il n'y a pas à donner de commentaires.

Jean Périn : Que la psychanalyse n'est pas une science.

V. Nusinovici : Qu'est-ce qu'il veut dire alors ?

B. Vandermersch : Que la psychanalyse ne soit pas un progrès.

V. Nusinovici : Ça on est d'accord !

Jean Périn : N'est pas une science.

B.Vandermersch : Mais ce n'est pas ça qu'il dit. C'est que la science, elle n'est pas un progrès, elle n'a pas fait de progrès.

Jean Périn : Ça, il le dit dans *Le moment de conclure*.

B. Vandermersch : "(...) aucun résultat de la science n'est un progrès".

V. Nusinovici : Aucun résultat de la science n'est un progrès.

M. Darmon : C'est le terme de progrès qui est à questionner.

V. Nusinovici : Bien sûr, bien sûr, c'est le terme de progrès.

B. Vandermersch : C'est peut-être sur le plan subjectif, Valentin.

V. Nusinovici : Bien sûr. Mais tout ça je suis d'accord. Mais ça n'évacue pas quand même ce qu'il y a de très très fort dans cette chose-là.

P.-Ch. Cathelineau : Mais ça veut dire que ça ne contredit pas l'idée, par exemple, qu'on puisse, dans les sciences, inventer de nouveaux systèmes d'écriture. Parce que la science invente de nouveaux systèmes d'écriture. Donc on pourrait considérer que le fait d'inventer, par exemple, des interprétations scientifiques du Réel, ça constitue un progrès. Mais justement ça n'est pas un progrès.

B.Vandermersh : Mais non ce n'est pas ça qu'il dit. Il dit "(...) aucun résultat de la science n'est un progrès", ce qui ne veut pas dire que ce que la science, il est le premier à dire que la science, elle a fait des progrès fantastiques et qu'à partir de Descartes elle a fait un bond considérable. Il ne pense pas que la science n'a pas fait de progrès. Ça, c'est clair. Il pense que la science, "(...) aucun résultat de la science n'est un progrès" est un progrès probablement pour le sujet.

V. Nusinovici : Pour le sujet, oui bien sûr, bien sûr.

M. Darmon : C'est-à-dire que ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre.

B. Vandermersh : Et c'est en quoi ce que disait Pierre-Christophe est génial, quand même, c'est qu'on voit que l'homme de la grotte de Cosquer ou d'une autre, eh bien dans le fond, subjectivement, il ne devait pas être tellement différent de nous, enfin de la variété du…

P.-Ch.Cathelineau : Il n'est pas différent.

M. Darmon : Si, on est beaucoup moins bien.

P.-Ch. Cathelineau : Non mais je veux dire regardez les peintures de la grotte de Cosquer, c'est spectaculaire ! Enfin ! Vous n'êtes pas d'accord ?

B. Vandermersh : Il y a d'autres grottes où ils sont moins bien.

P.-Ch. Cathelineau : Non mais, en tout cas là.

B. Vandermersh : Il y a d'autres grottes où ils sont franchement dégueulasses.

P.-Ch. Cathelineau : Je suis d'accord. Mais en tout cas il y a du point de vue, je dirais, du progrès subjectif, on peut se poser la question.

V. Nusinovici : Absolument.

Julien Maucade : Mais ce que dit Valentin, moi ce que je trouve, c'est que ce que dit Lacan, c'est qu'il n'y a pas que le Symbolique qui fait un trou dans l'Imaginaire, il y a le trou du Réel aussi. C'est comme

ça que moi, j'ai lu ça. C'est qu'il y a l'inconscient en tant qu'il fait surgir du Réel fait le trou dans le tout. Et ça reste la question, et il y a un moment où il pose la question qu'est-ce qu'un trou ?

P.-Ch. Cathelineau : Oui il pose la question, c'est vrai.

Julien Maucade : La question, elle reste entière, qui est qu'est-ce qu'un trou ? Si on fait un trou dans l'Imaginaire, qu'est-ce qu'un trou dans l'Imaginaire ? Si on fait un trou dans le Symbolique, qu'est-ce qu'un trou dans le Symbolique ? Ça ne répond pas à la question. Ce n'est pas parce qu'on a fait un trou qu'on répond à la question.

P.-Ch. Cathelineau : Oui, tout à fait, je suis d'accord.

M. Darmon : Il se pose la question qu'est-ce qu'un trou avec la bande de Mœbius. Est-ce que si le trou fait correspondre un envers et un endroit avec la bande de Mœbius, ce n'est pas le cas. Il y a quand même une différence de conception de l'inconscient, dans ce séminaire et par rapport au séminaire précédent, je crois que c'est dans *Le Sinthome*, où Lacan se décrit aussi comme hystérique. Mais il dit, je relie tellement mon conscient à mon inconscient [B.V. : Que je ne fais plus de symptôme.] Que je ne fais plus de symptôme. [P.-Ch. C : Sauf des fautes de genre.] Sauf des fautes de genre. Là, il ne fait plus de fautes de genre, là.

- Si, si, il en fait une.

B. Vandermersch : "Mademoiselle en est *réduit*...", en bas de la p. 24.

M. Darmon : Ah oui alors il fait toujours la faute. Dans le séminaire précédent, il disait qu'il reliait le conscient et l'inconscient, là il dit "Je n'ai qu'un inconscient." C'est-à-dire il y a une discussion dans cette leçon entre la conception que tu évoquais d'une coupure sur la bande de Mœbius et puis de nouveau la reformation de la bande de Mœbius à partir de la bande biface, et puis le retournement du tore qui mettrait au jour l'inconscient. Donc, il y a [P-.Ch. C. : Il y a une discussion. Il y a deux possibilités.] Il y a deux conceptions.

P.-Ch. Cathelineau : Deux conceptions, deux façons de l'envisager.

B. Vandermersch : C'est à peu près pareil, hein. Vous savez que dans la conception de la coupure, c'est un inconscient qui n'apparaît que comme ça, par éclair, le temps de la coupure et puis ça se referme. Alors que là c'est un inconscient qui se replie, qui se retourne péniblement et... (M. D. : Qui persiste comme inconscient.) qui persiste mais pas comme je le disais tout à l'heure, sous la forme de…

M. Darmon : Oui, toi tu nous as présenté une troisième possibilité.

B. Vandermersch : Voilà ! Mais je me souviens d'ailleurs qu'un jour Marc Darmon, devant un public considérable de l'Ecole Freudienne, avait amené un petit machin et au moment de le faire marcher ça n'a pas marché.

M. Darmon : Et ça te fait rire ! C'était l'une-bévue, l'une-bévue.

B. Vandermersch : Quand tu es arrivé avec ton petit machin... Et c'est vrai, ça n'en a pas l'air, c'est extrêmement difficile à faire avec un ruban mou il faut…

P.-Ch.Cathelineau : En tout cas il y a autre chose qu'on n'a pas évoqué qui est importante, il y a un autre point qui est sous-jacent, qu'il va reprendre plus loin, c'est la question de la fin de la cure. Puisque effectivement, là il nous parle de ce que c'est une fin de cure. Il dit, il y a une fin de cure apparente et puis il y a une vraie fin de cure qui n'est pas celle effectivement où l'inconscient enveloppe les deux autres dimensions. [B. V. : Je ne sais pas si celle-là est plus vraie.] En tout cas elle est peut-être plus vivable, je ne sais pas, plus vivable.

S. R. : Qu'est-ce que ce serait alors qu'une contre-psychanalyse ?

P.-Ch. Cathelineau : Une contre-psychanalyse, c'est une deuxième tranche.

– Non, ce n'est pas une contre psychanalyse.

P.-Ch.Cathelineau : Si, il dit contre-psychanalyse.

– Oui, mais ce n'est pas une deuxième tranche.

P.-Ch. Cathelineau : Deuxième tranche, oui. Une contre-psychanalyse, c'est le retournement de la trique.

M. Darmon : On raconte que Anne-Lise Stern avait été voir Lacan en lui disant que voilà elle avait fait une analyse. [– Plus fort !] Anne-Lise Stern, elle avait été voir Lacan, après avoir fait une analyse, et il lui avait dit il vous faut une contre-analyse. Donc est-ce qu'il ne s'agissait pas de retourner dans l'autre sens ?

– Mais là, dans le texte, il dit que "(...) Freud insistait pour qu'au moins les psychanalystes refassent ce qu'on appelle couramment deux tranches". Mais c'est les psychanalystes, l'analysant il n'a pas besoin.

P.-Ch. Cathelineau : C'est vrai.

- Enfin, non, mais d'après ce qu'il y a marqué dans le texte. Ça m'a posé question, ça.

M. Darmon : C'est vrai que ça fait allusion à un texte de Freud où il parle des analystes. [– Voilà ! Ok.] Et il dit que la fréquentation trop proche et trop continue des pulsions et des productions de l'inconscient des autres nécessitait une deuxième tranche. [–Voilà, mais l'analysant lambda lui...] Il ne disait pas une deuxième tranche. Il disait des tranches tous les quatre, cinq ans.

P.-Ch. Cathelineau : Mais peut-être que l'analysant lambda il est plus directement du côté d'un nœud borroméen aussi, c'est une question.

B. Vandermersch : Franchement, la plupart des analysants qui n'ont pas l'intention de devenir psychanalyste, en général ils n'ont pas besoin de contre-analyse.

P.-Ch. Cathelineau : C'est ça, il est plus du côté de…

– Vous avez dit le contraire tout à l'heure en disant que, qu'il était [B.V : Qu'il était quoi ?] Je ne sais pas, qu'ils étaient emmerdants parce qu'ils étaient...

B. Vandermersch : Ah non ! C'est justement celui qui en général a un petit peu envie de devenir psychanalyste, enfin, je pense. En tout cas celui qui a été intéressé. Enfin, ça n'a pas tellement d'importance.

Julien Maucade : Là, la question, c'est la question de l'analyse qui se termine avec une identification à l'analyste. La contre-analyse, c'est là où il faut une contre-analyse.

B. Vandermersch : Non, c'est plutôt ce qui est dit dans *R.S.I.*, là, l'histoire d'aimer son inconscient. C'est-à-dire qu'il y a peut-être bon c'est bien... mais il faudrait peut-être aussi... Parce que si on aime son inconscient ça revient toujours. Être dupe de son inconscient, ce n'est pas tout à fait la même chose que de l'aimer. Être dupe, c'est se laisser guider dans cette erre, comme il dit, avec la chance de rencontrer un peu plus de réel, alors que de l'aimer, c'est justement rester sur ses merveilleuses manifestations, etc.

M. Darmon : Il faut renoncer à l'amour alors ?

B. Vandermersch : Mais il faut peut-être renoncer à l'amour de l'inconscient.

M. Darmon : Mais est-ce qu'il y a d'autre amour que celui de l'inconscient ?

B. Vandermersch : Ah ! Je ne sais pas. Mais s'il se porte sur, disons, l'autre sexe, ce n'est quand même pas tout à fait la même chose que de se porter sur ses propres formations de l'inconscient, je pense. Enfin, je sais bien que une femme c'est un poème, mais enfin. Bon.

M. Darmon : Merci de ces belles paroles.

Photo de Monique de Lagontrie
Transcription Renée Kalfon
Relecture Élisabeth Olla-La Selve

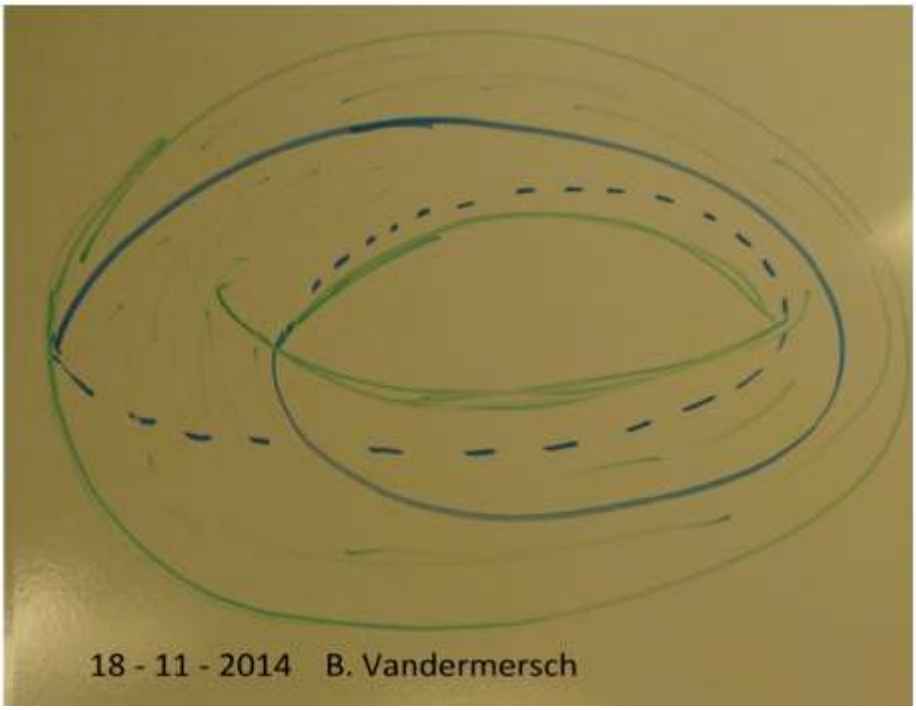
Séminaire XXIV de J. Lacan. Commentaire de la Leçon III. 18/11/ 2014

- Séminaire d'été 2015
- Bernard VANDERMERSCH,
- • Dossier de préparation du Séminaire d'été 2015
- Imprimer, E-mail

Bernard Vandermersch — Cette leçon III est un petit peu, comment dire, j'ai l'impression que Lacan n'a pas préparé sa leçon et en fait ce qui est bizarre c'est qu'on a l'impression même qu'il a presque oublié

des choses qu'il avait bien articulées notamment en topologie 10 ans auparavant. Il reprend le tore en tous cas.

Alors voilà un tore, enfin le dessin d'un tore, sur lequel j'ai dessiné une double boucle en bleu.



Un tore ce n'est pas une chambre à air pleine d'air comme on dit toujours. Un tore c'est une surface, ça n'a pas d'épaisseur, ce n'est pas un volume et très souvent il y a cette difficulté d'admettre qu'on est dans un espace à deux dimensions seulement donc un espace complètement plat ; ce qui fait que quelqu'un qui se baladerait dans l'épaisseur nulle de cette surface ne pourrait jamais savoir qu'il est sur un tore (sauf à parcourir des cercles de plus en plus petits et de s'apercevoir que certains cercles ne peuvent être réduits à rien). Sinon, il faut un point de vue extérieur, ne serait-ce que pour voir le trou du tore.

Hubert Ricard — L'âme du tore ?

B. Vandermersch — L'âme du tore elle n'est visible que du point de vue de l'Autre, il y faut de l'Autre. Cela dit si l'Autre est aussi plat que le sujet, il n'y verra rien non plus !

Bon ! C'est un premier point : le tore utilisé ici n'est pas un volume, c'est seulement la surface, de la même façon que la sphère n'est pas une boule c'est la surface qui entoure la boule. Je pense que Lacan partait du principe que le lieu de l'Autre fait de langage est un espace à deux dimensions. Pour le langage, deux dimensions suffisent… signifiant - signifié, désir - réalité, deux dimensions suffisent ; ça pose d'ailleurs cette question : où vient le réel là-dedans ? Eh bien, dans la théorie des surfaces, le réel est toujours représenté par une coupure ! C'est dire qu'il n'est pas homogène aux deux autres dimensions.

Voilà un tore et donc il faut le couper. Et si je le coupe, non pas par une « double coupure » comme dit Lacan, mais par une coupure en double boucle.

Souvent il emploie des expressions un peu imprécises, ce qui fait qu'on s'égare un peu ; de la même façon quand il dit « une double bande de Möbius » ce n'est pas une bande de Möbius. Une double bande de Möbius c'est une bande à deux faces, ce n'est pas une bande uniface. Alors pourquoi ne pas dire bande de Jourdan, puisque c'est comme ça qu'elle s'appelle ? Ou bande biface ?

Alors si nous découpons quelque chose selon cette double boucle, qu'est-ce qu'on obtient ? On obtient ce que Lacan appelle une double bande de Möbius (dans *l'Étourdit* il appelle ça la bande de Möbius bipartite). Alors voilà mon tore, il est plat parce que fait avec du papier, mais en fait c'est creux à l'intérieur. Alors on va faire l'expérience… on va couper là-dedans… selon le trajet en double boucle… le résultat ne fait pas mystère puisque vous l'avez certainement fait déjà vous-même… C'est plus compliqué quand on va découper à l'intérieur évidemment, surtout au moment où les deux coupures vont se croiser, enfin vous voyez que c'est un tore.

Voilà ! Ceci est ce qu'il appelle une double bande de Möbius c'est-à-dire une bande de Jourdan et comme vous le voyez elle a deux faces, une face rose et une face à rayures violettes… Pourquoi l'appelle-t-il double bande de Möbius ? Parce que cette bande peut être recollée sur elle-même, mais d'une autre façon que pour refaire le tore, pour faire une bande de Möbius.

Il y a plusieurs façons de faire ; dans *l'Étourdit*, Lacan prend un tore, il dessine la double boucle et il fait glisser comme ça les deux faces l'une sur l'autre de telle façon que le trait de double boucle vienne sur le côté du tore aplati comme une bande. Voilà donc notre tore aplati et qui ressemble maintenant à une bande de Möbius. Mais c'est un tore, c'est une fausse bande de Möbius, c'est un tore aplati, d'accord ?

La différence c'est qu'une bande de Möbius a un bord. Le tore c'est une surface sans bord, une surface continue sans bord. Ça a l'air d'avoir un bord lorsque c'est aplati comme ça mais ce n'est pas un bord, c'est simplement le retour de la surface sur elle-même.

Alors ça laisse quand même deviner qu'il y a quelque chose de sournois dans le tore qui l'apparente quand même quelque part à la bande de Möbius. Dans *l'Étourdit* Lacan explique comment on peut passer du tore à la bande de Möbius et de là évidemment avec son complément, le disque, objet *a*, vous formez le cross-cap. Autrement dit comment, dans une psychanalyse, vous passez d'un névrosé dans son tore qui répond « bêtement » à la demande de l'Autre, au sujet du fantasme qui, lui, va soutenir son désir non pas sur la demande de l'Autre mais sur l'objet qui le cause.

Il faut faire donc une bonne coupure et après recoller. Lacan va se poser la question : est-ce qu'il faut coller par devant ou par derrière ? Pourquoi ? On va continuer petit à petit…

Donc on a fait une double bande de Möbius. Et voilà la double bande de Möbius comme Lacan propose de le faire, avec le double S ; alors la question est la suivante : est-ce que le côté avec ses carreaux dessinés va passer devant ou bien derrière ? (Manipulations) Vous voyez ? Il y a une espèce de tour de passe-passe… Pour reconstituer le tore, vous faites une suture là tout le long de la double boucle. Vous avez reconstitué un tore mais cette fois la face « interne » est devenue externe. En fait c'est un mode de retournement du tore. Le tore uni à l'extérieur avec sa face intérieure à carreaux, peut être retourné. Je peux faire passer la face intérieure à l'extérieur et hop ! J'ai un tore qui a été retourné.

À partir du moment où j'ai fait cette découpe en double boucle qui est supposée être la découpe signifiante, un signifiant étant différent de lui-même, une boucle simple est trop bête. Vous me direz le signifiant est bête. Mais la double boucle donne cette idée qu'il est en plus différent de lui-même. Une boucle et une deuxième boucle différente de la première mais qui n'en font qu'une au total. Voilà ! C'est un petit peu intuitivement comme cela que Lacan essaie de nous faire entendre que la double boucle c'est le signifiant. Donc une coupure signifiante théoriquement peut faire passer l'intérieur à l'extérieur. Évidemment cela ça intéresse Lacan à cause de la question de l'*une-bévue*, comment quelque chose qui est supposé caché peut devenir apparent.

Pierre-Christophe Cathelineau — Dans la leçon II, il fait la distinction entre, enfin la distinction artificielle, puisqu'il n'y adhère pas, entre le conscient et l'inconscient, c'est-à-dire les deux faces distinctes ; les deux faces distinctes impliquent qu'on a une face du conscient et une face de l'inconscient. Je le dis parce qu'il le dit dans le texte. Je me demande s''il ne se sert pas de cette double boucle pour parler de ça ?

B. Vandermersch — Oui, c'est ce sur quoi Marc a beaucoup insisté, sur le fait de l'interprétation par exemple, qui fait entendre brusquement qu'il y a une autre face. On est dans un univers uniface et la coupure signifiante, une bonne coupure peut faire entendre brusquement, c'est la coupure médiane dans la bande de Möbius, qui fait entendre qu'à un moment, il y avait une autre face.

Je ne fais jamais de parallélisme topologie-clinique de façon biunivoque. Il ne faut pas dire tel fait clinique correspond à une structure topologique et une seule. Mais ça aide à comprendre comment il y a des structures qui se décompensent à la suite d'un mot, d'une intervention. Il y a des modifications topologiques qui peuvent surgir, ça c'est sûr, par une interprétation signifiante mal à propos. Ou même simplement le fait d'allonger un paranoïaque sur le divan. Alors je ne sais pas comment l'expliquer, peut-être que la topologie des surfaces est insuffisante, il faudrait là se servir du borroméen, parce qu'il y a quelque chose qui est perdu du côté du repère du petit autre.

Bon cette bande de Jourdan peut être recollée sur elle-même de façon à produire une bande de Möbius. C'est ce que j'ai fait ici, j'avais une bande biface, je l'ai recousue sur elle même et là on a une bande de Möbius tout à fait ordinaire. Donc on est passé dans un premier temps d'un tore à la bande biface, la bande de Jourdan, puis, dans un deuxième temps, en la recollant sur elle-même, d'une autre façon que le tore, on a obtenu une bande de Möbius, qui pourrait se compléter d'un disque, un disque qui doit s'interpénétrer pour former ce qu'on appelle le cross-cap.

Alors Lacan se pose des questions : est-ce qu'il faut recoller devant ou derrière ? Ça fonctionne indifféremment, vous avez vu, on peut le faire recoller devant ou derrière, ça marche tout aussi bien. C'est assez surprenant, mais c'est comme ça. Ça le tracasse un petit peu parce qu'il se pose la question de savoir : qu'est-ce qu'il faut pour que cette possibilité de l'indifférence s'arrête ? Pour que cette possibilité s'éteigne il faut qu'elle cesse de s'écrire, c'est-à-dire que nous trouvions un moyen de distinguer ces deux cas. Quel est ce moyen ? Il dit que ça nous intéresse parce que l'*une-bévue* est « quelque chose qui substitue à ce qui se fonde comme savoir qu'on sait, le principe de savoir qu'on sait sans le savoir, sans le savoir qu'on sait ». Il y a quand même beaucoup de façons de se poser la question de l'inconscient, peut-être autres que celle-là, mais là c'est comme ça qu'il la pose ; en tout cas il dit que

c'est une question de point de vue parce qu'il explique que le tore, pour voir qu'il est troué, il faut un point de vue extérieur. Il faut toujours se souvenir que ce sont des surfaces et que l'on est supposé être des êtres infiniment plats.

P.-Ch. Cathelineau — Qu'est-ce que ça veut dire, que ça s'écrive, que ça cesse, de s'écrire ? Que l'on passe d'une position de savoir à une position de savoir sans le savoir ? Parce que ça veut dire que l'*une-bévue* c'est quelque chose qui décomplète le savoir en fait. C'est comme cela que je l'interprète. C'est-à-dire que ça vient introduire le manque dans le savoir. Quelque chose comme ça.

B. Vandermersch — Oui ! Quel est le lien avec ça ? C'est que dans le fond on ne peut pas savoir. À vrai dire ça m'a fait penser à ce qu'il dit dans *La Logique du Fantasme* où on a une structure qui est à peu près la même. Il s'agissait non pas de la bande de Möbius et de la bande de Jourdan mais du cross-cap, qui est une bande de Möbius dont le bord se serait refermé, ou encore dont le trou aurait été bouché par un disque.

Alors voici ce qu'il nous dit, il parle de cette bulle :

« Cette surface que j'appelle *bulle* a proprement deux noms : le *désir*… et la *réalité*.

Il est bien inutile de se fatiguer à articuler la *réalité* du *désir* parce que primordialement, le désir et la réalité sont dans un rapport de *texture sans coupure*. Ils n'ont donc pas besoin de couture, ils n'ont pas besoin d'être recousus. Il n'y a pas plus de "réalité du désir", nous dirions, qu'il n'est juste de dire "l'envers de l'endroit" : il y a une seule et même étoffe qui a un envers et un endroit. Encore cette étoffe est-elle tissée de telle sorte qu'on passe, sans s'en apercevoir, puisqu'elle est sans coupure et sans couture, de l'une à l'autre de ses faces et c'est pour cela que j'ai fait, devant vous, tellement état d'une structure comme celle dite du *plan projectif*, imagé au tableau dans ce qu'on appelle la *mitre* ou le *cross-cap*. Qu'on passe d'une face à l'autre sans s'en apercevoir, ceci dit bien qu'il n'y en a qu'une, j'entends : qu'une face. Il n'en reste pas moins, comme dans les surfaces que je viens d'évoquer, dont une forme parcellaire est la bande de Möbius [elle est parcellaire parce que c'est une surface qui est découpée], qu'il y a un endroit et un envers. Ceci est nécessaire à poser, d'une façon originelle, pour rappeler comment se fonde cette distinction de l'endroit et de l'envers en tant que *déjà-là* avant toute coupure. Il est clair que qui, comme les animalcules dont font état les mathématiciens concernant la fonction des surfaces, y serait, dans cette surface, intégralement impliqué, ne verra, à cette distinction pourtant sûre de l'endroit et de l'envers, que goutte, autrement dit, absolument rien. » [1]

Il explique un peu plus loin qu'effectivement tant qu'on est un être à deux dimensions on ne peut pas savoir, mais il y a le point de vue de l'Autre. Et il faudrait continuer peut-être un petit peu parce que :

« C'est par rapport à l'Autre, et en tant qu'il y a là cet autre terme, qu'il peut s'agir de distinguer un endroit d'un envers – ce n'est pas encore distinguer *réalité* et *désir*. Ce qui est *endroit* ou *envers* primitivement au lieu de l'Autre, dans le discours de l'Autre, se joue à pile ou face. Ça ne concerne en rien le sujet, pour la raison qu'il n'y en a pas encore.

Le sujet commence avec la *coupure*. » [2]

Hein, dans le cross-cap. Je ne sais pas si ça permet d'introduire la différence entre désir et réalité, la coupure, mais en tout cas ça va introduire un élément, l'objet *a* qui est hétérogène par rapport au reste, donc ça va introduire une dissymétrie. La dissymétrie n'est pas entre les deux faces, elle est entre la bande du sujet et l'objet *a*. Je dis ça parce qu'il revient sur la question de la dissymétrie ici, en tout cas il emploie ce terme d'une façon qui m'est un petit peu difficile et qui évoque des questions qui sont à moitié formulées, donc on est obligé un petit peu d'extrapoler sur ce qui le tracasse. Il pose par exemple la question de l'intérieur et l'extérieur du tore, est-ce que c'est une question de structure ou de forme ? « L'intérieur et l'extérieur […] concernant le tore, sont-elles des notions de structure, ou de forme ? ». Sur le strict plan des surfaces, si on considère la surface intrinsèquement, la distinction dedans-dehors n'a aucun sens, elle n'intervient que quand on plonge le tore dans l'espace à trois dimensions, et encore. Et encore, parce qu'on peut l'auto-traverser, on peut le retourner...

Marc Darmon — Non seulement, mais si on ferme l'espace à trois dimensions, si on en fait trois sphères, il y a équivalence entre l'intérieur du tore et l'extérieur du tore.

B. Vandermersch — L'extérieur du tore donne l'impression d'être à l'extérieur parce que l'espace est infini dans notre représentation. Si on le ferme, comme il a toute chance et tout lieu d'être, enfin l'espace dans lequel nous circulons, il y a tout de même des chances qu'il soit clos et à ce moment-là la partie extérieure du tore est un peu plus volumineuse mais voilà.

M. Darmon — Les deux tores complémentaires forment l'espace tout entier.

B. Vandermersch — Les deux tores complémentaires, celui qui enserre l'espace fermé, apparemment fermé, et celui qui enserre le reste de l'univers, tu dis, constituent l'espace tout entier. Autrement dit le complémentaire d'un tore dans un espace fermé c'est un tore. Alors que le complémentaire d'un cross-cap… c'est aussi… le complémentaire d'un plan projectif, c'est aussi symétrique ? J'ai l'impression.

M. Darmon — C'est une sphère moins le cross-cap c'est une boule le complémentaire du cross-cap, à trois dimensions infinies moins la surface qui constitue le cross-cap. Maintenant quelle est sa structure ? C'est une structure tridimensionnelle.

B. Vandermersch — On extrapole un petit peu, on se pose des questions qui mériteraient de se poser parce que quand même, il y a une vérité de l'espace, nous dit Lacan.

« Tout dépend de la conception qu'on a de l'espace, et, je dirais, jusqu'à un certain point, de ce que nous pointerons comme la vérité de l'espace. Il y a certainement une vérité de l'espace qui est celle du corps. » [3]

Alors on peut être un petit peu choqué ou étonné qu'il emploie le mot vérité à propos de l'espace hein ! Mais c'est tout à fait fondé à mon sens, parce que :

« Le corps dans l'occasion est quelque chose qui ne se fonde que sur la vérité de l'espace, c'est bien en quoi la sorte de dissymétrie que je mets en évidence a son fondement. Cette dissymétrie tient au fait que j'ai désigné du "même point de vue". »

Je voudrais essayer de dire quelque chose à ce propos dont il ne parle pas tout à fait là. C'est que cette vérité de l'espace, elle est celle du corps mais le corps, il ne faudrait pas croire que nous avons tous la même vérité de corps. Je me souviens d'un schizophrène qui faisait un dessin de son corps et c'était plein de trous partout, c'était une passoire. Ce n'est pas la même vérité que ceux qui se prennent pour un sac ou ceux qui se prennent pour un tuyau. Alain Didier-Weill nous fait après un topo sur la musique dans lequel il parle d'une torsion, d'une double torsion à propos de la pulsion invocante et de la pulsion, qu'il appelle puisqu'elle n'a pas reçu de nom jusque-là, la pulsion d'écoute qui ressemble assez bien à quelque chose d'une bouteille de Klein. Dans une leçon qui est restée unique, je crois, dans son séminaire *D'un Autre à l'autre*, Lacan assimile chacune des façons de refermer la sphère trouée à [l'une des facettes de l'objet a]… La vérité de l'espace est celle du corps, l'espace du corps permet ou est une articulation entre le signifiant et le signifié, en tout cas entre le lieu de l'Autre et les représentations. L'espace du corps c'est l'articulation entre le signifiant et les représentations que le corps produit en réponse aux signifiants. Et le premier corps, comme le dit Lacan dans *l'Étourdit*, c'est le corps de l'Autre, du signifiant, qui fait le second, le corps au sens ordinaire, de s'y incorporer. C'est-à-dire que si nous n'avions pas le lieu de l'Autre, le langage dans lequel nous sommes trempés dès avant notre naissance, on n'aurait pas un corps au sens où je peux dire : « j'ai un corps ! ». Le sujet s'autorise à dire j'ai un corps. Bien sûr les animaux, vus de l'extérieur, ont un corps, mais ils ne disent jamais "j'ai un corps". Alors, comme c'est l'incorporation de l'Autre qui fait le corps, la structure de notre corps dépend de la façon dont l'Autre est constitué. C'est pourquoi je crois que l'intérêt de ce que Lacan essaie de dire à un moment donné : si le lieu de l'Autre est un lieu qui est troué en fin de compte, pour le compléter il y a plusieurs façons de le faire, refaire la sphère, faire un tore, faire une bouteille de Klein ou faire un cross-cap. En gros il y a quatre façons simples de refermer une sphère. Est-ce que notre corps nous le vivons comme un tore, c'est ce qu'il a l'air de dire ici, mais enfin le fantasme est plutôt fondé sur un plan projectif. D'ailleurs cela donne des choses assez curieuses, par exemple vous dites que les morts vont au ciel alors qu'ils sont sous terre. Il doit y avoir une équivalence des points opposés. Pourquoi spontanément on les met là-haut alors qu'ils sont en-dessous ?

Ce sont des corps glorieux, bien sûr. Ce n'est que transitoirement que son âme ira au ciel en attendant de retrouver sa guenille transfigurée. Donc la vérité de l'espace du corps, on peut en parler en terme de vérité parce que la façon dont chacun d'entre nous aura bouché, ou en tout cas tenté de combler, la dimension de l'Autre, enfin l'espace de l'Autre, le lieu de l'Autre, et bien c'est cela qui se substitue au défaut de garantie de la vérité. L'objet *a* c'est ce que nous cédons pour se substituer au défaut de garantie de la vérité. Et donc c'est une question d'espace en fin de compte. Je crois que c'est comme cela que l'on peut articuler cette notion de vérité et d'espace du corps.

M. Darmon — Est-ce que dans la notion de vérité de l'espace, qui est quand même très choquante, il ne faut pas passer par le nœud borroméen ? Dans la mesure où le corps dans le nœud borroméen c'est l'Imaginaire et c'est ce qui donne sens et la vérité est de cet ordre. C'est pour l'opposer au Réel. Ce qui donne sens, c'est l'Imaginaire. Il va parler de la dissymétrie entre le signifiant et le signifié. Donc ce qui donne sens c'est l'Imaginaire qui repose sur l'image du corps, qui repose sur la consistance du corps. Donc le sens résulte du recouvrement du Symbolique et de l'Imaginaire. Donc est-ce que ce qui est de l'ordre de la vérité n'est pas de l'ordre du sens et ce qui renverrait à une vérité de l'espace, en temps que reposant sur le corps ?

H. Ricard – C'est très bien ce que Marc vient d'expliciter mais là on entend dans le texte la vérité de l'espace presque en un sens quasiment mathématique.

B. Vandermersch — « Le corps dans l'occasion est quelque chose qui ne se fonde que sur la vérité de l'espace, … »

M. Darmon — Il dit « Il y a certainement une vérité de l'espace qui est celle du corps. » Il renverse la proposition à la phrase suivante: « Le corps dans l'occasion est quelque chose qui ne se fonde que sur la vérité de l'espace, … ». Il y a cette dissymétrie qu'on retrouve dans les deux phrases.

V. Nusinovici — De Descartes il disait qu'il ne savait rien des dimensions de l'espace et qu'il avait forclos le corps : double erreur. Ça montre bien que la question de l'espace, il la liait aussi, enfin dimension de l'espace et corps. Et je ne sais pas plus… mais enfin c'est mathématique.

B. Vandermersch — Mais ce qui me trouble c'est le terme de vérité parce que les représentations, la vérité ce n'est pas tout l'Imaginaire, la vérité ne vient que là où le savoir fait défaut.

H. Ricard – Elle est liée au Réel, on peut dire qu'elle est liée au Réel, en tout cas chaque fois qu'il l'a présentée, il n'y a pas de vérité sans un Réel qui la commande.

B. Vandermersch — Le Réel c'est ce qui fait obstacle à la totalisation et il n'y aurait pas de vérité s'il y avait une totalisation du savoir. Il n'y aurait plus de question de la vérité en tout cas. La vérité au sens où ça tracasse le névrosé.

H. Ricard – Enfin la vérité du symptôme elle est directement liée à un Réel, ce n'est pas…

B. Vandermersch — Moi je reste assez attaché à cette idée que ce qui se substitue à l'absence de garantie de la vérité c'est l'objet *a*. Alors évidemment, ça va mieux avec les surfaces, mais…

M. Darmon — Reprenons la discussion de cet été ? Il y a en quelque sorte un excès du Réel par rapport à la vérité. Je crois que Lacan reprend cette opposition qu'il a faite l'année précédente entre le Réel et la vérité, en les opposant plus qu'en les rejoignant. Il y a cette question de structure et de forme.

B. Vandermersch — C'est curieux parce que, au départ, ça a l'air manifestement opposé. Je veux dire que, par exemple, le simple fait de montrer ceci qui a la forme d'une bande de Möbius mais qui n'a pas la structure d'une bande de Möbius puisque c'est un tore [oppose clairement structure et forme]. Qu'est-ce qui fait que Lacan se pose quand même la question ?

M. Darmon — On a été préparés par les leçons précédentes puisqu'il retourne un tore et il nous dit c'est une trique. Et la référence au corps est sensible.

Mme X - Moi je pense aussi qu'il faut prendre ce qu'il a dit aux deux leçons précédentes, et pourquoi il retourne le tore ? Quelle est la question qu'il se pose en retournant le tore ? Il se pose à mon avis trois questions : celle du corps, celle de l'identification et celle de l'inconscient. C'est pour cela qu'il s'engage

dans ces retournements, ce qu'il n'avait jamais fait avant. Qu'est-ce que ça veut dire la dissymétrie du corps et du signifiant ?

B. Vandermersch — Enfin du signifiant et du signifié.

Mme X - Entre corps et Symbolique, est-ce que ça recoupe la dissymétrie entre signifiant et signifié ? C'est sa question, est-ce que c'est la même dissymétrie ? Alors pourquoi ça, parce qu'il le dit aussi avant, le signifiant vous en êtes le supposé, donner corps au signifiant S_1 qui vous représente.

B. Vandermersch — Je voudrais d'abord voir où est la dissymétrie.

M. Darmon — Entre structure et forme. C'est-à-dire, quand on distingue une trique d'un tore on introduit une dissymétrie de la forme alors que c'est la même structure. Ça renvoie directement au corps.

Mme X - Et donner corps au signifiant qu'est-ce que c'est ? Est-ce que c'est une fonction, est-ce que c'est quelque chose de structural ou est-ce quelque chose qui est de l'ordre de la forme ?

B. Vandermersch — Si c'est simplement distinguer la structure de la forme c'est assez trivial, je veux dire on est habitués à savoir qu'un objet peut avoir des formes très diverses et avoir la même structure, toute la topologie est faite sur cela.

M. Darmon — « Il y a une dissymétrie du signifiant et du signifié qui reste énigmatique. » Donc la dissymétrie du signifiant et du signifié reste énigmatique pour Lacan puisque pour Lacan le signifié n'est que l'autre face d'un signifiant qui renvoie à un autre signifiant. C'est-à-dire que Lacan insiste pour dire qu'on ne peut pas attraper un signifié. Le signifié est produit par le renvoi d'un signifiant à un autre signifiant. L'Imaginaire est attrapé dans cette opération, l'Imaginaire renvoyant au corps, on retrouve cette dissymétrie énigmatique du signifiant et du signifié dans la face signifiante et la face...

B. Vandermersch — Ce que ça veut dire c'est quoi ? C'est que la structure du langage et celle du signifié, enfin celle du signifiant et le monde de nos représentations c'est dissymétrique. C'est-à-dire que nous, au niveau de la représentation, on voit du corps partout, alors que le signifiant c'est un monde de pure différence, c'est très dissymétrique. D'un côté c'est : le signifiant ne vaut que d'être différent de lui-même et ne vaut que de sa différence avec tous les autres signifiants, ce qui est un univers de différentiel, alors que les représentations qui sont évoquées par le signifiant sont elles des représentations *partes extra partes*.

M. Darmon — Le schéma de l'arbre de Saussure, l'arbre avec le dessin de l'arbre, rend d'une façon trompeuse l'opposition, la dissymétrie entre le signifiant et le signifié. Ce n'est pas un dessin de Saussure. Pour Lacan, c'est ce qu'il reprend avec son dessin Hommes-Dames, ce qu'il y a sous la barre c'est du signifiant encore, c'est-à-dire un signifiant n'est pas collé à un signifié en quelque sorte. Puisque le signifié n'est saisissable que par le signifiant, par le jeu des signifiants.

B. Vandermersch — En gros dans le Hommes-Dames, c'est les chiottes, mais ce n'est pas le seul signifié en fin de compte. Mais je voudrais que tu précises un peu la dissymétrie. Il est clair que c'est le fait d'avoir les deux signifiants l'un à côté de l'autre H-D qui produit un effet.

M. Darmon — C'est-à-dire Hommes-Dames, c'est une façon de se moquer du dessin de l'arbre de Saussure. Hommes-Dames est inscrit au-dessus de deux portes exactement semblables, donc la différence n'est pas introduite par le dessin, la signification, ce qui est de l'ordre du sens, ce n'est pas introduit par le dessin, ce sont 2 dessins tout à fait identiques. Mais par la différence que ce schéma Hommes-Dames avec les deux portes implique.

Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe avaient fait *Le titre de la lettre*[4], ils s'étaient penchés sur cette question des dessins saussuriens et de la critique de Lacan, mais ils avaient proposé pour Hommes-Dames, Hommes-Dames avec une barre et le dessin d'un petit bonhomme et d'une petite bonne femme ; c'est-à-dire qu'ils ont réintroduit la tromperie du dessin saussurien. L'intérêt du dessin de Lacan c'est de montrer que la signification ne va surgir que de la différence.

B. Vandermersch —

« … est-ce que la dissymétrie du signifiant et du signifié est de même nature que celle du contenant et du contenu, qui est tout de même quelque chose qui a sa fonction pour le corps ? »

Cette histoire de contenant et de contenu moi je m'étais demandé… Par exemple est-ce qu'on va dire que le sens est contenu dans une phrase ? Vous avez une chaîne signifiante, c'est le contenant. Quel est le sens contenu dans ce texte ? C'est-à-dire que l'on a, pour certains, je ne pense pas que ce soit l'avis des poètes, par exemple, ils ont un autre abord de la dissymétrie, mais c'est vrai que si on le pense comme ça, on le pense à partir d'un corps, le contenant. D'un corps surface close contenant quelque chose.

P.-Ch. Cathelineau — Ce que tu dis comme incise est très important, sur la question du poète, je pense à ce que dit Meschonnic dans *Poétique du traduire* où vous savez qu'il remet en cause précisément ces oppositions entre signifiant/signifié, contenu/contenant, en considérant, et ça rejoint ce que disait Marc tout à l'heure, que la question n'est pas tellement de l'opposition entre le contenu, le contenant, le signifiant et le signifié, que ça c'est une illusion précisément de l'Imaginaire. C'est une illusion du corps. C'est parce qu'il y a du corps qu'il y a ces oppositions. Mais que, comme le rappelait très bien à l'instant Marc, la chaîne signifiante elle, ne s'embarrasse pas du sens, même si elle implique le sens. Et c'est bien ce que sait le poète. Ce que sait le poète c'est que la question n'est pas celle du sens mais quelque chose qui relève précisément du signifiant. La problématique du contenu et du contenant c'est effectivement quelque chose qui est lié au corps mais qui ne dit pas tout du signifiant. D'où le fait que c'est une dissymétrie qui… ici, à mon avis il faut l'entendre dans une dimension critique. Il ne faut pas entendre la notion de dissymétrie comme, je dirais, un point sur lequel on pourrait prendre appui. Mais c'est quelque chose qui a une portée et c'est ce que disait à l'instant Marc, ça a une portée critique. C'est-à-dire qu'il critique précisément la possibilité même de la dissymétrie du fait du corps. En tout cas c'est une dimension comme il dit énigmatique parce que précisément le signifiant n'implique pas cette dissymétrie.

Jean Périn — Ce que disait Marc là que au fond il y aurait du signifiant dans le signifié me paraît intéressant car on pourrait presque dire que le signifiant s'échappe dans le signifié. Il a fait son truc et

hop ! Il n'y a plus de signifiant mais il va passer dans le signifié mais comme échappant. C'est vraiment un échappement.

P.-Ch. Cathelineau — Alors Meschonnic traduit cela en évoquant la notion de rythme, c'est-à-dire qu'il insiste sur la question du rythme au détriment du sens. Ceci pour faire entendre que ici il est dans une position, je ne sais pas comment le dire en tout cas c'était implicite dans l'explication que proposait Marc, une position critique. C'est-à-dire que la dissymétrie elle est liée précisément au fait que nous sommes dans une vérité du corps.

B. Vandermersch — Alors, ce que vous essayez de dire c'est que la dissymétrie du signifiant et du signifié, c'est-à-dire qu'il y aurait d'une part des mots d'autre part des représentations, que cette opposition, cette apparente dissymétrie est liée à l'illusion contenant/contenu. Et cette illusion contenant/contenu est celle d'une topologie d'un corps sac. Mais si ce n'est pas celle-là, cette dissymétrie du contenant/contenu, quel est le rapport du signifiant et du signifié ? Est-ce que c'est un rapport de pure continuité comme il le fait dans le schéma R par exemple ?

M. Darmon — C'est un rapport de recto-verso.

P.-Ch. Cathelineau — En tout cas ce qu'il dit dans *Le Sinthome*, le fait qu'il parle de Joyce ça vient faire entendre que la question n'est pas précisément de l'opposition du signifiant et du signifié.

M. Darmon — Au-delà de ça il y a un dialogue avec Freud, donc le texte qui est mis à l'étude au Séminaire d'Hiver, *L'inconscient*, l'*Unbewusste*. Dans ce texte Freud se coltine la difficulté de définir ce qui fait une représentation inconsciente par rapport à une représentation consciente. Il envisage différentes solutions dont l'une est topique, l'autre économique et l'autre dynamique. Mais il arrive à une solution qui repose sur la distinction des représentations de mots des représentations de choses. Il dit que dans le préconscient et dans le conscient on a l'ensemble, c'est-à-dire les représentations de mot reliées aux représentations de choses correspondantes. Dans l'inconscient il n'y aurait que les représentations de choses. Lacan ne s'est pas opposé directement de front à cette conception mais il est bien évident, et les freudiens orthodoxes lui ont rétorqué tout au long de sa carrière, ont opposé cette conception de Freud à ce qu'avançait Lacan, que l'inconscient est structuré comme un langage, mais on voit très bien comment Freud, j'espère que ce sera bien travaillé cet hiver, se débat avec une question qui est d'ordre topologique. À un moment il se demande comment une représentation peut être à la fois ici et là, l'une pouvant rejoindre l'autre tout en restant à la même place. C'est quelque chose qui ne peut se résoudre que topologiquement. Les représentations de mots et les représentations de choses on voit bien quelle conception du langage cela implique. C'est-à-dire une conception pré-saussurienne, ou du moins c'est le Saussure avec le dessin de l'arbre.

B. Vandermersch — C'est-à-dire celle qui a des représentations, le mot et la chose représentés…

M. Darmon — Le mot est une étiquette collée sur une représentation de chose.

B. Vandermersch — Ce n'est peut-être pas tout à fait ça, quand il dit il y a une symétrie, là pour le coup, entre représentation de mot et représentation de chose. Il y a une symétrie dans l'expression parce que s'il dit représentation de mot, est-ce que ça veut dire…

M. Darmon — Ça veut dire les mots.

B. Vandermersch — Alors pourquoi représentation de mot ?

M. Darmon — Ça il faudrait demander…

H. Ricard — À un germaniste, le ‘de’ ça veut dire quoi ? Le mot allemand c’est…

B. Vandermersch — C’est *Wortvorstellung*, et *Sachvorstellung.*

M. Darmon — Le texte est très clair là-dessus, quand il parle de représentations de mots ce sont les mots et la représentation de choses ce n'est pas le souvenir de la chose, mais dit-il des traces plus ou moins proches de la chose en question.

B. Vandermersch — Mais vous parliez d'un rapport de signifiant et de signifié en contiguïté ou en bifaces enfin en opposition de recto-verso, mais dans le cas du nœud borroméen, le Symbolique est d'un côté, là ce qui est quand même la question du signifiant, l'Imaginaire c'est quand même le domaine des représentations, ils sont complètement séparés ils ne sont pas du tout dans un rapport de recto-verso là !

M. Darmon — Non mais dans le rapport de recto-verso il n’y a que du signifiant, du signifiant au recto et du signifiant au verso.

B. Vandermersch — Alors le signifié là-dedans il est ailleurs ?

P.-Ch. Cathelineau — Non, il n’est nulle part.

M. Darmon — Il est accroché, l'histoire du point de capitons etc.

P.-Ch. Cathelineau — C'est une illusion de l'Imaginaire.

M. Darmon — Il est accroché, c'est bien nécessaire.

B. Vandermersch — Mais il y a quand même des représentations.

M. Darmon — Il y a des représentations mais elles ne sont pas liées directement à l'ordre du signifiant. Il faut que le renvoi aux représentations soit induit par le passage d'un signifiant à un autre signifiant. Il faut épingler, dit-il, un signifiant avec un autre signifiant pour saisir la représentation.

P.-Ch. Cathelineau — Et ce que montre le nœud borroméen, si on le met à plat, si vous représentez le cercle du Symbolique par rapport au cercle de l'Imaginaire, il y a une partie du cercle du Symbolique qui excède le champ de l'Imaginaire. Donc il y a quelque chose du Symbolique qui ne relève pas, précisément, du sens. Ce que je veux dire par là c'est que cette façon de présenter le Symbolique est intéressante parce que le Symbolique est en excès du sens. Il n'est pas tout entier dans le sens. Donc ça renvoie toujours à la même idée, c'est-à-dire que le signifiant est en excès du sens, et que le signifiant

est une structure qui, je dirais, n'a pas besoin du sens pour se soutenir. Ou en tout cas s'il s'en soutient, c'est lié au corps.

Elsa Caruelle — Par rapport au recto-verso là (inaudible) où le Symbolique se retourne sur R et I là, à la fin de la leçon II, ce qui fait que cette structure recto-verso, elle fait le primat du Symbolique. Elle ne respecte pas du tout la structure du nœud borroméen. Du coup je me demandais est-ce qu'on peut évacuer si facilement la question de la forme ? Ces histoires ça m'a fait beaucoup penser à l'*Ausstossung*[5] c'est-à-dire qu'il y a un premier dehors qui ne va pas être signifié ensuite, qui ne va pas, du coup être repris dans cette structure recto-verso du signifiant. (Inaudible)...la question du dehors, notamment du dehors du Symbolique, qui est la jouissance Autre ; il y a une jouissance qui est au dehors du Symbolique dans le nœud borroméen et que tant qu'on prend sur la structure recto-verso c'est-à-dire qu'on retourne le rond du Symbolique sur la jouissance Autre on peut le faire mais à ce moment-là c'est le primat du Symbolique. Mais ensuite il parle d'une contre-analyse, c'est-à-dire qu'il faudrait pouvoir faire entendre qu'il y a un hors Symbolique, hors dehors vraiment dehors, donc je ne sais pas si on peut évacuer ce point-là... c'est la jouissance Autre en tout cas. Je ne sais pas s'il y a une seule jouissance hors Symbolique. Bon ! Elle est bien dehors celle-là. Est-ce qu'on peut à ce point-là exclure la question de la forme ? En tout cas Freud, ce n'est pas ce qu'il fait.

B. Vandermersch — Le problème c'est que Freud avec son *Ausstossung* dit qu'il y a un moment où il se crée un extérieur, parce qu'il n'est pas donné au départ, il se crée un extérieur. Lacan lui parle du Réel comme de l'ek-sistence, et le dehors c'est l'extériorité de chaque dimension l'une par rapport à l'autre et s'il y a une transposition, ce qui correspondrait à l'*Ausstossung* peut-être pour Freud, la création d'un dehors, chez Lacan avec le nœud borroméen ce serait la création de la séparation des trois dimensions, qui permet alors aux trois dimensions de se nouer. Il y a peut-être quand même l'idée qu'au départ il y a une espèce de contiguïté avant qu'elles ne se séparent. Bien sûr les trois dimensions ek-sistent normalement dans l'Autre, dans le discours de l'Autre mais pour le sujet lui-même ce n'est pas évident que dès le départ il y ait du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. Il doit y avoir une étape de création de cette extériorité, de cette ek-sistence, de l'une par rapport à l'autre.

Elsa Caruelle — Ça ek-siste dans le discours de l'Autre mais là on reste dans la question, peut-être que c'est moi qui m'égare mais, dans la question du Symbolique, puisque précisément cette jouissance c'est la jouissance où il n'y a pas d'Autre.

B. Vandermersch — Alors pour ce qui est de la jouissance Autre, elle suppose la distinction des trois registres, pour qu'on puisse parler de jouissance Autre.

P.-Ch. Cathelineau — La question posée par Elsa c'est de savoir ce qu'il advient de cette jouissance Autre dans une structure telle que le Symbolique enserre les deux autres consistances Réel et Imaginaire. Qu'est-ce qu'il en advient ? C'est-à-dire que la question est que si on raisonne à partir de cette structure d'englobement par le Symbolique, où se situe la jouissance Autre dans cette structure ? Ce qu'on avait dit la fois dernière c'est que précisément la jouissance Autre ne venait pas s'inscrire, de même que l'objet *a* ne s'inscrivait pas, en tout cas il y avait quelque chose qui faisait difficulté pour que l'objet *a* puisse être isolé comme tel. Parce que précisément il n'y a pas de trou qui le serre et donc effectivement, ce que vous évoquez de façon logique par rapport à la fin de la leçon, c'est la contre-

analyse c'est-à-dire ce retournement du tore qui permet de rétablir la possibilité d'une jouissance Autre. Et la question du dehors.

B. Vandermersch — Oui, mais, Pierre-Christophe, est-ce que tu crois qu'une analyse à peu près conduite normalement aboutisse à cet englobement de toute la structure par le Symbolique, à savoir que ce ne serait pas quand même une analyse tératologique qui aboutirait à ça ? D'autre part pour la jouissance Autre il se fait que le topo d'Alain Didier-Weill se termine par cette évocation de la jouissance Autre, où il a l'air de dire que c'est la désexualisation maximale liée à la sublimation qu'il voit dans le destin de la musique. Je vais essayer de vous lire, il parle de la suspension du temps :

« Effectivement, il y a une suspension du temps à ce niveau-là. Et dans cette suspension [du temps], on peut faire l'hypothèse que ce qui se passe, c'est une sorte de commémoration de l'acte fondateur de l'inconscient dans la séparation la plus primordiale, la béance la plus primordiale qui a été arrachée au Réel et qui a été introduite dans le sujet, qui est celle S de grand A barré… »

Voilà, il dit que ça va au-delà de l'objet, l'objet qui vient boucher la question du S de grand A barré, dans la musique il y aurait quelque chose comme ça d'une volatilisation de l'objet et d'arriver directement à éprouver la faille dans l'Autre, de S de grand A barré.

« Je crois que le dernier point que l'on peut avancer, c'est de faire remarquer que ce point de jouissance qui me paraît être ce que Lacan articule être de la jouissance de l'Autre, est précisément le point de désexualisation maximum, je dirais totale, supérieure, sublime, [sublime] au sens de la sublimation ; et c'est bien par ce point-là que la sublimation a affaire à la désexualisation et à la jouissance. »

C'est-à-dire que là, il articulerait la jouissance Autre à partir de ce qui disparaîtrait de l'objet en tant que phallique en tout cas. La jouissance de l'Autre et la jouissance Autre, très souvent Lacan l'emploie l'un pour l'autre.

M. Darmon — Il n'y a pas l'expression jouissance Autre chez Lacan.

B. Vandermersch — La jouissance Autre il ne l'emploie jamais ? Si dans *La Troisième*... Si quand même dans RSI il en parle quand il fait son schéma…

Alors, si vous voulez on pourrait continuer sur une autre question, peut-être allez-vous facilement résoudre ce point. Donc la distinction de la forme et de la structure.

« Ce n'est pas pour rien que j'ai marqué ici ceci qui est un tore, qui est un tore quoique sa forme ne le laisse pas apparaître [*Ça c'est le tore trique*]. Est-ce que la forme est quelque chose qui prête à la suggestion, voilà la question que je pose. Et que je pose en avançant la primauté de la structure. »

"Est-ce que la forme est quelque chose qui prête à la suggestion ?" : je pense, avec la trique. Ça a l'air d'être un problème un peu usé quand même ; je ne vois pas très bien pourquoi il va dire après la bouteille de Klein… bon il parle de la bouteille de Klein mais il a oublié que ce n'était pas dans *Les Quatre Concepts*, c'est dans *Les Problèmes Cruciaux* qu'a été abordé cet objet.

« Elle n'est strictement pas autre chose que ceci, à ceci près que pour que ça fasse bouteille on la corrige ainsi [en rouge]. À savoir qu'on la fait rentrer sous la forme suivante, [bon !] […] d'une façon telle qu'on ne comprend plus rien à sa nature essentielle. »

Là je dois dire, ça m'étonne un petit peu parce que je trouve que le dessin en forme de bouteille fait parfaitement comprendre la forme essentielle de la bouteille de Klein alors que celle que lui préfère est beaucoup plus opaque…

M. Darmon — Mais ça a l'avantage de montrer la bande de Möbius.

B. Vandermersch — Oui, elle montre la bande de Möbius effectivement.

H. Ricard — Elle est en rouge mais elle ressemble à une bouteille.

B. Vandermersch — Elle ressemble à une bouteille, et c'est cela qu'il dénonce, parce que pour la dessiner c'est assez bien, on prend une bouteille de Bordeaux, il y a un cul de bouteille qui rentre un petit peu dans le fond alors à ce moment-là il suffit de découper le cul et de mettre un tuyau qui va traverser la bouteille et revenir sur le goulot. Et c'est vrai que à ce moment-là on a une continuité sans anicroche, c'est lisse. Alors que dans le dessin de Lacan… Ce qu'il dénonce quand même c'est le côté que la bouteille ça va être une falsification « on ne comprend plus rien à sa nature essentielle » je ne vois pas pourquoi ?

« Est-ce qu'effectivement, dans le fait de l'appeler "bouteille", il n'y a pas là une falsification, [oui] une falsification par rapport à ceci que seule sa présentation, [ici] en vert, est le quelque chose qui précisément permet de saisir immédiatement ce en quoi la jonction de l'endroit se fait avec l'envers. »

Il faut bien le dessiner pour qu'on le voie !

« C'est-à-dire que tout ce qui se découpe dans cette surface, à condition de le faire complet, et c'est là encore une question : qu'est-ce à dire que de faire une découpure qui intéresse toute la surface ? »

Çà c'est une question intéressante. À mon avis c'est une question aussi clinique, enfin clinique, c'est que toute surface est un morceau de sphère localement. Vous êtes torique, mais si vous faites une petite coupure sur le bord du tore, c'est comme si vous étiez sur une sphère. Pour qu'on saisisse toute la structure il faut faire au moins une coupure qui ouvre complètement le tore.

M. Darmon — Oui c'est la différence entre les interprétations… nunuches (rires) et celles qui tranchent.

B. Vandermersch — Parce qu'il faut évidemment qu'elles dévoilent la structure topologique du tore. C'est pourquoi elles sont un petit peu hardies aussi.

P.-Ch. Cathelineau — Ça c'est dans la continuité de ce qu'il dit dans le paragraphe précédent, c'est l'opposition entre forme et structure. Il souligne que si on se laisse aller à une vision formelle de la bouteille, on ne voit pas ce qu'il en est de la structure qui intéresse toute la surface.

B. Vandermersch — Eh bien moi je crois que là c'est une pente qui a aussi son inconvénient. Parce que d'abord les plus grands mathématiciens Hilbert et Poincaré font beaucoup appel à l'intuition, l'intuition ce n'est pas la forme forcément, mais enfin ça s'intuitionne quand même hein ! Penser qu'on peut aborder la structure sans le secours de la représentation formelle, ça me semble aussi peut-être une vue de l'esprit. Ce qui ne veut pas dire qu'on doive se laisser leurrer.

Martine Bercovici — Par exemple Poincaré a montré que le petit habitant du tore pourrait trouver qu'il y a un trou. C'est toute la caractérisation des surfaces de Poincaré. Il y a une méthode effectivement structurale qui permet de trouver le trou sans avoir un point de vue extérieur, en étant dessus.

B. Vandermersch — Enfin il faut qu'il écrive bien son parcours, c'est comme le Petit Poucet, il faut bien qu'il mette ses petits cailloux parce que sinon il peut tourner en rond pendant un certain temps sans le savoir.

M Bercovici — Vous ne connaissez pas le système de Poincaré ? La caractérisation des surfaces ?

M. Darmon — Vous pourriez nous en parler ?

M Bercovici — Je vais vous montrer : Ça se fait avec ce qu'on appelle des *loops*. Le petit bonhomme qui est là, voilà, çà c'est un *loop* et il va couvrir toute la surface de ces *loops* en les réduisant à zéro. C'est un élastique hein ! Donc il va pouvoir faire ça sur une grande partie de la surface comme ça. Mais si il passe comme ça, qu'est-ce qui se passe ?

B. Vandermersch — Il ne peut pas réduire à zéro

M Bercovici — Donc ça veut dire qu'il y a un trou.

M. Darmon — Même qu'il y a deux trous.

H. Ricard — Ça ressemble à un schème votre histoire, c'est-à-dire que c'est contrôlé.

M Bercovici — C'est la façon dont Poincaré caractérise les surfaces mathématiquement c'est-à-dire que ça, les *loops* on en a une écriture mathématique.

H. Ricard — C'est très contrôlé.

B. Vandermersch — Il y a plusieurs *loops* différents, irréductibles de l'un à l'autre en fin de compte.

M Bercovici — C'est-à-dire que quand il y a un trou on ne peut pas réduire le *loop* à zéro.

P.-Ch. Cathelineau — Ça c'est une démarche structurale.

M. Darmon — Il y a deux trous.

M Bercovici — Non ! Il y a un trou.

B. Vandermersch — Il y a deux trous, le trou comme ça et le trou au milieu le trou qui tourne.

M. Darmon — Le petit lacet que vous avez fait…

M Bercovici — Tant qu'il est sur la surface comme ça…

B. Vandermersch — Il y en a un autre, c'est celui qui fait le tour du grand trou.

M Bercovici — Non, il est réductible.

B. Vandermersch — Non il n'est pas réductible. Il y en a au moins deux. Il y en a même trois, qui sont irréductibles l'un à l'autre.

M Bercovici — Celui du tour il est forcément réductible !

B. Vandermersch — Mais non ! Celui-là il n'est pas réductible, celui-là qui est fait en rouge. Celui-là il n'est pas réductible. Et il y en a encore un troisième !

M Bercovici — Vous prenez un élastique et vous le faites tourner comme ça.

B. Vandermersch — Eh bien il n'est pas réductible, vous pouvez diminuer votre petit rouge...

M Bercovici — Oui, oui, oui il n'est pas réductible.

B. Vandermersch — Et puis il y en a un troisième, celui qui fait le tour comme ça, qui fait le tour des deux trous, il n'est pas réductible aux deux premiers, et puis il y en a un autre et qui n'est réductible…

M Bercovici — En tout cas c'est pour vous montrer la différence entre la structure et la forme. L'autre chose qui concerne la forme ce sont les superpositions là. Ça, ça veut dire que vous avez une torsion, et ça renvoie à l'intérieur l'extérieur pour la sphère. Comment est-ce qu'on fait le retournement de la sphère ? On ne le fait pas avec une coupure hein ! On le fait, sans coupure, on le fait avec des torsions, sur ce principe-là. Donc là, vous voyez, ce passage intérieur extérieur, c'est ça qu'interroge Lacan. (On entend des approbations).

B. Vandermersch — Qu'est-ce qu'on va encore dire là ?

« Voilà les questions que je pose et que j'espère pouvoir résoudre cette année. Je veux dire que ceci nous porte à quelque chose de fondamental pour ce qui est de la structure du corps, ou plus exactement du corps considéré comme structure. Que le corps puisse présenter toutes sortes d'aspects qui sont de pure forme, que j'ai tout à l'heure mis sous la dépendance de la suggestion, voilà ce qui m'importe. La différence [de la forme,] de la forme (en tant qu'elle est toujours plus ou moins suggérée) avec la structure, voilà ce que je voudrais cette année mettre en évidence pour vous. »

Alors je voudrais voir si c'est au-delà du trivial ce qu'il dit, c'est-à-dire la distinction structure forme et j'avoue que je ne saisis pas très bien. Parce que après il s'excuse, il dit qu'il s'empêtre un peu. J'ai cru même un moment qu'il envisageait presque la possibilité que, c'est une erreur je crois, que la forme

puisse engendrer quelque chose de la structure. Je pense à cela parce que assez souvent et dans le passé surtout il faisait des comparaisons avec l'anatomie. Il prenait l'exemple de l'embryologie... Et quelquefois c'était des approximations où ça avait plus de rapport formel, ça ressemblait par la forme peut-être plus que par la structure.

M. Darmon — Ça va plus loin dans *L'Angoisse* quand il compare l'objet *a* avec le corps au niveau du fœtus et de ses membranes, il pousse très loin l'analogie. Et là, avec le tore trique ecto-, endo-, méso- il y a une allusion à l'embryologie et au tube neural dans la première formation de l'embryon.

B. Vandermersch — Oui ! Mais, voilà, est-ce qu'il n'y a pas une prégnance de la forme telle qu'elle puisse induire quelque chose de la structure parce qu'on est dans le domaine du langage, de l'inconscient. Est-ce que c'est forcément la structure qui est première ? Ou est-ce qu'il y a quelque chose de l'ordre de la forme qui peut induire la structure ? C'est-à-dire que c'est… c'est de l'hérésie.

M. Darmon — Il y a quelqu'un qui naviguait près de Lacan, enfin qui était en rapport avec Lacan par Petitot, c'était René Thom et la théorie des catastrophes[6] où il faisait cet accord entre structure et forme. C'est-à-dire il définissait un certain nombre de formes possibles par le développement d'une singularité des fonctions, très compliqué, et il y avait un accord entre ce qui est de l'ordre du réel mathématique, de l'ordre des fonctions et de la forme. Et il développait toute une théorie sur le langage à partir de ces formes élémentaires. À l'époque du Séminaire il y a des passages comme ça, un dialogue aussi avec Thom.

P.-Ch. Cathelineau — J'ai une proposition pour interpréter cette différence de la forme et de la structure. Si on prend le nœud borroméen on constate que si on regarde le nœud borroméen mis à plat, on a des formes qui sont de différentes consistances, Réel, Imaginaire, Symbolique. On peut dire que ça a quelque chose... ça se présente comme une représentation, c'est une représentation, sauf que, ce que dit Lacan c'est que c'est du Réel, c'est que c'est ça le Réel. Et donc la différence qu'il y a entre la forme et la structure ici, c'est la différence qu'il y a entre l'imaginaire de la représentation et le réel de la structure. Et le réel de la structure c'est par exemple le fait que quand on retourne un tore on a une trique et que c'est, de fait, la même chose. C'est ça que je veux dire et je pense que prendre cet outil pour penser la différence entre forme et structure permet d'en saisir le sens.

B. Vandermersch — Oui, enfin, je pensais à d'autres choses, par exemple, qu'au début de son enseignement Lacan insistait beaucoup sur la prégnance des formes. Et il prend l'exemple du criquet qui existe sous la forme solitaire et le criquet sous sa forme grégaire qui est 10 fois plus gros, je ne sais plus. Il suffit de mettre en présence un criquet solitaire devant son congénère qui a une forme de criquet grégaire pour qu'il se transforme en criquet grégaire et qu'il devienne une des 10 plaies d'Égypte. C'est un effet mimétique c'est-à-dire quelque chose qui relève de la forme et qui induit une transformation jusqu'à un certain point structurale. Vous me direz c'est assez loin de la chose…

Jeanne Wiltord — Il parle de transformation induite par la forme.

B. Vandermersch — Voilà, est-ce qu'il n'y a pas une puissance de la forme sur la structure ? Et est-ce que dans la structuration du sujet il n'y a pas aussi quelque part des effets qui relèvent de la puissance formelle.

Benoît Fliche — Historiquement il y a quand même une expérience toute bête, c'est la ponctuation qui arrive dans l'histoire de l'écriture, en Europe, avec les Mérovingiens, et pour l'Empire Ottoman avec (inaudible) ; on a des manuscrits où on a aucune ponctuation, des signifiants, voire pas d'espace entre les mots, et donc des manuscrits en continu qui ne peuvent être compris que si on les lit à haute voix donc si on y met un sens, une musique etc. Ça pose de vrais problèmes pour les gens dont le métier est de lire ces manuscrits. Si bien qu'on a inventé quelque chose, enfin que les Carolingiens ont inventé quelque chose, on ??? un espace, (inaudible) historiquement, c'est daté, là on a une transformation par la forme ou en tout cas par le sens de la structure des signifiants.

J. Maucade — Ce que tu dis Marc ça me rappelle le stade du miroir. Comment la forme, le regard de l'Autre, peut avoir des effets sur la structure.

P.-Ch. Cathelineau — Mais pourquoi parle-t-il, moi je veux bien cette interprétation, pourquoi parle-t-il, « Et [que] je pose en avançant la primauté de la structure. », pourquoi dit-il cela ?

B. Vandermersch — Oui ! C'est que dans notre pratique, la primauté de la structure elle est évidente. Il y a des cas qui ressemblent à ça et puis ce n'est pas ça, on se plante régulièrement, par exemple on dit tiens, ça c'est une hystérique et puis en fait c'est une paranoïaque. Je comprends que la primauté de la structure elle prévaut, mais ce n'est pas pour autant qu'il faut balayer toute [importance de la forme]... Il y a peut-être aussi une puissance de la forme ne serait-ce qu'au niveau de la suggestion et la suggestion a des effets.

M. Darmon — Quand on interprète un rêve par exemple, il y a un objet dans un rêve, on peut l'interpréter au niveau de la forme, c'est un phallus.

B. Vandermersch — On n'a pas de mal parce que c'est toujours des phallus. (Rires)

M. Darmon — Ça n'a pas grand intérêt !

B. Vandermersch — Non.

M. Darmon — C'est beaucoup plus intéressant d'interpréter sur le signifiant. Donc la primauté de la structure.

B. Vandermersch — La primauté de la structure dans ce cas-là oui.

J. Maucade — Mais qui ne te débarrasse pas de l'imaginaire, l'imaginaire reste avec ses effets.

V. Nusinovici — Il y a un problème là. La structure telle qu'en parle Marc c'est le Symbolique, c'est la position lacanienne première, mais là on ne parle pas de ça manifestement. Ici ça n'a pas l'air si simple que de dire que la structure c'est seulement le Symbolique. C'est ça qui fait problème, ce n'est pas le Réel tout seul non plus.

B. Vandermersch — Non, ou alors il faut le prendre au niveau du borroméen au sens où c'est…

V. Nusinovici — Là, c'est facile si on dit que c'est tout le borroméen, c'est facile, la question est réglée !

M. Darmon — Si tu prends le borroméen, effectivement il y a un réel de l'imaginaire.

B. Vandermersch — Il y a un réel du symbolique et aussi un réel du réel.

J. Wiltord — Mais quand il parle de mimétisme Marc, je ne sais plus à quel moment d'un Séminaire précédent, quand il parle du mimétisme, il parle du réel de l'imaginaire. C'est un petit peu ce que tu essaies de dire.

B. Vandermersch — C'est-à-dire que dans les effets de mimétisme animal il est clair qu'on ne peut pas distinguer l'imaginaire et le réel puisque c'est un imaginaire qui est tout ce qu'il y a de plus réel. Maintenant, qu'est-ce qui fonctionne chez l'être humain, je crois effectivement, dans le stade du miroir… il y a quelque chose de…

M. Darmon — Mais là, Valentin, il reprend toutes ces histoires de contenant, contenu, signifiant, signifié. Il rebrasse ces idées déjà abordées dans des Séminaires. Opposer la structure comme relevant du signifiant et la forme comme relevant de l'imaginaire, ce n'est pas injustifié.

V. Nusinovici — Ah non ! Ça, ça reste toujours pleinement valable, ce que je dis c'est que c'est un petit peu plus compliqué.

B. Vandermersch — Oui ! Ce qui est curieux, je ne sais pas Marc comment tu interprètes ça, pourquoi le 21 décembre 1976 il nous parle comme s'il n'avait pas fait le séminaire *RSI*, *Encore* et…

V. Nusinovici — Parce que il les oublie.

P.-Ch. Cathelineau — Il ne les oublie pas, il en parle dans les leçons précédentes.

B. Vandermersch — Dans la leçon précédente il en fait un usage tout à fait bizarre...

M. Darmon — C'est intéressant.

B. Vandermersch — C'est intéressant oui !

Mme X — Ce ne serait pas la question de l'origine ? La question de la structure et de la forme.

B. Vandermersch — La question de l'origine c'est la question de l'impasse par définition. C'est-à-dire qu'on ne peut rien articuler entre quelque chose et rien. L'origine c'est ce qui ferait l'articulation entre « il y a rien » et « il y a quelque chose ». Mais rien ne peut faire articulation entre rien et quelque chose. C'est l'aporie logique par excellence, l'origine.

M. Darmon — Il y a trois fois rien !

(Rires)

B. Vandermersch — On bouche ça avec un tas de trucs. Bon ! Merci de votre attention indulgente

V. Nusinovici — C’est lisse maintenant !

B. Vandermersch — J’espère que ça l'est un peu moins !

Photo de Monique de Lagontrie

Transcription François Valancogne

Relecture Danielle Bazilier-Richardot

[1] Jacques Lacan, *La Logique du Fantasme*, leçon du 16 novembre 1966, p. 16-17.

[2] Idem, p. 17-18.

[3] Jacques Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre,* Leçon III du 21 décembre 1976, A.L.I. août 2014, p. 37.

[4] Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe. *Le Titre de la lettre: une lecture de Lacan*, Galilée, 1973.

[5] = expulsion ; Voir l’article *Die Verneinung*.

[6] René Thom, Paraboles et catastrophes, Éd. Champs Flammarion, 1983.

Séminaire XXIV de J. Lacan. Commentaire de la leçon IV

- Valentin NUSINOVICI,

Valentin Nusinovici — Allez c’est la leçon IV. Je viens d’en parler avec Pierre-Christophe moi je trouve que ce n’est pas une leçon très difficile. Bon enfin, il faut s’entendre, pour une leçon de Lacan bien sûr. Je trouve que ce n’est pas une leçon qui dit des choses nouvelles, il n’y a rien qui soit très pointu, et c’est pourquoi, je pense que ce n’est pas indispensable de la lire de bout en bout, ligne à ligne comme on a souvent besoin de le faire, en tout cas ce n’est pas le parti que je vais prendre parce que comme ça, ça me laissera un petit peu plus de temps pour commenter les passages qui me paraissent les plus intéressants, les reprendre un peu. Chut, on est en classe ici. Bon allez, alors ça commence comme ça :

« Qu’est-ce qui règle la contagion de certaines formules ? Je ne pense pas que ce soit la conviction avec laquelle on les prononce, parce qu’on ne peut pas dire que ce soit là le support dont j’ai propagé mon enseignement. »

Alors écoutez, moi je trouve que ça commence de façon assez piquante. Il y a un virus lacanien qui se serait, qui se serait échappé, il aurait fait des dégâts, hein, et Lacan a l’air de se défendre de cette affaire.

Quel virus, quels dégâts, suspens. Et vraiment la leçon elle est construite, dans son architecture générale, elle est construite sur ce suspens. Voyez, il y a là quelque chose que je trouve quand même un petit peu amusant. Ce qui est sérieux dans cette première, dans cette entame, c'est quand même quand il dit : « …la conviction [*ce n'est pas*] le support dont j'ai propagé mon enseignement. » Je pense qu'il y en a pas mal qui se souviennent que quelques années auparavant il avait dit : « Le propre de la psychanalyse c'est de ne pas convaincre » et il avait ajouté « con ou pas ». Ça c'est quand même très important, c'est très important pour nous aussi, et pour la pratique, ce n'est pas tellement simple toujours, je veux dire de, d'être bien bien convaincu de cette idée qu'il ne faut pas convaincre. Bon, alors ensuite il dit :

« …ce dont je me suis efforcé, c'est de dire le vrai, mais je ne l'ai pas dit avec tellement de conviction, me semble-t-il. J'étais quand même assez sur la touche pour être convenable. Dire le vrai, sur quoi ? Sur le savoir. C'est ce dont j'ai cru pouvoir fonder la psychanalyse, puisqu'en fin de compte tout ce que j'ai dit se tient, … »

Alors évidemment très important, dire le vrai sur le savoir, on le sait, vous le savez bien tout de suite, en tout cas c'est explicité un peu plus loin, il s'agit du savoir inconscient, dire le vrai sur le savoir inconscient. Evidemment on sent tout de suite la différence entre dire le vrai sur le savoir et chercher à convaincre. Parce qu'on sait très bien, il l'a dit aussi, l'analyse ce n'est pas une mission de vérité, dire le vrai ce n'est pas une mission de vérité, ça n'a rien à voir avec la conviction. Et dire le vrai sur le savoir, ça c'est très important aussi, ce n'est pas énoncer un discours sur le savoir inconscient. Vous voyez le 'sur' là, c'est-à-dire une espèce de position méta ; un discours sur l'inconscient, Lacan a dit que c'était condamné.

Je vais dire un mot sur cet énoncé… cette thèse de Lacan « L'inconscient est structuré comme un langage » va revenir dans cette leçon, ce qui n'est pas étonnant puisque l'essentiel ce sont quand même des propos sur l'inconscient, des définitions même. Cet énoncé « L'inconscient est structuré comme un langage » je crois qu'on ne le sait pas toujours que ce n'est pas là l'énoncé d'un savoir sur le savoir, ce n'est pas un savoir. Lacan dit dans l'Acte psychanalytique (6 mars 1968): " Quand j'énonce que l(inconscient est structuré comme un langage, ça ne veut pas dire que je le sais, puisque ce dont je le complète c'est proprement ce on sur lequel je mets l'accent et qui est celui qui donne le vertige à l'ensemble des psychanalystes. C'est qu'on n'en sait rien, on, le sujet supposé savoir….ce n'est donc pas que je le sais si je l'énonce, c'est que mon discours ordonne en effet l'inconscient". C'est une mise en place logique, et ça ne prétend nullement, je veux dire, dire ce qu'est vraiment l'inconscient puisque l'inconscient c'est ce qui échappe toujours n'est-ce pas, Freud l'a bien souligné et Lacan l'a constamment répété. Mais mon discours ordonne l'inconscient, disait-il, et évidemment sous-entendu ce qui n'est pas le cas de celui de Freud, qui est un discours sur l'inconscient. Alors vous avez vu tout de suite après il a dit « C'est ce dont j'ai cru pouvoir fonder la psychanalyse ». Ça peut paraître énorme évidemment parce que c'est quand même, il arrivait plutôt avant qu'il parle de refonder, de nouvelle alliance, mais là c'est radical : fonder la psychanalyse.

Alors dire le vrai sur l'inconscient comment ? Ben finalement on le sent dès le titre. Faire valoir l'équivoque de l'insuccès ou de l'insu que sait, c'est souligner que c'est le même savoir. Voilà une façon de dire le vrai sur le savoir, sur le savoir en général, sur le savoir inconscient en particulier. Vous voyez

c’est à la fois l’ordonner c'est-à-dire le logiciser et dire le vrai sur lui, enfin même pas sur lui, on a presque envie de dire le vrai…, ce n’est même pas ‘sur’, c’est au même niveau.

Bon après ce sont des choses simples, ce n’était pas forcément supposer le savoir au psychanalyste, qui est homogène à ce que je vous ai dit quand il dit « Ce n’est pas que je le sache ». Et puis au passage, il rappelle que le savoir et la vérité n’ont aucune relation entre eux, il a pu dire qu’il y avait une division entre eux, bon très bien. Et j’en arrive à la page suivante, je ne sais pas si j’ai la même édition que tout le monde, la page suivante où il dit :

« Le savoir en question, donc, c’est l’inconscient. Il y a quelque temps, convoqué à quelque chose qui était rien de moins que ce que nous essayons de faire à Vincennes sous le nom de "clinique psychanalytique", j’ai fait remarquer que le savoir en question, c’était ni plus ni moins que l’inconscient et qu’en somme c’était très difficile de savoir l’idée qu’en avait Freud. Tout ce qu’il [*me*] dit, me semble-t-il, m’a-t-il semblé, impose que ce soit un savoir. »

Alors je vais vous rapporter deux ou trois choses qu’il dit, quand il dit : il y a quelque temps, ça date de six jours. C’est l’ouverture de la section Clinique à Vincennes. C’est le 5 janvier 1977, on a le texte dans *Ornicar n°9*. Je vais vous en donner quelques phrases pour vous faire sentir le style, le dire de Lacan. Alors il dit : « La *Traumdeutung* c’est excessivement confus, il y a.... » Et puis il évoque l’appareil psychique, on sait bien toutes les couches de l’appareil psychique.

« […] on ne peut pas dire que ce soit lisible. [*Je me demande même si quelqu’un l’a lue en entier*][1]. Moi, [*il dit*] par devoir, je m’y suis obligé.

[…]

L’inconscient donc n’est pas de Freud, il faut bien que je le dise, il est de Lacan. »

Il dit aussi : j’ai remis ça sur pied, c’est boiteux[2], « ça n’empêche pas que le champ, lui, soit freudien », et que Lacan, si vous voulez on peut rajouter : et que Lacan soit freudien. Mais alors il veut tenir ceci que l’inconscient n’est pas de Freud, il est de Lacan. Vous voyez il y a quand même dans le style, quand il dit la *Traumdeutung*, il y a un côté bouffonnerie. Pourquoi est-ce que cette...pour dire bien entendu des choses sérieuses ça va de soi. Moi j’ai envie de dire, évidemment on peut discuter, ce qu’est le dire de Lacan chacun peut… mais mon idée là c’est que cette bouffonnerie c’est justement pour aller contre l’idée qu’il s’agirait de son ego parce qu’après tout on pourrait dire, qu’il dise « J’ai fondé la psychanalyse », alors on imagine ailleurs quand on n’a pas de transfert pour Lacan combien ça doit être insupportable. Je crois que la bouffonnerie est faite justement pour casser l’idée, n’est-ce pas, en faire beaucoup comme ça pour casser l’idée qu’il s’agisse d’une affaire d’ego. Alors donc Freud c’est très difficile de savoir ce qu’il entendait par l’inconscient, n’est-ce pas, très difficile de savoir l’idée qu’en avait Freud.

« Essayons de définir ce que ça peut nous dire, ça, un savoir. Il s’agit, dans le savoir, de ce que nous pouvons appeler effets de signifiant. » et ce sera la définition dans cette leçon, effets de signifiant. Alors je vous le dis tout de suite d’abord parce que vous pouvez le sentir comme ça et puis parce que c’est confirmé plus loin, quand c’est repris, effets de signifiant ça veut dire essentiellement effet d’équivoque,

ce n'est pas plus compliqué que ça et vous voyez que c'est quand même une définition vraiment minimaliste du savoir, en particulier le savoir inconscient. Et Lacan il a pu définir le savoir comme toute l'articulation du S_2, tout un réseau. C'est une autre façon d'aborder la chose, ici, c'est…c'est les effets de signifiant. Et une question que je me suis posée et à laquelle bien évidemment je ne peux pas répondre et que je pose à côté de ça, c'est : est-ce qu'il y a une relation entre cette définition minimaliste de l'inconscient et une sorte de projet qu'il pose d'emblée quand il dit dès la première leçon « …j'essaie d'introduire quelque chose qui va plus loin que "l'inconscient". »[3] Est-ce que c'est par rapport, par exemple, par rapport à ça, à cette façon de définir l'inconscient comme je dirais la caractéristique même du signifiant c'est-à-dire de produire des effets de signifiants, des effets d'équivoque, c'est une question. Et puis tout de suite après, il dit ceci :

« J'ai là un truc qui, je dois dire, m'a terrorisé. C'est une collection qui est paru sous le titre de *La philosophie en effet*. [*C'est une collection**[4]** qui a été fondée par Derrida, Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy, je ne sais plus qui encore, Sarah Kofman peut-être, je ne me souviens plus très bien*] La philosophie en effet, en effets de signifiants, c'est justement ce à propos de quoi je m'efforce de tirer mon épingle du jeu. Je veux dire que je ne crois pas faire de philosophie. On en fait toujours plus qu'on ne croit, il n'y a rien de plus glissant que ce domaine ; vous en faites, vous aussi, à vos heures, et ce n'est certainement pas ce dont vous avez le plus à vous réjouir.

Freud n'avait donc que peu d'idées de ce que c'était que l'inconscient. Mais il me semble, à le lire, qu'on peut déduire qu'il pensait que c'était des effets de signifiant.

L'homme,

il faut bien appeler comme ça une certaine généralité, une généralité dont on ne peut pas dire que quelques uns émergent ; Freud n'avait rien de transcendant : c'était un petit médecin qui faisait, mon Dieu, ce qu'il pouvait pour ce qu'on appelle guérir, ce qui ne va pas loin,

l'homme donc, puisque j'ai parlé de l'homme, l'homme ne s'en tire guère, de cette affaire de savoir. […] Ça lui est imposé par ce que j'ai appelé les effets de signifiant, et il n'est pas à l'aise, il ne sait pas *faire avec* le savoir. »

Alors là je veux dire l'effet de bouffonnerie est encore accentué par rapport à Freud et là aussi il ne s'agit pas de transcendance que ce soit de Freud, Lacan, mais quand Lacan dit c'était un petit médecin qui ne pensait qu'à guérir, franchement c'est rigolo, d'abord parce que Freud s'est toujours défendu d'avoir la vocation médicale et de vouloir guérir et qu'en plus, six jours avant, ce que disait Lacan c'était, il disait, ce qui est parfaitement exact, Freud nous a dit « qu'il fallait pas [*trop*] se presser pour guérir. » Vous voyez il y a quand même là un effet de, moi j'ai dit de bouffonnerie, je suis pas sûr que ce soit le meilleur mot mais enfin je ne sais pas quoi dire, ce n'est pas de l'ironie, je ne sais pas ce que c'est. Il en fait un peu beaucoup et donc il s'agit de saisir que, comme il dit, l'homme c'est pas transcendant. D'ailleurs il va continuer en disant c'est la "débilité mentale" et "je ne m'en excepte pas" non plus. Alors il y a donc ces deux… (PCC : Je peux dire…) Je t'en prie. (HR : On peut intervenir un peu ?). Bien sûr.

Pierre-Christophe Cathelineau — Là il y a une phrase qui dit 'ça lui est imposé'. Là il y a une référence, enfin bon implicite ou explicite, peu importe, mais le fait qu'il s'appuie sur la notion d'effet de signifiant et

ensuite qu'il parle de 'ça lui est imposé' et qu'il dit que l'homme ne s'en tire guère de cette affaire de savoir, ça renvoie à mon sens à ce qu'il disait dans *Le Sinthome* à propos de l'*Homme aux paroles imposées* et au fait que le langage est un cancer. C'est-à-dire que, effectivement, cette question du savoir, elle est embarrassante parce que le langage est un cancer. On est, on est littéralement, j'allais dire, contaminé. Le langage, le langage est là pour effectivement nous….faire en sorte qu'on ne s'en sorte pas précisément ; à cause du fait que ce savoir nous est imposé, et nous est imposé comme un cancer. Le terme de cancer est un terme d'ailleurs qu'il utilise dans *Le Sinthome*, ce n'est pas une invention de ma part. Donc…

Hubert Ricard — Ce n'est pas une bouffonnerie un peu quand même ? (PCC : ben c'est une bouffonnerie au sens…) Il ne faut pas prendre ça trop au sérieux il me semble.

V. Nusinovici — Si, si, le prendre au sérieux. Moi je ne te suivrai pas tout à fait. Je ne dirai pas que les paroles imposées c'est la même chose que le savoir imposé. Les paroles imposées du patient dont on a parlé, c'était un patient halluciné. Je veux dire… non mais je suis d'accord. (PCC : il dit qu'on est au même point que les hallucinés) (HR : mais oui c'est pour tout le monde). Oui, mais… on peut à la fois d'une main généraliser et dire que bien sûr ça vaut pour tout le monde et ça n'empêche pas en même temps de faire quelques distinctions. Je crois que tout le monde n'a pas des paroles imposées et le savoir inconscient c'est le fait que l'inconscient nous est imposé, pas forcément parolé, pas du tout parolé. Enfin chacun fera les distinctions qu'il veut, moi je tiens beaucoup à cette distinction-là, sinon… (PCC : non mais je pense que la notion de savoir…) oui attends je finis, je vais dire pourquoi j'y tiens beaucoup. C'est parce que, avec les paroles imposées, il n'y a pas de savoir y faire avec, ce n'est pas celui-là dont il parle. Il n'y a pas de savoir y faire, on peut éventuellement essayer. Ce n'est pas ça du tout. Il s'agit là de se faire, de savoir y faire avec le savoir qui nous habite, ce n'est pas la même chose que la parole imposée. J'ai coupé ici mais je continue… écoute on n'est pas forcés de finir d'accord.

P.-Ch. Cathelineau — On n'est pas d'accord alors.

Hubert Ricard — Juste un mot, le cancer ça finit mal. Je ne suis pas certain que faire avec le savoir ça ne soit pas quelque chose sinon comme une guérison, du moins quelque chose où on s'accommode très bien du langage.

P.-Ch. Cathelineau — Non mais justement, sans vouloir anticiper sur ton explication, il parle un peu plus loin du savoir y faire. Et le savoir y faire c'est précisément ce qui est en jeu dans *Le Sinthome* c'est-à-dire effectivement il s'agit de savoir y faire ; c'est-à-dire utiliser le savoir qui nous tombe sur la gueule, pour le dire de façon un peu lourdingue, pour en faire quelque chose. C'est ce que fait Joyce mais… (VN : non il ne nous tombe pas sur la gueule) et c'est vrai que si on se souvient de l'intervention qu'a faite Melman à ce propos, à propos de l'*Homme aux paroles imposées*, il a évoqué ce qui pouvait être fait dans une cure en tant que chirurgie, ça aussi c'est de l'ordre du savoir y faire, c'est-à-dire introduire une dimension de chirurgie dans la chaîne signifiante, dans la chaîne imposée pour faire entendre l'équivoque c'était… vous vous souvenez de l'équivoque ? (MD : bécoter) se bécoter et se béqueter, ben voilà l'équivoque, se bécoter, se béqueter, il y a quelque chose qui est de l'ordre du savoir inconscient et qui peut agir sur la chaîne, donc je pense, faut pas, moi je veux bien qu'on distingue ceux qui sont

vraiment bouffés par le savoir et ceux qui ne le sont pas mais je pense qu'on, que de ce point de vue, psychotiques et névrosés sont logés à la même enseigne.

V. Nusinovici — Mais on est, mais je suis d'accord qu'ils sont logés à la même enseigne (HR : pas tout à fait) mais pas tout à fait, et je ne pense pas que ce soit son développement ici.

Martine Bercovici — A mon sens les effets de signifiants ce ne sont pas des effets d'équivoque, ce sont des effets structurants et quand il dit je vais introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient, à mon avis il introduit la structure et c'est la différence par rapport au petit médecin Freud qui ne savait pas ce que c'était (PCC : oui tout à fait, mais ça je suis d'accord aussi. D'ailleurs ça renvoie à ce qu'il dit juste avant) et puis c'est le thème du séminaire.

H. Ricard — Oui mais qu'est-ce qu'une équivoque si ce n'est quelque chose qui peut restructurer aussi bien ? Et ça a maille à partir avec cette structure.

M. Bercovici — Mais absolument, ça déstructure et ça restructure, et ça découpe, parce que la découpe elle se fait le long de la structure, si on la prend en topologie. (PCC : absolument, on est d'accord.)

V. Nusinovici — Bon alors (PCC : désolé de t'avoir coupé) non, mais c'est très bien parce que c'est très bien qu'on puisse voir les points où on n'est pas tout à fait d'accord. C'est essentiel, hein ? C'est essentiel. Parce que savoir y faire avec le…, il y a ces deux formules, savoir faire avec le savoir et savoir y faire dont il souligne que ce sont des sons propres à la langue française avec le matériel qui nous habite, c'est-à-dire avec le langage bien sûr et puis vous pouvez noter topologiquement qu'il a pu dire après Heidegger que l'homme habite le langage, que le langage nous habite ça revient exactement au même avec une topologie torique bien entendu. C'est tout à fait… (PCC : il faut entendre l'équivoque de l'habite. Bah, écoutez…) oui, oui parce que effectivement ça implique certainement de pouvoir l'habiter vraiment, ça implique effectivement cet organe-là, ça c'est sûr.

H. Ricard — C'est 'wohnen' en allemand, ça n'a pas de rapport !

P.-Ch. Cathelineau — Oui mais enfin en français…

V. Nusinovici — On a bien le droit, on a bien le droit d'utiliser le français, d'en user.

M. Darmon — Il le fait dans *L'Étourdit*.

H. Ricard — Il évoque Heidegger, c'est pour ça…

V. Nusinovici — Alors moi je voulais souligner, je crois qu'il y a une double opposition, si vous voulez d'un côté il y a savoir faire avec, savoir y faire, opposé à savoir faire, ça il le dit clairement, les deux oppositions il les dit. Moi j'ai envie d'ajouter ceci : le savoir faire ça se transmet ; le savoir y faire et le savoir faire avec, hein, c'est pas sûr du tout c'est-à-dire que ce n'est pas sûr du tout que la psychanalyse se transmette. C'est tout à fait différent, ce n'est pas un savoir faire. L'autre opposition c'est savoir y faire qui veut dire se débrouiller et conceptualiser ; alors se débrouiller dedans, le 'y' est bien dedans, c'est du dedans qu'on sait y faire, la conceptualisation c'est se saisir, c'est tout à fait une autre position. Et

cependant ce qu'il faut noter, que je crois très intéressant, c'est qu'évidemment l'inconscient pour Lacan c'est un concept, mais il a fallu, moi je le dis comme ça, il a fallu s'en débrouiller pour le conceptualiser et en disant ça je me réfère à la définition qu'il donne, tout ça j'en parle aussi parce qu'on a notre Séminaire d'Hiver sur l'inconscient, la définition qui est donnée au début de *Position de l'inconscient* c'est « L'inconscient est un concept forgé sur la trace de ce qui opère pour constituer le sujet. ». On va y venir sur ces traces qui opèrent n'est-ce pas et donc il faut se débrouiller avec ces traces, c'est-à-dire les déchiffrer bien sûr, on va y revenir, pour forger le concept. Vous voyez c'est dans ce sens-là que ça part, ça part du savoir y faire vers le concept et pas l'inverse, n'est-ce pas, qui serait plutôt une démarche philosophique.

Si quelqu'un peut me dire, parce que je ne sais plus où c'est, où Lacan a dit « J'ai essayé de me débrouiller avec ce que j'avais d'inconscient » je serais très content parce que je ne sais pas où c'est (SR : « avec mon petit bout d'inconscient ») avec mon petit bout d'inconscient…Vous savez où c'est ? C'est où ? Vous me le direz.

Alors concept ça l'a amené évidemment à philosophie et :

« Ceci nous mène à pousser la porte de certaines philosophies. Il ne faut pas pousser cette porte trop vite, parce qu'il faut rester au niveau où j'ai placé ce que j'ai en somme appelé les *discours*. Les dits…*c'est le dire qui secourt*. Il faut quand même bien profiter de ce que nous offre d'équivoque la langue dans laquelle nous parlons. Qu'est-ce qui secourt, est-ce que c'est le dire ou est-ce que c'est le dit ? Dans l'hypothèse analytique, c'est le dire…C'est le dire, c'est-à-dire l'énonciation, l'énonciation de ce que j'ai appelé tout à l'heure la vérité. Et dans ces « dire-secourt », j'en ai, l'année où je parlais de *L'Envers de la psychanalyse* […] j'en avais comme ça distingué en gros quatre, parce que je m'étais amusé à faire tourner une suite de quatre justement ; et que, dans cette suite de quatre, la vérité, la vérité du dire, la vérité n'était en somme qu'impliquée. Puisque, comme vous vous en souvenez peut-être, oui, comme vous vous en souvenez peut-être, ça se présentait comme ça, je veux dire que c'était le discours du Maître qui était le discours le moins vrai. Le moins vrai, ça veut dire le plus impossible. J'ai en effet marqué de l'impossibilité ce discours […] *dans*] Radiophonie. Ce discours est menteur, et c'est précisément en cela qu'il atteint le Réel (*Verdrängung*, Freud a appelé ça), et pourtant, c'est bien un dit qui le secourt. Tout ce qui se dit est une escroquerie. »

Monique de Lagontrie — Dans la 2ème édition ils ont mis *Verneinung*.

H. Ricard — Ah ce n'est pas pareil *Verneinung* et *Verdrängung*.

V. Nusinovici — Ah, ben c'est bête parce que moi j'aurais vraiment pensé, je maintiens *Verdrängung* (DBR : dans l'audio de Lacan c'est *Verdrängung*). Non mais, on pourra argumenter ceux qui tiennent pour *Verneinung*, moi je tiens pour *Verdrängung*.

Julien Maucade — Non, non dans l'audio c'est *Verdrängung*.

H. Ricard — C'est *Verdrängung.* Si la place de la vérité c'est le S barré donc il est en dessous de la barre donc c'est *Verdrängung* il n'y a rien à faire.

V. Nusinovici — Alors :

« Tout ce qui se dit est une escroquerie. C'est pas seulement de ce qui se dit à partir de l'inconscient. Ce qui se dit à partir de l'inconscient participe de l'équivoque, de l'équivoque qui est le principe du mot d'esprit : équivalence du son et du sens, voilà au nom de quoi j'ai cru pouvoir avancer que l'inconscient était structuré comme un langage. »

Alors je vais faire quelques remarques, alors les deux choses, le discours du maître est le moins vrai et le plus impossible ça se lit sur la, vous l'avez tous en tête, la structure du discours du maître, je ne crois pas que ce soit la peine de le mettre au tableau. Il est le moins vrai parce que, ça Lacan l'avait dit à peu près comme ça : la vérité du maître, c'est-à-dire ce qu'il cache comme sujet, c'est-à-dire ce S barré qui est à la place de la vérité sous la barre, et bien cette vérité elle va rejoindre le savoir, vous voyez la flèche diagonale qui va de S barré à S_2, elle va rejoindre le savoir ; c'est pour ça qu'il est le discours le moins vrai. Et il est impossible, le discours impossible puisque de S_1 à S_2 justement il y a une impossibilité, la flèche elle n'arrivera pas à S_2. Moi je pense que c'est *Verdrängung* parce que le discours du maître produit le refoulement, je veux dire c'est tout à fait, c'est tout à fait clair. Pourquoi est-ce que ce serait, il a dit, vous avez entendu, dans l'hypothèse analytique c'est le dire qui secourt, bien sûr, c'est le dire. Il n'y a d'inconscient, il faut bien se rappeler, qu'il n'y a d'inconscient que du dit. Vous ne pouvez déchiffrer l'inconscient qu'à partir de ce qui est dit. Mais évidemment il y a le dire, le dire qu'il s'agit de moins oublier derrière le dit. C'est là où passe évidemment la vérité, celle qui secourt ou qui soulage.

P.-Ch. Cathelineau — De quelle nature est l'impossible, excuse-moi de poser une question (VN : Non mais tu as bien raison) De quelle nature est l'impossibilité entre S_1 et S_2 ? Je te pose la question et puis je donnerai mon…

V. Nusinovici — J'espère bien. Je suis sûr que ce sera très argumenté, pour moi c'est simplement que S_1, le signifiant 1 va le rater ce S_2. C'est-à-dire qu'il y a quelque chose là qui fait qu'il ne peut pas l'atteindre, il ne peut pas l'atteindre ce Réel. Et alors justement ce qu'il dit, moi je dis il ne peut pas l'atteindre, ça me vient comme ça, comme expression. Bon lui il dit justement : c'est en tant qu'il est menteur c'est-à-dire qu'il est le moins vrai qu'il atteint un Réel. Mais atteindre le Réel, moi je le comprends, il atteint, moi je comprends il bute sur l'impossible (PCC : oui c'est ça) c'est-à-dire ça me paraît, c'est plus clair pour moi, comme formulation comme ça qu'il bute sur l'impossible, qu'il atteint le Réel, sinon vous auriez pu croire que le Réel… Non, ce qu'il atteint c'est cette dimension d'impossible, en ce sens il atteint le réel, mais évidemment il n'atteint rien dans le Réel, le Réel lui, il ne peut que le rater (PCC : Oui, ça je suis d'accord). Tu es d'accord avec moi ? Ah, ben je suis content.

P.-Ch. Cathelineau — Je suis d'accord mais il me semble que le, enfin j'ai juste une toute petite remarque (VN : Je t'en prie) c'est que le fait qu'il ne rencontre pas le S_2 est lié précisément au trou, à la coupure qu'il y a entre S_1 et S_2 et donc c'est ça qui fait qu'il ne le rencontre pas. Et donc (question inaudible) je dis que c'est le fait que S_1, qu'il y ait une impossibilité entre S_1 et S_2, c'est le trou, qu'il y a entre S_1 et S_2, le trou. Et c'est le trou lui-même qui fait qu'il y a de l'impossible. Enfin moi, c'est comme ça (VN : Oui bien sûr) Et voilà et donc il y a autre chose aussi, une autre remarque, c'est que, c'est paradoxal ce qu'il raconte, il dit c'est le moins vrai, mais le moins vrai c'est le plus réel ; c'est-à-dire celui qui est le moins vrai a une relation directe avec ce qu'il en est du Réel. Et ça explique aussi pourquoi

dans *Le Sinthome* on fasse cette différence entre précisément la vérité et le Réel. Parce que ce qui est en jeu dans le discours du maître c'est précisément le Réel. Enfin je me permets de…(VN : Tu as raison).

M. Bercovici — ?? c'est le Réel parce que le signifiant est mis à la place d'agent. (PCC : exactement).

V. Nusinovici — Tu as raison, la vérité comme il l'a dit, elle est en dérive par rapport…(PCC : Elle est en dérive). Celui qui est menteur, il bute plus directement sur l'impossibilité du Réel, tandis que la vérité évidemment elle prend d'autres chemins. (HR : Est-ce qu'on peut dire que l'écriture…) Mais seulement par contre le discours analytique fait qu'il faut passer par la rainure du dire vrai pour atteindre quelque chose du Réel, là on a réfléchi juste à partir du schéma du discours du maître (PCC : C'est ça) ce n'est pas suffisant (PCC : Non ce n'est pas suffisant, on est d'accord.) Bon vous avez vu, dans l'hypothèse analytique c'est le dire qui secourt. Il y a cette phrase disant, après *Verdrängung* qui est l'effet du discours du maître, il dit ceci : c'est le dit, un dit qui le secourt. Moi je dois dire, tout ce que je me suis dit comme explication, c'est que évidemment il y aura un retour du refoulé, est-ce que c'est retour du refoulé qu'il faut comprendre ? Enfin je vous dis ça sur la pointe des pieds, je ne suis pas du tout sûr. En tout cas, un peu après qu'est-ce qu'il va nous dire ? Alors il va nous dire, voilà, je voudrais commenter ceci, un tout petit peu le déplier.

« Ce qui se dit à partir de l'inconscient participe de l'équivoque [bon très bien, ça on le sait parfaitement], [...] qui est le principe du mot d'esprit [on le sait] : équivalence du son et du sens, voilà au nom de quoi j'ai cru pouvoir avancer que l'inconscient était structuré comme un langage. »

Au passage notez le « j'ai cru pouvoir » qui vous rappelle ce que je vous ai dit tout à l'heure, ce n'est pas que je le sache, et ce qu'il dit à la première leçon : le vrai c'est ce qu'on croit vrai[5]. Il y a quand même cette notion, maintenant ça ne suffit pas de croire, il ne se contente pas bien sûr de croire, n'est-ce pas, parce que la logique là aussi qu'il met à l'œuvre est faite pour ne pas se reposer seulement sur le croire. Mais il y a quand même cette dimension du vrai qui a à voir avec ce qu'on croit. Alors l'équivoque, équivalence du son et du sens, l'équivoque elle fait, si vous voulez, que le son et le sens prennent ponctuellement la même valeur, parce que ordinairement ce qui a toute la valeur pour nous c'est le sens, parce que le signifié, pour nous le signifié il est fixé et c'est ça que, je veux dire dans la discussion courante, nous entendons, le sens, là vous entendez le sens de ce que je vous dis, le signifié de ce que je dis, en plus c'est le signifié lacanien ou à peu près. Mais quand l'équivoque surgit elle fait entendre le signifiant, et qui à ce moment-là a même valeur pour le son et pour le sens et même à un moment plus de valeur pour le son que pour le premier sens mais ça va revenir, il va y avoir dans ce son qui s'est fait entendre nouvellement, on va pouvoir lire, c'est ça finalement la psychanalyse, on va lire autrement dans ce son que selon le signifié qui était fixé pour nous. Et je crois que si vous voulez c'est, pourquoi il dit c'est de là que j'ai cru pouvoir fonder, j'ai cru pouvoir avancer que l'inconscient était structuré comme un langage ? C'est que le déchiffrage analytique, il se fait justement lorsque, lorsqu'on entend, lorsqu'on l'entend, et qu'on le lit autrement. Il n'y a qu'à lire la *Traumdeutung* dont Lacan nous disait que personne ne la lisait, vous n'avez qu'à lire le rêve d'Irma, les associations, la suite des signifiants. Et bien à partir de ce déchiffrage c'est-à-dire d'une lecture autre, Freud dégage ce que c'est que la condensation et le déplacement, que Lacan nomme métaphore et métonymie, c'est-à-dire ce qui organise le langage ; voilà pourquoi à partir de équivoque, pardon équivalence du son et du sens on peut arriver, en en tirant la conséquence qui est une conséquence de déchiffrage, à dire, pour la raison que je vous ai dite, que

l’inconscient est structuré comme un langage et pas comme une langue c'est-à-dire comme un système de signes organisés par métaphore et métonymie, par ces deux coordonnées.

Stéphane Renard — Je voudrais revenir sur ce que vous avez dit un petit peu avant à propos du discours et de l’impossibilité, je voulais savoir si on n’aurait pas quelque chose à tirer du fait que quand il dit, « je veux dire que c’était le discours du Maître qui était le discours le moins vrai », on peut remarquer qu’en position de vérité c’est le sujet de l’inconscient et que donc (VN : Oui en position de vérité mais la vérité…) en position de vérité c’est le sujet de l’inconscient. Donc il nous dit que le discours le moins vrai c’est bien le discours dans lequel le sujet de l’inconscient est placé en position de vérité. Donc que par rapport aux quatre autres termes, quand le sujet de l’inconscient est en position de vérité, c’est là que le discours est le moins vrai (PCC : Parce qu’il est refoulé) parce que c’est un…

P.-Ch. Cathelineau — Il ment parce qu’il est refoulé, à mon avis.

V. Nusinovici — En tout cas, dans cette position-là il ne parle pas dans cette position et donc la vérité ne s’entend pas (PCC : oui, elle est refoulée) il faut le prendre dans ce fil-là (SR : oui) d’ailleurs vous savez bien, vous savez bien (PCC : c’est le problème du refoulement, de la barre)

S. Renard — Non pas tout à fait parce que c’est en terme de sujet de l’inconscient que ça m’intéresse, je voulais savoir s’il n’y avait pas à creuser quelque chose entre l’effet de signifiant qu’il nous proposait tout à l’heure et qui me semble emporter une dimension du désir, dans son projet d’aller plus loin que l’inconscient, qui serait lui l’inconscient porteur du sujet du désir. Et si on n’aurait pas là quelque chose, entre d’un côté l’inconscient freudien avec le sujet du désir et donc le lieu de recel du désir, et plus loin ce que propose Lacan et ce qu’il est en train de nous démontrer, des effets de signifiants qui emporteraient le désir et qui par le discours du maître, il nous le souligne en disant qu’effectivement le sujet de l’inconscient c’est le moins vrai, parce que l’effet de signifiant c’est lui qui emporte le désir. Voilà ce que ça m’inspire.

V. Nusinovici — Je ne sais pas si je vous ai beaucoup suivi mais je crois que c’est un discours dans lequel il y a peu d’effet de signifiant (PCC : ben oui) c’est ça, le reste je n’ai pas suivi toute votre démonstration. Mais le discours scientifique moderne est très près de ce discours-là. Il est constitué comme celui-là. C’est un discours dans lequel vous n’avez pas d’effet de signifiant.

H. Ricard — C'est-à-dire que c’est le S_1 qui est à la place de la vérité quand c’est le S_2 qui est en position d’agent et si c’est le S_1 il n’y a pas de vérité (PCC : Il n’y a pas de vérité) c’est quand même assez flou la fonction de la barre, non mais je veux dire c’est même, il y a plusieurs significations possibles, ce n’est pas toujours le refoulement. Mais dans le cas où le S_2 est dans une position maîtresse, c’est plutôt le S_2 le discours de la science, il l’a dit en tout cas (VN : Oui il l’a dit pour le discours du Maître plutôt) non, il le dit pour la philosophie, mais il ne le dit pas pour le discours de la science.

V. Nusinovici — Si dans *L’Envers de la psychanalyse*, il le dit plusieurs fois je vous assure, je l’ai relu encore…

H. Ricard — En tout cas il a dit beaucoup que c’était le discours universitaire.

V. Nusinovici — Il a tout dit, il a dit qu'au départ il y avait du discours hystérique, donc il a fait tous les chemins.

H. Ricard — Il a fait tous les chemins. Mais je veux dire le S_2 c'est quand même représentatif de ce que, ce qui commande le discours universitaire c'est le S_1 en position de vérité autrement dit taisez-vous, je vous donne le savoir et faites-en ce que vous voulez (VN : oui, oui) c'est comme ça qu'on peut le situer, il me semble. Voilà.

V. Nusinovici — Alors après il y a un peu, un peu inattendu, c'est idiot de dire ça mais voilà, voilà il dit : j'ai lu dans une revue un article de Jean-Claude Milner que j'estime beaucoup qui s'appelle '*Réflexions sur la référence*', et, dit-il, « Ce qui, après la lecture de cet article, est pour moi l'objet d'une interrogation, c'est ceci, c'est le rôle qu'il donne à l'anaphore ». Écoutez, moi je l'ai lu plusieurs fois cet article, je ne suis pas très bon là-dedans. Je suis incapable de vous le résumer, mais je ne crois pas que ce soit très important. Ici Lacan il s'arrête sur un truc, pas de la même façon que Milner, alors qu'est-ce que je peux dire ? Lacan s'intéresse à l'anaphore, vous avez vu, il prend les phrases que Milner cite : "j'ai vu dix lions et toi tu en as vu quinze" ou "j'ai capturé dix [des] lions et toi tu en as capturé quinze" Lacan s'intéresse à un truc, bon je ne pense pas que ce soit très… qu'on ait besoin. Milner lui, il n'avait pas dit la même chose, bien entendu, Milner il avait pointé que dix lions était une référence actuelle 'j'ai vu dix lions', je les ai vus, c'est ça qui l'intéressait, et lions est une référence virtuelle c'est-à-dire qu'elle renvoie au lexique, au dictionnaire, c'est ça qui l'intéressait. Bon moi je crois, je ne suis pas capable d'aller plus loin là-dessus, mais on reste sur ceci, qu'il lit cet article qui s'intéresse à l'anaphore et puis il nous annonce comme ça :

« Il est, je crois, tout à fait saisissant que, dans ce que j'appelle la structure de l'inconscient, il faut éliminer la grammaire. Il ne faut pas éliminer la logique, mais il faut éliminer la grammaire. »

(MD : Ça c'est important) Alors moi je vais essayer un tout petit peu de vous rappeler certains trucs sur ça, mais dans l'immédiat, se demander pourquoi, encore une fois, je vous dis cet article je me suis cassé la tête un peu dessus, mais voilà, il nous dit, il faut éliminer la grammaire et je vous rappellerai après qu'il n'a pas du tout dit ça toujours. Mais ici, s'il le dit à partir d'un article sur la référence, la seule chose que j'ai pu me formuler qui ne va vraiment pas loin, c'est de me dire que ce n'est pas la référence grammaticale qui nous aide à penser ce que c'est que la référence dans l'inconscient. La référence dans l'inconscient, elle se fait au trou, pour parler comme Pierre-Christophe ou ce que Freud appelait l'ombilic du rêve et ce n'est pas la grammaire évidemment qui peut y conduire, c'est tout ce que moi je peux saisir de l'affaire c'est-à-dire pas grand-chose.

P.-Ch. Cathelineau — Est-ce qu'il n'y a pas, je pose la question mais c'est juste pour me remémorer, est-ce qu'il n'y a pas des propos similaires chez Freud dans la *Traumdeutung* ?

V. Nusinovici — Ben chez Freud dans la *Traumdeutung* il y a tout ce qui… c'est-à-dire il élimine toutes les prépositions, toutes les conjonctions, tout ça il les élimine, n'est-ce pas ? (PCC : c'est ça) oui, c'est-à-dire il n'y a pas tout ce qui fait causalité dans l'inconscient, il n'y a pas de 'donc', il n'y a pas de 'mais' (PCC : il n'y a pas de causalité dans l'inconscient, il n'y a pas de ça) mais ici évidemment la grammaire

c’est (PCC : c’est plus large) beaucoup plus vaste que ça, on se demande tout ce qu’il met dans la grammaire.

H. Ricard — Qu’est-ce que c’est la grammaire ? C’est les relations dans le langage ?

V. Nusinovici — C’est même chacun des segments du discours c'est-à-dire il faut bien préciser ce que sont tous les segments du discours, ce que c’est que le groupe nominal, ce que c’est que le verbe, ce que c’est que l’adjectif, elle implique tout ça ; plus toutes les prépositions, plus le temps des verbes, c’est-à-dire tout ce que Lacan avait appelé d’abord le code. Elle implique tout ça la grammaire.

P.-Ch. Cathelineau — Et aussi, et c’est ce qu’il va dire plus loin, la grammaire est une création historique c'est-à-dire qu’on voit bien, d’ailleurs c’est ce qu’il va dire à propos des « *Bigarrures du seigneur des accords* »[6] c’est une création c'est-à-dire le français tel qu’il se parle aujourd’hui, c’est une création (VN : c’est une norme) c’est une norme mais c’est une création du xviii^{e} siècle (VN : c’est une norme) et (VN : du xvii^{e} siècle) du xvii^{e} siècle et cette création, avant cette création du xvii^{e} siècle on a des textes, je pense aux romans par exemple qui sont vraiment, quand on lit François Villon par exemple, on a une espèce de, je ne sais pas comment dire, de (VN : de liberté) de liberté et de baroquisme dans l’énonciation, dans les tournures, et c’est ce qui fait le charme de cette poésie d’ailleurs.

H. Ricard — J’ai juste une remarque à faire sur la grammaire…

J. Périn — Ce n’est pas anti-grammatical et on sait bien que le français actuel existait dès le x^{e} siècle…

H. Ricard — Donc il y avait de la grammaire avant mais ce n’est pas… Il y a un séminaire antérieur…

P.-Ch. Cathelineau — La liberté, la liberté, la grammaire est liée à une décision politique, ça c’est … (JP : là vous allez un peu loin quand même)

H. Ricard — Il y a un séminaire antérieur de Lacan qui s’appelle *La logique du fantasme* je voudrais savoir si…

V. Nusinovici — Mais je vais vous donner les points essentiels que je connais de l’histoire…

H. Ricard — Parce que c’est par rapport au Ça, il définit le Ça par le pas-je et par la grammaire. Voilà.

V. Nusinovici — Je comptais vous dire en quelques mots (HR : excuse-moi) non pas du tout, je vais juste schématiser très rapidement et puis après vous pourrez le discuter, pour vous rappeler les points essentiels. C’est qu’évidemment quand il vous dit Lacan, d’abord première [inaudible ??? 41’19’’], quand vous lisez qu’il faut éliminer la grammaire de la structure de l’inconscient, la première chose que vous faites, c’est que vous vous rappelez Freud, vous dites Freud il y a une grammaire de la pulsion, il y a une grammaire du fantasme, bon alors après vous vous dites qu’est-ce que Lacan a dit là-dessus ? Lacan a dit là-dessus que le sujet de l’inconscient et l’objet ce n’est pas le sujet et l’objet grammatical. Donc il a un peu poussé ça et il a poussé/posé surtout comme dit Hubert en situant les choses comme ça : l’inconscient d’un côté, le Ça de l’autre. Le Ça a toute la structure grammaticale sauf le je. Bon c’est une façon de s’en tirer, je ne sais même pas si ici, je doute qu’ici cette distinction Ça/inconscient soit

encore active dans son texte, on verra à la fin, mais je ne suis pas sûr du tout. (MD : il parle du Ça) oui mais je ne suis pas sûr qu'il l'oppose à l'inconscient. On va arriver à la fin.

M. Darmon — Dans *La logique du fantasme* si.

V. Nusinovici — Non mais je te parle d'ici (MD : il ne s'en souvient pas) ce n'est pas qu'il ne s'en souvient pas mais je ne suis pas sûr qu'il le trouve toujours opératoire.

P.-Ch. Cathelineau — Je peux dire quelque chose ? (VN : oui)

« Je voudrais vous indiquer quelque chose qui est d'un temps où le français [VN : on va y venir] n'avait pas une telle charge de grammaire. »

(VN : on y vient, on y vient) Non mais c'est pour vous dire que l'aspect, il y a une dimension politique dans l'affaire (VN et HR : bien sûr) et que ce qui est en jeu là-dedans c'est le discours du Maître (VN : bien sûr), c'est le S_1 qui vient foutre des règles là où il n'y en avait pas (HR : ce n'est pas la seule, parce que à cause de ces flics il y a eu la littérature classique) mais je ne dis pas, je ne dis pas (HR : Lisez Nietzsche qui admirait beaucoup le classicisme français) je ne dis pas, mais ça…

J. Périn — Il n'y a pas que la dimension politique. Ce qu'on peut dire c'est que les grammairiens, qu'ils soient grecs ou latins, ou occidentaux, sont des gens qui étudiaient les mots et les rapports entre eux et ils avaient une topologie extrêmement simpliste. Il suffit d'ouvrir certains ouvrages, ou même lire certaines phrases du Domaine français, on verra que certains auteurs par rapport à la grammaire se sont beaucoup affranchis. C'est-à-dire qu'ils avaient une autre topologie.

P.-Ch. Cathelineau — Ça va tout à fait dans le sens de ce que je pense.

J. Périn — Sujet, verbe, complément, c'est une topologie extrêmement simpliste. (PCC : aristotélicienne on va dire) Oui, c'est ça. D'autres grammairiens vont s'évader, Damourette et Pichon (PCC : mais oui bien sûr), ils voient ça comme une architecture, la phrase

Transcription Mireille Lacanal-Carlier

Relecture Danielle Bazilier-Richardot

[ils voient ça comme une architecture, la phrase,] alors, leur vocabulaire est impossible mais ils ont voulu abandonner justement ce vocabulaire dont tu parles, dont tu dis qu'il est politique. Il a cet aspect mais il n'y a pas que ça, tu le sais. Donc, ils ont pris des termes qui sont imbuvables mais on voit bien comment ils suivent les mots, comme s'ils étaient des architectes, voient la phrase dans l'espace et prise dans l'espace et c'est pour ça que c'est intéressant…

P.-Ch. Cathelineau — Oui, oui, je suis d'accord.

H. Ricard — Et puis il y a des écrivains qui ont mis la grammaire en l'air. *Les Illuminations* de Rimbaud c'est un beau cours de grammaire.

J. Périn — Mais oui, il y a des écrivains qui ont été obsédés par la grammaire. C'est Flaubert qui, dans sa correspondance, n'arrête pas de parler de grammaire et il y a des écrivains qui se sont foutus entièrement de la grammaire !

P.-Ch. Cathelineau — C'est pour ça que Valentin disait que c'était une norme.

V. Nusinovici — Je ne suis pas le seul, tout le monde dit que c'est une norme.

(Plusieurs personnes interviennent en même temps)

J. Périn — La mise au point est importante.

Julien Maucade — Celui qui se fout de la grammaire, c'est le psychotique aussi.

V. Nusinovici — Ça, ce n'est pas du tout constant ! Il y en a qui sont complètement délirants avec une grammaire… pfft, comme ça !

J. Périn — D'ailleurs chez Joyce, la grammaire aussi est complètement …

V. Nusinovici — Ah, oui ! Dans les textes les plus joyciens qui soient, la grammaire est parfaite.

J. Maucade — On n'a pas tranché que Joyce était psychotique non plus.

V. Nusinovici — Non, on a pris l'exemple à côté. Tu sais bien justement que je n'aime pas m'arrêter sur ce truc-là …

M. Darmon — Arthaud, par exemple …

H. Ricard — Arthaud, oui …

M. Darmon — Arthaud, il a une grammaire rigoureuse.

P.-Ch. Cathelineau — Rigoureuse, oui, absolument !

M. Darmon — Mais on peut se demander plus généralement si l'inconscient ne se manifesterait pas aussi par des effets grammaticaux ?

J. Périn — Oui !

H. Ricard — Pourquoi pas !

V. Nusinovici — Je vous rappelle les trucs et puis après tu développes ça si tu veux, non ? Je voulais quand même vous rappeler ça parce que je crois que chez Lacan ce n'est pas du tout une affaire simple

pour lui. Je vous ai dit d'abord ces choses qu'il dit dans *La Logique du fantasme*, hein, bon, voilà, ce n'est pas … Je vous ai dit ça, mais dans *Ou pire*, par exemple… dans *Ou pire* ou dans *Le savoir du Psychanalyste*, il dit : l'inconscient a d'abord à faire avec la grammaire et puis la répétition[7]. D'abord à faire avec la grammaire, alors, on se demande … moi, je l'ai lu longtemps en me disant qu'il y a une grammaire de l'inconscient. Après, je me suis dit, il doit passer par la grammaire peut-être. C'est autre chose. Ce n'est pas facile de savoir ce que veut dire la phrase. Et, dans *Encore*, il indique bien combien la jouissance est prise, est mise en place par la grammaire. La jouissance, évidemment, c'est d'abord la jouissance telle qu'elle est mise en place par l'inconscient. Dans *L'Étourdit*, il est question des équivoques grammaticales qui semblent bien avoir affaire avec l'inconscient.

Maya Mallet — Il oppose au structuralisme la structure de la langue avec une grammaire générative, avec la syntaxe … (inaudible)

V. Nusinovici — C'est vrai, oui ! Tu veux dire quelque chose ?

Michel Jeanvoine — Oui, c'est la question de l'inconscient et de la grammaire. Ecoute, Lacan a travaillé très tôt donc la question de Schreber. Il a lu Schreber pour nous dire quoi ? Nous rappeler quoi ? Comment la phrase avait valeur d'unité signifiante !

V. Nusinovici — Oui, bien sûr !

M. Jeanvoine — Ben oui, bien sûr ! Non ! (VN : Significative !) Signifiante. C'est essentiel puisqu'il vient nous parler, dans ses commentaires sur Schreber, des phrases interrompues de Schreber… et on voit bien comment, dans la phrase interrompue, le boulot ou la manière dont justement Schreber est absolument commandé par quelque chose, la question du signifiant à travers la phrase, puisqu'il est obligé de conclure, ce que la première partie xénopathique lui impose, il est obligé de terminer la phrase. Donc, on voit bien qu'il a affaire, là, à la question du signifiant d'emblée, à travers quoi, eh bien la phrase. La phrase ça a quand même à voir avec la grammaire !

V. Nusinovici — Ben oui ! Mais toute la difficulté, c'est quoi ? C'est que l'inconscient va forcément passer à travers des phrases. Quand il se demande s'il y a une grammaire de l'inconscient, que bien sûr ce qu'on repèrera d'inconscient aura toujours affaire avec la grammaire mais est-ce qu'il y a une grammaire de l'inconscient ? Et ce que je voulais vous dire à la fin, si vous vous en souvenez, c'est que notre Séminaire d'hiver de 2010 qui était sur le rêve, il avait comme gros titre : 'Grammaire de l'inconscient' dessous et l'argument disait ceci : « parler d'établir éventuellement la grammaire de l'inconscient. » Il en a été fort peu question dans les interventions. Il en a été un peu question mais deux fois, par deux fois, Melman a plutôt penché sur le fait qu'il n'y a pas de grammaire de l'inconscient parce que la grammaire… mais je ne suis pas sûr que ce soit définitivement tranché parce que qui sait qui… Mais, en tout cas il a pris le parti radical, il a dit, la grammaire, elle est du côté du phallus, du côté de la norme, ce n'est pas du côté de l'inconscient. Est-ce que ça règle tout ? Moi, je me suis demandé aujourd'hui, en travaillant ça, je me suis dit : mais par exemple, les phrases, les ordres et les contre-ordres du névrosé obsessionnel qui semblent bien venir de l'inconscient, enfin, c'est ce que l'on soutient toujours ! C'est-à-dire l'impératif et le contre-ordre en retour en infinitif, on dirait bien… Je ne pense pas du tout que la question soit close. Vous voyez comment je vous ai montré le cheminement. Alors, ici …

M. Darmon — Est-ce qu'il ne faut pas reprendre cette distinction dans *La logique du fantasme* entre un inconscient purement littéral …

V. Nusinovici — Oui, elle est commode.

M. Darmon — … et puis le Ça où on met tout le reste ?

V. Nusinovici — Elle est très commode mais je me demande si elle ne l'est pas trop ? Moi, personnellement, j'ai l'impression que c'est un tour de passe-passe, je vous le dis comme ça, je ne crois pas du tout que ce soit une affaire tranchée définitivement. C'était très commode avec le quadrangle, on avait les différents mouvements mais est-ce que, vraiment, on peut s'appuyer là-dessus ? Est-ce que ça règle la question ? Enfin, bon ! Ecoutez, je laisse comme ça parce que c'est… en tout cas, voyez…

H. Ricard — C'est une étape sérieuse quand même …

V. Nusinovici — Ah, oui ! C'est un gros travail …

M. Darmon — Il nous parle du Ça. Je crois qu'il inscrit le Ça comme le grand Autre.

V. Nusinovici — Ici, oui ! On va y venir … c'est pour ça que je ne suis pas sûr …

H. Ricard — Oui, mais, là, ce qu'il dit du Ça, c'est presque caricatural ! (VN : Oui) Ça va de soi qu'il n'a rien à foutre avec ce Ça de la fin de la leçon.

V. Nusinovici — Ah, non ! Non ! On va y venir ! Attends, on va y venir ! Alors, il y a *Les Bigarrures* après, bon ! Non, d'abord il y a ceci : « Dans le français, il y a trop de grammaire ». Bon, vous l'avez dit Pierre-Christophe, il y en a trop surtout à partir du xvii^{e} siècle bien sûr. « Dans l'allemand, il y en a encore plus. Dans l'anglais, il y en a une autre, mais en quelque sorte implicite ». Moi, je me suis posé la question – il va y en avoir qui sont meilleurs que moi – et ça rejoint ce que vous avez dit tout à l'heure : est-ce que implicite – l'anglais est manifestement plus proche d'une structure, l'adjectif il est toujours à la même place, le pronom réfléchi aussi à la même place et ainsi de suite… – est-ce que c'est ça la structure implicite ? Je n'en suis pas sûr ! Enfin, lui, il le dit comme ça … En tout cas, il continue après sur …

H. Ricard — Est-ce que ça ne fait pas référence à ce qu'on appelle le côté idiomatique de l'anglais ?

P.-Ch. Cathelineau — Oui, c'est ça !

H. Ricard — C'est-à-dire que si on se met à parler anglais à partir de nos structures françaises, ils se mettent à rigoler tout de suite. Moi, j'avais ça en Khâgne, je me souviens, c'était affreux de faire des dissertations en anglais. Je ne faisais pas de faute mais on me disait : ce n'est pas de l'anglais !

Plusieurs personnes interviennent en même temps : mais dans toutes les langues !

H. Ricard — Ah, mais non, parce qu'en allemand, ça n'arrive pas ! En allemand, vous avez des structures beaucoup plus déterminées, ce n'est pas …

J. Périn — Ionesco a écrit son théâtre comme ça. Je crois qu'il apprenait de l'anglais comme ça, dans un livre il me semble, et il a repris tout ça dans *La cantatrice chauve* et d'autres pièces. C'est-à-dire qu'il est parti – il l'a dit – il est parti des petits manuels grammaticaux. Ça donne …

V. Nusinovici — My tailor is rich !

J. Périn — Hein ?

V. Nusinovici — My tailor is rich !

J. Périn — Ça donne ce côté absurde et drôle aussi. Donc, c'est une langue entièrement fabriquée chez Ionesco et la pièce continue de se jouer [brouhaha] ça a un charme énigmatique. C'est ça. Il est parti comme ça des règles de grammaire.

Benoît Fliche — Il y a ambiguïté sur le sens du mot grammaire. Il n'y a pas de langue qui existe sans grammaire. (VN : Bien sûr) Bon ! Ensuite, la fonction politique de la grammaire, c'est exact. La langue française est une fonction, est une langue à fort taux, comme on dit, de grammaticalité et ce fort taux de grammaticalité vient de la construction de l'État, de la centralisation, de la nécessité pour les rois de France qui étaient faibles de rassembler le peuple, de faire parler la langue dite française qui n'a strictement rien à voir avec la région de France. Ça, c'est le taux de grammaticalité, si vous voulez. C'est la grammaire comme norme en tant qu'elle est prise en compte par l'Académie Française mais avant, effectivement, par les rhétoriqueurs, par un certain nombre de personnes. Ce sont les normes telles qu'elles sont imposées pour le – entre guillemets – « bien dire ». Cela dit, il est impossible de dire dans n'importe quelle langue, vraiment dans n'importe quelle langue, sans une grammaire. Alors, moi je veux bien mais cette sorte de grammaire implicite de l'anglais, ce sont des choses … je dirai… On dit en anglais il n'y a pas de grammaire, ça n'est pas exact ! Il y a des traités de grammaire anglaise qui sont extrêmement cossus, consistants. Simplement les anglais, quand vous les interrogez spontanément dans la rue, ne peuvent pas vous faire, comme en français, pourquoi sur événement qu'on prononce "è" accent grave, comme Chevènement, eh bien ça ne s'écrit pas comme Chevènement, il faut deux accents aigus parce qu'on a toute une théorie dessus qu'on a apprise à l'école parce que ça fait partie de "l'héritage républicain" – entre guillemets. Alors, je crois qu'il y a deux sortes de grammaire : il y a cette grammaire, enfin je dirai, la norme grammaticale qui est imposée, qui est contrôlée. Il faut vraiment beaucoup s'agiter pour faire bouger l'orthographe ! La réforme de l'orthographe, il y a quelques années, c'est une histoire monstrueuse pour changer quelques accents : Chevènement- Événement, par exemple. Et puis, vous avez le fait qu'on ne peut pas s'exprimer – comme vous l'avez très bien dit – l'inconscient ou tout ce qu'on veut, rien ne se repère sans grammaire. Si on est en dehors de la parole, on peut repérer ce qu'on veut mais on n'a même plus de structure …

P.-Ch. Cathelineau — Oui, mais je suis d'accord. (VN : Bien sûr !) C'est le problème effectivement de ce que vous dites, de l'importance de la grammaire dans la langue. C'est l'importance. Ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de grammaire.

B. Fliche — Ben oui, forcément il y a une grammaire.

V. Nusinovici — Alors, *Les bigarrures et touches*. Le vrai titre c'est *Les Bigarrures et touches du Seigneur des accords*. C'est un bouquin que je n'ai jamais lu mais j'ai regardé un peu, comme certains d'entre vous, sur internet, quelques trucs là-dessus. (HR : on l'a sur Gallica très facilement) Alors, pour ceux qui ne le sauraient pas, c'est un avocat du barreau d'Amiens, je crois, qui s'appelait Etienne Tabourot qui a écrit ça. Il y a eu dix-sept éditions, je crois, ou dix-neuf éditions de 1582 à 1628. Remy de Gourmont l'avait qualifié de « manuel à l'usage des poètes excentriques si nombreux pour ce siècle ». En fait, il y a vingt-deux chapitres, chacun traitant d'une forme de jeux de langage, vous avez les équivoques, les contrepèteries, les rébus, les machins, vous en avez tant que vous voulez et, dit-on, vous voyez, c'est vraiment un bon livre puisque ça va de la grivoiserie à l'érudition et au blasphème. Donc, vraiment, on ne peut pas faire mieux. Lacan, il est quand même très amusant quand il dit : « Et il est saisissant parce qu'il semble tout le temps jouer sur l'inconscient, ce qui tout de même est curieux, étant donné qu'il n'en avait aucune espèce d'idée… » Enfin ! Je veux dire, vraiment, il continue la plaisanterie quand même, comme s'il y avait besoin d'avoir … Quoi ?

H. Ricard — C'est vrai ! On entend un type qui n'est pas justement dans les cadres traditionnels du discours littéraire. Je n'en ai lu qu'une heure avant d'arriver, je dois dire que le repérage des équivoques par exemple, c'est saisissant ! Il ne s'intéresse pas justement tellement à la grammaire, il s'intéresse aux effets de sens et ça, c'est vraiment rare ! Enfin, je n'avais pas encore regardé ce truc et je n'en croyais pas mes yeux ou mes oreilles.

B. Fliche — Ce n'est pas un grammairien, ce n'est pas son métier …

V. Nusinovici — Mais non. Ce sont des jeux de langage.

H. Ricard — C'est un poète qui théorise sur le langage et c'est très étonnant comme texte.

V. Nusinovici — Alors, Lacan dit ensuite – je trouve ça très intéressant – « Comment arriver à saisir, à dire cette sorte de flou qui est en somme l'usage ? Et comment préciser la façon dont, dans ce flou, se spécifie l'inconscient qui est toujours individuel ? » L'usage, cette sorte de flou, c'est une sorte de flou à mon sens parce qu'il déborde la norme de la grammaire. Il y a toujours un petit débordement de la norme et ce qui est amusant c'est que – vous savez comment s'appelle le Grevisse ? Il s'appelle "*Le bon usage*" et il est sous-titré "*Grammaire française*" – c'est-à-dire qu'il y a toujours quelqu'un pour vous ramener dans un bon usage qui est la grammaire. C'est ce mouvement normal qui est de déborder la grammaire ou l'usage antérieur pour un nouvel usage qui sera… je veux dire qui deviendra de nouveau conservateur. Ça, c'est le travail de la langue, c'est-à-dire du locuteur et Lacan dit : comment, là-dedans spécifier ce qui serait l'inconscient individuel ? Bon, c'est vrai que – comment dire ? – je ne sais pas s'il est tellement difficile de spécifier, je ne sais pas si c'est vraiment un très gros problème, quand l'usage bouge un peu, on se rend bien compte, enfin peut-être que les premières fois qu'on entend un nouvel usage, on se dit que c'est l'inconscient de celui-là qui a parlé, c'est possible, et puis des fois on se rend compte, on interroge les autres, on dit : mais, ça, tout le monde le dit ! Ça arrive souvent surtout quand on est un peu vieux, je me rappelle de ça, tout le monde le dit régulièrement. Bon !

P.-Ch. Cathelineau — Il y a juste une anecdote, il y a un terme en banlieue pour dire les parents, le père ou … et c'est un terme de vieux français : le daron.

V. Nusinovici — Oh ! Ça c'est vieux quand même ! C'est revenu ? C'est revenu maintenant ?

P.-Ch. Cathelineau — Mais, bien sûr

V. Nusinovici — Ah, ben, ils sont bien ...

P.-Ch. Cathelineau — Et donc, on voit comment la langue se crée à partir de…

J. Périn — Le daron et la daronne.

P.-Ch. Cathelineau — comment la langue se crée en reprenant des termes de vieux français. C'est extraordinaire, ça !

V. Nusinovici — Tu en as beaucoup d'exemples ? (PCC : Ben, là, je te donne cet exemple) Non mais tu en as beaucoup ? Moi, j'aimerais qu'il y en ait plus, mais je ne suis pas sûr qu'il y en ait beaucoup plus. (Brouhaha) De retrouver un terme ancien qui ressurgit, retrouver un mot qui a disparu…

P.-Ch. Cathelineau — En tout cas, il y a de la création permanente dans l'usage.

V. Nusinovici — Ah, oui, ça oui !

B. Fliche — Ce n'est pas de la grammaire, c'est du lexique !

P.-Ch. Cathelineau — Mais le lexique se crée à partir d'un lexique très ancien.

H. Ricard — Il y a des suffixes et des préfixes. C'est des articulations grammaticales, ce n'est pas purement sémantique, le préfixe et le suffixe.

B. Fliche — Dire lourd ou dire relou, ça c'est du lexique. Ça n'est pas de la grammaire, c'est une transformation selon un [? 1h00'05''] bien sûr, mais ça n'est pas de la grammaire. La grammaire c'est un jeu d'associations.

P.-Ch. Cathelineau — Oui mais quand on parle verlan, on fait de la grammaire.

B. Fliche — On fait de la grammaire verlan, c'est exact !

V. Nusinovici — Mais le lexique, il comporte *lex*, donc il doit bien appartenir à la grammaire (rires-brouhaha). La grammaire, elle est sous l'autorité de la *lex*.

B. Fliche — Sauf que l'une est grecque et l'autre est romaine ! (rires)

V. Nusinovici — Ça ne fait rien. C'est un empire réunifié après. (brouhaha)

J. Périn — C'est lié aux armées la grammaire aussi, à la disposition des …

V. Nusinovici — Bon, après, Lacan fait une espèce de petit passage comme ça qui est de dire : le langage, c'est évidemment toujours mis à plat … Pardon, excuse-moi ...

J. Périn — Non, je disais qu'une des origines aussi de la grammaire c'est la tactique de guerre, c'est-à-dire de disposer les soldats par rapport à l'ennemi. Donc, par la grammaire, quelque part, on se protège d'un ennemi, d'un objet qui ne doit pas pénétrer ou qu'on doit repousser sans arrêt. Flaubert a été très sensible à ça dans *Salammbô* par exemple. On dit *Salammbô* c'est un truc comme ça … mais pas du tout ! Flaubert était obsédé par la grammaire et je crois que ce qu'il a senti, c'est ça, c'est que c'était des mouvements de troupes. De même que le contrat, les pactes sont d'origine militaire aussi. Quand on a décidé d'arrêter de se tuer, on va faire un pacte. Donc, il y a ça aussi, cette origine militaire de ces institutions-là (VN : eh bien, merci !), institutions grammaticales.

H. Ricard — Il y a eu Corneille et Racine…

J. Périn — *Salammbô*, c'est très intéressant, il faut le lire sous cet angle.

V. Nusinovici — Après, Lacan fait une petite transition comme ça, il dit : « Le langage, c'est toujours mis à plat ». Donc, il le rapproche de son nœud mis à plat. Bon ! Et puis il y a un petit passage où il dit, voilà :

« Et je dirais […] que pour ce qui est du Réel, on veut l'identifier à la matière – je proposerais plutôt de l'écrire comme ça : "l'âme à tiers". Ce serait comme ça une façon plus sérieuse de se référer à ce quelque chose à quoi nous avons affaire […] ».

Alors, on en discutait là tout à l'heure avec Pierre-Christophe… Lacan, on lui dit : il y en a qui veulent référer le Réel à la matière, ce qui évidemment ne tient pas du tout la route pour le Réel lacanien et, du coup, il joue sur la matière pour écrire « l'âme à tiers » et Pierre-Christophe fait remarquer à très juste titre que l'âme, là, on peut l'entendre comme l'âme du tore et donc, là, on reste dans le lacanisme. Moi, j'étais plus sensible au fait que, comme Lacan critique ce genre de matérialisme-là en faisant valoir cette dimension quasiment religieuse, j'avais l'impression que la matière, c'était plutôt un peu une critique mais, enfin… bon ! Je me rallierai plutôt finalement à ce que dit …

H. Ricard — Ça peut être les deux.

P.-Ch. Cathelineau — Ça peut être l'équivoque.

V. Nusinovici — Ça peut être les deux. Ça peut être l'équivoque. En tout cas, ça n'a pas beaucoup …

H. Ricard — C'est très humoristique parce que les matérialistes en général, l'âme ce n'est pas leur truc, donc …

V. Nusinovici — C'est humoristique !

P.-Ch. Cathelineau — Je pense que c'est les deux.

V. Nusinovici — Oui, c'est les deux. Tu dis que ce n'est pas leur truc mais, lui, il fait valoir que c'est leur truc, alors que eux, ils préfèrent que ce soit … bon ! En tout cas, il y a une référence après à Peirce. La

référence à Peirce, comment dire ? On a l'impression qu'elle va de soi puisqu'il s'agit de soutenir la ternarité et que Peirce réfère la référence à la ternarité. Vous vous rappelez, ou vous ne vous rappelez pas, vous savez qu'il y a un triangle dit sémiotique et qu'il y a ces trois termes : le signe ou representamen – parce qu'il y a un étagement, il y a le premier niveau, la secondéité et la tiercéité – c'est un premier niveau qui entretient avec un second, qui est son objet, une relation triadique. Il entretient avec le second une relation triadique, vous voyez, c'est ça qui est quand même très spécifique de Peirce, relation triadique car il détermine un troisième qu'il appelle l'interprétant, [qui va *ou* à] entretenir avec son objet la même relation. Bon, bien sûr vous pouvez lire Peirce, c'est bien, mais pour ceux qui lisent le Séminaire, à la fin de *Ou pire* il y avait un long exposé de Récanati et puis il l'a repris ensuite sur … vous avez les dessins et il dit des choses simples, qu'on trouve dans des écrits sur le site. En fait, c'est même plus que ternaire, c'est quaternaire, c'est-à-dire qu'il y a aussi ce qu'il appelle le ground, le fondement du representamen parce que « le representamen ne tient pas lieu de l'objet sous tout rapport » dit Peirce mais par référence à une sorte d'idée qu'il appelle le ground. Et moi, je me suis excité un bon moment parce que c'est le niveau de la grammaire spéculative et j'ai cherché s'il y avait un lien entre cette grammaire spéculative de Peirce et le débat, là, sur la grammaire. Finalement, je ne crois pas. En tout cas, j'ai laissé tomber, je ne crois pas, j'ai un peu fouillé les textes mais je ne crois pas et puis de toute façon, ça n'a pas beaucoup d'importance…

H. Ricard — Oh, si, ça en a parce que Peirce, c'est vraiment un précurseur de Lacan...

V. Nusinovici — Non, je me suis mal exprimé. Je veux dire que sur le terme de grammaire, par rapport à la discussion qu'on avait avant, c'est ça que je veux dire juste. Ah, non, Peirce, c'est très important pour Lacan. C'est très important pour des tas de penseurs, pour des tas de théoriciens, ça c'est sûr ! C'est extrêmement important. Mais, ici, il ne nous dit pas grand-chose. Je veux dire, il s'en sert pour …

M. Darmon — Ben, c'est la logique de la relation, c'est quelque chose de plus général que le representamen. Il y a une note que j'avais faite dans *Le Sinthome* où il est question de ça, (VN : Oui, oui) c'est-à-dire que Peirce montre qu'il faut établir des relations non pas binaires mais tertiaires pour pouvoir étendre une logique comme ça en réseaux, pour mettre en relation différentes choses et puis pour pouvoir construire. On ne peut pas construire un réseau avec des relations binaires, il faut au moins des relations tertiaires.

V. Nusinovici — Tout à fait. Bon, alors après, on va le savoir l'objet du suspens ! Qu'est-ce qui fait qu'il a été terrorisé ? Il va le reprendre en plusieurs fois. Si vous l'avez lu …enfin, je vous le dis, l'objet qui l'a terrorisé, qui est dans la Collection *Philosophie en effet*, qui est ressorti après, en poche, en *Champ Flammarion*, c'est le livre de Nicolas Abraham et de Torök qui s'appelle *Le verbier de l'homme aux loups*. Ça, ça l'a terrorisé. Je vais vous donner quand même quelques éléments, pour ceux qui ne l'ont pas lu – moi, je ne l'avais jamais ouvert – et donc vous allez peut-être tout de suite sentir le caractère effectivement … pourquoi Lacan dit que c'est terrorisant ! Alors, je vous ai choisi quelques lignes sur – c'est un travail d'années et damné sur le texte de *l'Homme aux loups*, en tenant compte du fait qu'il avait eu une Nanou anglaise ; il est russophone, il passe évidemment par l'allemand pour faire son analyse avec Freud mais il a aussi l'anglais derrière et, donc, ils ont travaillé tout ça et ce qui est assez amusant, c'est qu'ils parlent d'écoute. Ils travaillent sur du texte mais ils parlent d'écoute. Alors, je vous lis ça quand même. Là, c'est un chapitre sur l'interprétation du rêve. Ils rappellent :

« Vers l'âge de quatre-cinq ans […] notre patient devait disposer au moins des rudiments de la langue anglaise ; ce qui est confirmé à propos d'Elisabeth, la nurse suivante : elle lui lisait des contes d'enfant en anglais. Il est dès lors plausible de rechercher ces éléments verbaux étrangers dans le matériel onirique précoce. Retracer ici tous les chemins associatifs parcourus – par nous – jusqu'à obtenir la traduction [*une des traductions !*] de l'ensemble du texte, telle n'est pas notre ambition. De fait, la présente tentative résulte d'une longue élaboration, englobant tous les rêves, symptômes et tics verbaux […], et il ne saurait être question de restituer, même partiellement tout le travail de décryptage accompli au long des années. Ce qui nous paraît indispensable, au contraire, c'est de redire en quelques mots [*en quelques mots, ça fera quand même pas mal de pages, en quelques mots*] comment l'expression "je rêvais" [*tenez-vous bien !*] est devenue, une fois décryptée, la phrase surprenante que voici : "le témoin, c'est le fils". »

(Grand silence)

Tout le monde est par terre, hein ! En tout cas, évidemment … c'est-à-dire traduction – et ils le disent eux-mêmes – traduction et ils ont traduit « je rêvais », c'est arrivé après des années à « le témoin, c'est le fils » ! Alors, je vais vous donner juste un petit bout de …, je ne vais pas vous lire tout le truc, mais comment ils procèdent par exemple. Juste un tout petit fragment. Par exemple, le Wolfman dit « fenêtre ». En russe, fenêtre c'est okno, il fallait comprendre « œil », soit oko. C'est amusant pour nous parce que j'ai envie de dire lacaniennement : ok ! C'est un fonctionnement qui est correct : du signifiant au signifiant. Mais, tout de suite, « fenêtre » c'est window ! Après, je ne vous parle pas de White Sunday etc., de White sister etc. Et puis, ils feuillettent le lexique russe et ils tombent sur otchevidno : « … plus loin, otchevidno : "manifestement", et le terme figure d'ailleurs également dans le rêve. Otche-window ! – otchevitno – otche-window puisqu'ils avaient traduit window. Voilà qui commence à parler ! Il existe donc "manifestement", dirons-nous, un rapport entre otche et window … ».

Voilà comment ça fonctionne, si vous voulez. Au fond, la question c'est que c'est une traduction, c'est un travail de traduction. Ils disent décryptage mais décryptage qui va vers traduction. Nous, quand on dit déchiffrage, à la suite de Lacan, ce n'est jamais traduction et ça va du sens vers un certain non-sens. Or, ici, c'est exactement la démarche inverse. Par exemple, Derrida – parce que si vous avez lu, vous avez vu qu'il parle de la « fervente préface de Derrida » - et Derrida le dit bien, il dit : c'est une opération de traduction « de ce vaste espace anasémique ». Alors, c'est exactement la démarche contraire. Ici, ils disent aussi, Abraham, qu'il s'agit d'aller vers – écoutez bien – vers l'unité primitive anté-symbolique dont la rupture a occasionné l'inconscient. C'est-à-dire qu'il y a un grand Un premier. Si vous avez lu Lacan en général mais en particulier le séminaire XI, vous savez que c'est exactement le contraire de sa démarche. Il n'y a pas de Un premier.

Dans un autre texte, il y a d'autres textes – enfin, moi j'avais dans un coin, depuis longtemps, *L'écorce et le noyau* – et il y a un texte d'Abraham sur *Thalassa*. Abraham s'est toqué évidemment de Ferenczi[8] et il dit : il s'agit de symbolifier l'anasémie en remontant à ses origines anté-primordiales, c'est-à-dire de fonder une archi-psychanalyse. Vous voyez qu'évidemment, Derrida, avec son archi-écriture a dû se sentir tout de suite éminemment concerné !

Alors, franchement, pourquoi Lacan se sent responsable de cette affaire, comme il dit : « j'aurais pas dû lâcher l'affaire des signifiants » ? C'est du cinoche ! Franchement, il n'y a aucune raison de se sentir responsable de quoique ce soit… encore que, j'ai trouvé que Madame Török après, plus tard, a écrit que Abraham avait ouvert – c'est ce qu'ils espèrent peut-être ? – une troisième voie entre freudiens et lacaniens. Mais, pour nous, ça fait franchement très très peu lacanien !

Je vais vous dire aussi ça qui est quand même assez… enfin, je trouve. Abraham, il était quand même prédisposé, il était très prédisposé parce qu'il avait un père qui était rabbin et, en plus, imprimeur. Ça fait beaucoup quand même ! Il y a vraiment de quoi… et alors, vous avez vu, ici, Lacan dit : je pense que Derrida, pour être excité comme ça, devait être en analyse avec l'un des deux. Derrida a dit que ce n'était pas vrai et il a souligné que Lacan ne savait pas qu'Abraham venait de mourir de toute façon. Enfin, vous voyez tout ça… la postérité…

H. Ricard — Mais la femme de Derrida, dans cette affaire…

M. Bercovici — Non, c'est Derrida qui connaissait Abraham depuis très longtemps, ils se sont rencontrés à Cerisy (VN : il connaissait Abraham) et ils se sont justement… ils ont échangé un intérêt très fort pour les traces justement (VN : Mais, oui, pour les traces, bien sûr !) et tout l'aspect traumatique derrière l'effacement des traces etc. (VN : Mais oui, bien sûr !)

H. Ricard — Mais est-ce que la femme de Derrida n'était pas analyste ? Enfin, tout le monde le disait, à l'époque.

V. Nusinovici — Quelle femme de Derrida ?

M. Bercovici —Si, elle était psychanalyste mais ce n'était pas un ami de la femme de Derrida. C'est un ami de Derrida.

H. Ricard — Ce n'est pas très intéressant…

Plusieurs personnes interviennent en même temps…

J. Maucade — Ce n'est pas d'une psychanalyse dont il parlait…

V. Nusinovici — Ah, eh bien il dit ! Il dit aussi : je ne sais pas. Si, il dit : « je le crois en analyse » ! Bon, écoutez…

Je voulais encore dire deux-trois points…

M. Bercovici — Mais, c'est quand même intéressant, ça aussi, cette histoire de traces et de traumatisme parce que c'est toute l'Ecole de Ferenczi…

V. Nusinovici — Oh, ben, c'est très… Bien sûr !

M. Bercovici — … qui toujours est rejetée par une psychanalyse qui se veut traditionnelle.

V. Nusinovici — Non seulement traditionnelle mais même lacanienne qui n'est pas traditionnelle… Oui mais vous avez raison, il ne faut sûrement pas la rejeter comme ça ! Sûrement pas ! Mais bien sûr !

M. Bercovici — Chez Abraham il y a des choses intéressantes, qui intéressent aussi le séminaire de cette année, c'est l'intérieur et l'extérieur avec toute l'incorporation… (inaudible).

V. Nusinovici — Mais bien sûr qu'il y a forcément des choses…

M. Bercovici — Et c'est vrai qu'ils vont très loin, là, dans ce texte qui n'est pas très bon. C'est vrai qu'ils vont trop loin dans le…

H. Ricard — C'est du délire !

M. Bercovici — Voilà ! Par contre la préface de Derrida est très intéressante parce que Derrida est un excellent lecteur, il a très très bien lu ce texte…

V. Nusinovici — Mais tout est intéressant !

On va finir sur le mot délire, il faut qu'on termine sur le mot délire, parce que c'est un des mots – il faut qu'on en discute deux minutes – c'est un des mots cruciaux du texte et il n'est pas à prendre dans un seul sens. C'est une des choses les plus intéressantes de cette leçon-là mais je voudrais encore … un point par exemple, sur lequel je vais dire comment je l'ai compris – mais il y a ici des gens qui sont bien plus compétents que moi et qui me corrigeront – voilà, quand il dit : « La psychanalyse [...] n'est pas une science [...] C'est un délire scientifique [...] » – vous vous souvenez – et puis cette phrase : « C'est une science qui a d'autant moins de chance de mûrir qu'elle est antinomique. » Alors, moi, j'ai essayé de comprendre, vous me direz si c'est juste ou pas. Antinomique, j'ai essayé de le comprendre comme ça : si la psychanalyse est une science antinomique, elle mettrait à son fondement l'antinomie, en particulier le paradoxe qu'on représente comme le paradoxe du menteur, c'est-à-dire celui qui n'est pas vraiment un paradoxe pour Lacan parce qu'au fond, il tient au fait que le signifiant est différent de lui-même, que l'énoncé est différent de l'énonciation, elle le met à son fondement, c'est-à-dire que c'est la marque même du sujet de l'inconscient, alors que la science suture cette antinomie. J'ai pensé que c'est ça que voulait dire que c'est une science antinomique et c'est pour ça qu'elle a d'autant moins de chance de mûrir comme science. Je ne sais pas si vous êtes d'accord ?

On peut terminer sur ceci, il fait un saut, il arrive sur Groddeck à la fin. Je crois qu'il y a un fil. Le fil c'est Abraham-Ferenczi, Ferenczi-Groddeck, Ferenczi Groddeck très proches. Vous avez, ici, ce Nicolas Abraham – il ne s'agit pas de Karl Abraham – il s'agit de l'Abraham de ce texte-là. Il ne faut pas confondre. Son départ, c'est sur Ferenczi, c'est un texte d'un enthousiasme formidable sur *Thalassa*. Il a écrit ça sur Imre Hermann qui a intéressé Lacan quand il faisait de la topologie aussi. C'est des trucs qu'on devrait vraiment travailler. Pourquoi ? Parce qu'ils n'avaient pas peur d'être cinglés ! C'est vrai que nous, on a sûrement trop peur d'être cinglé et, à la fin, Lacan nous dit qu'on ne devrait pas ! Il nous dit : oh, je n'aime pas tellement Groddeck, ce Groddeck qui pensait que le Ça c'était ce qui nous vivait. Effectivement, c'est ce que Groddeck dit au début du *Livre du Ça*. Il dit que l'homme est vécu par quelque chose d'inconnu, qu'il existe en lui un Ça, une sorte de phénomène qui préside à ce qu'il fait. Bon ! Alors, Lacan dit mais pourquoi est-ce qu'il parle de cette sorte d'unité ? Le Ça, c'est ce que j'ai désigné du nom

du grand A et donc il est bien évident que le Ça dialogue ; mais tout de suite, il va retourner les choses, c'est-à-dire que c'est un dialogue qui n'en est pas un puisqu'on ne fait qu'aboyer, dit-il, après la Chose, c'est-à-dire ce qu'il appelle l'âme-à-tiers ou la Chose, c'est-à-dire ce qui ne répond jamais, c'est-à-dire qu'en définitive on parle tout seul. C'est ce qu'il avait dit avant. Plus loin il dira que l'Un parle tout seul. Je ne vais pas reprendre le même débat mais ce n'est pas la même chose, pour moi, que la parole imposée. Ce n'est pas la même chose. Ça ne veut pas dire que la parole imposée ne part pas de là. Dans certains cas, elle part de là. C'est-à-dire qu'il y a parole imposée à partir de là mais selon des modalités qui ne sont pas les mêmes chez tout le monde. C'est ça que je voudrais dire.

Mais je voudrais finir là-dessus c'est, qu'au fond, il dit à la fin :

« C'est bien en quoi j'ai pointé, comme Freud d'ailleurs, qu'il n'y avait pas à y regarder de si près pour ce qui est de la psychanalyse, et que, entre folie et débilité mentale, nous n'avons que le choix. »

Alors, vous voyez, d'un côté il va traiter de délire ce texte et c'est plutôt péjoratif mais, en même temps, il dit que la psychanalyse est un délire ! C'est-à-dire qu'au fond toute la psychanalyse en général c'est un délire et nous n'avons que le choix entre la débilité, la débilité c'est ce qui fait que nous ne pouvons pas savoir y faire avec ce qui nous habite et le délire qui risque d'être que si nous faisons avec ce qui nous habite, nous risquons d'être délirants ! La question qu'on est obligé de se poser à la fin c'est : qu'est-ce que ce serait un délire qui dirait le vrai sur l'inconscient ? Parce que moi je crois que c'est de ça dont il s'agit. Je crois que ce qu'il a l'air de dire de Abraham-Torök – enfin, telle que j'en fais la lecture – c'est que ça ne dit pas le vrai sur l'inconscient, enfin partiellement… enfin selon ce que croit Lacan de l'inconscient, c'est-à-dire qu'il s'agit d'aller vers cette unité première qui est même une phrase, tout le rêve en définitive puisque son sens c'est : c'est toi, le fils qui témoigne et c'est un dialogue en définitif entre la mère et la gouvernante. Donc, ça, je crois que ce ne serait pas le bon délire. Alors, il faudrait déjà que nous arrivions à délirer, ce qui ne nous aide pas beaucoup dans [notre boulot] extrêmement difficile et de la bonne façon.

Voilà, ce que je…

Plusieurs personnes — C'est bien ! Bravo !

M. Darmon — Pour une leçon pas très intéressante !

V. Nusinovici — Ah, non ! J'ai dit : pas très difficile ! C'est pour ça que j'ai pu parler parce que je ne l'ai pas trouvée très difficile.

M. Darmon — Tu l'as rendue…

V. Nusinovici — compliquée !

M. Darmon — riche !

P.-Ch. Cathelineau — Non, c'était bien !

V. Nusinovici — Merci. J'ai trouvé très intéressant qu'au milieu du séminaire, il reprenne des questions qui sont quand même des questions, je dis simples parce qu'elles sont bien connues mais elles nous obligent à les revisiter, à les reprendre de la même façon et à considérer que, quelles que soient les pointes les plus aventureuses, topologiques et tout, il ne doit pas quitter ce terrain-là. Comme il dit : tout ce que je dis se tient. On ne peut pas, au nom de quelques fabrications, oublier les choses et quand il vous dit combien elles sont simples, cette équivoque, cette équivalence du son et du sens, là-dessus, il ne lâche pas ! A la fin, il dit : oh, j'aurais mieux fait de le garder pour moi, c'est parce que j'en ai parlé que je leur ai injecté ça. Pensez ! Peut-être que ça a joué un peu ?

J. Maucade — Il arrive à fonder quelque chose parce que ça tient, c'est-à-dire que si ça se cassait la gueule, eh bien il n'aurait pas pu fonder quoique ce soit. Mais je voudrais juste revenir sur, il insiste sur un point : c'est que le Ça parle et l'Autre ne répond jamais. Il insiste sur ce point, il dit et pourtant : c'est évident que le Ça parle et l'Autre ne répond jamais et c'est là-dessus qu'il termine sa conclusion.

V. Nusinovici — Ben oui ! C'est pour cela que je dis que le Ça, là, c'est l'inconscient et qu'à cet endroit-là, il n'y a pas de division. Je ne pense pas qu'elle soit conservée là.

P.-Ch. Cathelineau — En tout cas, la remarque que tu fais sur le fait qu'effectivement… enfin, moi, je m'étais égaré dans ma folie habituelle sur le fait que…

V. Nusinovici — Tu ne dois pas le craindre !

P.-Ch. Cathelineau — Je m'étais égaré du côté de la science… enfin, la question qu'on se pose, qu'on s'est posée avec Marc, on se posait la question de savoir si le Réel de la science, c'était le Réel de la psychanalyse et c'est vrai qu'on en a fait le thème d'une Journée mais c'est vrai que c'est une question parce qu'on peut se poser…

H. Ricard — Et quelle est la réponse ?

P.-Ch. Cathelineau — Je n'en sais rien ! Je pose la question d'abord.

V. Nusinovici — La réponse c'est le malheur de la question.

P.-Ch. Cathelineau — Ce qui compte, c'est la question, ce n'est pas… Et donc, là, il y a une réponse qui est quasi explicite, c'est-à-dire qu'en faisant de la psychanalyse une antinomie par rapport à la science, j'aurai tendance à dire que ce n'est pas du même Réel qu'il s'agit.

H. Ricard — L'objet *a* n'est pas pris en compte par le discours scientifique ! Il est directement en rapport avec le trou. Il explique ça dans *Les Problèmes cruciaux* ou *L'Objet de la psychanalyse*.

P.-Ch. Cathelineau — Mais c'est une question !

H. Ricard — Mais je voudrais faire une petite remarque sur le concept. *Position de l'inconscient*, c'est quand même un texte très antérieur ! Et il me semble qu'il pouvait encore parler du concept de l'inconscient mais qu'il n'aurait certainement pas utilisé cette expression à l'époque du séminaire parce

que le concept, tu l'as très bien dit, Valentin, c'est le discours du Maître, c'est [??? 1h24'12''], c'est la philosophie d'ailleurs, mais après il a fait un effort considérable pour se décaler. Et il y a les écritures, il y a les mathèmes etc.

V. Nusinovici — Mais il a gardé toujours – et, à mon avis, parce que c'est très embêtant – il a gardé toujours : l'inconscient est structuré comme un langage. C'est quand même un concept… (PCC : oui c'est un concept) enfin, ce n'est pas loin !

H. Ricard — Ce n'est pas évident ! Le signifiant c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant, tu trouves que c'est un concept ça ? Ce n'est pas évident ! C'est une définition circulaire… enfin, on ne sait pas très bien ce que c'est.

V. Nusinovici — Mais enfin, l'inconscient est structuré comme un langage, c'est une thèse ! On va dire que c'est une thèse, c'est une doctrine mais c'est un abord conceptuel quand même !

H. Ricard — Oui, mais ça, c'est en 1960 qu'il dit ça !

V. Nusinovici — Oui, mais je crois que c'est pas du tout caduc que la phrase : l'inconscient est un concept forgé sur les traces de ce qui opère pour constituer le sujet. C'est parfaitement actuel ! Les traces, ce sont justement toutes ces traces qu'on décrypte, c'est bien elles qui constituent le sujet et c'est à partir de ça qu'on peut dire que l'inconscient est structuré comme un langage et qu'on a un concept d'inconscient, que ce soit celui même de non-réalisé… non, non, ce n'est pas caduc !

H. Ricard — Pourquoi garder le terme de concept pour les éléments de la théorie ? Voilà le problème quand même.

V. Nusinovici — Je l'ai dit juste pour dire que ce serait un concept qui serait justement forgé à partir justement du savoir y faire. C'est ça que je voulais mettre en valeur. Ça, ça me parait très intéressant.

H. Ricard — En tout cas, ce que je voudrais ajouter, c'est que dans *La logique du fantasme*, il dit que l'inconscient c'est un mot qui n'est pas du tout convenable et qu'il faut le remplacer. Et ça c'est en rapport avec ce que tu as dit par "savoir sans sujet" pour caractériser le S_2.

V. Nusinovici — Oui, savoir sans sujet.

H. Ricard — Donc, il y a quand même du flou là-dedans ! (VN : Oui) Et malgré ce flou, je me pose la question : est-ce que le savoir de Lacan, la vérité sur l'inconscient, c'est seulement les moments où il y a la parole, la formation de l'inconscient, ou est-ce qu'il y a, dans la constitution des articulations psychanalytiques, quelque chose tout de même qui se dépose comme savoir… dans les mathèmes ? Et, là, il me semble…

V. Nusinovici — Oui, oui. Il faut les deux.

H. Ricard — Il me semble qu'il faut les deux, voilà !

V. Nusinovici — Il faut la logique et le vrai comme j'ai essayé de le dire là, la logique et le vrai, il faut les deux ensemble.

H. Ricard — Les deux ensemble. Alors, on est d'accord parce que tu avais l'air de réduire en quelque sorte le savoir que nous propose Lacan... (VN : Ah, non !) à ces moments de vérité.

V. Nusinovici — Ah, non, non, non puisque j'ai insisté sur le fait que mon dire ordonne l'inconscient.

H. Ricard — Alors qu'une religion, vous pouvez toujours courir pour en tirer du savoir aujourd'hui. Il y a de la vérité tant qu'on peut mais du savoir il n'y en a pas. Ça ne tient pas, comme le dit Julien. Il y a une certaine consistance de ce qu'apporte Lacan, peut-être même un dépôt ? Je me pose la question. Par exemple, les discours, est-ce que c'est quelque chose qui est condamné comme ça à disparaître ? Je ne crois pas. Enfin, voilà... bon, enfin, excuse-moi mais on est d'accord… et bravo pour ton exposé Valentin.

V. Nusinovici — Je suis très content, merci ! Vous êtes gentils, merci… Vous me touchez beaucoup.

Applaudissements

Transcription Marie-Jeanne Combet

Relecture Danielle Bazilier-Richardot

[1] Lacan, « Ouverture de la section Clinique », *Ornicar ?*, n°9, 1977, p. 7-14. Citation : « J'aimerais savoir si quelqu'un l'a vraiment lue de bout en bout. »

[2] Idem : « Eh bien, je dirai que, jusqu'à un certain point, j'ai remis sur pied ce que dit Freud. Si j'ai parlé de "retour à Freud", c'est pour qu'on se convainque d'à quel point c'est boiteux. »

[3] Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, Editions A.L.I. 2014, Leçon I.

[4] En 1974, Jacques Derrida inaugure la collection "La philosophie en effet" avec Sarah Kofman, Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy aux éditions Galilée.

[5] « Le vrai, c'est ce qu'on croit tel. » ; il s'agit en fait de la seconde leçon, du 14 décembre 1976, p. 23 dans l'édition A.L.I. d'août 2014.

[6] Etienne Tabourot, *Les bigarrures et touches du seigneur des Accords, avec les Apophtegmes du sieur Gaulard et les Escraignes dijonnoises*. Dernière édition revue et de beaucoup augmentée, 1603, disponible sur Gallica, bibliothèque numérique.

[7] Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, Edition A.L.I. 2002, p. 13 : « … l'inconscient a à faire d'abord avec la grammaire, il a aussi un peu à faire, beaucoup à faire, tout à faire, avec la répétition, c'est-à-dire le versant tout contraire à ce à quoi sert un dictionnaire. »

[8] Sándor Ferenczi. *Thalassa : Psychanalyse des origines de la vie sexuelle*.

Copyright © 2015 Freud et Lacan par l'Association lacanienne internationale, reconnue d'utilité publique - Tous droits réservés

Séminaire XXIV de J. Lacan. Commentaire de la leçon VI. 6/01/14

- Alice MASSAT,

Plusieurs — On ne présente plus Alice!

Pierre-Christophe Cathelineau — Elle va commenter la partie de la Leçon VI qui est l'intervention de Alain Didier-Weill sur la passe. L'autre partie nous ne la commenterons pas pour l'instant, on le fera peut-être ultérieurement, mais on va tout de suite écouter l'exposé d'Alice sur l'intervention d'Alain Didier-Weill concernant la passe.

Alice Massat — Voilà, comme c'est un exposé qui a duré environ une heure et demie et que j'ai une vingtaine de minutes pour vous le présenter, j'ai dû choisir un parti-pris, j'ai un parti-pris, je ne vais pas commenter tout son propos mais j'ai décidé d'essayer de repérer le fil de ce qui conduit tout son discours pour essayer d'arriver là où il veut en venir, puisqu'il est bien question d'un lieu, et en l'occurrence le lieu de la passe.

Lacan le présente en disant qu'il va parler de quelque chose qui concerne le savoir, ce qui est le thème du séminaire, et que c'est un rapport entre un « je sais » et un « il sait ». Et là Alain Didier-Weill précise qu'il va parler de la passe et qu'il va présenter un montage topologique et que tout son propos va reposer sur des questions de transmission, de passage, de déplacement, pour atteindre ce moment, dit-il, où un sujet et son Autre peuvent arriver au point précis qui serait celui de la passe. Alors, pour exposer ce montage topologique, il va s'appuyer sur le séminaire sur *La lettre volée* et sur le graphe du désir. Il va faire d'autres allusions à quelques séminaires de Lacan, mais je crois que c'est important de tenir compte du fait qu'il s'appuie surtout sur des *Ecrits* de Lacan et on le verra par rapport à sa conclusion. C'est donc à partir de *La lettre volée* et sur la manière dont se déplacent et s'organisent les positions subjectives des personnages de l'histoire, en fonction des situations et des déplacements d'une lettre, d'une missive dont le contenu n'est pas pris en compte, qu'il va mettre en place son montage topologique.

Il va se servir des deux protagonistes qu'il dit être « les plus absentifiés » du conte et il va en quelque sorte les personnifier. Ces deux personnages sont d'abord l'émissaire de la lettre, celui qui l'a écrite ; Alain Didier-Weill dit qu'on ne sait pas qui c'est et qu'il n'est même pas nommé dans le conte, alors que son nom est tout de même mentionné dans l'histoire, puisque Dupin, au moment où il va s'approprier la

lettre, reconnaît le sceau du Duc de S, donc il y a quand même une empreinte qui signifierait le nom de l'émissaire, mais Alain Didier-Weill n'en tient pas compte, il préfère dire qu'il n'est pas nommé et c'est lui qui va le personnifier, ce personnage absentifié qui n'entre pas en jeu dans la nouvelle de Poe. Il va le personnifier et il va carrément lui donner un nom : il va le baptiser Bozef. Ça aussi on pourrait en reparler au moment de sa conclusion, parce que cette nomination n'a rien d'anodin. L'autre « absentifié » du conte c'est le récepteur de la lettre qui, dit Alain Didier-Weill, « nous le savons, Lacan l'a montré », est le Roi. Là aussi, je trouve que c'est marrant dans cette histoire de relation entre le « il sait » et le « je sais », Alain Didier-Weill dit nous le savons « est le Roi » il dit nous le savons alors que c'est assez discutable puisque, quand Lacan parle de la question de ce destinataire, il parle surtout d'un lieu, c'est la place du Roi ; que là, là où est destinée la lettre, c'est à la place du Roi et cette place comporte l'aveuglement. Il l'écrit dans le séminaire sur *La lettre volée.*

Donc si on était plus précis on pourrait dire que cette adresse est un lieu, une place qui comporte l'aveuglement et c'est justement là où Alain Didier-Weill va nous conduire par sa démonstration, si nous acceptons qu'il personnifie le roi, comme il l'a fait avec Bozef. Donc il va être question de la relation entre ces deux absents, personnifiés. Il sera question d'un rapport entre eux, par l'intermédiaire d'une lettre et ses déplacements, un rapport entre un « je sais » et un « il sait ». Alain Didier-Weill va nous montrer les déplacements successifs de ces personnages, leurs changements de places, qui vont être provoqués par les mouvements de leur savoir et de leur non-savoir, en rapport avec le savoir ou le non-savoir de l'Autre et qui va mener nos personnages au point précis de la passe.

Alors, page 71, Alain Didier-Weill présente un schéma carré, qui indique tous les déplacements successifs depuis ce qu'il appelle R1-B1, jusqu'à R4-B4. Il y a quatre places successives, quatre temps et ces déplacements il va les transposer sur le graphe à chaque étape. L'écriture de ces mouvements et leur commentaire vont occuper toute la première partie de l'exposé d'Alain Didier-Weill, jusqu'à ce qu'il en arrive au lieu de la passe, et dans la seconde partie de son exposé il va s'appuyer sur cette écriture, sur ce montage topologique comme il l'appelle, pour énoncer ce qu'il a à dire au sujet de la passe. Donc j'essaye brièvement, enfin en gardant les points importants, de retracer ce circuit, cette écriture graphique, ce montage topologique, qui part donc de Bozef l'émissaire de la lettre, c'est lui qui détient la lettre. Donc çà Alain Didier-Weill n'en parle pas précisément au moment de son exposé, mais dans la leçon suivante, quand Lacan commentera l'exposé il va marquer l'importance du fait que c'est parce qu'il détient cette lettre que tout ce circuit va avoir lieu, C'est très important, mais Alain Didier-Weill passe un peu dessus comme si ça allait de soi. Et donc Bozef, en partant de cette position B1 va aboutir à la position B4. Alain Didier-Weill dit que Bozef en B1 c'est l'innocence du sujet, c'est sa niaiserie et il ne se soutient que de cette position subjective qui est : le Roi ne sait pas. Il ne sait pas, hein, je détiens une lettre, il ne sait pas que je sais qu'il y a cette lettre et qu'il y a quelque chose dans cette lettre. Donc c'est la position B1. Le Roi en R1, donc un peu avant, en R1 c'est l'ignorance du roi, le Roi qui ne sait pas. Bozef en B1 peut se dire « il ne sait pas » et il peut se dire « je sais qu'il ne sait pas ». Il va jusqu'à en faire un *cogito*, qui le soutient. Bozef, à cette place-là, peut se dire « il ne sait pas, donc je suis ».

À cet endroit va intervenir un messager M, qui ne va jouer que deux fois dans le circuit ; à ce messager Bozef en B1 va donner son message et il va dire au messager : « le Roi ne sait pas », l'Autre ne sait pas. Donc ce message, c'est M1, il va être déformé pour devenir M'1 en parvenant au Roi et le Roi en recevant ce message va sortir de l'ignorance de la position R1 pour advenir en position R2, en apprenant

que « le sujet sait quelque chose à mon endroit » il sait. Donc ça c'est la position du Roi en R2 : il sait. Depuis ce R2, le message revient à Bozef sous une forme inversée, en suivant le graphe, je ne fais pas les transpositions sur le graphe, mais je pense que ça va de soi. Donc ce message « il sait » revient sous une forme inversée à Bozef qui se dit « l'autre sait » et il y a un deuxième retour par le messager aussi qui revient à dire « l'autre sait ». Mais quand le message lui revient du Roi, donc la flèche verte de R2 à B2, Alain Didier-Weill dit que ça va placer Bozef sur le plan de la subjectivation parce que ce message-là arriverait directement par le plan symbolique depuis R2 et non plus par l'intermédiaire du messager. Donc en B2 Bozef se retrouve dans une position de semblant, de duplicité, parce que en position B2 Bozef peut se dire « oui il sait, l'autre sait, le Roi sait, mais il ne sait pas que je sais, il ne sait pas que je sais qu'il sait ». Alors M, le messager, intervient une seconde fois quand B2 lui dit ça, quand B2 lui transmet son savoir à ce messager, qui va encore le transmettre déformé au Roi, et donc M2 dit au Roi, « oui, il sait, le sujet Bozef sait, mais le Roi ne sait pas qu'il sait ». Je vous embrouille hein ? Non, ça va ? Parce que, en fait c'est vraiment ces articulations : je sais qu'il sait, il sait que je sais.

Bon alors la transmission de ce message au Roi une nouvelle fois modifie le savoir du Roi, qui passe de R2 en R3, et cette fois le Roi en R3 peut se dire « il sait que je sais qu'il sait que je sais ». Donc ça c'est la formule la plus importante. Pourquoi ? Parce que ce que Bozef va apprendre quand le messager sera revenu vers lui pour lui dire j'ai transmis ton message, Bozef va advenir en position B3, dans une position très particulière, puisque là il va être confronté à l'Autre, au grand Autre, mais il ne pourra plus rien lui cacher. Et donc en B3, Bozef se dit « le Roi sait que je sais qu'il sait que je sais » et on remarque que cette formule-là c'est la même que celle du Roi en R3, tous les deux peuvent se dire « il sait que je sais qu'il sait que je sais ». Tous les deux peuvent se dire cette même chose et on remarque aussi que cette formule-là, cette position, et Lacan va y revenir dans son commentaire dans la leçon VII, c'est aussi la position de la Reine dans le conte d'Edgard Poe quand elle se fait dérober sa lettre par le Ministre, puisqu'elle peut se dire aussi « le voleur sait que je sais qu'il sait que je sais » et c'est par ce jeu entre leurs savoirs respectifs que l'ascendant du Ministre sur la Reine va pouvoir s'exercer et que tout se déroule là dans le conte, sans une seule parole, mais par un échange de regards.

Alors, en B3 donc, Bozef se dit « il sait que je sais qu'il sait que je sais » et cela sans réserve, sans pouvoir se dire « mais, il ne sait pas que », comme en B2, c'est-à-dire qu'en B3, dit Alain Didier-Weill, Bozef n'est plus dans le semblant et là, Alain Didier-Weill parle d'une dépossession de la pensée de Bozef. Son *cogito* de départ qui était « il ne sait pas, donc je suis », ça ne tient plus, ça ne peut plus tenir à ce moment-là, parce que ce qui se révèle alors à l'Autre, au grand Autre, n'est pas le mensonge dans lequel le tenait Bozef, mais c'est que derrière le mensonge de Bozef est caché un mensonge d'une toute autre nature. Et là Alain Didier-Weill parle d'éclipse du sujet, de *fading,* de désubjectivation totale de Bozef. Quand il dit le mensonge, on pourrait dire le secret, c'est ce que Bozef voulait cacher au grand Autre. Et ce mensonge, qui constituait Bozef en tant que sujet, va surgir au regard de l'Autre dans cette position B3-R3, parce qu'en R3, dit Alain Didier-Weill, c'est le signifiant de l'*Urverdrängung* qui revient dans le Réel, c'est le refoulement originaire qui se montre et le sujet de l'inconscient disparaît. Par un regard, il est révélé à Bozef qu'il ne cessait pas de mentir alors même qu'il disait un mot. Là, c'est monstrueux dit Alain Didier-Weill, parce que c'est là que se montre l'incognito le plus radical. Et si ce S2 se montre, alors la parole ne peut plus advenir, puisque ce qui la soutient, son effacement, ne peut plus advenir. La parole est coupée. Donc en B3, Bozef est médusé. Comment est-ce qu'il va s'en sortir ? Il n'a plus de messager. Il est confronté directement à l'Autre, à celui auquel la lettre était véritablement

destinée et dont il éludait la rencontre. Il va s'en sortir en prononçant **une** parole, **une** parole qui reconnaît cet Autre. Par cette parole une, il passe aussi d'une position de duplicité à une situation de division. Parce que Bozef renonce au messager, ils ne se mettent plus à deux pour transmettre à l'Autre le message, la position de duplicité est intériorisée par Bozef, elle le métamorphose en le divisant et c'est le prix de cette **une** parole, parole une. Alors il y a un très joli commentaire et exemple à propos de tout ça, que je ne commente pas pour l'instant puisque là j'essaie de tracer vraiment le parcours que Alain Didier-Weill met en place. Donc cette une parole, cette parole une, qui va sortir Bozef de sa situation de sujet médusé, Alain Didier-Weill dit que cette parole est « C'est toi ». Et là aussi c'est très intéressant de voir le commentaire que Lacan va en faire dans le leçon suivante et comment il va la resituer d'une manière très belle, cette parole est « C'est toi », donc là on l'entend, « C'est toi », elle est transcrite c apostrophe e-s-t, toi et Lacan lui va l'écrire s-a-i-t toi, « sait toi », donc savoir à la troisième personne, toi. Et je trouve que ça c'est un tour de force très beau, de réussir à ramener le propos d'Alain Didier-Weill qui s'appuie vraiment sur Lacan, même pour faire un cheminement qui lui est très personnel pour décrire ce qu'il en est de la passe et que Lacan parvient à ramener à un point aussi précis et juste par rapport à l'enjeu du séminaire en tant que tel. Donc ici en disant « C'est toi », à la manière d'Alain Didier-Weill avec le verbe être, le sujet, qui n'a plus de messager, soutient sa parole, il la soutient. Et ici, en B3-R3, enfin quand B3 et R3 se rencontrent au niveau de ce message, ça correspond, dit Alain Didier-Weill à cet énigmatique S de grand A barré. Alain Didier-Weill l'écrit comme la rencontre, comme la communion entre B4 et R4 et on pourrait dire que tous les deux mettent en commun leur barre. Donc c'est la lunule d'arrivée B4-R4 et il y a une lunule au milieu, une intersection S2-S(A barré), ce serait ce lieu de communion. Il emploie à plusieurs reprises ce terme de communion, qui peut poser problème, mais je crois que c'est important de l'entendre dans le sens d'une mise en commun de leur manque. Et donc, ici, dans ce lieu, dans cette lunule le point de vérité du message va éclat… enfin, il ne va pas éclater, la vérité n'éclate pas en fait, ça c'est un commentaire de Lacan après, mais en tout cas on peut dire que le point de vérité de ce message, c'est que c'est un lieu. C'est un lieu. C'est le lieu de leur rencontre, un lieu vide et là où se situe la mise en commun de leur manque.

Alors après ce parcours, on arrive à la deuxième moitié de l'exposé d'Alain Didier-Weill où il commente ce montage topologique de la passe et il s'en sert pour énoncer plusieurs choses en partant de cette question : est-ce que ce lieu d'où parle un sujet est transmissible ? Il se demande comment on peut rendre compte de l'énigme du moment où un sujet est capable de soutenir sa parole, quand il accède à quelque chose qui est de l'ordre d'une certitude et d'un certain désir. Alors Alain Didier-Weill dit que ce n'est pas facile dans la mesure où en S(A barré) on ne peut rien dire de l'objet du désir, ni de l'objet de la certitude. Il va donner plusieurs exemples sur la confiance et la méfiance, par exemple, comme pour rendre ces questions-là plus concrètes et peut-être qu'on pourra les discuter, mais, bon, entre ces divers exemples, il revient, et c'est le fil que je suis, le fil de sa démonstration, il revient sur cette question qui se pose à l'endroit de S(A barré), il y revient au moins quatre fois : pourquoi est-ce que en S(A barré) quand le sujet n'a pas de garantie, pourquoi est-ce que c'est à ce moment qu'il accède au fait de pouvoir soutenir ce qu'il dit ? Alain Didier-Weill répond qu'il y arrive par le chemin en B3-R3 quand l'Autre est en position de savoir absolu. Là le sujet parvient en S(A barré) après avoir fait l'expérience de la dépossession totale de sa pensée ; et il insiste sur le fait qu'il est important de ne pas perdre la dimension du lieu de l'énonciation, parce que c'est par la renonciation à cette duplicité de l'Autre que le sujet est en position de passant, c'est-à-dire d'hérétique. Et là aussi il y a de très jolis passages sur l'hérétique. Il va dire que l'hérétique n'est pas celui qui erre, ce n'est pas celui qui est dans l'erreur, mais c'est celui qui

est *relapse*, qui dit « je dis et je répète », qui pose un je, dont un autre je répond. Et c'est aussi pourquoi j'ai décidé de privilégier plutôt les questions qu'Alain Didier-Weill répète après avoir élaboré son montage et auxquelles il répond pas à pas. Alors Alain Didier-Weill fait l'hypothèse que quelque chose de la passe peut être dit dans le mouvement qui conduit à B4-R4, ce mouvement qui va permettre à S2 et S(A barré) d'entrer dans cette communion. Et ça, c'est le message de l'hérétique, c'est le sujet qui parle en répondant de ce qu'il dit.

Alors, l'autre question qui lui fait problème en S(A barré), et c'est un peu la même question qui se répète : pourquoi est-ce que c'est au moment de la dissolution du transfert, grand A, qu'une certitude peut naître pour le sujet et peut-être uniquement à ce moment-là ? Pour y répondre, Alain Didier-Weill revient en B3-R3, quand le refoulement originaire avait disparu, fixé par le regard du Réel et ce qui va permettre alors au sujet de se défixer, c'est ce qui va permettre à l'Autre, qui est dans le Réel, de réintégrer son site symbolique. Le seul recours pour le sujet serait le recours, le secours appelé par le signifiant du Nom-du-Père, un recoin qui va le soustraire au grand Autre et le soustraire également à lui-même en le constituant comme ne sachant pas, et là Alain Didier-Weill prononce cette formule, après le *Fiat lux* des écritures, *Fiat trou*, que le trou soit, comme pour dire 'que la lumière soit'.

Là vient la troisième question qui revient toujours à cet endroit du S(A barré) : qu'est-ce qui fait alors que le sujet va retrouver sa parole et pouvoir prononcer le « C'est toi » ? Et il y répond en disant que ce serait du fait de l'intervention du signifiant du Nom-du-Père que le sujet accède alors à un autre point de vue. Il découvre que ce n'est pas parce que l'Autre reconnaît qu'il manque, qu'il n'y a pas en lui la clef, qu'il manque la clef essentielle de son être, ce n'est pas parce que l'Autre la reconnaît qu'il la connaît. Et l'espoir qui s'ouvre alors, c'est de présentifier l'absence de cette chose perdue, l'ininscriptible et l'espoir que l'ininscriptible puisse cesser de ne pas s'écrire, voilà ce qui se délivre en S(A barré). Et on peut faire le parallèle avec ce qu'il a voulu faire en personnifiant les personnages qu'il a dit être absentifiés. Il revient encore sur le mot de communion à ce moment-là, quand il parle de la mise en commun au lieu B4-R4 dans la lunule, cette mise en commun des manques, il reparle de cette barre dont le paradoxe est d'associer et de dissocier en même temps, il parle du savoir de cette barre, de ce non-être, d'une communion dans le non-être, une mise en commun du S2 et du signifiant qui manque à l'Autre et c'est à cet endroit-là que serait, selon Alain Didier-Weill, délivré le signifiant qui s'articulera de plus près à la passe. Donc, pour lui, S(A barré) n'a de sens qu'articulé à son lieu d'émission. La passe, on n'est qu'un, on n'est plus deux, pour s'adresser à un lieu, c'est un point topologique d'énonciation articulé à son message énoncé.

Et la quatrième question qu'il pose à cet endroit-là : Alain Didier-Weill dit que là Bozef est passant, mais est-ce qu'il est en mesure de rendre compte qu'il est dans la passe d'où il part ? C'est un peu la question de départ. En tant que lieu, ce lieu ne se dit pas tel quel et ne peut pas arriver tel quel au jury d'agrément de la passe. Et Alain Didier-Weill demande alors d'où parle Lacan, et là il dit que Lacan, quand il parle, se supporte toujours d'un écrit. Il dit aussi de Freud que c'est un passeur, que son dispositif topologique, l'écrit de Freud, ne disjoint pas ce qu'il dit du lieu où il le dit. Il remarque que dans un écrit, le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé peuvent être présents et ce n'est pas pour autant qu'un écrit sera passeur. L'écrit ne sera passeur que si les deux « je » sont articulés de façon transmissible. Il donne l'exemple du comédien et de l'auteur qui n'est pas superposable à celui qui le met en scène et en S(A barré) Bozef est en position de passant, mais il n'est pas dans la position de témoigner d'où il est

passant. Et ce qui pourrait rendre compte de la position d'où il parle, ce passant, ce serait l'enchaînement de graphes qu'Alain Didier-Weill a dessiné au tableau. Le passeur, cet écrit, ces graphes fonctionnent comme passeur en ceci qu'ils témoignent du lieu de l'énonciation, strictement articulée à l'énoncé. Alors le passant serait l'écrivant de celui qui a mis en place, qui a écrit, qui a écrit ces graphes. Le passant pourrait être l'écrivant de Freud ou de Lacan, comme là, Alain Didier-Weill se fait leur passant en écrivant ces graphes.

Alors Alain Didier-Weill relève que Lacan dit qu'il ne cesse pas de passer la passe, il dit que Lacan crée, qu'il ressuscite le passeur qu'est son écrit, qu'il crée les conditions de sa division, qu'il se met à la place du transmetteur pour se faire en même temps émetteur et transmetteur, (c'est la flèche violette d'un des graphes là qui représente la passe) et il renonce à l'intermédiaire. Dans sa conclusion il évoque aussi le fait que Jean Clavreul avait sans doute posé la question d'un écrit qui pourrait être passeur, mais il dit que ce serait au risque que cet écrit soit l'équivalent d'un rapport universitaire et que, pour que cet écrit soit passeur, il faudrait que dans cet écrit, l'écrivant témoigne du lieu et de la façon dont un énoncé et une énonciation s'articulent topologiquement. Outre ce qui est articulé entre les lignes, passe la présence qui répond de l'écrit et c'est la présence répondante hérétique. Cette présence crée les dispositions topologiques où en même temps un parlêtre assume, vit sa division passeur/passant. Donc Alain Didier-Weill conclut là simplement en disant qu'il a voulu rendre compte d'une articulation possible entre deux « je » et il dit que cet écrit, ce qu'il vient de présenter, il demande à qui c'était destiné, hein, un peu comme pour la lettre volée, à qui est-elle destinée, mais il dit qu'il n'en savait rien avant que Lacan lui ait demandé de nous en parler et il termine comme ça. Voilà son parcours. C'est peut-être un peu austère la manière dont je l'ai ramassé, parce que j'ai évité tous les exemples et les anecdotes qui rendaient ça un peu plus humain peut-être, ou un peu plus concret, mais je crois que c'était important d'essayer de retrouver son parcours, de là où il partait, pour voir où il voulait en venir et je crois même que ma tentation, à la lecture de son exposé, ce serait de dire que en fait, son travail, ici, je crois… évidemment c'est un travail sur la passe, mais ça ressemble davantage à une lettre d'amour à son analyste. Une lettre d'amour à son analyste, c'est surtout comme ça que moi je l'ai savouré, voilà. Apprécié.

P.-Ch. Cathelineau — Merci beaucoup Alice. C'est vrai que l'itinéraire du message de B1 à B4 a quelque chose de, je dirais… d'enraciné dans ce qu'on pourrait appeler l'expérience symbolique. Et j'aurais souhaité savoir, c'est une question qui anticipe sur la suite, comment, puisque vous l'avez évoqué au cours de votre exposé, comment vous entendez les critiques que lui fait Lacan dans la leçon suivante ?

A. Massat — Sur la nomination de Bozef ?

P.-Ch. Cathelineau — Sur la nomination de Bozef et surtout sur un point qui est un point, effectivement, qui ressort de l'itinéraire que vous avez tracé, à savoir que cet itinéraire conduit à une position de savoir absolu. Il est très sévère quand il dit que c'est une position de savoir absolu. Comment vous l'entendez ?

A. Massat — J'ai l'impression que ça lui a posé problème dans la mesure où cette position de savoir absolu était personnifiée et nommée. Mais il faudrait, quand on reparlera de la leçon VII qu'on revoie ça plus précisément ; je crois que ce qui lui a posé problème c'est que ce savoir absolu soit incarné, personnifié, nommé par ce Bozef. Mais en fait il semble accepter… il semble accepter que ce savoir absolu… enfin sauf s'il y a une référence hégélienne plus marquée que ce que je crois m'en souvenir.

Marc Darmon — C'est un savoir absolu qui ne parle pas.

A. Massat — Un savoir absolu qui ne parle pas.

M. Darmon — Mais je voulais vous interroger sur ce Bozef, vous avez une idée de… ?

A. Massat — Non, j'ai cherché, je n'ai rien trouvé.

P.-Ch. Cathelineau — Joseph et Booz ?.

Valentin Nusinovici — Bozef, c'est le bon vent, c'est le beau vent et si on le retourne…

Bernard Vandermersch — Oui, le zef c'est le vent.

V. Nusinovici — C'est le vent, c'est le beau vent, peut-être bon vent pour le sujet et si on le retourne on a feu zob, ce qui est une très belle fin de psychanalyse !

A. Massat — Non, fait zob. Il ne parle pas du phallus dans son montage.

B. Vandermersch — Il n'y a surtout pas l'objet petit *a* comme organisateur de l'énonciation. Ce qui me frappe c'est que c'est un travail qui dans le fond est philosophique presque, dans la mesure où il y a une dialectique qui est dans le signifiant. Et on a l'impression que le drame du sujet serait d'être exposé à un savoir absolu, de l'Autre, comme si « je sais », c'est « je sais tout », et il sait que je sais, comme si le savoir se présentait comme absolu, alors que le névrosé, lui, il est beaucoup plus confronté à l'absence de garantie de la vérité, aux failles du savoir de l'Autre, ce qui est assez traumatique, c'est moins le savoir absolu de l'Autre, que le fait que non seulement il ne sait pas grand-chose, mais en plus c'est/sait que c'est personne. Mais enfin, oui, ce qui me frappe c'est qu'à la limite c'est presque le truc de la psychose quoi, c'est-à-dire où la protection du sujet contre l'absolu du savoir de l'Autre n'est pas assurée et où là le signifiant, le savoir est vraiment là, il me devine, il me sait…

A. Massat — Oui, oui et il en parle de ça, il fait un parallèle, mais il le distingue du délire psychotique dans son… à un moment l'*aphanisis* il la distingue du délire psychotique, mais là il faudrait voir en détail, mais il s'en sort… parce que c'est vrai que, à la première lecture, il y a beaucoup de choses qui m'ont déplu, carrément, surtout à partir des exemples qu'il donnait et c'est justement en essayant d'extraire le cheminement théorique, sur lequel j'ai peut-être trop axé, moi, ma présentation, mais c'est ce qui me permettait de passer sur des choses qui semblaient euh…

B. Vandermersch — Qu'est-ce qui ne vous a pas plu ?

A. Massat — Eh bien par exemple dès le départ quand il parle du fait que le… il donne un exemple, c'est pour ça que j'aime bien comment Lacan le rattrape, il le critique, mais il le rattrape aussi dans sa leçon VII. Par exemple quand il dit euh… toutes les fois où il dit « nous le savons », déjà, chaque fois qu'il dit « nous le savons, le destinataire de la lettre, Lacan l'a dit, c'est le roi », Lacan ne dit pas tout à fait ça, il dit c'est la place du roi, la place qui comporte l'aveuglement. Bon il y a ce point-là. Il y a un autre point, quand il parle de l'analyste et de l'analysant qui vient avec l'intention de rouler l'analyste, de ne pas lui

dire la vérité, de l'escroquer, voilà, moi ça m'a complètement étonnée ça, mais non, moi je suis trop naïve, je suis trop en position B1…

M. Darmon — C'est une façon quand même de prendre le contre-pied de l'histoire du sujet supposé savoir. C'est-à-dire, classiquement effectivement on s'attend à cette rencontre avec le sujet supposé savoir et là il nous dit bah c'est justement le contraire, et c'est une certaine vérité puisque effectivement l'analyste au départ il ne sait pas grand-chose.

B. Vandermersch — Oui, mais il y a surtout dans la cure la trouille éventuelle que l'analysant démasque le non-savoir de son analyste. C'est-à-dire que très souvent, il est supposé savoir, mais l'analysant sait quelque part que c'est un bonhomme aussi et il évite de le mettre en difficulté. Comme dit Lacan, s'il y a eu un évènement qui manifestement est un raté de l'analyste, l'analysant dira facilement « oui, vous avez voulu me mettre à l'épreuve », c'est-à-dire vous aviez la maîtrise quand même de la chose.

V. Nusinovici — Il protège les deux, il protège côté sujet, côté Autre. Il le fait très très bien sentir tout ça, admirablement. Moi, il y a une question que je veux vous poser. Pour moi la difficulté de départ c'est d'entendre vraiment message et messager dans son texte. Moi je trouve ça très difficile. Je ne sais pas ce que veut dire ici message et messager, comment ça circule. Qu'est-ce que ça veut dire qu'il lui envoie un message ? Comment vous le comprenez ?

A. Massat — Je crois que ça peut s'entendre par rapport à cette histoire de duplicité quand il parle du fait que le sujet à ce moment-là, au moment où il recourt au messager, est double... Et il est escroc, il est menteur, il veut rouler. Mais c'est dans la mesure aussi où son langage est une escroquerie.

V. Nusinovici — Mais comment on transmet ? Il nous dit une fois pour M1 il se transmet, M1 se transmet au niveau de, au niveau imaginaire, hein, M1 est situé. Et puis après M2 c'est le message qui dit que… il lui transmet M2, il lui dit « il sait mais il ne sait pas que je sais qu'il sait ». C'est difficile de saisir ce qu'est… comment se véhicule un tel message.

A. Massat — Peut-être parce qu'il ne faut pas l'entendre… ce n'est pas le contenu du message ce sont les effets du message.

V. Nusinovici — Bien sûr mais j'entends bien, mais même, même se représenter qu'est-ce qui produit de tels effets je trouve que c'est... Je trouve qu'il faudrait qu'on arrive à le dire autrement sinon, on reste devant ce texte-là comme ça !

P.-Ch. Cathelineau — En tout cas je ne veux pas revenir sur la question que je vous ai posée mais je pense que le fait qu'il reprenne la question ensuite dans la leçon suivante en soulignant que le point d'achoppement, le point aveugle de la mise en place d'Alain Didier-Weill, c'est, on va dire l'un des points d'achoppement, c'est le savoir absolu, mais c'est aussi avec le savoir absolu, c'est le point sur lequel tu insistes, la prévalence du Symbolique, dont il a parlé déjà au début du séminaire avec le retournement, le fameux retournement sur le nœud borroméen, la prévalence du Symbolique, pour opposer quoi ? Et justement là ça rejoint ta remarque, pour opposer la question du Réel. C'est-à-dire au fond il y a quelque chose qui du Réel vient en quelque sorte, ne se dit pas, ne se dit pas et constitue un point d'achoppement Réel. Et quand il parle du Réel, il parle du nœud borroméen, c'est pour ça que l'objection à ce graphe, à

ce graphe-là, c'est le nœud borroméen en tant qu'il est Réel. C'est donc, il oppose une certaine façon de voir la passe qui passerait par le défilé du signifiant et qui se résoudrait dans une sorte de savoir absolu sur l'Autre à quelque chose qui est de l'ordre du Réel. Je pense que là... Savoir absolu de l'Autre et sur l'Autre.

M. Darmon — Et il fait intervenir le Réel dans, ce qui est étonnant quand même, cette levée du refoulement originaire. C'est le moment de Réel où du côté de l'objet c'est le regard dans le Réel et au niveau du savoir, ce surgissement du S2 comme levée du refoulement originaire. Alors est-ce qu'on peut être d'accord avec cette…

B. Vandermersch — L'idée d'une levée du refoulement originaire ?

M. Darmon — L'idée d'une levée du refoulement originaire… Ça c'est quelque chose de… C'est le point pivot de sa démonstration.

B. Vandermersch — C'est le moment psychotique.

V. Nusinovici — Ben oui pour lui le Réel c'est ça, c'est-à-dire que le signifiant là il échappe totalement, il le dit bien que le *Verdrängung* revient dans le Réel, il ne faut pas trop l'imaginariser quand même.

P.-Ch. Cathelineau — Non mais le Réel dont parle Alain Didier-Weill et la façon dont il le met en place dans sa présentation n'est pas le Réel dont parle Lacan dans la leçon suivante.

M. Darmon — On a le sentiment qu'en quelque sorte la fin de l'analyse ça serait, en suivant Alain Didier-Weill, ça serait une levée du refoulement originaire et une possibilité de repartir sur d'autres bases en quelque sorte.

B. Vandermersch — Oui. Alors que pour Lacan, il a indiqué plutôt la traversée du fantasme, à un moment donné. Mais parce que… Il y a une chose dans les graphes, je n'ai pas vraiment étudié le texte à fond, mais dans le graphe, quand Lacan fait le graphe de subversion du sujet ça commence par un point d'interrogation quand même. Ça commence par… et le fantasme vient donner une réponse à cette énigme du désir de l'Autre, après quoi on fonctionne sur une réponse déjà là. La traversée du fantasme je ne sais pas ce que ça peut vouloir dire mais sinon de peut-être voir que tout cela était un montage mais... du refoulement originaire je ne vois pas comment…

M. Darmon — Il parle du fantasme dans cette présentation en disant que justement, on reste dans la duplicité au niveau du fantasme et donc ça pourrait être l'équivalent de la traversée du fantasme ou d'aller au-delà effectivement.

V. Nusinovici — Il dit admirablement que les gens qui vous inspirent confiance ce n'est pas ceux dont le désir s'appuie à l'évidence sur un fantasme, c'est celui dont le désir est bien… s'appuie mais on ne sait pas sur quoi, sur un Réel, je crois qu'il ne faut pas prendre trop naïvement cette histoire du refoulement originaire qui se lève, il ne pense pas du tout qu'il se lève comme si du signifiant on en disposait. Je ne crois pas, je ne crois pas.

V. Nusinovici — L'homophonie du « c'est toi » c'est Lacan, c'est drôle, parce que Lacan le fait elle-même (*sic*) lui-même, dans *Les non dupes* « sait toi » des deux écritures il le fait, Didier-Weill le cite, il devait très bien le savoir.

P.-Ch. Cathelineau — Mais pour revenir sur cette question du Réel il y a quand même le rapport entre le Savoir et le Réel :

« Qu'est-ce que veut dire le Savoir en tant que tel ? C'est le Savoir en temps qu'il est dans le Réel. Ce Réel est une notion que j'ai élaborée de l'avoir mise en nœud borroméen avec celles de l'Imaginaire et du Symbolique.

Le Réel tel qu'il apparaît, le Réel dit la vérité - mais il ne parle pas. Et il faut parler pour dire quoi que ce soit.

Le Symbolique lui, supporté par le signifiant, ne dit que mensonges quand il parle, lui. »

Donc ça c'est quand même un point important parce que ça permet de voir pourquoi effectivement, il y a cette réserve de Lacan par rapport à la mise en place d'Alain Didier-Weill, qui est une réserve sur, je dirais, le fait que le montage de *La Lettre Volée* est un montage qui suppose, outre la référence au savoir absolu, la prévalence du Symbolique.

A. Massat — Mais ça c'est la leçon VII… Excusez-moi mais…

M. Darmon — Bon, mais alors le Bozef c'est le savoir absolu, j'étais tout à fait d'accord avec l'interprétation de Pierre-Christophe que j'ai… auquel j'ai pensé de mon côté. Mais ce qui n'enlève rien à ton interprétation Valentin puisque Booz, c'est celui qui rêve et Joseph c'est celui qui interprète, donc, on a à la fois cet idéal du Bozef qui est celui qui rêve et en même temps qui interprète.

P.-Ch. Cathelineau — Je suis d'accord. Bravo !

B. Vandermersch — Oui, c'est le bon analysant ! Il rêve et il interprète. Et l'analyste est ravi et émerveillé de voir (rires) comment l'analysant interprète son rêve !

Elsa Caruelle — D'après ce que j'ai compris l'histoire du savoir c'est B3, ce n'est pas B4. C'est ça ? J'avais l'impression qu'il amenait cette idée que, dans l'analyse, dans la névrose, il fallait soustraire à chaque fois un point au savoir. C'est-à-dire « il ne sait pas que je sais » où… Et finalement, j'avais l'impression que comme dans les cures d'enfants, souvent le « cacher », les enfants cachent beaucoup avant de savoir qu'il n'y a pas besoin de se cacher parce que de toute manière il y a un point d'invisibilité qui fait qu'il n'y a pas besoin de soustraire quelque chose au regard de l'Autre [*inaudible*] j'avais l'impression que c'était ça qu'il y avait… Que le mensonge là (55''39) de fait, la nécessité [*inaudible*]… qu'on est tous obligés de soustraire un signifiant, de cacher quelque chose ; il y a un moment où même quand l'Autre sait, vous êtes quand même caché. Vous n'avez pas besoin de nourrir le non-savoir de l'Autre. [*inaudible*] vous voyez, la différence entre être caché ou être invisible, il y a un truc comme ça dans ce [*inaudible*], dans ce fait que même quand l'Autre sait, il existe toujours un point d'invisibilité.

A. Massat — Ça, sans doute quand le sujet parvient à passer en B4, mais au moment de B3, il donne l'exemple d'ailleurs de l'enfant qui ne peut pas se cacher, mais quand il passe en B4 oui là, là il peut avoir un… voilà il y a le recoin du Symbolique, il dit, par l'intervention du Nom-du-Père.

P.-Ch. Cathelineau — Il y a un truc là dont on a parlé avec Marc et qui effectivement est un point important dans le « il sait que je sais qu'il sait que je sais » qui est le lien, et c'est Marc qui le faisait remarquer, donc je reprends ce qu'il me disait, il faisait remarquer qu'on avait affaire à quelque chose qui n'est pas très loin de la théorie des jeux. Et quelque chose qui rappelle les prisonniers. Et donc, une expérience, entre guillemets, de solidarité, notamment en B3, puisque là il y a une solidarité, je dirais, entre le roi et l'émissaire, au niveau de la formule, puisque cette formule s'égale à ce moment-là ce qui n'était pas le cas avant, et la possibilité d'une, comment dire, il parle de communion ; vous avez insisté sur le terme de communion, mais on peut dire de reconnaissance mutuelle de leur niveau de savoir. Et c'est vrai que ça rappelle de façon extrêmement spectaculaire, ce qui se passe effectivement, dans la certitude anticipée. C'est ça la certitude anticipée : c'est effectivement, un point, un temps où effectivement, les uns et les autres en sont au même point de savoir. Donc, c'est pour ça que je trouve que c'est quand même assez sévère de la part de Lacan de le critiquer comme il le fait parce qu'il y a au moins au niveau de cette expérience quelque chose qui paraît assez intéressant malgré tout, qui est le fait que dans cette expérience mutuelle il y a la possibilité de formuler, dans la passe, un moment où il y a solidarité des positions subjectives. Et ça, c'est intéressant, je trouve que c'est le point dans cette démonstration qui me paraît le plus intéressant. Bon c'est personnel, parce que c'est vrai que la certitude anticipée c'est quelque chose d'intéressant en soi et ça désigne à mon avis quelque chose qui certainement a une certaine vérité dans l'expérience que pourrait être la passe, au-delà des critiques que peut faire Lacan à cet exposé. Non ? Vous n'êtes pas d'accord ?

M. Darmon — Oui, oui, je te suivrai tout à fait, c'est-à-dire la passe c'est pouvoir mettre son trou en commun.

P.-Ch. Cathelineau — Voilà c'est ça.

M. Darmon — C'est-à-dire d'être arrivé à ce point de savoir, où effectivement on ne peut se réclamer que de son trou et on peut mettre à partir de là son trou en commun avec un autre.

P.-Ch. Cathelineau — Non mais je pense que là, de ce point de vue je trouve que l'exposé… j'ai trouvé que la critique qu'il faisait était très sévère par rapport à ce point-là précis. Qui effectivement à mon avis est une façon de penser la passe…

M. Darmon — Oui mais là le défaut de Didier-Weill c'est de s'appuyer sur des textes et une théorie de l'analyse et de la passe antérieure aux nœuds. Il s'appuie essentiellement sur la proposition de 67 en ce qui concerne le graphe et *La Lettre Volée*. Donc il ne... il reste en quelque sorte dans les rails du Symbolique prédominant.

P.-Ch. Cathelineau — On a l'impression qu'il illustre ce que dit Lacan dans la leçon II sur le retournement du symbolique sur le nœud borroméen.

B. Vandermersch — Néanmoins il le dénonce lui-même. Parce que quand il dit :

« Supposons, si vous voulez, pour aller un peu plus loin, un analyste qui ne soit pas passé par cette dépossession de la pensée et qui entretiendrait avec la théorie psychanalytique des rapports de possédant [...] »

Que tu possèdes la théorie des nœuds ou la théorie du Symbolique ou du graphe c'est du même ordre. Si c'est un rapport de possession.

« [...] entretiendrait avec la théorie psychanalytique des rapports de possédant, des rapports de possédant comparables à ceux, si vous voulez, de l'Avare et de sa cassette ».

Là on voit bien l'objet, comment la théorie peut faire objet. C'est-à-dire que mettre le trou en commun, ce n'est pas mettre la théorie en commun. Et on peut dire que l'appel par exemple à une vénération commune du nœud, même si c'est du trou qu'il y a dans le nœud, n'est pas tout à fait ce qui… mettre son trou en commun, je veux dire le trou…

P.-Ch. Cathelineau — Ce n'est pas le fait de, sauf que le nœud ça fait entendre quelque chose que ne fait pas entendre le graphe qui est la dimension de Réel. Ah si ! Ça fait entendre la dimension de Réel…

B. Vandermersch — Je trouve que le graphe, il est souvent indépassable jusqu'à présent pour se repérer dans certaines cliniques. Mais bon, chacun son truc, c'est comme ça que chacun a son outil, bon. Ce n'est pas ça que je voulais dire ; c'est que Alain Didier-Weill c'est un type qui, au moment où il écrit ça, sait très bien qu'il n'y a pas de savoir absolu, il sait parfaitement bien, c'est un gars qui a fait ses preuves d'analyste. Qu'est-ce qui fait qu'il présente les choses de telle façon que Lacan soit amené à réagir ? Alors voilà, c'est pour ça que vous avez parlé, enfin pour ça, vous avez parlé de lettre d'amour. Je me demande s'il n'y a pas là le germe de ce sur quoi Lacan a peut-être réagi. Tu fais ça pour moi. Je te demande de dire où tu en es toi dans ton rapport, et tu me fais un truc où il y a peut-être un peu trop de tu m'aimes. Peut-être c'est une idée.

M. Darmon — Il y a aussi, enfin il faudrait peut-être l'interroger là-dessus, Didier-Weill faisait sa passe en faisant cet exposé hein ? C'est-à-dire… ou il avait l'intention.

B. Vandermersch — Il ne pouvait qu'avoir la trouille de ne pas réussir, mais enfin de ne pas avoir quelqu'un qui puisse porter son message. Parce que la passe ça se fait par quelqu'un qui…

V. Nusinovici — Ce n'est pas ce qu'il récuse là justement ?... J'ai mal lu ? Ce n'est pas ce qu'il récuse d'avoir affaire à un passant ? Parce que lui il veut faire sa passe par écrit, Didier-Weill…

B. Vandermersch — Il ne veut pas passer par un passeur ?

V. Nusinovici — J'ai l'impression, par un passeur, oui. Moi j'ai gardé ce souvenir.

Martine Bercovici — Mais ce à quoi il veut répondre c'est pourquoi on pense à cette époque-là que la passe est un échec parce qu'aucun passeur n'arrive vraiment à dire ce qui s'est passé dans la passe. Donc ça concerne bien la question du signifiant. Personne ne peut parler du Réel ! Ni du sien ni de celui de l'autre, ni du Réel en général. Le message que donne le passeur il est dans le signifiant de toute

façon. Mais effectivement, ce que proposait Didier-Weill, là, c'est de faire un graphe au fond, un passage, des chemins, où chaque passeur en employant son chemin pourrait dire quelque chose de la passe. Et ça effectivement c'est problématique. Avec son graphe il essaie de donner la parole au passeur qui ne pouvait pas parler.

B. Vandermersch — Du coup ça fait un modèle.

M. Bercovici — Mais de quoi peut-on parler quand on est passeur si ce n'est effectivement des remaniements du signifiant au cours de l'analyse et après l'analyse et c'est ce dont peut témoigner l'analysant pour le donner au passeur. Mais sinon il n'y a rien à dire de la part du passeur, il n'y a qu'une expérience partagée mais pas forcément qu'on peut dire.

V. Nusinovici — Est-ce que le nœud permet bien cette articulation énoncé/énonciation ? Qui est sa question et qui ne peut pas ne pas être la nôtre ; qui est la question vraiment fondamentale.

P.-Ch. Cathelineau — C'est-à-dire que, pour revenir à la question du Réel, vous m'excuserez, j'ai mes marottes, le Réel du nœud en tant qu'il noue trois dimensions peut effectivement renvoyer au niveau du Symbolique à la question de l'énonciation et de l'énoncé. Mais ce qui est en jeu dans le Réel du nœud c'est le Réel lui-même, c'est-à-dire quelque chose qui est au-delà de l'énonciation et de l'énoncé. Et donc, ben oui, qui est au-delà de l'énon… c'est ce que disait Bernard Vandermersch, c'est qu'il y a quelque chose qui, je ne veux pas l'appeler « traversée du fantasme » mais qui concerne l'objet, et qui lui n'est pas, ne se résout pas et ne se résume pas à la question de l'énonciation et de l'énoncé. C'est un point de Réel. Et je pense que là effectivement, l'objection porte. C'est-à-dire qu'il y a quelque chose… Alors, vous disiez que le Réel ne se transmet pas, c'est vrai que ça ne se dit pas. Ça ne se dit pas. Mais en tout cas ça peut s'évoquer le Réel, ça peut s'évoquer.

J. Maucade — On peut essayer de le dire mais on le rate tout le temps.

V. Nusinovici — C'est ce que Lacan voulait transmettre : un bout de Réel…

P.-Ch. Cathelineau — Un bout de réel. Donc je crois que l'objection là on l'entend. Enfin on l'entend assez bien surtout si on considère le début du séminaire où la question du Symbolique est mise sur le tapis. C'est-à-dire que c'est une façon de dire que l'enjeu se situe à un point de Réel et que... Non ?

B. Vandermersch — Oui, oui, il faudrait s'entendre sur ce qu'on appelle énonciation. Parce que, est-ce qu'on désigne par là un lieu, est-ce qu'on désigne une action ? Ou est-ce qu'on désigne… Parce que l'énoncé bon, voilà, il y a des paroles qui sont prononcées, ça va. On fait une distinction entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation. Bon d'accord.

M. Darmon — Est-ce que ça recoupe ce que Lacan a appelé le dire et le dit ? Parce qu'en ce qui concerne le dire et le dit il y a une réponse topologique, effectivement. Dans *l'Étourdit* cette distinction du dire et du dit est mise en œuvre topologiquement. Avec le cross-cap et le tore.

V. Nusinovici — Il dit que le dire fait le tour de la rondelle par exemple.

B. Vandermersch — Et le dit ?

V. Nusinovici — Ben le dit, euh, il se balade dans le cross-cap, il le découpe.

B. Vandermersch — Parce que le dire c'est le trajet, la spécificité topologique du trajet, pour qu'un énoncé… parce que… le même énoncé peut ne pas avoir été dit, ou bien avoir été dit. C'est-à-dire hein ce n'est pas la même chose si je dis « l'inconscient est structuré comme un langage » et quand Lacan dit « l'inconscient est structuré comme un langage » la première fois. On voit bien que c'est le même énoncé mais ce n'est pas la même énonciation. Moi je répète. Bon, je peux le faire mien aussi, ça peut avoir un effet aussi de dire, parce que je peux dire ça dans un milieu où ce n'est pas…

M. Darmon — C'est toute la question, c'est ce dont il parle principalement.

B. Vandermersch — Oui, oui, c'est ce dont il parle. Et ça c'est intéressant.

M. Darmon — Tout à fait. C'est-à-dire, est-ce qu'on est, par rapport au savoir, des perroquets ?

B. Vandermersch — Qu'est-ce qui nous permet de dire.

M. Darmon — Ou est-ce qu'on peut reprendre ce dit dans son dire ?

B. Vandermersch — Ben, Lacan il disait un truc dans les…, je ne sais plus où mais enfin, dans un truc plus ancien : Voilà, vous vous méfiez, vous reprenez mes signifiants et ça a sur vous un effet d'aphanisis. Alors vous voulez vous en dégager. Alors vous introduisez une petite différence. Le problème c'est que du coup vous perdez ce que je voulais vous dire ! Mais il ne donne pas d'espoir, sauf que peut-être une fois soumis à l'aphanisis on peut peut-être en sortir par, en questionnant le désir de l'Autre. Et voir comment je peux soutenir mon désir à partir du désir de Lacan. Car je crois que le désir de l'analyste ne se soutient pas sans le désir de l'autre. Sans le désir d'un autre. Je crois que Lacan a soutenu toute sa vie son désir d'analyste à partir de celui de Freud.

M. Darmon — C'est-à-dire bon, les élèves ont souvent affaire à la parole du Maître, qui lui est supposé avoir affaire au Réel. Donc la question c'est plutôt que chacun puisse avoir affaire au Réel et d'en rendre compte, éventuellement en reprenant les signifiants du Maître, mais à partir de la brèche où il se trouve lui-même, par rapport à ce Réel.

B. Vandermersch — À supposer que je puisse accéder à cette brèche-là et qu'elle ait quelque chose de commun avec la mienne.

J. Maucade — C'est pour ça qu'il y a les séminaires d'été ! De toute façon, il n'y a pas d'espoir mais ça nous fait travailler. Et puis pour répondre à Valentin, je me demande si cette question de l'énoncé et de l'énonciation, on ne peut pas y répondre aussi par les quatre discours. C'est-à-dire bien sûr par la topologie des nœuds il va bien expliquer que la ficelle c'est un tore, mais est-ce que ce n'est pas aussi… par la place des quatre éléments dans les quatre discours qu'on peut bien répondre à cette question de l'énoncé et de l'énonciation ?

B. Vandermersch — Si on maintient que c'est quand même l'objet petit *a* qui est cause quelque part et qui colore aussi l'énonciation, il faut bien le dire, dans le nœud c'est le trou, le trou central. Les énoncés se baladent. C'est plutôt les énoncés qui sont difficiles à situer sur le nœud en fin de compte. Ils sont écartelés entre Symbolique, Réel et Imaginaire. Enfin s'ils ont des effets. Mais je pense qu'aucune figure topologique ne peut prétendre à l'exhaustion du sujet. Je crois que si on attrape les choses par un bout on perd quelque chose.

J. Maucade — L'exhaustion de l'Imaginaire, pas du sujet.

B. Vandermersch — Non mais de l'exhaustion de la totalité du sujet… enfin de la structure subjective. Parce que je suis désolé mais dans le - encore une seconde là – il y a des choses dans le graphe, une infinité de choses, enfin une infinité, beaucoup de choses, qu'il est très difficile d'exprimer avec le nœud. La strate de l'inconscient et du discours courant, le moi et l'image spéculaire d'un côté, le désir qui s'appuie sur le fantasme… tout ça c'est, enfin je veux dire dans la clinique, enfin spontanément on s'en sert plus ! Enfin j'ai l'impression.

V. Nusinovici — Parce qu'on est en retard !

B. Vandermersch — Parce que t'es en retard toi !

V. Nusinovici — C'est ça, parce qu'on est complètement dépassé !

B. Vandermersch — Non c'est parce que tu n'as pas commencé par les nœuds ! T'es tellement vieux que… il a commencé par Freud, lui ! On est foutus [*rires*] il arrivera jamais au bout !

J. Maucade — Pour le séminaire d'aujourd'hui il est le premier arrivé, il n'est pas en retard ! Je me demande si la question d'Alain Didier-Weill ce n'est pas qu'à la fin d'une analyse c'est le Symbolique qui est dans une exhaustion de l'Imaginaire ? C'est-à-dire, la réponse c'est le Symbolique. La question d'Alain Didier-Weill, pas la réponse de Lacan… Ce qui suscite la réponse de Lacan là-dessus.

M. Darmon — Oui mais parce qu'il s'appuie sur Lacan lui-même, c'est-à-dire sur la proposition de 67 où le graphe est la référence.

J. Maucade — Mais comment faire autrement aussi ? C'est-à-dire c'est notre question aussi ?

M. Darmon — Non, non, non, mais ce travail est tout à fait passionnant parce que justement il montre son invention à partir de ces éléments, de cette écriture qu'il a à sa disposition il invente, il reformule *La Lettre Volée*, il fait fonctionner le graphe à sa façon…

J. Maucade — Mais c'est notre question aussi. Comment lire Lacan sans s'appuyer sur Lacan ? Comment répondre… nous aussi on répète comme disait Bernard, on…

M. Bercovici — Mais est-ce qu'on a fait une théorie de la passe avec les nœuds ? Est-ce que quelqu'un a fait ça ?

M. Darmon — J'ai essayé, il y a un petit texte là-dessus. Je ne sais pas ce qu'il vaut !

B. Vandermersch — Oh, il est certainement correct !

(*Brouhaha*)

P.-Ch. Cathelineau — Il semble qu'il y a dans la leçon II, toujours pour revenir à cette leçon II, une théorie de la passe avec les nœuds. Si vous regardez le nœud du Symbolique qui enserre le Réel et l'Imaginaire, vous voyez qu'il faut un autre retournement pour que le nœud soit mis en place. Ça c'est une théorie de la passe avec les nœuds… C'est une théorie de la passe avec les nœuds dans la mesure où effectivement… c'est exactement le reproche qu'il fait à Alain Didier-Weill : il est dans le Symbolique et ce qui lui échappe, comme à nous tous d'ailleurs, c'est précisément le Réel lui-même. Donc qu'est-ce que ce serait le retournement du Symbolique ? En quoi consisterait le retournement du Symbolique dans une procédure qui aboutirait à la mise en place d'un nœud borroméen où il n'y a pas de primat du Symbolique ? C'est ça la question. Enfin à mon avis c'est une des questions, je ne sais pas si c'est la seule, mais… non ?

M. Darmon — Oui, oui, tout à fait, mais bon, euh… Le moment de retournement c'est cette levée du refoulement originaire chez Didier-Weill.

J. Maucade — Et ce qui pose la question toujours, on l'a dit mais c'est la question du Savoir et de la transmission du Savoir. Et je pense que, il y a un an qu'on a essayé, Melman en réunissant un groupe dont vous faisiez partie, c'est quoi la transmission, je ne sais pas si on a répondu, on a chacun donné son avis sur la transmission mais le Savoir, ce qui était la question de Valentin au début, comment on transmet le Savoir ? Comment ça se transmet un savoir ?

B. Vandermersch — Je crois que le problème c'est plutôt la transmission de la psychanalyse !

M. Darmon — Eh oui ! Lacan a répondu qu'il n'y a pas de transmission de la psychanalyse à la fin du congrès sur la transmission, de l'Ecole Freudienne…

B. Vandermersch — Et c'est bien embêtant que chaque analyste doive réinventer la psychanalyse !

J. Maucade — Nous en sommes toujours là ! [*rires*]

P.-Ch. Cathelineau — [*en riant*] Ce n'est pas un défaut ! Ce n'est pas une insulte d'en être là ! Heureusement d'ailleurs qu'on en est là parce que sinon ce serait mortel !

B. Vandermersch — Bah c'est pourquoi il y a deux sortes de bons analystes : il y a ceux qui commencent, qui font n'importe quoi puisqu'ils ne savent rien ; ils ont d'excellents résultats ! Et puis il y a ceux qui apprennent, alors ils deviennent vraiment nuls, et quand ils ont vraiment fini d'apprendre et qu'ils se sont dit qu'après tout il faudrait peut-être réinventer la psychanalyse, c'est-à-dire se servir un petit peu des outils, enfin de ce qui fait vraiment… avec quoi il a l'impression de pouvoir circuler, quoi, et puis ça va peut-être un peu mieux. Bon [*en riant*] c'est peut-être un peu excessif ! C'est un raccourci un peu excessif ! Non Lacan disait un peu quelque chose du même ordre [*rires*] A peu près ! Pas tout à fait, il était plus prudent ! Non, mais il disait en contrôle…

M. Darmon — Il disait que les nouveaux ils fonçaient comme des rhinocéros et il les approuvait toujours [*rires*] !

M. Bercovici — Je pense à la passe et au nœud, ce qui pourrait faire effectivement quelque chose de fonction, ce serait le rapport à la jouissance, la modification des jouissances puisque la jouissance c'est notre rapport à l'Autre. Alors avec le nœud on peut effectivement peut-être parler de ça et plus du Réel du coup puisque la jouissance ça vient du Réel. Peut-être.

B. Vandermersch — Bah oui. Qu'est-ce qui se gagne ou se perd du côté…

M. Bercovici — De la jouissance, après, avant, pendant.

B. Vandermersch — Vous voyez bien que dès qu'on va tripoter ça, on va essayer de donner un idéal du passé, je parle de celui… le passant une fois qu'il est passé. Oui, je ne suis pas sûr qu'on ait tellement envie d'être passé… comme le café ! Bon enfin bref. Il faut quand même dire que vous avez fait un bon exposé. Il faut le dire. Mais c'est dommage que vous ayez 'squeezé' les choses qui vous plaisaient parce que…

A. Massat — Non qui ne me plaisaient pas !

B. Vandermersch — C'était quoi ce qui ne vous plaisait pas, spécialement ?

A. Massat — J'en ai déjà un peu parlé ! Tout le monde dit que c'est justement ce qui était (*inaudible*)… l'analysant qui veut escroquer l'analyste ! En tant que bonne hystérique ça me choque beaucoup parce que je veux dire la vérité ! [*rires*]

V. Nusinovici — Pas escroquer ! Il ne veut pas l'es-croquer !

M. Bercovici — Non mais la passe c'était des stratégies, il fallait choisir son ou ses passeurs pour être sûr… Ce n'est pas l'analyse là, c'est la passe.

J. Maucade — Il dit qu'on choisit l'analyste en fonction de rater son analyse, c'est un peu ça ce qu'il dit non ?

M. Darmon — Il veut être sûr que ça ne bougera pas.

J. Maucade — Oui c'est ça.

B. Vandermersch — « Qu'est-ce qui va permettre au sujet de se dé-fixer […] l'art de l'analyste devra savoir se faire entendre. »

« Qu'est-ce qui va permettre au sujet de se dé-fixer […], qu'est-ce qui va permettre à l'Autre qui est dans le Réel de réintégrer son site symbolique ? C'est là d'ailleurs que l'art de l'analyste devra savoir se faire entendre. Exemple, un analysant, dans cette position où pour lui le savoir de l'Autre se balade comme ça dans le Réel, presse son analyste pour voir de quelle façon l'analyste va se manifester, d'où il parle

et lui téléphone un jour pour presser un rendez-vous, pour voir la réaction ; l'analyste répond : "S'il le fallait, nous nous verrions". ».

Brouhaha

A. Massat — Ça c'est quand même bien. Ça me paraît quand même comme ça discutable mais c'est quand même pas mal. S'il le fallait… De faire passer à ce « il » impersonnel. Ça j'ai bien aimé.

V. Nusinovici — C'est les deux temps entre le « fallait » et le « verrions » qui complètement l'écartèle.

A. Massat — Ce qui m'avait déplu à la première lecture c'était exactement ce passage, quand il parle de la position niaise du cogito du Bozef 1, « il ne sait pas donc je suis » et il dit là, je vous le lis :

« Cette position vous est familière dans la mesure où nous savons que c'est une position que nous connaissons par l'analyse : l'analysant, bien souvent, nous le savons [*il dit nous le savons*], choisit son analyste en se disant inconsciemment : "je le choisis, celui-là, parce que, lui, je vais le rouler" et nous savons que ce qu'il craint le plus en même temps, c'est d'y arriver. »

Voilà. Vous ça vous plaît mais moi ça ne me plaît pas ! [*rires*]

M. Bercovici — Il veut garder son symptôme !

V. Nusinovici — Ce n'est pas que ça plaise, ça ne nous plaît pas beaucoup mais ça correspond à quelque chose !

B. Vandermersch — Il situe la duplicité quand même.

P.-Ch. Cathelineau — Bon. Merci beaucoup.

B. Vandermersch — Merci !

(Applaudissements)

Transcription Jean-Pierre Gasnier & Annie Gebelin-Delannoy

Relecture Danielle Bazilier-Richardot

Copyright © 2015 Freud et Lacan par l'Association lacanienne internationale, reconnue d'utilité publique - Tous droits réservés

Séminaire XXIV de J. Lacan. Commentaire de la leçon VI. 12/01/2015

- Choula EMERICH,

« Je me casse la tête contre les murs de mon invention pour expliquer Freud ».
« Ce que Freud donnait à entendre au public était apparemment de l'ordre d'une philosophie, où il n'y avait pas d'os, pas de squelette, ce qui est nécessaire pour marcher tout seul. Seulement voilà, des os, dans l'œuvre de Freud, il y en avait, *De l'Esquisse à la pulsion de mort*, de *Pourquoi la guerre* à *l'Avenir d'une illusion* ou à *Malaise dans la civilisation*, de l'appui théorique qu'il a essayé de prendre sur la science de son temps, tous ces écrits relèvent du même esprit d'avant-garde que celui de Lacan : vouloir fonder une psychanalyse laïque et scientifique, et toute l'œuvre de Lacan a consisté à poursuivre l'avancée freudienne pour nous donner à entendre le poids inouï de sa découverte : le sujet est déterminé par le signifiant.
Lacan reprend, sans erreur, l'écriture d'un noeud où R et I sont en continuité, en double boucle, le Symbolique ayant la charge d'en faire un nœud borroméen, en passant successivement avec la consistance du S, sur le R et sous ce qui est dessous et dessus ce qui est dessus chaque brin des consistances, de « corps-de », rencontrée p. 67 : «Ce qu'il y a de nouveau dans cette écriture c'est que le R et l'I soient en continuité sans que l'on sache vraiment dit-il où s'arrêtent le R et l'I, ». Qu'est-ce que cela implique ?
Dans la leçon 2 du séminaire, il nous disait déjà que l'écriture du tore du R et de l'I, contenus par coupure dans le tore du Symbolique, représentait certes le travail de l'analyse, voire la fin d'une cure, soit, avoir pu donner parole à ce que, « là où était le je, le ça soit advenu », mais que cette présentation, montrant le travail opératoire dans la levée du refoulement, laissait le Sujet dans une position où, seul le refoulé, donc l'Inconscient, serait en place de vérité.
Le Symbolique prenait le pas sur les autres registres et le nœud produit n'était pas un n.bo. Il envisageait déjà la nécessité d'une seconde coupure, sur le tore du Symbolique, ce qu'il reprend dans cette leçon.
C'est pourquoi cette écriture qu'il nous propose dans le début de cette 6ème leçon me paraît être la monstration d'une réponse à cette question de la leçon 2 : concasser le n.bo, tout en lui gardant ses propriétés toriques et nodales.
Après Freud qui souhaitait une deuxième tranche d'analyse, au moins pour les analystes, Lacan reprend ici, la nécessité d'une deuxième coupure, dans le tore du S, libérant ainsi du tore du S, le R et l'I en les mettant en continuité afin que le S ne soit pas tout puissant dans la subjectivité d'un Sujet, coupure pratiquée par un savoir faire qui écrive par cette seconde coupure un n.bo qui mette le Sujet aux prises avec les 3 consistances, et le R du nœud.
Ici ce que Lacan nous propose c'est l'écriture d'un n.bo où le R qui a éminemment affaire avec le corps, « qui dit le vrai mais qui ne parle pas », et l'I « qui parle mais qui a toujours tort », R et I seraient en continuité et noués bo par le S « qui ne dit que des mensonges, mais pour savoir le vrai ». Ces commentaires sur les différents registres, sont de Ch. Melman. (voir sa contribution aux journées sur La Passe en 92).
Nous sommes dans la question du savoir et du savoir faire et AD W va nous en parler sous l'angle du « je sais » et du « il sait » à l'œuvre dans la passe.
Deux ans avant ce séminaire, s'était tenu, à la Grande Motte, un congrès consacré à la passe et dont Lacan attendait ouvertement de savoir pourquoi un analysant bascule dans le désir d'être analyste.
Pour le dire trop rapidement mais nous pourrons y revenir si nous en avons le temps, Lacan y avait soutenu que la passe était un échec et qu'il n'en n'avait rien appris.
AD W, en est assez travaillé pour affirmer que : « l'idée d'un échec de la passe est quelque chose que je supporte mal, pour moi elle semble garantir ce qui peut se préserver d'essentiel et de vivant pour

l'avenir de la psychanalyse » et témoigner à Lacan, d'un écrit topologique de ce que représente pour lui, la passe.
Lacan lui laisse tenir une leçon de son séminaire car il a trouvé divinatoire qu'AD W ait lié la passe, instaurée en 1967 et *La lettre volée*, séminaire qu'il avait tenu en 55, Nous y reviendrons.
Divinatoire, car *La lettre volée*, contient une historiette qui se donne pour être un jeu d'enfant, celui de deviner le nombre de billes qu'un gamin cache dans sa main et dont le partenaire doit deviner si il est pair ou impair.
Le jeu fameux du pair et de l'impair, et qui va permettre au malin qui propose le jeu de rafler la mise en donnant sa réponse, en tablant sur la niaiserie de son alter-égo, allant jusqu'à singer les mimiques de son rival pour mieux le deviner.
Le conte de *La lettre volée*, en quoi aurait-il avoir avec la passe ?
Parlons structuralement du conte.
La Reine a reçu une lettre qu'elle est en train de lire quand Le Roi fait irruption dans son boudoir, elle est embarrassée, veut cacher la lettre sans attirer l'attention du Roi, tente de la mettre dans un tiroir, y renonce, la pose sur une commode, bien en vue, le sceau de l'émissaire au-dessus, pour en cacher le contenu. Entre le ministre, il voit l'embarras de la Reine, il voit la lettre, reconnait l'écriture et le sceau du Duc D. et tout en parlant au Roi, sort de sa poche une lettre semblable qu'il porte sur lui, la lit et vient la poser à côté de l'autre, fait diversion, voit que la Reine a compris son manège mais elle ne peut rien faire, ni dire, sans attirer l'attention du Roi, négligemment le ministre s'empare sous leurs yeux de la lettre et il sort : il tient la Reine à sa merci.
Trois sujets, trois jeux de regards concernent cette lettre, qui disent l'intérêt primordial de cette missive.
La Reine demande, au préfet de police, qui est de son bord, contre grosse rétribution, la récupération de sa lettre qu'elle sait chez le ministre, car il peut en user contre elle.
La police perquisitionne la maison de fond en comble, et y compris les maisons adjacentes, fait agresser le Ministre par des complices du préfet, pour le fouiller à deux reprises, histoire de s'assurer qu'il ne porte pas la lettre sur lui, et malgré ses efforts et l'énorme somme promise, il ne trouve pas cette lettre.
A bout de ressources, il se rend pour raconter son infortune, chez Dupin, un détective qu'il connait de longue date, il est en compagnie d'un de ses amis proche, bien connu du préfet également, à qui il explique dans le détail, la lettre, les regards, la perquisition, la récompense.
Entendons qu'il s'agit d'un conte rapporté, du dire de l'un au dire d'un autre, dont rien ne peut assurer que la retransmission soit vraie ni même exacte. Il s'y agit d'un dire sur le dire, expérience de discours, donc.
Interrogé, Dupin répond au chef de la police, d'un ton flegmatique, « vous avez cherché au mieux de vos habitudes » prenez conseil, vous n'avez pas affaire à un sot, retournez-y, la lettre y est.
Le préfet rigolard lui renvoie que le ministre n'est pas un sot mais un poète et que tous les poètes sont fous, un fou donc.
Toutefois, nouvelle perquisition du préfet de police, même insuccès. Il s'enflamme, de nouveau chez ses compères, et promet, à qui trouverait la lettre, grosse récompense puisque la sienne a doublé entre temps, Dupin, le spécialiste se lève alors lui fait signer une lettre de créance et lui donne la lettre qu'il est allé lui-même chercher chez le ministre, médusé, le préfet s'en va avec en mains une lettre, opposée en tous points à celle qu'il avait décrite.
Comment Dupin s'est-il approprié cette Lettre : Après la deuxième visite du Préfet de police, sans rien dire ni au préfet ni à son ami, Dupin, sûr de son fait est allé rendre une visite de courtoisie au Ministre, qui se dit fatigué, lui, toujours débordant d'énergie, il sait donc ce que Dupin vient chercher. Dupin

renchérit, ses yeux sont fatigués, lui-même porte des lunettes car la lumière l'éblouit, mais avec ses lunettes vertes, cachant son regard donc, et tout en le médusant par son discours, de son regard que l'autre ne peut deviner, il inspecte les lieux, et bien sûr détecte dans un vide poche misérable, un papier sale et froissé, chez un homme aussi méticuleux que le ministre , bizarre, une fine écriture de femme portant l'adresse du Ministre, en lieu et place de l'originale qui elle portait une large écriture énergique d'homme, et le gros sceau noir du ministre en lieu et place d'un sceau petit et rouge.
Seule la taille de l'objet ne diffère pas.
C'est la lettre adressée à la Reine et retournée comme un gant.
Dupin l'a tout de suite reconnue, il prend congé pour revenir le lendemain rechercher sa tabatière oubliée, empoche la lettre et pour moquer le ministre, lui dépose, au même endroit, une lettre extérieurement semblable, mais où à l'intérieur il laisse sa signature : « un dessein si cruel, s'il n'est digne d'Atrée est digne de Thieste », La Reine peut dormir tranquille, C'en est fait du Ministre s'il donne la lettre au Roi, mais Dupin par ostentation, féminisation nous dit-on, peut compter sur un ennemi qui ne l'oubliera pas non plus.
C'est donc de la mise en lumière de plusieurs types de démarches singulières et par l'occupation des différentes places qui en découlent pour les protagonistes que repose l'intrigue.
Le roi qui ne voit rien, La reine qui voit que le ministre voit que le roi ne voit rien, le ministre qui peut alors s'emparer de la lettre compromettante, sous le regard aveugle du roi et sous le regard impuissant de la Reine qui ne peut parler sans se dévoiler.
Position de la police qui pour trouver la lettre, et supputant que le ministre est un poète et donc un fou, va la chercher en faisant et refaisant les mêmes perquisitions, jusqu'à l'absolue perfection, poussant jusqu'à l'outrance sa routine habituelle et qui échoue, prisonnière de l'exactitude, elle ne voit rien.
Dupin, fin limier, sait que dans ce registre la police est imbattable, il en déduit qu'il lui faut donc la chercher autrement.
Il décide alors de se mettre à la place du Ministre, et par une série d'identifications et de projections, il finira par s'identifier à l'intellect de son adversaire tout en essayant de mesurer si lui-même est capable ou pas d'être à la hauteur du raisonnement de son partenaire.
Il le sait poète et mathématicien, homme de cour et intrigant déterminé, connaissant toutes les pratiques de la police. Il en déduit que cela éliminait donc toutes les cachettes vulgaires. Dupin en conclut que le ministre avait donc dû, mathématicien, nécessairement, viser à la simplicité, soit ne pas la cacher du tout. Refaire ce que la Reine a fait.
Et c'est dans cet état d'esprit qu'il était allé rendre visite au ministre et lui dérober l'objet du délit.
Cela, c'est-ce qu'il relate à son compère mais, quel a été son raisonnement ?
Sa découverte a-elle été due au hasard ? À une interprétation judicieuse de l'Imaginaire ? Certes pas, mais résultat logique de la compréhension, par Dupin, de l'emprise du Signifiant sur le sujet, ce qu'il ne dévoile pas à son ami.
Et c'est précisément la mise à plat de cette structuration du Symbolique à partir de signes imaginaires interprétés, qui est au principe même de la circulation de la Lettre volée qui vient présentifier là ce qui cause le désir de chaque détenant de cette lettre.
Lacan y démontrera que le malin à ce jeu du pair et de l'impair, qui raflait toutes les billes, ne gagnera que temporairement, car sa tactique n'est plus valable si au lieu de supposer son rival niais, et de se tenir dans la relation imaginaire où il gagne sur un grand nombre de coups, s' il doit lui prêter intelligence voire désir de le tromper, alors il gagnerait et perdrait comme tout un chacun parce que, là, il serait pris lui-même dans la détermination S de l'intersubjectivité qui le constitue.

Il s'agit dans ce conte, de l'application dans la littérature par E. Poe, de la première mise en place d'une loi symbolique, organisée, à conservation indéfinie, à persistance indestructible, inhérente à la structure même le la langue dans le jeu des oppositions présence-absence, et à motivation prévitale dit même Freud qui fut le premier à en parler et qu'il a nommé mémoration.
« Il s'agit d'une mémoire spécifique du signifiant, propre au symbole lui-même… dès que l'enfant est capable de prononcer deux phonèmes distincts, ils forment, avec celui qui les entend et celui qui les prononce les 4 éléments nécessaires à constituer un tel réseau signifiant. » Ce commentaire est de Marc Darmon dans son livre « Eléments de topologie lacanienne ».
Cette inscription n'est ni génétique ni historique, c'est la construction logique de la chaîne signifiante et qui justifie, que pour Feud, un mot, un chiffre ne vienne jamais pour un sujet au hasard car il est fixé dans la surdétermination S de la chaîne signifiante inconsciente qui le représente.
Lacan mettra dix ans pour rendre logiquement compte de la mise en place de ce lieu de l'Autre, dans la suite des alpha beta gamma lambda et dans La parenthèse des parenthèses au moment de la publication de ses Ecrits, en 66 de ce temps où mythiquement, s'opère pour un sujet, le passage d'une chaine constituée de signes marquant la présence ou l'absence, au signifiant.
Voilà en quoi était divinatoire la position de DW en rapprochant la passe 67 de la lettre volée 56, 1 an après que sortent dans les Ecrits 66 ce complément mathématique qui fonde la prévalence du signifiant sur le signe.
DW va s'appuyer sur le conte de Poe, qui pour notre bonheur et notre casse tête ne repose sur rien de moins que le schéma L mis en place par Lacan de la relation de l'intersubjectivité, et le graphe du désir et de son interprétation. C'est dire que nous ne ferons que les quelques pas nécessaires pour la lecture et la critique de ce que nous a proposé DW.
Je débroussaille dans un premier temps l'importance et la lecture du schéma L.
Deux éléments cruciaux sont contenus dans ce schéma L : Comment, topologiquement, dans la mise en place d'une position subjective, le sujet reçoit-il de l'Autre son message, sous un mode inversé, dit Lacan. (s'il n'est pas fou).
Sous un mode contraire, explicitera Marc Darmon, rétrograde et non pas négativé,
Dans ce schéma, nous sommes au niveau du parlêtre, de celui qui énonce le « tu es mon Maitre » . Cet énoncé tenu en position de S barré, est adressé au semblable, petit autre, mais vise l'Autre. Cela ne signifie pas que du lieu de l'Autre ait été émis un « tu n'es pas mon Maître » mais que de ce lieu Autre, ait pu être entendu par le Sujet, par la chaine signifiante circulant entre le Sujet, ses objets, et le savoir inconscient, S 2, que par le sujet donc, ait pu être entendu une position où l'Autre le reconnaît.
Le « tu es mon Maître » ne dit rien du sujet qui énonce mais contient le « tu es mon élève » et engage l'Autre avant le Sujet.
C'est parce que l'Autre implicitement le reconnait qu'il peut s'autoriser ce dire et qu'il peut assumer le « tu es mon Maitre » : d'être reconnu par l'Autre lui donne une parole.
Et la langue donne à entendre dans ce « tué », le prix que le sujet se fait payer par ce dire, il s'évanouit. C'est la manifestation de la pulsion de mort liée au langage.
L'autre élément important, dans ce schéma L, me semble consister dans le fait d'être passés de l'énoncé du signifiant « grand Autre », toujours possiblement investi d'être un Autre réel, d'être passés de ce signifiant grand Autre à ce lieu de l'Autre évidé de tout support d'être, de paraître, pour venir représenter le lieu, trésor des signifiants, évidé de l'Imaginaire, au bénéfice du Symbolique et de la chaîne signifiante dans sa synchronie et sa diachronie,

Ce lieu Autre, première mise en place de l'Inconscient, du R, où des lettres chues du sujet, et auxquelles il n'aurait aucun accès consciemment mais qui le déterminent, lettres qui viennent nous présentifier mieux que tout discours, dans chaque manifestation du mécanisme de répétition qui nous agit, dans nos lapsus, nos mots d'esprit, certains de nos rêves, manifestations qui sont elles, non seulement vraies ou justes mais irrécusables souligne Melman.
Cet irrécusable me paraît être le grand pas de la psychanalyse au regard des autres savoirs.
C'est aussi ce fonds de lettres, qu'elles soient littérales, phonèmes, voire membres de phrase, insues du Sujet qui mettent en place la structure littérale qui régit ce qui se dit être « le hasard », mais qui n'est qu'un jeu de ces signes devenues signifiants qui s'imposent au sujet acéphale que nous sommes en ce lieu et qui y ont inscrit un impossible structural.
Nous sommes là au temps et au lieu mêmes des bonnes et mauvaises rencontres que nous ferons tout au long de notre vie, partagés entre automaton (la rencontre du R, toujours traumatisante, inassimilable) et tuché. (ce que l'on nomme l'heureux ou malheureux hasard,).
Et ceci a grandement à voir avec ce conte de Poe, et la recherche et la retrouvaille de cette fameuse lettre non pas volée mais mise à gauche dit Lacan, lettre qui doit obligatoirement arriver à celui à qui elle est destinée, c'est-à-dire, non pas à la Reine mais au Roi, représentant de la Loi que la conduite de la Reine récuse.
L'idée de DW est de montrer que si le jury d'agrément n'arrive pas à utiliser ce qui lui est transmis par les passeurs, pour faire avancer les problèmes cruciaux de la psychanalyse, c'était leur fonction, c'est, ou, que ce jury n'est pas la bonne personne ou qu'il n'est pas à la bonne place.
Il va s'appuyer sur le dire de l'échec de la passe, l'instant du regard , et à partir de l'écriture du graphe du désir et de son interprétation il va métaphoriser un circuit représentant les mouvements fondamentaux existants entre un sujet et son Autre, le temps de comprendre,
Pour arriver en un point précis, moment repérable sur le graphe, qui expliquerait et les problème rencontrés dans les différents temps logiques de la passe et le court-circuit topologique opéré au niveau du jury d'agrément, moment de conclure.
L'enjeu était donc énorme.
Pour cela DW va reprendre le conte de « La lettre volée » et le remanier selon sa propre lecture qui ne manque pas d'intérêt : les deux partenaires, analytiques, de ce trajet de la lettre, seront l'émissaire de cette lettre, le Duc, dont le sceau est lisible pour qui n'est pas aveugle , et qu'il va nommer Bosef, le passant, et le Roi qui ne sait rien de cette lettre, l'analyste.
(Lacan reviendra sur cette question de la nomination de Bosef, pourquoi faudrait-il nommer le savoir absolu et de plus l'incarner, et plus encore s'y identifier lui adresse -t-il comme critique ?)
Les deux protagonistes ne seront pas seuls en lice puisque DW va faire circuler entre eux un Messager, duplice vis-à-vis de Bosef, Messager dont la place sera occupée, dans le conte, successivement, par le préfet, le ministre, ainsi que Dupin. Messager qui ira de l'un à l'autre transmettre comme message ce qui est induit par la possession de la lettre soit une féminisation, en l'occurrence une rage.
Dans le conte de Poe, Le Duc et le Roi, sont dans l'ignorance du trajet de cette lettre qui est le signifiant qui les mène, ils sont devinés plus que nommés, mais DW nous propose un montage où la lettre finira par arriver au Roi avec les conséquences attendues pour la psychanalyse, et relever ainsi la Passe de l'échec pour lequel elle était condamnée.
Travail donc éminemment transférentiel à Lacan, et en rapport intime du lieu et du moment où ce montage est écrit.

Constatons que si le désir de Lacan était d'attendre de cette passe la résolution du transfert, qui permet à un patient de s'appuyer sur son savoir Inconscient et non plus sur le SSS, nous sommes là dans une situation plutôt contrariante.
Le montage de son graphe que je vais vous commenter en suivant tous ses détours, se fait en 4 étages, déterminant pour Bosef et pour le Roi 4 places différentes, les mettant dans 4 positions successives du sujet et de l' Autre.
En B1, le dit Bosef, se soutient d'un Savoir absolu : il sait que l'Autre, le Roi, ne sait pas, mais quoi ? Que B1 sait qqchose le concernant.
Mais le contenu de la lettre, personne n'en saura rien , hormis la Reine qui sait que cette lettre fait courir un risque vital au couple royal, son contenu ne sera qu'extrapolé, mais il n'empêche que en R1, position du non-savoir de l'Autre, lui, Bosef, se sent être : il sait.
Position à courte vue, du genre « il ne sait pas donc je suis »
(ex classique dit-il, dans le choix qu'un analysant fait de son analyste : Cet analyste je vais pouvoir le rouler, mais s'il croit le croire, c'est aussi ce qu'il craint le plus).
A vérifier auprès des jeunes analysants avez-vous choisi votre analyste en espérant le rouler ou était-ce lié à ces temps héroïques de l'Ecole Freudienne ?
En ce temps inaugural, B1, en effet pas très malin, va confier au Messager, son premier message : m1 « le roi ne sait pas » R1 représente donc l'ignorance radicale de l'Autre, mais avec ce premier message de M1 il va passer de cette ignorance R1 à la position R2, Bosef 1 sait quelque chose me concernant et que je ne sais pas,
Le message revient à Bosef, sous une forme directe par le messager « j'ai dit au roi que tu m'as dit qu'il ne sait pas » et sous forme inversée, de l'Autre : « je sais qu'il sait quelque chose que je ne sais pas»,
En R2 l'Autre sait, d'accord, confie Bosef au Messager dans le deuxième message, m2, « il sait mais il ne sait pas que je sais qu'il sait » ce qui déplace Bosef en B2, A cette place, B2, Bosef se soutient encore d'une position duplice, « il ne sait pas que je sais qu'il sait », à ce niveau là Bosef, dans le semblant, peut se croire encore un peu de consistance, son petit jardin secret bien sûr,
Le messager rapporte au Roi, le second message : « Le Roi ne sait pas que je sais qu'il sait »
l'Autre, de ce nouveau savoir, passe à une autre position R3, et le savoir du Roi devient : « il sait, que je sais qu'il sait, que je sais ».
Et lorsque le Messager viendra lui rapporter son m3 « j'ai dit au roi que tu sais, qu'il sait que tu sais, qu'il sait ».
Là Bosef est à découvert, il se trouve confronté à un Autre auquel il ne peut plus rien cacher. : « Le Roi sait, que je sais qu'il sait, que je sais ».
Son savoir est passé du côté du Roi.
Lacan fait là une remarque qui a tout son poids.
Si le « je sais qu'il sait » peut virer à l'occultisme et à l'anti inconscient, le redoublement de la formule « il sait, que je sais qu'il sait, que je sais », a une toute autre portée.
La formulation de Lacan me paraît plus facile à déchiffrer, quoique la même, car elle nomme les différentes places occupées dans l'intersubjectivité . Je vous la redonne : « Le ministre sait que la Reine sait que le ministre sait qu'elle sait » ce redoublement était pour Lacan « une façon de se reconnaître entre soi disait-il, entre sa-voirs »
Ce qu'il espérait comme vérification de la procédure de la passe.
Comment pourrait-on travailler autrement ?

Il est intéressant de repérer ici la circulation des signifiants en double boucle lorsqu'il s'agit de dire la position d'un sujet divisé entre son énoncé et son énonciation.
Là, dans cet « il sait, que je sais qu'il sait, que je sais », s'introduit la question de la passe.
En B2, dans le semblant Bosef croyait encore posséder qqchose inconnu de l'Autre, et qu'il cachait à l'Autre,
Lui qui avait mis le Roi dans une position d'ignorance absolue, le retrouve en R3 dans une position de Savoir absolu alors que lui-même se vit comme dépossédé de sa pensée, de son être. L'Autre sait tout, pas de coin où se cacher de l'Autre, éclipse du sujet, mais cacher quoi ?
Que derrière son piteux savoir initial, « l'Autre ne sait pas », se cachait son fading devant le signifiant de la demande de l'Autre, S (barré) poinçon de D, temps du refoulement originaire, mensonge dont aujourd'hui lui ne savait plus rien mais qui le constituait comme sujet : L'inconscient c'est le discours de l'Autre.
Ce savoir-insu va surgir pour lui comme Réel, objet a, de quoi il a dû se défaire appendu qu'il était à la demande ou au désir de l'Autre réel avec toute l'angoisse que cela avait comporté, et qui a dû le saisir, enfant, au moment ravageant et structurant caractéristique de ses 18 mois. Savoir qu'il va refouler obstinément, mais tous les doudous inventés pour calmer son angoisse n'effaceront pas ce savoir d'un devenu sujet : son entrée dans le monde du langage.
Ce temps qui n'appartient pas à la mémoire, temps auquel le sujet n'aura accès, que par éclipses, et qui se manifestera par cette mémorisation première inconsciente, dans une répétition de lettres qui à son insu porteront sa marque de fabrique.
C'est ce savoir de la langue, dont Freud a essayé de rendre compte déjà dans l'Esquisse, que Lacan écrira sous la forme mathématisée de la suite des alpha, beta, gamma, lambda, et dans La parenthèse des parenthèses.
C'est sous le regard de l'Autre, ici persécuteur, que va surgir pour Bosef en B3 ce qui l'avait organisé comme sujet dans la chute de ce « a » cédé à l'Autre réel, pour prendre place comme lettre au lieu de l'Autre, temps à partir de quoi, il ne va plus cesser de cacher, de mentir, de vouloir ignorer, de dénier, de récuser voire de forclore : tout le champ de la clinique est ici déployé.
Ce signifiant revenant dans le R, pur regard persécuteur, n'est rien de moins qu'une manifestation du refoulement originaire et la fulgurance de cette révélation, éjecte le sujet de la scène.
Et c'est à la fonction du N du P, mis en place archaïquement par les signifiés que l'Autre réel a fait circuler à son insu, que de venir pacifier et refouler ce savoir qu'il ne faudrait pas : que cet objet a, il l'est.
C'est là où Lacan pouvait écrire que ne devient pas fou qui veut.
Comment Bosef en B3 va-t-il pouvoir se déplacer, se défixer de cette position où il est happé , si ce n'est, confronté à l'Autre, se risquer à dire.
C'est aussi le moment où l'Autre recevra un message qui ne sera plus duplice, ce qui transforme Bosef en le divisant, c'est le prix de « une parole ».
Quand il sera face à R3, la seule parole de B3 sera, « c'est à toi que je peux dire », transfert inclus. C'est cette topologie qui nous montre que « une parole ne peut se dire que en un lieu » : soit, avoir pu mettre un semblable en position de lieu de l'Autre.
Mais ce n'est pas parce qu'elle peut se dire qu'elle se dira, la parole de vérité peut aussi choisir de se taire. Elle peut se dire ou pas et à avoir fait du Savoir absolu un Sujet tout-puissant et non pas un lieu, n'était-ce pas donner parole à ce qui ne peut parler, le Réel?
Un des points d'achoppement de la Procédure de la Passe.

Je ne m'empêche pas de souligner pour nous à quel point nous sommes ici dans un discours, transfert inclus, discours de passant et dont le dire s'adressait à un Un : l'analyste, avec une mise à l'épreuve de la fonction du plus Un, Un en plus de l'analyste, le passeur, chargé lui-même de transmettre au jury d'Agrément, ce qu'il avait entendu du dire du passant, qui devait à son tour reprendre dans le dire du passeur ce qu'il avait entendu du dire du passant, et à partir de là authentifier ou non , la passe. L'hypothèse de Lacan avec l'introduction de ce circuit Sym., en double boucle de l'intersubjectivité, comme dans la lettre volée, avait probablement pour but d' éliminer structuralement le discours courant pour ne retenir que les signifiants sur lesquels le passant s'était construit, dans une division.
Mais la mise en pratique n'a pas répondu à cette attente.
La langue connait cette topologie qui d'une parole donnée fait qu'un sujet en est tenu et même soutenu : c'est le lieu du S(A) barré, où B4 et R4 mettent en commun leur barre, leur faille, c'est-à-dire, qu'en ce point vif, l'un et l'autre, de leur parole, ils en sont responsables.
Responsables ? Peut-on prouver que notre énonciation soutienne notre énoncé? Faudrait-il devoir en donner des preuves ?
Devrions nous en déduire l'exigence de la Passe comme la nécessité de produire un montage topologique qui témoignerait de l'articulation de son énonciation à son énoncé ?
C'est l'interprétation qu'en donne D W.
Le poids de vérité de B4 ce n'est pas qu'il dise « c'est toi » ou autre chose, mais c'est qu'il témoigne d'un lieu. Mais est-ce qu'un lieu est transmissible ?
Comment témoigner d'un désir tenace dont on ne peut rien dire, si ce n'est que l'on se trouve dans une position désirante mais d'un désir qui nous reste énigmatique.
Serait-ce cela que la Passe tentait d'éclairer ?
DW va revenir sur ce temps de desêtre du sujet en S(A) barré, pour essayer de comprendre pourquoi c'est à ce moment là, dans la résolution du transfert, qu'une certitude peut naître pour un sujet.
Il dit avoir trouvé dans Lacan, (formations de l'Inconscient) qu'en ce lieu et en ce temps, Lacan parle de communion coïncidant avec une séparation entre le sujet et l'Autre, (ce que Lacan récusera dans la leçon suivante).
Ce serait cette communion qui permettrait au sujet, de se déplacer, et à l'Autre qui est dans le Réel de réintégrer son lieu dans le Symbolique.
Bosef et le Roi viennent à se retrouver en B3 R3, en ce lieu où il s'agirait pour l'un et l'Autre d'une rencontre, fondée sur ce même sans recours, dans le même non-être, lieu dans lequel, sujets, ils sont et l'un et l'Autre sous la prédominance du signifiant.
Et là où les Evangiles proposent un Fiat Lux une lumière inondante, voire une communion, Lacan nous assène, un Fiat trou, le désêtre promis à chaque parlêtre.
Et ce qui a redonné parole au sujet, c'est d'avoir pu accéder à une autre position, de méconnaissance, celle de n'être plus sans savoir que, même si l'Autre se reconnait comme manquant, il ne sait pas de quoi il manque.
Et cette sidération, qui pouvait le mener au désespoir, peut aussi lui donner à entendre que l'ininscriptible puisse cesser de ne pas s'écrire. Et s'écrire donc, S(A)barré, non savoir inhérent à la position de parlêtre.
Cela semble paradoxal, contradictoire, comment ce signifiant présentifiant le manque structural du parlêtre peut-il permettre en même temps, la béance du « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire » le symptôme cliniquement, et d'être en même temps « ce qui cesse, virgule, de ne pas s'écrire », car il arrive, n'est-ce-pas ? que le travail de l'analyse nous soulage de certaines de nos manifestations

symptomatiques, bien contraignantes mais aussi, ne l'oublions pas, parfois tellement bienvenues, puisque porteuses de jouissance.
Bosef est donc là, passant, d'un lieu qui ne se dit pas et le passeur c'est cet écrit qui en assume la fonction : un rendre compte articulant parole de l'énonciation à celle de l'énoncé.
Lacan s'est défini comme ne cessant pas de passer la passe. D'où parle Lacan ? Cette question est tout aussi valable pour Freud, ou pour chacun d'entre nous qui se risque à se soutenir d'une parole dont il tache de rendre compte.
« Ce lieu d'où le sujet parle, vous pouvez le repérer quand vous l'entendez ou quand vous le lisez, et je fais un pas de plus, ce lieu, il se supporte toujours d'un écrit : c'est cet écrit qui crée les conditions de sa division ».
C'est la thèse ADW, ce serait seulement par un écrit qu'un passant pourrait articuler son énonciation à son énoncé et leur dépendance signifiante réciproque, et qu'ainsi, de la Passe un sujet pourrait en répondre.
Et le défilé des possesseurs de la lettre ne changera rien au fait qu'elle finira par arriver là où elle doit parvenir pour remplir la fonction qui était la sienne : vouloir faire lire à l'Autre qu'il y a du rififi dans le couple royal, ce que Dupin aura déjoué, au détriment du ministre, qui, à lire au Roi « un dessein si funeste s'il n'est digne d'Atrée est digne de Thieste » se retrouverait face à sa propre mort annoncée s'il n'avait pris par avance, l'audace éhontée, de la lire, cette lettre.
Reine et Roi, nous sommes en compagnie de deux parlêtres, en société avertie, comment les petites chevilles pourraient-elles rentrer dans les petits trous ? Y aurait il pour eux une inscription possible du rapport sexuel ? L'existence même de cette lettre nous dit que non, mais, au-delà du Roi, la Loi symbolique est confortée.
Quant aux impasses de la passe, je n'en citerais que deux, les plus triviales retenues pour qualifier cet échec.
Comment avoir pu espérer qu'un jury d'agrément puisse nommer un passant par un acte d'authentification d'un être analyste ?
S'autoriser de soi-même et de quelques autres n'implique pas l'authentification d'un être analyste, Cela tient à la fois du passage à l'acte et de l'acting out et rien ni personne en dehors de la persévérance de l'écoute avertie portée à l'analysant ne donne sécurité de n'être pas un imposteur.
Mais aussi comment, pour le passant, espérer se démarquer d'un savoir universitaire, voire inquisiteur, pour un savoir analytique, fondé sur un non-savoir principiel et ce, dans un écrit, lettre morte, sauf à y mettre sa livre de chair ?
Ces impasses étaient déjà contenues, me semble-t-il, dans la mise en place d'un lieu de pouvoir, le jury d'agrément, disputé ouvertement, entre l'analyse et l'université, entre le discours de l'analyste et le discours du Maitre, et aussi entre les jeunes analystes et les analystes, plus âgés, mandarins où pouvoir et savoir étaient concentrés, dans la procédure de la passe ?
Ce lieu de la passe, ainsi monté, nous a enseignés sur les difficultés on ne peut plus humaines, d'avoir à gérer « une foule », il y avait à l'époque plus de 1000 inscrits à l'EFP, fut-elle d'analystes.
Autre chose était à inventer, et ce que notre association a mis en place, dans « le passe incluse » me semblait mieux adapté en proposant de passer, du temps de « la liquidation du transfert », temps approximatif du moment de la passe pour chaque passant, à celui d' un transfert de travail où chacun d'entre nous avait à y produire, cartels, écrits, enseignements.
Mais avec la taille grandissante de notre association aujourd'hui, ce mode est-il toujours efficace ou ne risquons- nous pas de nous retrouver, même si un peu déplacés, dans une problématique où nous

aurions à inventer une autre modalité de reconnaissance d'un « entre soi » qui nous permette à chacun, un travail du lieu où nous nous trouvons ?
Copyright © 2015 Freud et Lacan par l'Association lacanienne internationale, reconnue d'utilité publique - Tous droits réservés

Insuccès ou bévue heureuse ? À propos de la leçon VII du séminaire XXIV de J. Lacan

- Lydia SCHENKER,

Une tentative d'évider l'évidence, encore ? Je repars de ce joke de Lacan, posé le 9/03/76, dans son séminaire Le Sinthome (p148) : *Evidence de l'apparence nodale, fallace qui témoigne du Réel…*

J'essaierai de tenir le fil topologique du Réel dans cette leçon du 8 mars 77, avec l'éclairage de l'intervention du 26/03/77 de Lacan à Bruxelles, pour reprendre la question de « l'évidement du nœud borroméen » laissée en suspens depuis mon commentaire de la leçon 9 du « Sinthome », où je me posais déjà la question de « l'évidement » par l'hypothèse de la mise en continuité du « vrai » trou, lieu de la jouissance Autre, avec le trou central du nœud, place de l'objet a. Ici, Lacan revient sur le retournement du tore, avec le re-tour par la topologie du tore dans « l'Etourdit » (qu'il évoque au début de la leçon). Je ferai un **lien entre ces deux écritures : l'évidement de ce nœud,** présenté un an auparavant, **et le retournement du tore**. En revenant sur la question de la **coupure** de la bande de Möbius sur le tore et ses conséquences : coupure qui « fait nœud », sépare et relie 2 bords… (ou 2 autres coupures ?) Ou bien coupure qui « fait trou » ?

Comment sortir de l'évidence de *l'existence apparente de la conscience qui se prête à la fausseté* par l'intermédiaire de la consistance imaginaire ? Le *parêtre* écrit Lacan dans la leçon précédente, l'être n'étant qu'une part du *parlêtre « fait uniquement de ce qui parle »*, alors que le *Réel dit la vérité mais ne parle pas.* Avant d'admettre une évidence, *il faut la « **cribler** » comme telle… **C'est de l'évidement que l'évidence relève**…* (p91). Comment parler de la vérité du savoir inconscient, de sa mise en évidence dans l'opération analytique, et de sa transmission ? « Là où **s**'était… », Darmon, dès la préface de son ouvrage sur la topologie, donnait cette traduction Lacanienne de la célèbre formule Freudienne, pour souligner la forme réfléchie du sujet, sa place dans le lieu de l'Autre, en exclusion interne… Partir de « ce qu'il y a », d'abord situer le sujet, pour déchiffrer l'écriture des effets du verbe. Partir de la parole et ce qu'elle révèle par l'équivoque dans les passages successifs du rapport à l'Autre en 3 temps, rappelé par A.D.Weill dans son intervention et complété par Lacan : *c'est toi, sais toi, toi **sait***. Attribution, savoir du sujet, savoir dans l'Autre. *Objectiver l'inconscient nécessite un redoublement* (p92). Pour sortir du « tourne en rond », de l'impasse de la passe, devons nous re-passer par la bande de Möbius sur le tore ? Puisque le « dire » ne suffit pas.

Comment faire au plus près de la structure, au-delà de la forme ? Avec la topologie.

Savoir faire la distinction entre forme et structure, entre représentation et monstration, entre surface et coupure, entre corps torique et nœuds…pour ***cribler le Réel de points triples…*** *Des choses qui **se***

divisent*…pour supporter des formes… avant la division entre le vrai et l'escroquerie ? Il y avait là déjà quelque chose...* (p141Bruxelles).

Savoir y faire avec le savoir inconscient(S2), à partir de la lecture (traduction ?) d'une écriture (symptôme) : *L'inconscient qui n'a de corps que de mots* (p136 Bruxelles). Ici, Lacan précise sa conception du Réel : ***Le Réel ne constitue pas un univers, sauf à être noué à deux autres fonctions****. Ca n'est pas rassurant !* Il le répète à plusieurs reprises…*parce qu'une de ces fonctions* ***est le corps vivant****…et on ne sait pas ce que c'est le corps vivant (*p99). La topologie n'est pas *« faite pour nous guider » dans la structure,* ***cette structure elle l'est_*** *comme rétroaction de l'ordre de chaîne dont consiste le langage…* (L'étourdit p 40, Scilicet 4)

Partant de l'idée de l'écriture : « *ce qu'on écrit…* » avec l'emploi à la troisième personne qui déplace le sujet et fait écho au « *qu'on dise…* » modal subjonctif, existentiel, déployé dans « l'Etourdit », où il fait re-tour dans cette leçon, Lacan interroge ce dire de la vérité de l'inconscient éprouvé dans la psychanalyse, qui échappe aussitôt que dit. Peut-il s'écrire ? Se traduire ? Au-delà de ce qu'on entend, toujours partiellement ? Comment transmettre ce mi-dit ? Sans interprétation abusive. Le dire avec l'aide de la linguistique ? *Ça me gêne de dire « je »*, dit Lacan. L'écrire, avec la topologie ? Cette leçon va se terminer par une sorte de « *lapsus d'écriture* » (p106) qui révèle une faille, concernant les **places** : du semblant et de la vérité, du signifiant maitre S1, et du savoir S2, et leur **ordre** dans le discours analytique que Lacan veut écrire au tableau. Ecriture où le sujet hystérique s'embrouille, logiquement, si S1 et S2 sont mal « ordonnés » = Une **« bévue heureuse »** puisque Lacan s'y arrête, y reviendra, pour en trouver la raison ; comme nous le verrons plus loin.

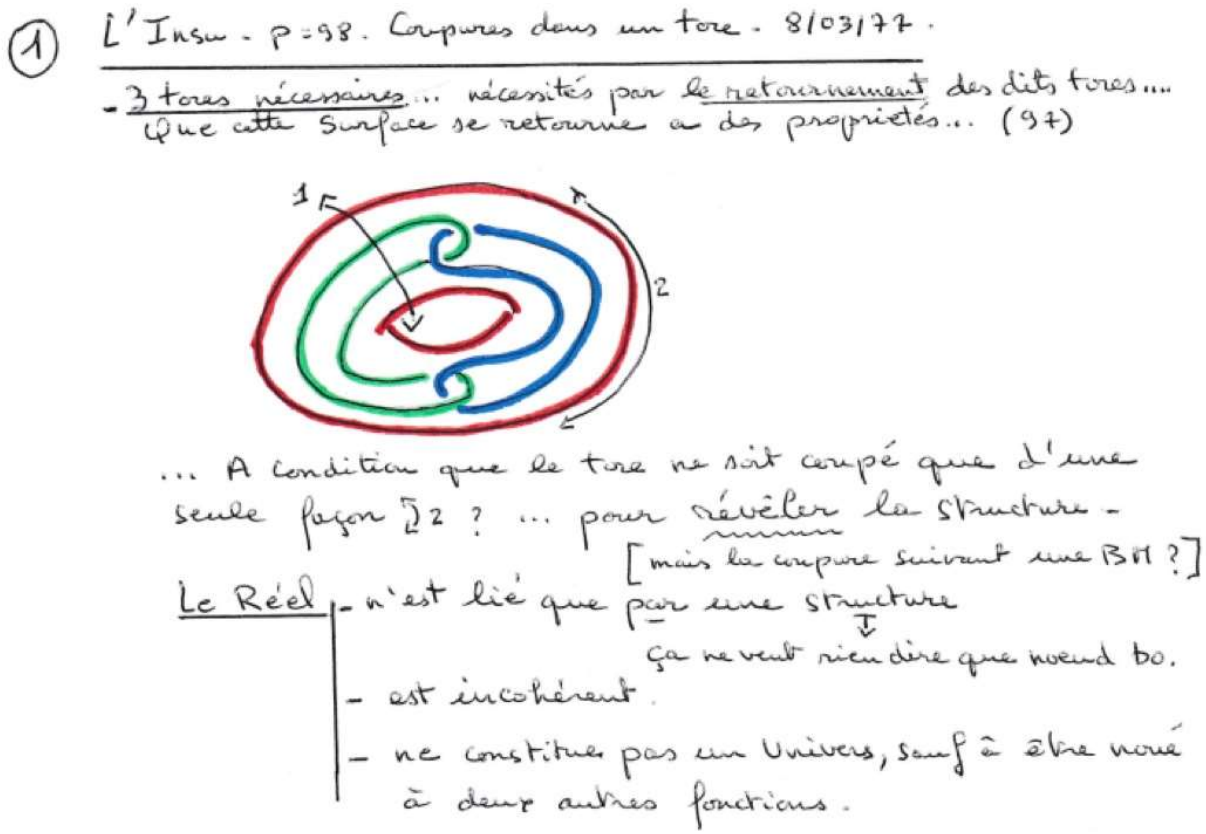
-Il commence donc par faire référence à ce texte très complexe du 14/07/72, qu'il a *intitulé* l'Etourdit (les tours dits ?) où il dit *qu'il n'y a pas de métalangage* (*on ne parle pas sur le langage*), mais ici, *ce métalangage il le fait « presque » naître…bien que cela ne fasse pas date*, ajoute-t-il. Ce « *presque* » *indique que ce n'est pas arrivé*. C'est un *semblant de métalangage*…Il se sert de l'écriture *s'embler, s'emblant*, pour en faire aussi un verbe réfléchi. Ainsi, il va évider l'écriture de l'évidence du sens, et creuser toujours du côté de l'équivoque qui détache l'être de sa *fruition* (jouissance) en même temps qu'il s'en rapproche par la forme réfléchie, il par*est* (veut dire s*'emblant d'être*) … pour le dé-placer avec le passage à la troisième personne qui introduit l'Autre dans « *l'âme à tiers »…* Travail dans la langue, bouffonnerie ? Acte de nomination de ce texte, prononcé pour le 50ème anniversaire de l'hôpital Henri Rousselle, dont il dit que la préface, pour une édition italienne, est intraduisible, faisant allusions à *la comédie…divine de Dante* qui *bouffonne*, évoqué aussi dans ce texte. Ce ne sera pas un événement historique qui ferait « date », pas un **acte** ? =Un **« insuccès »** ? Comme Freud, *n'est pas un événement historique, il a raté son coup…dans très peu de temps tout le monde s'en foutra de la psychanalyse*, annonce-t-il dans la conférence de Bruxelles (p140)…

Que serait un acte de nomination qui aurait un effet ? Comme le nom des Borromées de la famille qu'il va évoquer plus loin… **Effets différents de coupures** ? dans le langage ou sur le corps, (questions de clinique à ouvrir) qui ne s'opèrent pas dans n'importe quel sens, sur la surface du tore, comme nous voudrions le montrer.

-Pour ce qui concerne la transmission de la psychanalyse, Lacan reste pessimiste : « *du point de vue éthique c'est intenable, notre profession. C'est bien pour ça que j'en suis malade, parce que j'ai un surmoi, comme tout le monde* » dit-t-il encore à Bruxelles, après avoir évoqué : le *savoir y faire* dans le *monde de l'escroquerie*, et *la folie de l'idée de représentation inconsciente…Comment* ***les mots****, auxquels on ne comprend rien…* ***opèrent*** *avec la métaphysique de l'hystérique(!) et font* ***corps****…c'est ça* ***l'inconscient***.

Pourtant il tient à préciser cette « ***notion*** » qu'il se fait ***du Réel***, *j'aimerais qu'elle se répande*, va-t-il répéter ! Et il reprend le biais de la topologie que je vais tenter de suivre (p96- 97-98). *Comme quelque chose de consistant, par la triade RSI. Mais ça ne tient pas…*

{Dessin 1 : coupures sur le tore}.



Ces ronds de ficelles ne *tiennent qu'à condition d'être un tore*, c'est ce que lui a suggéré le dernier cours de Soury, dit-il. Comment entendre cela ? Parce que ***les ronds de ficelle ça ne tient pas sans le tore !*** Il y a donc *3 tores nécessaires…****nécessités par le retournement*** *des dits tores*. Opération de retournement du tore, correspondant aux 3 identifications, avancé dès la première leçon de ce séminaire. Il revient sur la nécessité d'une coupure à opérer sur la surface du tore : coupure qui divise, ou trou qui évide la substance (forclusion ? **faille ?**) *Un trou dans la surface=le trou de l'endroit+le trou de l'envers* (p26 leçon 2)… Comme *la bande de Moebius, qui n'est rien d'autre qu'une coupure entre un endroit et un envers ! Bande de Moebius, capable de se dédoubler…telle qu'elle se redouble et qu'elle se montre compatible avec un tore.* Sur-face retournée, qui a des **propriétés opératoires?** Un tore contient les deux autres ronds, "*Il y a une face par laquelle ce Réel se distingue de ce qui lui est... noué. Si on peut parler de face, il faut que ça ait un sens.*"(p:96)

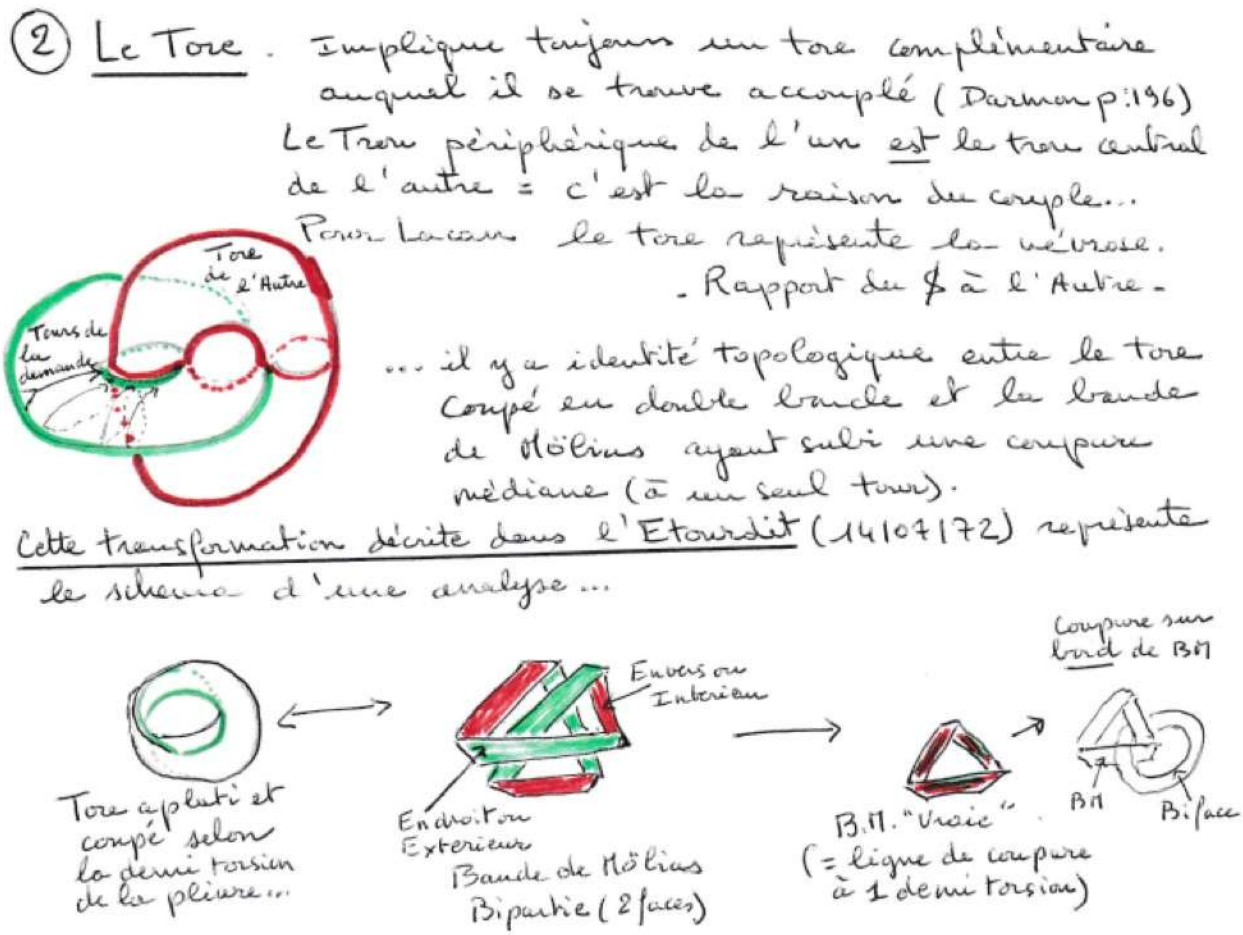
Comment entendre cela ? Face ou Surface du tore? Surface trouée... coupée de plusieurs façons et jusqu'où?...dans la longueur, dans la largeur...ou selon un trajet möbien ?

On parle ici de trou, de 2 coupures différentes, de nouage et de retournement pour que ça tienne! Pour une **structure** torique, (que Lacan différencie de la métaphore *justifiée* par la structure) **révélée par sa propriété moebienne ? Y aurait-il 3 coupures?** Où se "réduiraient" les 3 ronds qui constituent la structure du nœud borroméen ? C'est notre hypothèse pour justifier le passage du nœud au tore.

On retourne ici, de la topologie des nœuds à la topologie du tore déjà présenté dans L'Etourdit alors sans aucune présentation de dessins ! Nous tenterons de retracer la description de cette coupure du tore pour identifier bande de Möbius et sujet divisé. Une évidence Lacanienne... mais peut-être à évider... (Il présente pour la 1ere fois le nœud borroméen dans "Ou pire" le 9/02/72).

Dans L'Etourdit, c'est une coupure qui fait le passage entre un tore et une bande de Möbius. Elle fonde l'énoncé que **la coupure *est* la bande de Möbius**. (Cf. Darmon).

-Pour suivre les différentes étapes de la description que Lacan fait dans L'Etourdit, je vous propose de suivre l'explication de E. Porge (Des fondements de la clinique psychanalytique p:138): le tore est aplati, *on fait glisser une face contre l'autre en suivant le tracé d'un huit intérieur de manière à pouvoir obtenir une bande de Möbius "feinte"*, à double épaisseur, que l'on découpe selon la ligne de pli pour obtenir une bande de Möbius bipartie, à deux faces. La "feinte" du tore aplati a-t elle à voir avec la position de semblant du discours analytique? Remarquons que Lacan parle de deux ***"lames"*** (et non de 4"faces") pour produire, par la "*feinte d'un tore aplati*", "*une bande de Möbius : à condition de considérer la surface ainsi aplatie comme confondant les deux lames produites de la surface première. **C'en est à ce que l'évidence s'homologue de l'évidement*** "nous dit Lacan! (p26, L'étourdit). Forclusion de l'espace entre 2 lames? Évidement de *l'âme* du tore ? (*l'âme à tiers !*) {Dessin 2}.



Dédoublement qui nous échappe…

-Là est *le tour de passe-passe* du rapport du tore aplati à la coupure, coupure entre le mot et la chose, entre le signifiant et le signifié, entre deux signifiants S1/S2, coupure du dit dans l'étoffe du langage (tore?). Toujours disparu dès qu'entre aperçu : **le sujet *est* coupure**.

Évidence qu'on oublie d'évider et qui fait qu'on tombe dans *la faille* entre S1 et S2 ? (p104).

En raccordant les bords opposés on obtient la bande de Möbius "vraie ". La bande de Möbius est donc là le résultat d'une identification de bords telle que la surface obtenue n'a plus qu'un bord. L'espace entre les deux bords de la bande bipartie correspond à la surface de Möbius.

Et la bande de Möbius n'est rien d'autre que ***la coupure à un seul tour****, quelconque, qui* ***la structure d'une série de lignes sans points***. (L'étourdit p 27) *Car la bande de Möbius ça n'a aucune surface c'est un pur bord*....c'est la propriété de division qui institue la bande de Mœbius....voilà en quoi elle peut être pour nous le support structural de la constitution du sujet comme *divisible*. (15/12/65 l'objet de la psychanalyse). Division n'est pas soustraction. Dénégation n'est pas forclusion...évidemment, mais n'y a-t-il pas confusion parfois ?

-Comme le souligne Marc Darmon dans ses Essais p42-43: la bande de Möbius est ainsi structurée non par une demi - torsion comme on *l'imagine*, mais *par une série de lignes sans points.* Elle nous offre ainsi une *topologie de la pure coupure*. Elle est donc apte à être utilisée pour rendre compte de la topologie

du sujet et du signifiant...sur cette bande *le "dit " fait coupure*, l'effet de ce dit, de cette coupure, c'est le sujet (qui advient avec la langue).

Le signifié du dire, quand à lui ex-siste au dit, il est à situer ailleurs, au-delà du bord de la bande…

Pour rejoindre lalangue qui constitue l'inconscient? Dans le même temps que le sujet se détache de la "*fruition*" de l'être? (p 95) Encore une hypothèse à discuter.

On verra aussi qu'il y a plusieurs façons d'**obtenir un nœud à partir de la coupure d'une surface**. (Porge p140).

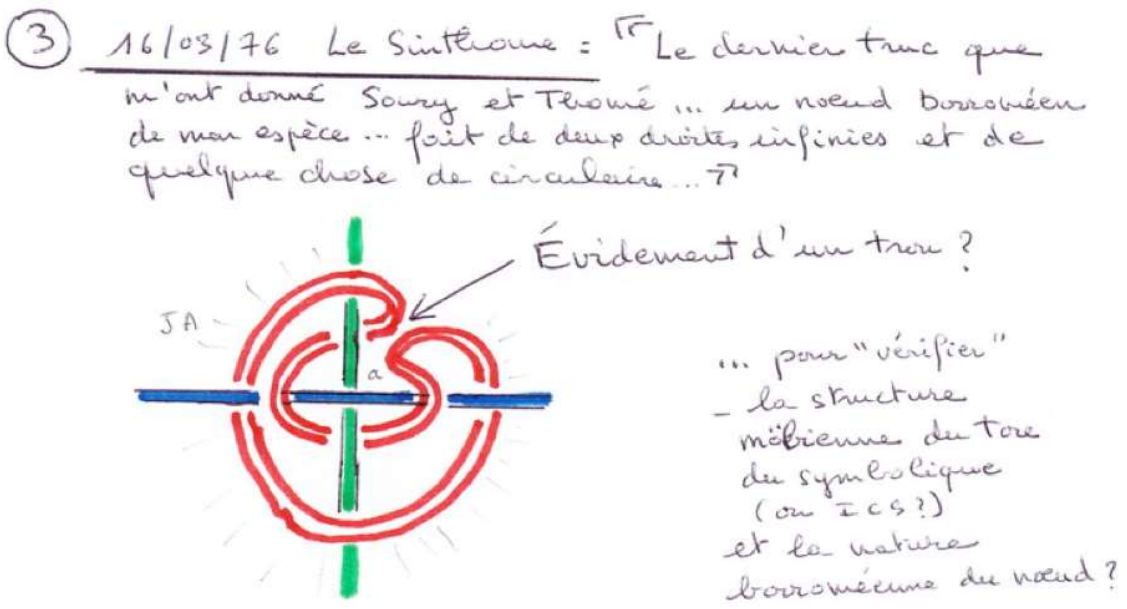
Ex: coupure du tore pour obtenir un nœud de trèfle. Coupure qui divise, ou dédouble, et coupure qui sépare et fait trou dans la consistance (Avec la *contrainte du nombre*, impair pour faire bande de Möbius…) Ainsi, la coupure permet de passer **de la surface au nœud**. D'un rapport imaginaire à deux dimensions (du miroir), au rapport symbolique consécutif à une castration…

"*IL N'Y A DE VRAI QUE LA CASTRATION*" Déclare Lacan à la leçon suivante, ce qui fait rire son auditoire !

(Leçon 9).Elle *réalise* un " ***lien de coupure*** "(=copule ?)

-Dans ma lecture de la leçon du 16/03/76 du séminaire Le sinthome, j'interrogeais ce "*quelque chose de circulaire*" énigmatique de Lacan, pour l'identifier au rond du symbolique, qui y ferait nœud bo, pour serrer, en se redoublant, *les deux droites infinies qui se croisent*(2 autres dit-mensions imaginaire et réel de la structure?), selon un trajet möbien en double boucle, produisant cette sorte d' "évidement "d'un trou: Posé par Lacan comme « *le dernier truc donné par Thomé et Soury, un nœud bo de mon espèce...* » J'y supposais, à partir de son absence de commentaire, cet ***évidement*** qu'évoquait Lacan représenté là dans ce nœud mis à plat.

{Dessin 3 du nœud « évidé »}



-Ici, après ce retour à la coupure sur le tore, je pose l'hypothèse que ce "*quelque chose de circulaire* " serait la coupure möbienne elle même, bord du sujet de l'inconscient, advenu à partir de ce trajet en double boucle, qui divise (dédouble?) le sujet, avec 2 « auto traversées » (la *ligne sans points* ?) autour des deux autres dit-mensions représentées par les deux droites infinies.

Cette "coupure", suivant le bord de retournement du tore, mettrait en évidence la structure möbienne (qui nécessite une coupure + une suture), donc la nécessité du 4eme rond du transfert, de l 'Autre, de l'adresse, que nous avons toujours tendance à oublier dans l'écriture du nœud à plat. L'évidement serait une coupure qui fait « trou », dans l'étoffe du tore, corps du langage ?

Tout ceci reste à discuter…

-Le Réel n'est lié que par une structure (noeud bo)...et défini d'être incohérent.... ne constitue pas un univers, sauf à être noué à deux autres fonctions (99).... Suite de notre leçon.

La logique (de la fonction) ***c'est le parasite de l'homme***. (p101).

La logique de la fonction repose sur la logique de l'Un... J'ai écrit, nous dit Lacan, *le signifiant de ce que l'Autre n'existe pas : S(Ⱥ)* (p102). Je re-pose ici ma question sur cette écriture où Lacan s'arrête encore (cf. Le Sinthome p169) : ne s'agit-il pas d'une forclusion qui pourrait s'écrire ainsi S(Ā), et de quel type? *Pas d'Autre,* forclusif ? à différencier dans l'écriture, du manque dans l'Autre, castration ? Ou encore forclusion "partielle", comme point de fixation, ancrage nécessaire, originaire, pour la mise en place du refoulement primaire et de l'ex-sistance de l'inconscient ? S1. Qui fait qu'**il y a un sens, de non retour…**

Lacan poursuit: «*mais l'Autre en question, l'Autre c'est le sens, c'est* ***l'Autre...tre que le Réel****.* ». L'Autre dans le discours que Lacan nous donne à entendre,, se recoupe ! (Comme la Bande de Möbius, pour faire apparaître quelque chose...).

Il y a un choix à faire entre l'infini actuel, qui peut être circulaire à condition qu'il n'y ait pas d'origine désignable, et les nœuds dénombrables, c'est à dire finis. Choix qui fait le sujet, avec la coupure, et son engagement dans la sexuation ? Infini potentiel ? Autres questions ouvertes.

Le Réel de la science, il va l'évoquer plus loin... (cf. aussi nos journées 21/03/2015).

-Nous en arrivons au point remarquable de cette leçon, un renversement de la définition Lacanienne de l'impossible du Réel « *qui ne cesse pas de ne pas s'écrire* » et « *qui cesse, de s'écrire* »

au possible: ***Le Réel c'est le possible... en attendant qu'il s'écrive***. Mode subjonctif qui le laisse entendre, ce Réel, à partir de l'ek-sistance d'un sujet.(cf.Gödel, l'indécidable. Virginia Hasenbalg : « je n'entrave que couic ».) Lacan raconte qu'il en a trouvé la confirmation en visitant Saclay et ses appareils visualisant le déplacement des *psarticules*! Pour conclure que *le Réel n'est impropre qu'à être réalisé* « *imaginé comme sens* » comme *le langage est impropre à dire !*

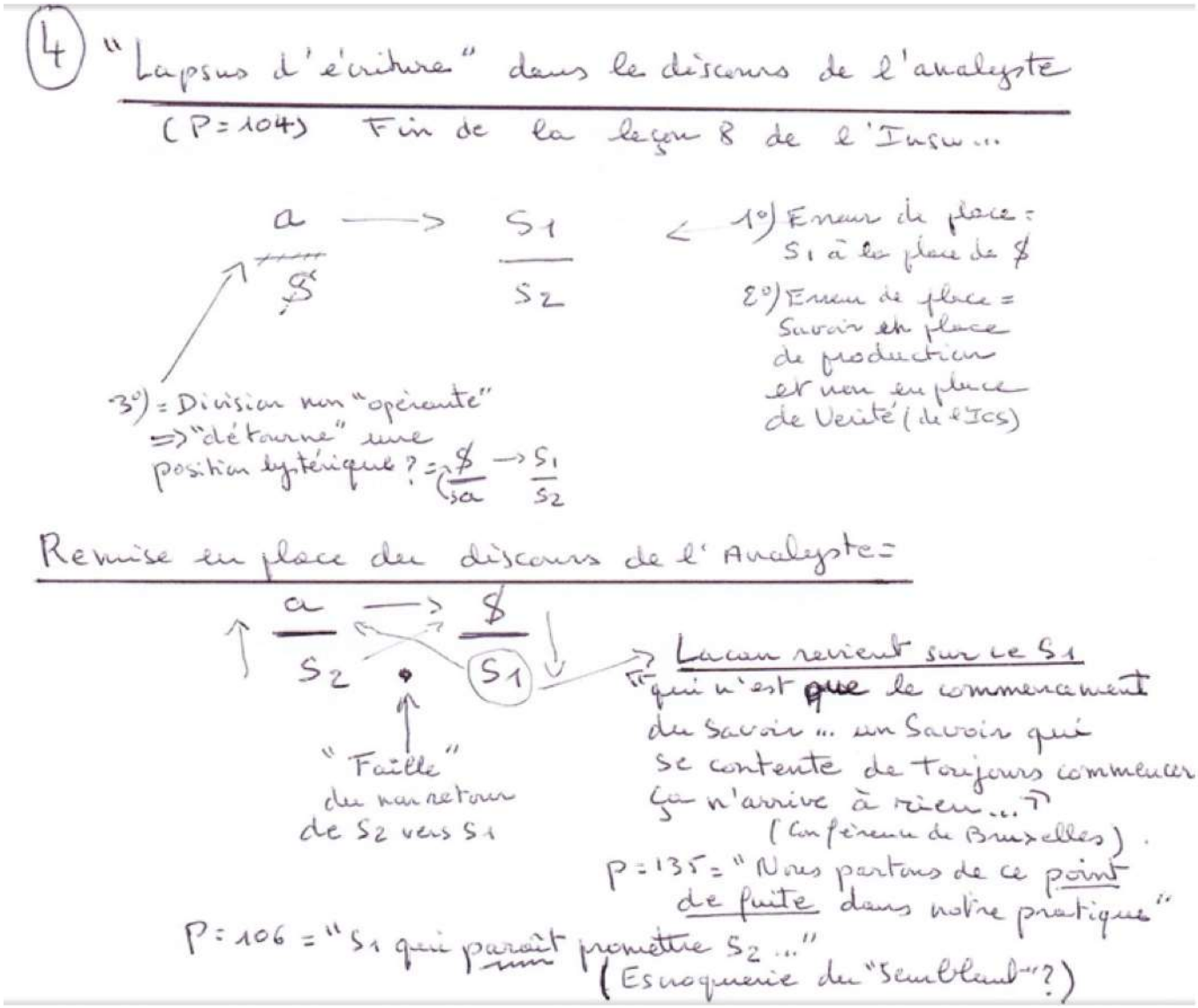
Une pratique désespérante, plus on s'en approche... (*De cette espèce d'extrême*, dont il parle à la fin de cette leçon et dans les dernières de ce séminaire)...moins on peut en dire ! *L'idée qu'il n'y a de Réel que*

ce qui exclut toute espèce de sens est exactement le contraire de notre pratique. Si les nomina ne tiennent pas aux choses? (p103) Dès lors, comment opérer ?

Où une nomination est incontournable: nécessité du nœud à 4, adresse au Autre…

-A la fin de la leçon, l'erreur d'écriture de Lacan semble confirmer cette hypothèse : à propos de la position de semblant dans le discours de l'analyste où la place du sujet divisé se confond avec celle du savoir en place de vérité, dans une confusion de la position hystérique de Lacan avec la fonction analyste. *Le symptôme est réel*... (109). Elle met en évidence la difficulté de distinguer **2 sortes de coupures dans les discours**: celle de la *barre de division* (qui dédouble une consistance) et celle de la *faille*, (qui évide une consistance et fait trou) que Lacan souligne grâce à cette bévue (heureuse!), du non retour de S2 vers S1, imposant le sens de circulation du discours.

(Dessin *4 lapsus d'écriture du discours de l'analyste)*



Qu'on dise, reste oublié derrière ce qui se dit, dans ce qui s'entend... (p5 L'Etourdit).

Le Réel dit la vérité mais il ne parle pas. Et il faut parler pour dire quoi que ce soit. (P90 leçon 7) Faire l'épreuve (les preuves) de l'insu de ce savoir inconscient. C'est ce vers quoi Lacan semble nous pousser dans cette leçon. Mais *parler c'est parasitaire...et l'affreux, c'est que c'est logique*(101) *parions que le Réel exclue le sens*...mode subjonctif de l'existence du sujet (p122).ex clinique. *L'épreuve de forger un signifiant nouveau, qui aurait un effet, qui serait autre, s'apparenter à un pouâte..."ça serait peut être ça qui nous ouvrirait à ce que j'appelle le Réel "* nous dira Lacan, tout à la fin de ce séminaire : le vœu d'une pratique analytique qui ne serait pas une escroquerie ?

Sérieuse allusion à l'interrogation ouverte lors de sa conférence à Bruxelles.

La logique (de la fonction) ***c'est le parasite de l'homme*** (p101) dit-il ici, *cette logique de l'Un est bien ce qui reste comme ek-sistence*…(103) pas seulement le *parasite langagier*... Comment rendre compte de cette pratique ?

-Par la reconnaissance, non d'un sujet analyste, mais d'une **fonction**,(logique de coupure) qui **aura été** opérante ? Avec des temps logiques et la nécessité de 2 tours. Peut-on aller plus loin dans ce que pourrait représenter la passe ? Aurions nous le courage de nous interroger non seulement sur la fin de notre propre analyse, mais sur la fin d'analyse d'un analysant et comment? Est-ce un point d'impossible à dire du bord de la fonction d'analyste? Comment faire entendre ce qui *passe* du dire d'un analysant qui s'auto-*rise*, et se lève du divan pour dire adieu et non plus au revoir à son analyste ?

Est-il possible de poser cette question au sein d'une école dite psychanalytique ?

Lydia Schenker, Sainte Anne, mars 2015.

"*Il ne s'agit pas dans le discours analytique d'un discours scientifique, mais d'un discours dont la science nous fournit le matériel,* (la logique?) *Ce qui est bien différent* " (Ou pire, p107. 19/04/72)

Copyright © 2015 Freud et Lacan par l'Association lacanienne internationale, reconnue d'utilité publique - Tous droits réservés

Séminaire XXIV de J. Lacan. Commentaire de la leçon VIII. 3/02/15

- Marc DARMON,

Marc Darmon - « Ce qu'on écrit… je dis *on*, parce que n'importe qui peut écrire, [page 95] je dis *on* parce que ça me gêne de dire *je*. Ça me gêne, pas sans raison. Au nom de quoi le *je* se produirait-il en l'occasion ?

Donc il se trouve que *j*'ai dit et que de ce fait, que ça se trouve écrit, j'ai dit qu'il n'y a pas de métalangage, à savoir qu'on ne parle pas sur le langage.

Il se trouve que j'ai relu quelque chose qui dans *Scilicet IV* que j'ai appelé, enfin que j'ai intitulé (c'est en ça que les choses, comme ça, portent votre marque), enfin je l'ai intitulé « L'étourdit ». Et

dans « L'étourdit » je me suis aperçu, j'ai reconnu quelque chose : dans « L'étourdit », ce métalangage, je dirais que je le fais presque naître. Naturellement, ça ferait date ! Ça ferait date, mais il n'y a pas de date parce qu'il n'y a pas de changement. Ce presque que j'ai ajouté à ma phrase, ce presque souligne que ce n'est pas arrivé. C'est un *semblant de métalangage* et, comme je m'en sers dans le texte, je me sers de cette écriture : *s'embler*, *s'emblant* au métalangage.

En faire un verbe réfléchi, de ce *s'embler*, le détache de la fruition qu'est l'être, et comme je l'écris, il *parest* [p-a-r-e-s-t] *: parest* veut dire un *s'emblant d'être*. Voilà ! Et alors, à ce propos je m'aperçois que c'était pour une préface que j'ai ouvert cet écrit, une préface que j'avais promise pour une édition italienne. Il n'est pas sûr que je la donne. Il n'est pas sûr que je la donne, parce que ça m'ennuie. Mais je me suis rendu compte à ce propos… j'ai consulté quelqu'un qui est italien, pour qui cette langue à laquelle je n'entends rien est sa langue maternelle, j'ai consulté quelqu'un qui m'a fait remarquer qu'il y a quelque chose qui ressemble à *s'embler* [s-apostrophe-e-m-b-l-e-r], mais qui n'est pas facile à introduire avec la déformation d'écriture que je donne. Bref, ce n'est pas facile à transcrire. »

On va déjà s'arrêter là, pour bavarder. « Ce qu'on écrit », pourquoi commence-t-il comme ça ?... je dis *on*, parce que n'importe qui peut écrire, je dis *on* parce que ça me gêne de dire *je*. » Alors ça renvoie à quoi ce début ? Ben ça renvoie au début de *L'Étourdit*. Parce que *L'Étourdit* est le texte de référence.

Julien Maucade — Ce qu'on dit reste oublié…

Valentin Nusinovici — Écrire, il s'agit d'une écriture.

P.-Ch. Cathelineau — Là c'est ce qui s'écrit.

M. Darmon — « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ». Donc effectivement la leçon commence par ce qu'on écrit. Alors je vous rappelle le petit commentaire, les trois lignes qui suivent :

« Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend.

Cet énoncé qui paraît d'assertion pour se produire dans une forme universelle, est de fait modal, existentiel comme tel : le subjonctif dont se module son sujet en [témoigne]. *»*

C'est-à-dire c'est effectivement un énoncé qui semble universel et qui en fait est de l'ordre du modal.

P.-Ch. Cathelineau — Modal au sens où ça traduit un *hic et nunc* temporel. Ça traduit un rapport à la temporalité, existentiel. Ça traduit un fait d'existence dans la temporalité. Donc ce n'est pas la dimension de la nécessité universelle.

M. Darmon — Donc ça vise l'énonciation.

P.-Ch. Cathelineau — Ça vise l'énonciation. C'est pour ça que c'est modal.

V. Nusinovici — Ça n'explique pas ce qui est là.

P.-Ch. Cathelineau — Ça n'explique pas « ce qu'on écrit ».

M. Darmon — Oui alors, ça n'explique pas mais c'est un écho. C'est le on qui fait difficulté par rapport au je.

V. Nusinovici — Qu'est-ce qui produit un je ? C'est ça qu'il demande. Alors au départ on a l'impression que d'écrire ne le produit pas. Ça ne le produit pas, alors que parler le produirait, mais après il dit, il se trouve que j'ai dit et que de ce fait ça se trouve écrit. Alors il complique encore un peu la question.

M. Darmon — Il se fait que « j'ai dit qu'il n'y a pas de métalangage, à savoir qu'on ne parle pas sur le langage. »… Il dit « ce métalangage, je dirais que je le fais presque naître. » Bon pourquoi il n'y a pas de métalangage ?

V. Nusinovici — Parce qu'on ne peut pas se mettre en position de méta, par rapport au langage.

M. Darmon — Parce qu'on reste dans le langage… Quand on parle du langage on reste dans le langage, donc il n'y a pas de position extérieure par rapport au langage.

Julien Maucade — Le signifiant ne peut pas s'indiquer lui-même.

M. Darmon — Voilà.

P.-Ch. Cathelineau — Sauf qu'il a mis en place un semblant de métalangage.

M. Darmon — Un semblant de métalangage. Alors qu'est-ce que c'est que ce semblant de métalangage ? Bah c'est cette lalangue. À mon avis, hein… je ne sais pas ce que tu en penses ?

P.-Ch. Cathelineau — Moi j'hésite.

M. Darmon — Il y a deux choses, il y a deux hypothèses c'est soit lalangue soit la topologie.

P.-Ch. Cathelineau — Voilà, c'est ça. Moi je pense que, enfin j'hésite entre lalangue et quelque chose qui est un fait d'écriture comme la topologie. Donc on peut hésiter entre les deux.

J. Maucade — Et on ne peut pas rapprocher les deux ?

P.-Ch. Cathelineau — Comment ?

M. Darmon — Si c'est ce que Lacan essaye de faire dans ce texte *L'Étourdit*, où il n'y a aucune figure topologique, où toute la topologie passe dans le style de lalangue, quoi.

P.-Ch. Cathelineau — Et alors il y a cette écriture de s'embler, s apostrophe embler…

M. Darmon — Alors qu'est-ce que vous en pensez de ce s'embler ?

P.-Ch. Cathelineau — Embler, déjà il y a des mots comme *emblématique* qui indiquent la dimension du symbolique, à proprement parler. L'emblème c'est quelque chose qui relève précisément du signifiant.

Bernard Vandermersch — Mais est-ce que c'est cette voie-là qu'il faut chercher, c'est-à-dire retrouver du sens ou est-ce que ce n'est pas plutôt ce verbe qui ne veut strictement rien dire mais…

P.-Ch. Cathelineau — Je ne crois pas. Je crois que ça veut dire quelque chose.

J. Wiltord — C'est du vieux français.

P.-Ch. Cathelineau — C'est du vieux français.

M. Darmon — Ça peut vouloir dire plusieurs choses. Il y a ce qu'on retrouve dans 'd'emblée', ce qui est une sorte d'idée de précipitation. Il y a le verbe embler qui est voler.

P.-Ch. Cathelineau — Et puis il y a embler au sens d'emblème.

M. Darmon — Et il y a l'écho de l'emblâme effectivement. Oui, Michel ?

Michel Jeanvoine — Est-ce que ce n'est pas quelque chose qui justement là est en voie de prendre consistance ? De faire aussi trait commun ? Dans le collectif. À partir du moment aussi où ça prend le statut d'écriture.

M. Darmon — Oui effectivement.

P.-Ch. Cathelineau — Mais il y a l'idée que ce serait une apparence de métalangage. Ça laisserait penser que si on prend la topologie, ça laisserait penser que la topologie serait méta par rapport au langage. Ce qui n'est pas le cas, c'est un semblant. Puisque c'est interne au langage lui-même.

M. Darmon — Bon ça va être tout le problème, le réel…

P.-Ch. Cathelineau — Ben voilà, c'est repris après. C'est interne au langage.

M. Darmon — Bon mais il y a le semblant tel que, tel qu'il l'introduit c'est-à-dire la dimension du signifiant.

P.-Ch. Cathelineau — Oui c'est ça, c'est le signifiant.

M. Darmon — « En faire un verbe réfléchi, de ce *s'embler*, le détache de la fruition qu'est l'être, et comme je l'écris, il *parest* » alors 'parest', il nous donne la définition de parest avec p-a-r-e-s-t, c'est un « *s'emblant d'être* »

P.-Ch. Cathelineau — Pourquoi parle-t-il de la fruition ? La fruition c'est quelque chose qui a rapport avec la jouissance. Ben oui frui, en latin, donc la fruition de l'être c'est la jouissance en tant que telle.

M. Darmon — « le détache de la fruition qu'est l'être »

V. Nusinovici — Le sens, « En faire un verbe réfléchi […] le détache »… curieux !

P.-Ch. Cathelineau — C'est-à-dire qu'à partir du moment où il y a quelque chose de l'ordre du semblant, de ce qui semble…

V. Nusinovici — Non c'est s apostrophe.

M. Darmon — S'emblant d'être, il parest.

V. Nusinovici — Ce qui est curieux c'est que d'en faire un verbe réfléchi, on aurait plutôt l'impression que ça le rapproche de la fruition de l'être, n'est-ce pas ! C'est très très étonnant moi je trouve.

J. Maucade — Mais en même temps, en tant que signifiant, ça l'éloigne. C'est-à-dire ce qui…

P.-Ch. Cathelineau — Ben oui c'est en tant que signifiant !

J. Maucade — C'est-à-dire ce qui éloigne l'être de la jouissance c'est le signifiant en tant qu'il s'entend, pas seulement en tant qu'il s'écrit. C'est-à-dire on peut l'écrire d'une manière mais on peut l'entendre d'une autre manière.

V. Nusinovici — Mais est-ce qu'il ne faut pas plus insister sur la dimension d'écriture et de logique ? Que celle du signifiant ? Sur celle du signifiant on reste dans le métalangage.

M. Darmon — Pourquoi ?

V. Nusinovici — Avec le signifiant on est toujours dans le métalangage ! Il avait dit, la seule chose qui se rapproche d'un métadiscours, le métadiscours immanent à la langue, disait-il, c'est la logique. Ou bien on ne peut parler du langage qu'à partir de l'écrit. Alors plus vous insistez sur le signifiant, plus vous vous séparez de ce truc très original qu'il est en train de dire là. Parce que pour produire des signifiants, ça ce n'est pas difficile.

M. Darmon — Tu veux dire que le s'embler avec s apostrophe, c'est de l'ordre de l'écriture.

V. Nusinovici — Ah, oui ! Ah oui bien sûr, je ne dis pas qu'il est dépourvu de sens ; mais justement, il a sens, enfin bon, qui est inhabituel parce que si on suit, embler c'est saisir, saisir de voler…

P.-Ch. Cathelineau — C'est emblème aussi, c'est emblème.

V. Nusinovici — Moi, je m'écarte totalement de cette ligne-là.

M. Darmon — C'est plutôt…

V. Nusinovici — Chacun son sens !

M. Darmon — Oui, oui. On a besoin d'un sens pour essayer de comprendre cette phrase.

V. Nusinovici — Oui mais il faut le trouver là-dedans, dans embler réfléchi sur lui-même. Se saisir soi-même et ça écarte de la fruition de l'être. C'est quand même étrange, alors qu'on aurait… enfin après je …

M. Malet — Est-ce qu'on ne peut pas dire que l'écriture lève l'équivoque ? À partir de ce qu'on écrit, on est dans l'écriture…

M. Darmon — Plutôt révèle l'équivoque, ici.

M. Malet — La révèle, mais de manière équivoque, ce n'est pas ça ou ça, comme dans le signifiant où…

M. Darmon — Ben on voit bien nos difficultés ! Notre difficulté par rapport à cette équivoque qui reste puisque embler reste équivoque.

V. Nusinovici — Bien sûr.

M. Malet — Oui parce qu'on le réécrirait d'une autre manière et l'écriture va fixer.

P.-Ch. Cathelineau — Non, non elle ne fixe rien du tout l'écriture !

M. Malet — Ah si ça fixe par rapport au signifiant. Quand tu l'entends, tu peux entendre… Quand tu entends semblant, tu peux l'entendre avec s apostrophe, ou sang blanc, enfin de trente-six manières mais quand tu l'écris… tu fais un choix !

B. Vandermersch — Oui cela dit il y a des écrits qui sont équivoques.

M. Darmon — Oui mais justement cet écrit est équivoque puisque embler, ça peut être saisir effectivement dans le sens de dérober, de voler.

J. Maucade — La preuve c'est que ça fait dix minutes que…

B. Vandermersch — Enfin c'est surtout que embler, personne ne sait ce que ça veut dire.

V. Nusinovici — Si, si on sait ce que ça veut dire. Et on a emblaver aussi, où est-ce que c'est ? C'est un peu plus loin qu'il dit emblaver aussi…

M. Darmon — C'est dans *L'Étourdit*. Emblaver c'est semer.

V. Nusinovici — Voilà c'est ça.

B. Vandermersch — Emblaver, c'est un terme d'agriculture !

V. Nusinovici — Oui, oui absolument.

M. Darmon — Emblaver c'est semer un champ.

Martine Bercovici — Il y a marcher à l'amble mais je crois qu'il y a un a…

Plusieurs — C'est un a !

P.-Ch. Cathelineau — Oui il n'y a pas de cheval là. C'est le cheval de Troie.

B. Vandermersch — Ce n'est pas une histoire de cheval, là. Se embler ce n'est pas… je me emble, tu te embles…

P.-Ch. Cathelineau — Nous nous emblons !

B. Vandermersch — Je m'excuse, vous y trouvez un sens alors qu'est-ce que vous en pensez comme ça, je me emble ?

P.-Ch. Cathelineau — Je m'emble !

??? — Il ne faut pas essayer de coller au sens là.

V. Nusinovici — Non, mais on ne peut pas s'en détacher complétement non plus !

M. Darmon — Non, mais il faut essayer de trouver la raison de cet… puisque Lacan dit que quand il fait des jeux de mots, ce n'est jamais sans raison. Contrairement à d'autres.

P.-Ch. Cathelineau — Mais si on traduit je me dérobe ou je me vole, on voit quelque chose de l'ordre de 'se dérober' en tout cas. Quelque chose comme une dérobade liée à l'usage du signifiant. Par exemple. Liée à l'usage du semblant.

V. Nusinovici — C'est dérober mais pas dans le sens de fuir, c'est saisir. Déjà tout de suite on a deux lignes différentes, c'est ça qui est terrible, c'est qu'on peut partir dans deux sens différents.

B. Vandermersch — Il semble, sans apostrophe et il s'emble avec apostrophe. On part comme ça, hein ? Si on dit il semble, alors on croit dans le semblant, alors si on introduit l'apostrophe, du coup il y a une espèce de détachement de… il me semble…

M. Darmon — Est-ce que ça ne l'accentue pas le semblant finalement ?

V. Nusinovici — Je pense le contraire !

B. Vandermersch — Ça l'accentue ou ça le rend énigmatique dans un premier temps.

M. Darmon — Puisque le semblant c'est il paraît avec a-i-t. Hein, il paraît être. Si on va dans le sens d'un détachement, on pourrait dire, il s'emble paraître/parêtre. Il *s'emble*, avec s apostrophe, donc il y a une sorte de vol, de quelque chose qui dérobe, en même temps qu'il se dit. Qui dérobe du côté de l'être.

B. Vandermersch — Qui dérobe !… qui dérobe l'être ?

J. Wiltord — Du côté de la jouissance…

M. Darmon — Qui dérobe cette jouissance, comme disait Pierre-Christophe, qu'est l'être. C'est-à-dire en même temps qu'il se dit ce s'embler, il y a une sorte de détachement, de cette jouissance qui serait dans l'être. Donc c'est une critique de l'être.

P.-Ch. Cathelineau — C'est une critique de l'être.

B. Vandermersch — Ça c'est remarquable, c'est un jeu de mot qui n'apporte aucune espèce de plaisir ! (Rires)

P.-Ch. Cathelineau — Le plaisir de l'interprétation, au moins.

B. Vandermersch — De même que *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, je ne sais pas si ça vous fait rigoler ce truc-là mais… Ce n'est strictement pas drôle et moi je trouve…

M. Darmon — Mais ça nous fait jouir de l'interprétation.

J. Wiltord — Ce n'est pas du côté du plaisir Bernard.

B. Vandermersch — Le jeu de mot ordinaire…

M. Darmon — C'est au-delà du plaisir (brouhaha) Ça ne fait pas rire du tout !

P.-Ch. Cathelineau — Ça pousse à lire, ça oblige à lire.

B. Vandermersch — Il y a quand même quelque chose de l'ordre de l'annulation de la jouissance…

J. Wiltord — Non, du plaisir !

P.-Ch. Cathelineau — Non, non pas du tout c'est le plaisir de la lettre.

B. Vandermersch — Enfin, ça vous fait marrer ça ?

P.-Ch. Cathelineau — Moi ça me plaît. (Brouhaha)

B. Vandermersch — En tout cas ce n'est pas un jeu de mot.

M. Darmon — Ce n'est pas un mot d'esprit.

B. Vandermersch — Ce n'est pas un *Witz* !

J. Maucade — Il s'adresse à ceux qui jouissent, qu'est-ce qui jouit de l'être, il s'adresse à la jouissance de l'être.

P.-Ch. Cathelineau — De la lettre !

J. Maucade — Mais qu'est-ce qui jouit de la lettre ? Il va le dire après, il va en parler.

M. Darmon — Alors on va voir, si on y arrive !

« C'est pour ça que je proposais qu'on ne traduise pas ma préface, après tout (ce d'autant plus qu'il n'y a aucune espèce d'inconvénient à ce qu'on traduise quoi que ce soit), en particulier pas la préface. Comme toutes les préfaces, je serais incliné, comme d'ordinaire c'est ce qui se passe dans les préfaces, je serais incliné à m'approuver, voire à m'applaudir. C'est ce qui se fait d'habitude. C'est la comédie. C'est de l'ordre de la comédie et ça m'a fait, ça m'a induit…, ça m'a poussé vers Dante. Cette *Comédie* est divine, bien sûr, mais ça ne veut dire qu'une chose, c'est qu'elle est bouffonne. Je parle du bouffon dans « L'étourdit », j'en parle à je ne sais quelle page, mais j'en parle. Ça veut dire qu'on peut bouffonner sur la prétendue œuvre divine. Il n'y a pas la moindre « œuvre divine », à moins qu'on ne veuille l'identifier à ce que j'appelle le Réel.

Mais je tiens à préciser cette notion que je me fais du Réel. J'aimerais qu'elle se répande. Il y a une face (c'est inouï qu'on ose avancer des termes comme ça), il y a une face par laquelle ce Réel se distingue de ce qui lui est, pour dire les mots, *noué*. Il faudrait préciser là certaines choses. Si on peut parler de face, il faut que ça prenne son poids, je veux dire que ça ait un sens.

Il est bien clair que c'est en tant que cette notion du Réel que j'avance est quelque chose de *consistant* que je peux l'avancer.

Et là je voudrais faire une remarque. C'est que les ronds de ficelle, comme je les ai appelés, en quoi je fais consister cette triade du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique,

à laquelle j'ai été poussé, pas par n'importe qui, par les hystériques, de sorte que je suis reparti du même matériel que Freud, puisque c'est pour dire quelque chose de cohérent sur les hystériques que Freud a édifié toute sa technique (qui est une technique, c'est-à-dire quelque chose, en l'occasion, de bien fragile),

je voudrais tout de même faire remarquer ceci, c'est que les ronds de ficelle, dans l'occasion, ça ne tient pas. Il faut un peu plus. C'est ce qui m'a été, je dois dire, suggéré l'autre jour par le cours de Soury. »

Bon. Alors allusion à la *Comédie*, donc intervention de Dante dans ce développement, Dante, à mon avis, il arrive ici parce que, il est réanimé, on pourrait dire, par la lecture de *L'Étourdit*. Donc Dante, page 32 (il est question de *L'Étourdit*) alors je n'ai pas retrouvé bouffon.

V. Nusinovici — Bouffon, c'est la note page 9. Il s'agit du philosophe.

M. Darmon — Le philosophe ? C'est là où il parle de Kojève. Bon alors c'est une très longue note, j'en lis quelques mots :

« Le philosophe s'inscrit (au sens où [je] le dis d'une circonférence) dans le discours du maître. Il y joue le rôle du fou. Ça ne veut pas dire que ce qu'il dit soit sot ; c'est même plus qu'utilisable. Lisez Shakespeare.

Ça ne dit pas non plus, qu'on y prenne garde, qu'il sache ce qu'il dit. Le fou de cour a un rôle : celui d'être le tenant-lieu de la vérité. Il le peut à s'exprimer comme un langage, tout comme l'inconscient. Qu'il en soit, lui, dans l'inconscience est secondaire, ce qui importe est que le rôle soit tenu.

[*Ensuite il parle de Hegel, de Russell, en disant que*] Russell n'en loupe pas moins la commande : c'est que Bertrand Russell est dans le discours de la science.

[*Et ensuite de Kojève, mon maître dit-il. Ah, voilà la phrase avec bouffon c'est à la fin :*]

Ce mépris qui fut le sien [*donc celui de Kojève*], se soutenait de son discours de départ qui fut aussi celui où il retourna : le grand commis sait traiter les bouffons aussi bien que les autres, soit en sujets, qu'ils sont, du souverain. »

Effectivement Kojève est passé du rôle de philosophe à celui de grand commis de l'État, puisqu'il a été un haut fonctionnaire de l'Union Européenne.

P.-Ch. Cathelineau — Ce dont il est question dans le texte de *L'Étourdit*, c'est le fait que le bouffon c'est le temps tenant lieu de la vérité dans le discours du maître. Donc c'est en tant qu'il s'inscrit dans le discours du maître et que la *Divine Comédie* effectivement s'inscrit dans ce registre qu'elle bouffonne. Et elle bouffonne sur le divin. Dans le discours du maître.

M. Darmon — « Ça veut dire qu'on peut bouffonner sur la prétendue œuvre divine. Il n'y a pas la moindre "œuvre divine", à moins qu'on ne veuille l'identifier à ce que j'appelle le Réel. »

P.-Ch. Cathelineau — C'est-à-dire que ça tient lieu de vérité, mais ce n'en est pas une quoi ! C'est ça que ça veut dire. Il bouffonne, ça veut dire, il écrit la *Divine Comédie* et en fait il désigne quelque chose qui est supposé être le réel, à savoir précisément les cercles de l'enfer etc., or ce qu'il désigne là est pure bouffonnerie. C'est-à-dire ça tient lieu de vérité, ce n'en est pas une.

V. Nusinovici — Et il oublie, pour faire le lien avec *L'Étourdit*, Lacan dit qu'il a omis le cercle du *conjugo* sans fin. C'est-à-dire donc le réel du non-rapport sexuel, c'est-à-dire bouffonner sur l'œuvre divine et ne pas mentionner le réel du non-rapport sexuel. Puisque Dante, il le cite là dans cette phrase assez marrante quand même.

P.-Ch. Cathelineau — Oui, oui c'est ça.

M. Darmon — Alors il dit « Il n'y a pas la moindre "œuvre divine" à moins qu'on veuille l'identifier à ce que j'appelle le réel. ». Donc…

P.-Ch. Cathelineau — Il propose autre chose…

M. Darmon — Là il va assez loin, puisqu'il n'y a pas lieu de bouffonner l'œuvre divine, puisqu'il n'y a pas la moindre œuvre divine ! À moins de l'identifier au Réel, alors ça a des échos spinozistes un peu ! Identifier le Dieu à la nature.

P.-Ch. Cathelineau — C'est ça, « *Deus sive natura* ».

V. Nusinovici — La nature c'est un signifiant chez Lacan qui est complètement…

M. Darmon — Ah non, la nature chez Spinoza.

« Mais je tiens à préciser cette notion que je me fais du Réel [*Ah, chouette il va nous préciser la notion qu'il se fait du Réel !*]. J'aimerais qu'elle se répande. Il y a une face (c'est inouï qu'on ose avancer des termes comme ça), il y a une face par laquelle ce Réel se distingue de ce qui lui est, pour dire les mots, *noué*. Il faudrait préciser là certaines choses. Si on peut parler de face, il faut que ça prenne [du] poids, je veux dire que ça ait un sens. »

Bon, donc il critique même le terme de face qu'il est conduit à employer, hein, parce que par le caractère imaginaire, qui renvoie à une géométrie des polyèdres, d'employer la métaphore de la face, c'est déjà prendre un certain chemin. Donc, c'est pour ça qu'il dit « (c'est inouï qu'on ose avancer des termes comme ça), il y a une face par laquelle [le] Réel se distingue de ce qui lui est, pour dire les mots, *noué*. » C'est-à-dire d'un certain côté si on peut employer le mot face, mais on emploie toujours un mot qui nous perd, d'un certain côté le réel se distingue, d'autre chose. Par un certain côté il faut bien distinguer le Réel des deux autres auquel il est noué c'est-à-dire le Symbolique et l'Imaginaire.

B. Vandermersch — Qu'on emploie face ou qu'on emploie côté c'est toujours une référence à l'image spéculaire et à un morceau du corps.

M. Darmon — Oui, aussi.

B. Vandermersch — C'est ça qui est…tout le langage est coincé là-dedans.

P.-Ch. Cathelineau — Oui il le met en évidence, dans sa phrase. Comme l'idée que ce qu'il est en train de dire est impropre, enfin le véhicule de son expression est impropre par rapport à ce qu'il avance de ce qui distingue le Réel des deux autres dimensions.

V. Nusinovici — Mais il va dire que l'embêtant c'est qu'il y a le corps vivant, aussi, parmi les éléments. C'est déjà annoncé là. On ne se sort pas de cette histoire pour de bonnes raisons.

P.-Ch. Cathelineau — On est obligé de faire avec.

M. Darmon — Mais pourquoi est-ce par une face ? Pourquoi par une face il se distingue de ce qu'il est noué ? C'est-à-dire que par une autre face… il ne se distingue pas. C'est-à-dire le Réel concerne la structure du nœud tout entier.

« Il est bien clair que c'est en tant que c'est cette notion du Réel que j'avance est quelque chose de *consistant* que je peux l'avancer.

Et là je voudrais faire une remarque. C'est que les ronds de ficelle, comme je les ai appelés, en quoi je fais consister cette triade du Réel, [*du Symbolique et de l'Imaginaire, heu du Réel,*] de l'Imaginaire et du Symbolique,

à laquelle j'ai été poussé pas par n'importe qui, par les hystériques [...] ».

P.-Ch. Cathelineau — Il revient à la notion de consistance, justement pour indiquer…

M. Darmon — Alors oui, est-ce qu'il revient à cette notion de consistance pour indiquer qu'il y a de l'imaginaire en jeu ? Ou est-ce qu'il revient à cette notion de consistance tel qu'on le trouve au début de RSI ? C'est-à-dire d'aller avec ?

P.-Ch. Cathelineau — J'aurai tendance à dire par rapport aux phrases précédentes, et à l'évocation de la face, que c'est la notion de consistance en tant qu'imaginaire, et en tant que cette consistance elle a comme effet, que quoi qu'on dise, et c'est ce que tu disais à l'instant, on est toujours pris dans cette consistance. Moi par rapport à la suite du texte c'est comme ça que je l'éclaire, mais bon…

J. Maucade — Est-ce qu'il ne revient pas à la première leçon de ce même séminaire où il parle d'hystérique historique, de la structure de la névrose, d'où est partie la psychanalyse jusqu'à la topologie, le tore qu'il introduit juste après ?

M. Darmon — Il dit que… une minute je vais vous répondre tout de suite, en ce qui concerne la consistance, il y a la phrase : « les ronds de ficelle en quoi je fais consister cette triade du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique ». Ça va dans le sens… d'aller ensemble. Et il dit que la triade du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, il y a été conduit par les hystériques, comme Freud… « a édifié toute sa technique (qui est une technique, c'est-à-dire quelque chose, en l'occasion, de bien fragile) ». C'est effectivement les hystériques qui ont dicté à Freud, la technique, donc ce sera intéressant de reprendre ça l'année prochaine à propos des *Écrits Techniques* de Freud, et il nous dit que c'est quelque chose de bien fragile. C'est-à-dire que la technique est susceptible d'invention, aussi, puisque c'est bien fragile. Il ne faut pas s'y accrocher comme à quelque chose d'intangible.

B. Vandermersch — Pour revenir sur en quoi lui – Freud on voit bien qu'il a été poussé par les hystériques – mais en quoi Lacan a-t-il été spécialement poussé par les hystériques ? Il ne nous le dit pas tellement dans ses *Écrits*.

M. Darmon — Oui, ça semble plutôt être les psychotiques.

B. Vandermersch — Oui il est plutôt arrivé là-dedans par la psychose, la paranoïa…

M. Darmon — Mais pourtant, il nous apprend là… que c'est par les hystériques.

V. Nusinovici — C'est le nœud, le nœud n'a rien à voir avec la psychose. Dès qu'il a inventé le nœud il a dit qu'il était dissocié dans la psychose. On ne peut pas rapporter son invention du nœud, le fait de faire consister ces trois ronds, à la pratique de la psychose.

M. Darmon — Mais la distinction entre le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire, on peut dire que c'est peut-être la psychose qui nous la rend la plus évidente. Parce qu'on n'en aurait aucune idée, c'est difficile de le dire en passant après Lacan, puisque cette distinction semble pour nous aller de soi. Mais il faut se replonger à un état antérieur et on peut imaginer que chez le névrosé cette distinction est difficile à saisir, alors que les phénomènes psychotiques, justement par la dissociation ou par la mise en continuité des registres, nous les mettent plus en évidence.

M. Jeanvoine — Qu'il y soit venu par le biais de l'hystérie, il le dit à plusieurs reprises dans ses séminaires, dans ses derniers séminaires. Je ne pense pas que ce soit la seule fois où il le mentionne.

M. Darmon — Pour RSI ?

M. Jeanvoine — Oui, oui, oui, pour RSI, la topologie borroméenne.

M. Darmon — Bon, alors après, il parle du cours de Pierre Soury.

« Il a fait remarquer très justement que ces ronds de ficelle, ça ne tenait qu'à condition d'être quelque chose qu'il faut bien appeler par son nom : un tore. En d'autres termes, il y a trois tores, il y a trois tores qui sont nécessaires, parce que si on ne les suppose pas, on ne peut pas mettre en évidence le fait que ces tores sont nécessités par le retournement des dits tores. »

Bon, alors ça c'est une allusion aux premières leçons où il parlait des retournements du tore et donc il nous dit que Soury met en évidence la nécessité d'en passer par le tore. On va voir un peu plus loin.

« Bien entendu, c'est un dessin tout à fait insuffisant, [*alors il dessine des tores*] puisqu'on ne voit pas, sauf à l'indiquer expressément sous cette forme, que c'est une surface et pas du tout une bulle dans une boule [*bon, on voit bien sur les dessins qu'il ne s'agit pas d'une bulle dans une boule*].

Que cette surface se retourne a des propriétés d'où il résulte – dans son temps, je l'ai évoqué, que le tore se retournait – d'où il résulte que c'est grâce à ça qu'il apparaît que retourné, (le tore qui, par exemple, serait un des trois, celui-ci, par exemple), que retourné, le tore contient les deux autres ronds de ficelle qui doivent être eux-mêmes représentés par un tore. C'est-à-dire que ce que vous voyez ici, que j'ai dessiné de cette façon, doit, non pas se dessiner comme je viens de commencer à le dessiner, mais se dessiner comme ça, à savoir deux autres tores. [*Bon alors, c'est difficile de suivre, mais on peut imaginer*] Et deux autres tores, ça n'est pas deux autres ronds de ficelle. Est-ce à dire que ces trois tores sont des nœuds borroméens ? Absolument pas. Car, si c'est ainsi que vous coupez le tore qui est par exemple celui-ci que j'ai désigné là, si c'est ainsi que vous le coupez, ça ne les libèrera pas, les deux autres tores. Il faut que vous le coupiez, si je puis dire, pour m'exprimer d'une façon métaphorique, il faut que vous le coupiez dans la longueur pour qu'il se libère.

La condition donc que le tore ne soit coupé que d'une seule façon (alors qu'il peut l'être de deux) est quelque chose qui mérite d'être retenu dans ce que j'appellerai dans l'occasion, non pas une métaphore, mais une structure. Car la différence qu'il y a entre la métaphore et la structure, c'est que la métaphore est justifiée par la structure. »

Bon alors il faut peut-être que je fasse les dessins.

J. Maucade — Juste une remarque, alors à lire comme ça effectivement c'est compliqué mais à écouter l'autre jour il a un débit beaucoup plus lent. Lacan il a des coupures il a des silences entre les phrases… qui permettent de comprendre.

Jeanne Wiltord — Oui, oui c'est vrai.

M. Darmon — Oui, on arrive à suivre. Mais à condition de faire les dessins à côté.

L'apport de Soury, il faut remplacer les ronds de ficelle par des tores, imaginez que chaque rond de ficelle c'est un tore (fig. 1 et 2) et si vous retournez un des tores comme cela a été indiqué dans les leçons précédentes, si vous faites un trou (fig. 3) (donc il faut imaginer ce tore lié

borroméennement aux deux autres tores) si vous faites un trou et que vous retournez le tore, vous avez dans un tore donc retourné (je suis désolé mais je n'ai que deux couleurs donc c'est moins visible) mais on voit bien que les deux autres tores sont inclus (fig. 4), si vous voulez, à l'intérieur du tore retourné. Et c'est le tore retourné qui fait tenir ensemble les deux autres tores à l'intérieur. Alors la question que se pose Lacan, c'est la différence entre deux coupures, deux coupures qui vont être une coupure selon la largeur (fig. 5 et 6, coupure 1 de la figure VIII-2 de l'édition de l'A.L.I.) et une coupure selon la longueur (fig. 14, coupure 2 de la figure VIII-2 de l'édition de l'A.L.I.). Alors ces deux coupures vont avoir des effets différents. En effet considérons la coupure selon la largeur (fig. 5). Alors on coupe selon la largeur le tore, on va pouvoir, comme c'est de la topologie, on va pouvoir rapprocher, réduire si vous voulez ce tuyau recourbé, donc vous allez avoir une position intermédiaire… et en fin de compte vous allez réduire ce tore en un anneau, un anneau qui sera selon la largeur (fig. 10). Vous voyez que si on coupe selon la largeur, il va rester un morceau du tore, le tore tout entier va se réduire dans cet anneau qui va tenir les deux autres tores, qui va enserrer les deux autres tores. C'est-à-dire la disposition du faux trou qu'on a rencontré dans le séminaire précédent. C'est-à-dire là je vais effacer… (fig. 11)

B. Vandermersch — Il faut effacer la roue centrale aussi.

M. Darmon — Voilà c'est clair ? C'est-à-dire cet anneau c'est le tore qui va se réduire par la transformation à partir de cette coupure en largeur, qui va se réduire en un anneau, qui va, comme vous le voyez, tenir les deux autres tores ensemble (fig. 12). Alors que se passe-t-il maintenant si nous faisons une coupure dans la longueur ? Alors voilà le tore, on va faire donc une coupure, on va la faire en rouge (fig. 14), une coupure selon la longueur. Alors cette coupure vous allez l'élargir. Vous voyez, vous allez l'élargir de plus en plus, et vous allez aussi obtenir un anneau (fig. 16), mais un anneau (on va le réduire de telle sorte que cet anneau vienne enserrer la partie la plus petite, la gorge du tore, en quelque sorte) donc voilà le tore découpé selon la longueur peut se réduire en un anneau qui va occuper cette place au niveau du nœud borroméen. Donc ce n'est plus un nœud borroméen, puisque cet anneau n'est plus enchaîné avec les autres tores (fig. 18). Donc il va permettre aux deux autres de se détacher. Donc on a quelque chose qui est introduit par une métaphore, coupé selon la largeur ou selon la longueur, mais qui a des effets différents parce qu'on touche les effets de structure. Voilà.

« La condition donc que le tore ne soit coupé que d'une seule façon (alors qu'il peut l'être de deux) est quelque chose qui mérite d'être retenu dans ce que j'appellerai dans l'occasion, non pas une métaphore, mais une structure. Car la différence qu'il y a entre la métaphore et la structure, c'est que la métaphore est justifiée par la structure.

Or, en filant ce dont il s'agit dans le Dante en question, j'ai été amené à relire un vieux livre, que mon libraire m'a apporté puisqu'il vient de temps en temps m'apporter des trucs, c'est d'un nommé Delécluze, ça a été publié en 1854, c'était un copain de Baudelaire, ça s'appelle *Dante et la poésie amoureuse*, et ça n'est pas rassurant. [Il nous dit plusieurs fois que ce n'est pas rassurant dans cette leçon] C'est d'autant moins rassurant que, comme je l'ai dit tout à l'heure, Dante a commencé à cette occasion, à l'occasion de la dite poésie amoureuse, a commencé à bouffonner.

Il a créé, non pas ce que je n'ai pas créé, à savoir un métalangage. Il a créé ce qu'on peut appeler une nouvelle langue, ce qu'on pourrait appeler une métalangue. Parce qu'après tout, toute langue nouvelle, c'est une métalangue, mais comme toutes les langues nouvelles elle se forme sur le modèle des anciennes – c'est-à-dire qu'elle est ratée. Qu'est-ce qu'il y a comme fatalité qui fait que, quel que soit le génie de quelqu'un, il recommence dans le même rail, dans ce rail qui fait que la langue est ratée, qu'en somme c'est une bouffonnerie de langue ?

La langue française n'est pas moins bouffonne que les autres, c'est uniquement parce que nous en avons le goût, la pratique, que nous la considérons comme supérieure. Elle n'a rien de supérieur à quoi que ce soit. Elle est exactement comme l'algonquin ou le coyote, elle ne vaut pas mieux. Si elle valait mieux, on pourrait en dire ce qu'énonce quelque part Dante, il énonce ça dans un écrit qu'il a fait en latin, et il l'appelle *Nomina sunt consequentia rerum*, la conséquence… Conséquence voulant dire en l'occasion quoi ? Ça ne peut vouloir dire que conséquence réelle, mais il n'y a pas de conséquence réelle, puisque le Réel, comme je l'ai symbolisé par le nœud borroméen, le Réel s'évanouit en une poussière de tores. Parce que bien sûr ces deux tores-là, à l'intérieur de l'autre, se dénouent. Ils se dénouent, et ceci veut dire que le Réel, tel tout au moins que nous croyons le représenter, le Réel n'est lié que par une structure, si nous posons que structure, ça ne veut rien dire que nœud borroméen. Le Réel est en somme défini d'être incohérent pour autant qu'il est justement structure.

Tout ceci ne fait que préciser la conception que quelqu'un (qui se trouve être en l'occasion, moi) a du Réel. *Le Réel ne constitue pas un univers, sauf à être noué à deux autres fonctions*. Ça n'est pas rassurant.

Ça n'est pas rassurant parce qu'une de ces fonctions est le corps vivant. »

Bon, ben on va s'arrêter là pour discuter. Donc différence entre métaphore et structure, avec introduction de ce terme de structure qu'il rapproche du Réel. Donc effectivement le Réel comme structure du nœud. Mais c'est un terme qui avait un peu disparu du discours de Lacan, le terme de structure. Avec la topologie c'est un terme qui avait…

M. Bercovici — Je pense que la structure c'est la propriété de la surface, ce n'est pas la propriété du Réel.

M. Darmon — Il parle de la structure du nœud.

M. Bercovici — Il parle de la propriété de la surface.

M. Darmon — Je ne crois pas. Je ne crois pas, il parle de la structure du nœud. Oui quand il oppose la métaphore et la structure, oui. Là il s'agit des propriétés de structure du tore. Mais quand il parle de la structure du nœud c'est autre chose.

M. Bercovici — Mais, là il parle de la surface !

M. Darmon — Il parle des deux.

P.-Ch. Cathelineau — Il parle des deux. « Le Réel est en somme défini d'être incohérent pour autant qu'il est justement structure. »

M. Darmon — Page 99 avant le dessin : « Le Réel est en somme défini d'être incohérent pour autant qu'il est justement structure. »

B. Vandermersch — Est-ce qu'il est incohérent uniquement parce qu'il ne tient qu'à être noué avec les deux autres ?

P.-Ch. Cathelineau — Oui, c'est ça. C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'être du Réel. Il n'est pas concevable dans une autonomie ontologique. Il est lié à d'autres. Il est lié à deux autres dimensions. (Brouhaha)

M. Bercovici — Il est la totalité du nœud, ce qui fait toute son ambiguïté et notamment le rapport au tore, du coup. Le nœud il ne se pose pas sur le tore, en fait.

P.-Ch. Cathelineau — Non mais il dit le Réel ne constitue pas un univers. Donc ça veut dire qu'on n'a pas du tout à faire à quelque chose qui comme dans la philosophie serait représentable comme un monde extérieur, etc. C'est juste, ça tient, en quelque sorte, sa logique de sa seule structure d'être noué à deux autres. C'est ce qui réduit et c'est pour ça qu'il dit que ce n'est pas rassurant. Ce n'est pas rassurant parce que cette façon de définir le Réel est une façon qui justement le détache de toute dimension totalisante faisant univers.

M. Darmon — Je ne suis pas sûr.

Stéphane Renard — En même temps il le définit à la fois d'une partie et d'un tout. C'est ça qui est difficile à saisir parce qu'il y a sans cesse cet aller-retour entre la partie et le tout. Qui n'est pas clair.

M. Darmon — Absolument. C'est parce qu'il dit le Réel ne constitue pas un univers, sauf à être noué aux deux autres fonctions. C'est-à-dire effectivement il y a ce balancement sans cesse entre le Réel comme une partie du nœud et le Réel en tant que le nœud lui-même, en tant que le nouage lui-même.

V. Nusinovici — C'est encore plus compliqué puisqu'il s'évanouit en une poussière de tore.

P.-Ch. Cathelineau — Mais là il faudrait revenir sur la critique de Dante. Quand il dit *Nomina sunt consequentia…* il prend le contrepied de ce que dit Dante. C'est-à-dire que précisément les noms ne sont pas la conséquence réelle.

M. Darmon — Alors ça vaut la peine de lire le passage de Dante en question, parce que…

Dante parle de l'amour, alors j'essaie de réduire un peu la… Donc il a plusieurs 'pensers' qui se bousculent et qui se combattent dans son esprit en ce qui concerne l'amour.

« L'un de ses pensers était celui-ci : bonne est la seigneurie d'amour puisqu'il ôte l'esprit de son féal de toute chose vile. L'autre [*l'autre penser donc*] était celui-ci : n'est point bonne la seigneurie d'amour puisque que tant plus son féal lui porte foi et plus grièves et douloureuses sont les épreuves par où il lui faut passer. L'autre était celui-ci : [alors attention] le mot d'amour est si doux à ouïr qu'il me paraît impossible que son action propre en la plupart des choses ne soit toute douceur comme ainsi soit que les noms répondent aux choses nommées, selon qu'il est écrit *Nomina sunt consequentia rerum*. »

Vous voyez c'est une des pensées, en ce qui concerne l'amour. L'amour amène des bonnes choses, l'amour ça amène le pire, mais le doux nom de l'amour doit bien correspondre à quelque chose ! Puisque *Nomina sunt consequentia rerum.* Donc c'est bien qu'il y a un Réel qui correspond à ce doux nom d'amour. Donc, vous voyez, comment là il nous présente un nœud olympique entre le Symbolique et le Réel. Quelque chose qui tiendrait, qui ferait tenir le mot et la chose de façon olympique.

P.-Ch. Cathelineau — Là derrière ça il y a aussi une allusion à la philosophie Thomiste. Le parallélisme entre l'intellect et la chose. C'est une thèse Thomiste ça.

M. Darmon — Alors Lacan dit il n'y a aucune…

« Conséquence [*veut*] dire en l'occasion quoi ? [*dans ce que dit Dante*] Ça ne peut vouloir dire que conséquence réelle, [*c'est-à-dire que le nom d'amour découlerait de la chose amour*] mais il n'y a pas de conséquence réelle, puisque le Réel, comme je l'ai symbolisé par le nœud borroméen, le Réel s'évanouit en une poussière de tores. Parce que bien sûr ces deux tores-là […] »

C'est-à-dire quand on fait cette coupure ça ne tient pas. Quand on coupe le tore selon la longueur, ça s'évapore, les tores se…

P.-Ch. Cathelineau — Ici ce qui est appelé le Réel, c'est le nœud lui-même. C'est le réel en tant que nœud qui s'évapore.

M. Darmon — Qui s'évapore en une poussière de tores. Ceci dit avant de pratiquer la coupure ce n'était pas un nœud Borroméen. C'est-à-dire la différence entre un tore retourné qui contient les deux autres et le nœud borroméen, c'est que si vous coupez à l'intérieur du tore retourné, si vous coupez une des deux consistances l'autre reste dans le tore à l'intérieur du tore.

B. Vandermersch — Oui mais enfin… les nœuds borroméens théoriquement c'est des cordes c'est pas des tores.

M. Darmon — Ah oui, mais maintenant on dit que c'est des tores.

B. Vandermersch — Maintenant on dit que c'est des tores mais ça change tout.

J. Maucade — La corde ce n'est pas un tore ?

B. Vandermersch — Non ce n'est pas un tore. Si tu coupais ta ficelle comme ça, ça ne libérerait aucun des deux ronds. Si tu pouvais couper ta ficelle le long même de la ficelle.

M. Darmon — C'est un tore plein le rond de ficelle.

B. Vandermersch — Oui c'est un tore plein mais un tore plein ce n'est pas un tore !

M. Darmon — Non, comme la boule n'est pas une sphère.

B. Vandermersch — Comme la boule n'est pas une sphère, c'est quand même un changement radical de topologie ! Alors pourquoi il tient tellement à refaire du Réel, ou du Symbolique parce qu'il n'y en a qu'un qui est spécialement un tore.

M. Darmon — Non les trois sont toriques.

B. Vandermersch — Les trois sont des tores.

M. Darmon — Mais il n'utilise la coupure que sur l'un.

B. Vandermersch — Sur l'un. Et comment vous comprenez ce retour aux tores.

M. Darmon — Ça c'est tout le séminaire.

M. Bercovici — C'est l'embarras qu'il a avec le tore depuis le début du séminaire. Le tore, le Réel et le nœud.

B. Vandermersch — Pourquoi réintroduire les deux faces et un plan…

M. Darmon — Bon, mais ça je ne saurai pas encore répondre. S'il y en a qui savent ? En tout cas c'est une leçon qui annonce la leçon suivante, je ne sais pas qui fait la leçon suivante… (bon on vérifiera) puisqu'il est question de la poésie amoureuse, et dans la leçon suivante, il va être question, Lacan va repartir des tores, justement des tores enchaînés, pour reparler de la poésie amoureuse. C'est-à-dire il va considérer les deux tores enchaînés troués comme un vide s'articulant à un autre vide. Et il va parler du double sens, de la différence entre la parole pleine et la parole vide, ce en quoi il revient sur quelque chose de très ancien, la parole pleine et la parole vide. La parole pleine étant de l'ordre du sens et du double sens, la parole vide n'ayant pas de sens mais qu'une signification. Et l'art de la poésie va consister à partir du double sens en en supprimant un. Et en se servant du signifiant amour qui est dit-il une signification pure, qui n'a pas de sens, mais qui n'a qu'une signification. Donc c'est quelque chose qui annonce, un passage important de la leçon suivante. Alors ce n'est pas rassurant dit-il.

« Ce n'est pas rassurant parce qu'une des fonctions est le corps vivant. On ne sait pas ce que c'est qu'un corps vivant. C'est une affaire pour laquelle nous nous en remettons à Dieu. Je veux dire que – si tant est que ce que je dise ait un sens – ce que je veux dire, c'est que… j'ai lu une thèse qui, chose bizarre, a été émise en 1943. »

Alors là il va nous parler d'une thèse de Madeleine Cavé, donc encore une Madeleine qui sait ! Il précise qu'elle est plus jeune que lui comme sa petite sœur.

Et il nous parle donc de Pasteur et de ce qu'on a appelé la génération spontanée, c'est-à-dire la théorie scientifique qui consistait à dire que comme il y avait de la pourriture lorsqu'on laissait quelque chose traîner, la pourriture qui se formait dessus, c'était de l'ordre de la génération spontanée. C'est-à-dire que la vie pouvait, comme ça, surgir, à partir de la matière non animée. Donc les expériences de Pasteur ont démontré qu'il n'en était rien, c'est-à-dire qu'il suffisait de mettre un petit coton pour bloquer l'entrée de récipient contenant un bouillon de culture, pour empêcher la moisissure de se développer. Donc il n'y a pas de génération spontanée c'est-à-dire qu'il faut bien admettre que la vie vient de la vie et donc c'était un argument important pour la religion. Puisqu'il fallait bien admettre qu'il y a un principe premier. S'il n'y a pas de génération spontanée il y a donc une cause première.

V. Nusinovici — Ce n'était pas comme ça mais bon, ce n'était pas comme ça parce qu'en fait c'était pris dans les deux sens, celui contre qui il a combattu qui était un chrétien, Pouchet, qui était un chrétien convaincu, contre qui Pasteur a ferraillé, lui il tenait que justement la génération spontanée…

M. Darmon — C'est l'œuvre de Dieu ?

V. Nusinovici — C'est l'œuvre de Dieu qui permet, justement, de maintenir ce pouvoir de création dans la matière. Mais en même temps d'autres trouvaient que c'était le meilleur argument contre l'athéisme. Mais lui Pasteur qui était chrétien aussi, dit, moi je ne m'occupe pas de cette question de religion ; donc ce qui est intéressant c'est que ce n'est pas du tout univoque, il n'y a pas un camp religieux on peut prendre la génération spontanée aussi bien du côté de l'athéisme ou du darwinisme, ce qui faisait hurler Pouchet, que du côté de la religion.

M. Darmon — On peut sauver Dieu de façons différentes.

V. Nusinovici — On peut sauver Dieu ou au contraire le tuer dans les deux cas. Ce n'est pas dichotomique comme il le présente là.

M. Darmon — Alors il y a une phrase, il termine son développement par :

« Comme si l'homme qui, lui, manipule et trifouille des choses, comme si l'homme tout d'un coup avait vu qu'il y avait un singe, un singe Dieu – je veux dire que Dieu le singerait – comme si tout partait en somme de là.

Ce qui en somme boucle la boucle. Chacun sait que le dieu-singe, c'est à peu près l'idée que nous pouvons nous faire de l'idée et de la façon dont naît l'homme, et que ce n'est pas non plus quelque chose qui soit complètement satisfaisant. Car pourquoi l'homme a-t-il ce que j'appelle le *parl'être*, à savoir cette façon de parler de façon telle que *nomina non sunt consequentia rerum* ?

Autrement dit qu'il y a quelque part une chose qui va mal dans la structure telle que je la conçois, à savoir le nœud dit borroméen, c'est bien le cas. Et ça vaut la peine d'évoquer par ce nom de Borromées une date historique, à savoir la façon dont a été élucubrée l'idée même en somme de la structure. Il est tout à fait frappant de voir que ça voulait dire, à l'époque, que si une famille se retirait d'un groupe de trois, les deux autres se trouvaient du même coup libres. Libres de ne plus s'entendre. Bien sûr, le sordide de cette histoire de Borromées vaut la peine d'être rappelé.

Non seulement les noms ne sont pas la conséquence des choses, mais nous pouvons affirmer expressément le contraire. [*Alors il y a un passage assez drôle :*]

J'ai un petit fils, j'ai un petit fils qui s'appelle Luc, c'est une drôle d'idée mais c'est ses parents qui l'ont baptisé. Il s'appelle Luc, et il dit des choses tout à fait convenables. Il dit qu'en somme, les mots qu'il ne comprenait pas, il s'efforçait de les *dire*, et il en déduit que c'est ça qui lui a fait enfler la tête (parce qu'il a comme moi, c'est pas surprenant puisqu'il est mon petit-fils, il a comme moi une grosse tête ; c'est ce qu'on appelle… je ne suis pas à proprement parler hydrocéphale, j'ai quand même une tête, et une tête on la caractérise par la moyenne, j'ai plutôt une grosse tête, mon petit-fils aussi). Et il a le tort évidemment de penser que cette façon qu'il a de définir si bien *l'inconscient* – car c'est de ça qu'il s'agit – cette façon qu'il a de définir si bien l'inconscient, à savoir que les mots lui entraient dans la tête, il en a déduit que du même coup c'est pour ça qu'il a une grosse tête. C'est une théorie en somme pas très intelligente, mais pertinente en ce sens qu'elle est motivée. Il y a quelque chose qui quand même lui donne le sentiment que parler c'est parasitaire. Alors il pousse ça un petit peu plus loin, jusqu'à penser que c'est pour ça qu'il a une grosse tête. C'est très difficile de ne pas glisser à cette occasion dans l'imaginaire du corps, à savoir de la "grosse tête".

L'affreux, c'est que c'est logique. Et la logique, dans l'occasion, c'est pas une petite affaire, à savoir que c'est le parasite de l'homme. J'ai dit tout à l'heure que l'univers n'existait pas, mais est-ce que c'est vrai ? Est-ce que c'est vrai que l'Un qui est au principe de la notion de l'univers, que l'Un est capable de s'en aller en poudre, que l'Un de l'univers ne soit *pas un* ou ne soit qu'*un entre autres* ? Qu'il en existe *un* implique-t-il à soi tout seul l'universel ? Ceci comporte qu'on dise que, tout exclu que soit l'universel, la forclusion de cet universel implique le maintien de la particularité. "Il en existe un" n'est jamais avancé en logique que de façon cohérente avec une suite : "il en existe un… qui satisfait à la fonction". La logique de la fonction est en somme ce qui repose sur la logique de l'un. Mais ceci veut dire du même coup, et c'est ce que j'ai essayé de crayonner quelque part dans mon graphe, ce graphe que j'ai commis dans un ancien temps sur lequel comme ça quelques personnes spéculent, j'ai écrit ce quelque chose qui est le signifiant, le signifiant de ce que l'Autre n'existe pas, ce que j'ai écrit comme ça :

()

Mais l'autre [...] »

Alors je ne vois pas pourquoi il y a une barre sur le S. Je ne vois pas pourquoi le signifiant de ce que l'Autre n'existe pas c'est S barré !

(Brouhaha)

P.-Ch. Cathelineau — C'est une faute typographique.

M. Darmon — Bon c'est une petite erreur.

« Mais l'Autre, l'Autre en question, il faut bien l'appeler par son nom : *l'Autre, c'est le sens, c'est l'Autre… que le Réel*.

C'est très difficile de ne pas flotter en l'occasion. Il y a un choix à faire entre l'infini actuel, qui peut être circulaire à condition qu'il n'y ait pas d'origine désignable, et les nœuds dénombrables, c'est-à-dire finis.

Il y a beaucoup de possibles là-dedans. Ce qui veut dire qu'on interrompt l'écriture [...] ».

Bon, on va s'arrêter là, pour discuter si on a le temps. Il y a des choses intéressantes après. Alors qu'est-ce que vous avez envie de discuter ?

P.-Ch. Cathelineau — Outre l'aspect parasitaire de la grosse tête, ça ce n'est pas le plus important. Ce qui est très important à mon sens c'est ce qu'il dit à propos de l'Un. Parce que là il y a un déplacement du curseur de sa théorie puisqu'il pose la question que l'Un est capable de s'en aller en poudre, que l'Un de l'univers ne soit pas Un ou ne soit qu'un entre autres. On voit bien là le déplacement par rapport à la logique de l'au-moins-un tel qu'il l'avançait à propos de *Encore*. On a une conception de l'Un qui est isomorphe avec la conception de l'Un par rapport au nœud borroméen, c'est un un entre autres, c'est-à-dire que ça suppose la dimension de la différence. Le rapport à l'autre fonction. Donc il y a quelque chose qui est de cet ordre, c'est pour ça qu'il dit : qu'il existe Un implique-t-il à soi tout seul l'universel ? Là il est en train de changer de perspective par rapport à cet au-moins-un qui implique le tout, tel qu'on sait qu'il est explicité dans les mathèmes de la sexuation, et il est en train de proposer une logique de l'Un qui n'est pensable que par différence et ce n'est pas du tout la même chose, ce n'est pas du tout la même chose ! Parce qu'évidemment on n'a plus par rapport à cette dimension de l'Un cette accentuation qui assoit l'Un sur la logique de la fonction. On est passé à quelque chose qui n'est plus pensé par rapport à cette logique de la fonction mais par rapport au nœud lui-même. En tout cas c'est comme ça que je le lis, est-ce-que tu es d'accord ? Ou est-ce que je vais trop vite ?

M. Darmon — Heu, je dirais qu'il oppose… je ne sais s'il change par rapport à la logique de *Encore*, plutôt qu'il accentue la différence entre le Un de l'universel et le Un de la particulière.

P.-Ch. Cathelineau — Oui. Le un de la particulière… il en existe un, il en existe au-moins-un, c'est le un de la particulière ça, au sens aristotélicien du terme.

M. Darmon — Parce qu'il dit « Ceci comporte qu'on dise que, tout exclu que soit l'universel, la forclusion de cet universel implique le maintien de la particularité. » C'est-à-dire finalement il revient, là c'est très aristotélicien ce qu'il dit.

P.-Ch. Cathelineau — Oui, mais, heu, enfin c'est très aristotélicien… c'est vrai que dans la logique aristotélicienne 'il en existe un' c'est de l'ordre de la particularité et c'est opposé au tout, à la totalité : tout homme est, il en existe au moins un qui… Donc ça c'est effectivement la logique aristotélicienne, mais ce qui fait, quand même, le pas franchi c'est qu'il évoque, à mon avis c'est

important, que l'Un de l'univers ne soit pas Un, ne soit qu'un entre autres. Ça c'est un point qui, à mon avis, du point de vue de la logique est à relever parce qu'il ne peut l'avancer que par rapport à la question du nœud borroméen.

B. Vandermersch — Que l'Un de l'univers soit déjà mis en question ça c'est depuis toujours.

P.-Ch. Cathelineau — Oui mais ce que je veux dire par là, c'est que c'est une façon de déplacer la question de l'Un en renvoyant à la relativité des uns dans la structure. Donc je pense qu'il y a un déplacement…

B. Vandermersch — Parce que comment tu entends la phrase « que l'Un de l'univers ne soit pas un ou ne soit qu'un entre autres ? ». Tu entends simplement que c'est l'un par rapport au Réel, Symbolique et Imaginaire, ou plutôt que c'est une conséquence du nœud ?

P.-Ch. Cathelineau — C'est une conséquence du nœud.

M. Darmon — Ça répond semble-t-il, à ce qu'il a dit précédemment, le Réel ne constitue pas un univers sauf à être noué aux deux autres fonctions.

P.-Ch. Cathelineau — C'est ça que ça veut dire.

M. Jeanvoine — Ce qu'on peut peut-être entendre là c'est qu'il est question du Un comptable, essentiellement comptable. À chaque coup compté, et qui est susceptible donc même de faire série. Entre autres, un entre autres uns, à chaque fois il y a de l'un, mais voilà à chaque fois, c'est un, un, un, un, différents.

P.-Ch. Cathelineau — Oui bien sûr.

M. Darmon — Oui mais, il parle du Réel comme… il dit le Réel ne constitue pas un univers, sauf à être noué aux deux autres.

B. Vandermersch — Oui, parce que, cliniquement, le problème est de savoir ce que ça veut dire univers ! C'est quand même une fiction dans laquelle on circule, non ? La fin du monde ou la désagrégation de l'univers c'est du fantasme qu'on peut avoir, on vit quand même dans un univers, on ne vit pas dans des univers multiples ! Je crois que c'est ça qu'il dit, que c'est lié à la question du corps, parce que tout ça c'est noué avec le corps. Je ne sais pas quel est l'enjeu de cette affaire, que l'un de l'univers ne soit pas un et ne soit qu'un entre autres ? Sauf peut-être, comme il dit avant, si c'est noué avec d'autres, avec l'imaginaire c'est-à-dire le corps.

P.-Ch. Cathelineau — Non, mais ça veut dire sur le plan de la structure soit on est certain de l'Un, cliniquement c'est la question de la psychose paranoïaque par exemple, il y a une certitude de l'Un, soit on y croit. Mais quand on croit en l'Un, on peut croire en l'univers ou ne pas croire en l'univers. On peut croire que, par exemple, il y a des uns entre autres. Et c'est ce vers quoi il nous pousse.

B. Vandermersch — Ça veut dire quoi qu'il croie qu'il y a des uns entre autres ?

P.-Ch. Cathelineau — Ça veut dire que le type de croyance en un, qui est effectivement, par exemple, celui qui est fréquent dans les logiques d'identification et d'identité, l'un de l'identité, cette croyance en l'un, elle peut être déplacée par le fait de dire que c'est de l'un entre autres. Parce que là cliniquement on voit bien ce que ça veut dire par rapport à la question de l'identité, croire qu'il y a un un auquel on…

B. Vandermersch — On peut croire qu'il y a des gens qui vivent dans un autre univers, que mon univers ne tient que d'une fiction…

P.-Ch. Cathelineau — Que d'une fiction ! Oui mais c'est important de le dire. Je veux dire que précisément, la pente ordinaire c'est de croire que cet Un fait univers. Or justement il dit ça ne fait pas univers. Ça ne fait pas univers et ça a des conséquences par rapport à la question de l'identité et de l'identification, cliniques, directement cliniques. Là il va assez loin à mon avis.

M. Darmon — Alors il y a une phrase qui suit qui est importante : « C'est très difficile de ne pas flotter en l'occasion. » Il vient de faire la distinction entre l'autre c'est le sens, l'autre que le Réel. Et il dit :

« C'est très difficile de ne pas flotter à l'occasion. Il y a un choix à faire entre l'infini actuel, qui peut être circulaire à condition qu'il n'y ait pas d'origine désignable, et les nœuds dénombrables, c'est-à-dire finis. »

Donc là il introduit une distinction que les nœuds apportent.

B. Vandermersch — Mais, excuse-moi, les nœuds dénombrables ça ne veut pas dire qu'ils sont finis ? Il y a de l'infini dénombrable ! Alors qu'est-ce qu'il veut dire là ?

P.-Ch. Cathelineau — Est-ce qu'il ne faut pas faire l'hypothèse, parce que là il parle des nœuds, ce n'est pas des nœuds borroméens, c'est des nœuds, au sens, dans la possibilité qui est donné par les mathématiciens de les dénombrer, non ?

M. Darmon — Moi, je crois qu'il glisse là, à propos des nœuds dénombrables, il parle d'un infini potentiel. C'est-à-dire quand on parle de l'infinité des nœuds, ce n'est pas indépendant du fait de les construire. Et donc on se ramène dans une notion d'infini qui est un infini potentiel. Ça va introduire ce qui va suivre sur l'écriture. Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire et ce qui cesse de s'écrire.

P.-Ch. Cathelineau — De quels nœuds s'agit-il, là j'avoue mes difficultés.

M. Darmon — Tous les nœuds que tu peux faire.

P.-Ch. Cathelineau — C'est tous les nœuds. Ce n'est pas seulement le nœud borroméen.

M. Darmon — Pas seulement le nœud borroméen. Mais comme il est question de nœuds c'est-à-dire qui sont pris un par un, comme disait Michel, on les prend un par un donc il y a une notion de construction.

P.-Ch. Cathelineau — De construction. D'où le rapport au possible. Après. Mais pourquoi dit-il que ces nœuds sont dénombrables donc finis ? Parce que ça veut dire que les nœuds dans leur possibilité sont en nombre fini. C'est ça que ça veut dire ?

M. Darmon — Ils sont potentiellement infinis mais bon, mais je crois que ça introduit, le fait de passer par les nœuds, ça introduit une nécessité de construction qui nous renvoie à une notion de l'infini non pas actuel, mais potentiel.

P.-Ch. Cathelineau — D'accord. Donc là ce serait plutôt l'opposition entre l'infini actuel et l'infini potentiel.

B. Vandermersch — Mais pourquoi l'infini actuel peut être circulaire ?

M. Darmon — L'infini actuel est circulaire parce qu'un des points est posé comme étant l'infini. Un des points peut être posé comme étant du cercle.

B. Vandermersch — Le cercle c'est une droite plus un point à l'infini.

M. Darmon — Mais même pour l'infini des nombres entiers. C'est-à-dire de considérer que l'infini est un des nombres.

B. Vandermersch — À ce moment-là ça referme la droite des nombres en cercle.

M. Darmon — Oui mais ça c'est la droite des réels.

B. Vandermersch — La droite des réels, oui, mais pour qu'ils soient circulaires avec des nombres naturels…

M. Darmon — Moi je crois qu'il oppose, c'est une hypothèse, il oppose l'infini actuel, en restant dans le domaine des dénombrables, c'est-à-dire des nombres entiers, par exemple, ou des rationnels. Donc l'infini actuel serait un nombre infini, c'est-à-dire qui ne se comporte pas comme les nombres finis, mais qui appartient à l'ensemble. C'est beaucoup plus difficile de concevoir ça au niveau des nœuds. Parce que si on considère l'ensemble infini des nœuds, je crois que ça implique la façon dont ils sont construits. Donc on a plus de mal à…

B. Vandermersch — On ne peut pas construire le nœud infini. Tandis qu'on peut poser le nombre infini.

M. Darmon — Voilà. Mais c'est une hypothèse. Je crois que ça introduit la suite.

P.-Ch. Cathelineau — C'est ça. C'est vrai que par rapport à cette hypothèse, une façon d'y répondre, c'est la façon dont Lacan définit le Réel et l'impossible seulement à s'écrire, soit ne cesse pas de ne pas s'écrire. Le Réel c'est le possible en attendant qu'il s'écrive. On voit bien effectivement le rapport avec ce caractère potentiel de l'infini des nœuds qui effectivement constitue un possible en attendant que ça s'écrive. En quelque sorte ça n'est borné que par l'écriture qui advient.

J. Maucade — Oui, mais est-ce que ça ne veut pas dire, aussi, que c'est infini parce que c'est potentiel ? Que ça s'arrête d'être infini à partir du moment où ça s'écrit ?

P.-Ch. Cathelineau — En tout cas, c'est une façon intéressante de définir le réel, qu'il n'avait pas… il n'avait jamais défini le Réel comme ça puisque c'est vrai que la définition classique de Lacan du Réel, c'est de dire que c'est l'impossible. Or là encore il y a un déplacement de la définition, puisqu'il le définit comme le possible en attendant qu'il s'écrive. C'est-à-dire, en quelque sorte, en articulant ce qu'il appelait, antérieurement, la contingence, c'est-à-dire cette dimension d'inscription dans une temporalité qui fait acte et la dimension du possible. Le possible étant ce qui ouvre vers autre chose, et puis quelle est cette autre chose ? C'est la possibilité d'une écriture. Et donc c'est une façon de définir le réel qui ne le limite plus à la dimension du pur impossible mais le potentialise en quelque sorte et ça c'est important.

M Jeanvoine — En attendant que ça se noue.

P.-Ch. Cathelineau — En attendant que ça se noue.

B. Vandermersch — Mais à partir du moment où ça s'écrit ça disparaît.

P.-Ch. Cathelineau — Ça disparaît. Mais ce qui est intéressant, c'est le mouvement vers l'écriture. C'est le mouvement vers l'inscription.

Lydia Schenker — Est-ce qu'on ne peut pas rapprocher ce que vous disiez « ce qui fait acte », à ce qu'il venait de dire « ce qui fait date » par rapport au nœud des Borromées et par rapport à ce qu'il évoquait dans *L'Étourdit*. Où il dit « ça n'a pas fait date », mais c'est quand même le nœud qu'il met en place aussi dans *L'Étourdit*, enfin, qu'il reprend. De même que les faces, les surfaces, je me demandais s'il n'y avait pas aussi un moment… enfin ! C'est une question.

P.-Ch. Cathelineau — Oui.

M. Darmon — Bon, on va peut-être s'arrêter parce qu'il est tard.

Transcription Marie-Pierre BOSSY-DE-DIANOUS

Relecture Danielle BAZILIER-RICHARDOT et Monique de LAGONTRIE

Transcription Marie-Pierre BOSSY-DE-DIANOUS

Relecture Danielle BAZILIER-RICHARDOT et Monique de LAGONTRIE

Photos des figures Monique de Lagontrie

Séminaire XXIV de J. Lacan. Commentaire de la leçon XIX. 3/03/15

- Pierre COERCHON,

Pierre-Christophe Cathelineau — […] le début du séminaire et aussi la fin de la leçon qui constitue(nt) un point difficile sur lequel nous avons collectivement buté. Donc, je passe la parole à Pierre.

Pierre Coërchon — D'accord. Bon, alors ce soir, moi je pense que je ne vais pas manquer de peiner – comme Lacan l'évoque au début de la leçon – parce que, là, il évoque le fait que pour autant dans ce séminaire et ce par rapport, en différence, par rapport au séminaire antérieur, il ne trouve pas tant qu'il cherche justement et que, dans cette recherche – il nous en donne la définition même de la recherche, il me semble – la recherche, il la définit dans cette peine, par la circularité même, du tourne-en-rond. D'emblée, dans la leçon, il me semble qu'on est de plain-pied dans cette topologie de cette peine dans laquelle nous nous trouvons tous pris dans notre recherche à propos du savoir mais aussi à propos de la vérité, dans cet effet de tourne-en-rond, de la circularité, de la circularité cette année abordée non pas

seulement par le biais de la ficelle et de la corde et du cercle, mais par le biais d'une topologie beaucoup plus complexe qu'elle ne paraît, à savoir celle du tore. Voilà.

Donc, pour essayer d'articuler quand même un peu les choses à la leçon précédente, juste une remarque sur ce point de butée de Lacan à propos justement de la circularité du tourne-en-rond des discours sur un… – je ne sais pas comment dire ? – une bévue, je vais dire ça comme ça, une bévue d'écriture dans la circularité des lettres-mêmes, dans leur tourne-en-rond de discours. Une bévue qui est loin d'être neutre, Lacan le souligne, et puis on ne manque pas aussi de lui faire remarquer puisqu'on qualifie assez rapidement cette erreur d'écriture de lapsus. Et donc il opère une bévue dans la circularité de la ronde des discours alors même que je crois que l'enjeu de cette leçon c'est comment on en sort de ce tourne-en-rond, de l'appui d'une énonciation, de son enchaînement d'énonciations avec une circularité de discours.

Je pense que l'enjeu de cette leçon tourne beaucoup autour de cette question de l'enchaînement des tores entre eux, et des effets et de la reprise autrement d'un travail plus ancien de Lacan dans le séminaire de *L'identification*, sur l'enchaînement des tores du désir et de la demande. Alors, comment on en sortirait de cet enchaînement ? Est-ce qu'il y a une issue à la névrose en tant que justement elle serait supportée de cet enchaînement même et par là même, est-ce qu'il y a une issue – ça pose aussi la question de la fin de la cure – est-ce qu'il y a une possibilité de fin de cure qui nous sortirait un petit peu de ce tourne-en-rond ? Il me semble que cette leçon interroge ça aussi cliniquement. De même qu'elle interroge donc fondamentalement la sortie ou une issue possible, me semble-t-il, enfin moi je l'ai entendu comme ça, au tourne-en-rond de la névrose. Alors, tourne-en-rond déjà évoqué dans *L'identification*, dans le tourne-en-rond des tores du désir et de la demande. À l'époque, la circularité de l'enchaînement était évoquée sur le support torique par le biais de la demande qui tournait en vrille en quelque sorte, comme un ressort autour de l'âme du tore, avec finalement le désir qui venait en quelque sorte saisir ce trou de l'âme, lui, saisissant en quelque sorte ce que ne pouvaient pas saisir les tours de la demande. Donc l'un et l'autre, désir et demande, ne pouvant se rejoindre. Voilà.

Il me semble que c'est le fondamental, là, de la reprise de la leçon. C'est le fondamental de ce qui va être travaillé tout autrement avec les apports topologiques, les derniers apports topologiques du travail de Lacan et notamment un apport qui me paraît aussi essentiel dans cette leçon, qui va être l'apport de Pierre Soury.

Alors, juste une remarque peut-être pour dire que Lacan, à la fin de la leçon précédente, a fait une erreur dans l'écriture des discours telle que, dans les mathèmes, les lettres tournent en rond dans un certain ordre et que cette erreur, moi j'ai trouvé ça un petit peu remarquable, enfin ça m'a interpelé, qu'elle porte justement sur peut-être le discours support de la névrose, à savoir le discours hystérique parce que, à la place du discours analytique, il écrit une sorte de – je ne sais pas comment on pourrait l'appeler ? – de rétorsion du discours hystérique, comme il l'a déjà fait, puisqu'il s'est amusé à ça avec le discours capitaliste. Le discours du capitaliste est quand même un mathème qui, par son arrêt du tourne-en-rond du jeu des lettres dans *L'envers*, comme ça, de ce qu'il avait travaillé dans la psychanalyse, *L'envers de la psychanalyse*, on a un effet de coupure qui arrête ce tourne-en-rond avec l'écriture d'un autre discours qui nous fait sortir quand même du tourne-en-rond des quatre discours tels que Lacan les a évoqués dans *L'envers de la psychanalyse*. Alors, j'ai été surpris de ça. Voilà. Je ne saurais pas trop quoi en dire

de plus si ce n'est de repérer que (PC va au tableau) ce n'est pas le discours analytique qu'il écrit, c'est le discours donc hystérique avec – je vais écrire le discours hystérique et donc, comme dans le discours du capitaliste avec le discours du Maître, c'est la partie gauche ici, qui se trouve vrillée. Je vais faire une vrille comme ça, je vais tordre la bande, enfin il faudrait la tordre dans l'autre sens parce que la barre, en fait, fait que les deux se renversent et que donc on aura, en fait, cette écriture et que Lacan s'embrouille à cet endroit-là et que, par sa bévue, il fait quelque chose qui ressemble à ce qu'il a fait avec le discours capitaliste et qui concerne le discours de l'hystérique.

Alors, bon ! Lacan est quand même en position d'analysant quand il parle dans ses séminaires et, je dirais, bien que dans les leçons du début il évoque comment justement au travers des identifications, il aurait soi-disant, lui, résolu ces problèmes d'articulation du conscient avec l'inconscient, dans un effet justement de continuum de son conscient avec son inconscient, par le biais de la première des identifications qu'il décrit en début de ce séminaire, et que, finalement, cette articulation-là, dans une énonciation, le mettrait en quelque sorte – je ne sais pas si on peut le dire comme ça ? – cliniquement à l'abri d'un certain nombre d'effets de lapsus, de bévues comme ça, que tout un chacun peut être amené à faire par la façon dont sa langue peut fourcher au travers de son tourne-en-rond de discours névrotique, et donc il évoquait qu'avec cette articulation-là, il n'y aurait plus qu'une (*sic*) lapsus de genre qui pourrait être à l'œuvre. Là, dans l'écriture elle-même, il mentionne combien ce n'est pas neutre de faire une erreur en ce qui concerne une écriture qu'il aurait lui-même inventée, eh bien c'est peut-être d'un autre type de lapsus dont il s'agit. Alors, il pose la question : lapsus ou pas lapsus ? Et d'emblée, là, comme ça, je crois que c'est par ce biais-là qu'il rentre dans la leçon.

Alors, pour moi ce n'est pas neutre que ça touche le discours hystérique, ce lapsus, notamment en rapport avec le discours analytique, parce qu'après il va évoquer, plus tard, la question de la linguisterie, la linguisterie *hystorique* comme ça, *hystorique* telle qu'il l'écrit, hystérique de Socrate au travers de son élaboration du *Cratyle* comme ça, hein, il fait de la linguisterie du dire de Socrate dont il va dire qu'il n'a pas attendu la linguistique, la mise en place de la linguistique pour exister, d'abord, que la linguistique elle-même s'appuie là-dessus, et que pour soutenir cette linguisterie, il y faut le discours analytique. Donc, il y a quand même ce dialogue entre le discours analytique et le discours hystérique et alors qu'il veut écrire le discours analytique, pour moi, il n'est néanmoins pas neutre que, dans son séminaire, il s'embrouille au niveau du discours hystérique et qu'il le fasse vriller autrement. Voilà, pour introduire un petit peu les choses et l'autre… Alors, ça, c'est une des références de ce fait-là le *Cratyle* de Platon, et l'appui sur le génie hystérique de Socrate. L'autre référence… – il y a deux autres références majeures, me semble-t-il, dans cette leçon et peut-être pour les dire tout de suite, pour ne pas trop, je ne sais pas, être coincé dans des affaires bibliographiques – l'autre référence majeure, me semble-t-il, c'est le livre de François Cheng, la rencontre de Lacan avec le texte de François Cheng. Alors, ça je l'ai trouvé dans l'ouvrage de Bousseyroux, de Michel Bousseyroux *Au risque de la topologie et de la poésie*, puisqu'il fait des notes assez appuyées sur la façon dont Lacan a travaillé et a été touché par ce texte de François Cheng. C'est *Le livre du vide médian*, la référence de François Cheng, qui travaille, semble-t-il – alors moi je ne l'ai pas lu, j'ai juste travaillé à partir des notes de Bousseyroux – mais il semblerait que ce soit un livre sur la poésie chinoise qui s'intéresse beaucoup à l'articulation, dans la poésie chinoise, de ce que Cheng qualifie de vide médian en tant que justement c'est ce qu'il va essayer de nous faire valoir à la fin de la leçon, l'enjeu inter… de l'acte analytique en tant qu'il devrait rejoindre l'acte poétique et s'appuyer finalement sur un pur effet de signification telle que, peut-être de façon ultime ou extrême ou

sublime – je ne sais pas comment, là non plus, on doit dire – la poésie chinoise, dans cette discipline-là du vide médian, qui doit être, je pense, un style de poésie chinoise – s'articule sur l'introduction, dans un texte, dans une articulation, un enchaînement de mots, d'un mot vidé de son sens, si j'ai bien compris, ce serait quelque chose comme ça. Donc, il y a cette référence majeure, à ce *Livre du vide médian* de Cheng. Et puis, il y a une autre référence, je pense comme ça qui fait heurt aussi pour Lacan, heurt au sens de heurter mais heur aussi de la rencontre h-e-u-r, c'est qu'il a… je pense qu'il a été frappé à la même époque, par le travail de Pierre Soury qui vient rencontrer le travail que Lacan opère dans ce séminaire sur la topologie des tores, alors non pas par le biais, comme il l'a fait au début du séminaire, de la coupure et d'un retournement de tore, mais par le biais d'une coupure, d'un trou plus exactement, peut-être plus que d'une coupure, disons d'un trou qui fait émerger la structure du tore au-delà de sa forme. Alors, ça, c'est quelque chose qui me parait tout à fait essentiel dans la leçon et dans le séminaire en général, puisque Lacan qui va beaucoup travailler ces effets de sens, là, tout de suite, dans cette leçon, les effets de sens du signifiant et qui va aussi, plus généralement dans le séminaire, essayer de travailler l'au-delà de la forme, l'au-delà de l'image, pour arriver à la structure, eh bien justement cette rencontre avec ce fait topologique, qu'un trou sur le tore nous dégage la structure du tore au-delà de sa forme torique. Voilà quelque chose qui me paraît essentiel et qui me paraît tellement essentiel que le biais dont je me suis servi pour essayer de travailler, de lire cette leçon, c'est cette définition-là. Je vous proposerai une définition de ce qui est nommé dans le titre par Lacan : bévue, et je proposerai qu'une bévue c'est un effet de trou dans la forme du tore ; et au-delà de cette forme, cette bévue nous permet d'accéder à la structure. Voilà, pour moi, ce que ça serait une bévue, la définition d'une bévue, une définition possible bien évidemment mais qui me paraît tout à fait essentielle par rapport à ce que Lacan va développer dans cette leçon et, qui, si on ne la saisit pas, à mon avis, rend un peu difficile les enjeux du séminaire. Voilà !

Alors, je vais peut-être pouvoir le faire tout de suite, dessiner tout de suite ça, ce fait, ce fait de structure (*voir photos page suivante*) hein puisque si on a un tore, on va faire un trou, on enlève de la matière sur le tore – c'est vraiment quelque chose qui me parait très important ça – ce trou, on va l'agrandir, voilà, et on va arriver à ça … à ça en quelque sorte, c'est-à-dire qu'on enlève ça. La matière qu'on enlève en faisant un trou, c'est une sorte de bande. C'est une bande rectangulaire qu'on enlève sur le tore pour arriver à la structure du tore ; et une bévue fait coupure sur le tore ; une bévue ça peut être un lapsus bien sûr. Je pense que c'est beaucoup la question du lapsus, là, qui est à l'œuvre mais, au-delà du lapsus, je pense que ça peut être aussi le symptôme, toutes les manifestations de l'inconscient, l'énonciation, qui font coupure sur le tore. Donc on arrive à quelque chose qui se présente comme ça… là je noircis le trou pour que ce soit peut-être un peu plus visible, c'est-à-dire qu'on arrive à cette structure-là qui me paraît essentielle à saisir parce que sinon on ne va pas comprendre la fin de la leçon. C'est-à-dire qu'on arrive à cette structure-là qui finalement sans le retournement, nous fait saisir en quelque sorte l'identité de matière entre le dedans et le dehors… déjà une structure möbienne qui fait que l'extérieur est à l'intérieur mais aussi l'intérieur est à l'extérieur, et aussi bien un cercle qui pensait enchâsser l'âme en saisissant le trou de l'Autre, finalement ça se réduit, dans cette structure-là, à partir d'une coupure, sur un seul tore. Il s'agit d'une coupure sur un seul tore mais on a cet effet de... on ne sait plus, on pourrait dire, où est l'intérieur et où est l'extérieur.

Peut être aussi le symptôme, toutes les manifestations de l'inconscient, l'énonciation, qui font coupure sur le tore. Donc on arrive à quelque chose qui se présente comme ça… là je noircis le trou pour que ce

soit peut-être un peu plus visible, c'est-à-dire qu'on arrive à cette structure-là qui me paraît essentielle à saisir parce que sinon on ne va pas comprendre la fin de la leçon. C'est-à-dire qu'on arrive à cette structure-là qui finalement sans le retournement, nous fait saisir en quelque sorte l'identité de matière entre le dedans et le dehors… déjà une structure möbienne qui fait que l'extérieur est à l'intérieur mais aussi l'intérieur est à l'extérieur, et aussi bien un cercle qui pensait enchâsser l'âme en saisissant le trou de l'Autre, finalement ça se réduit, dans cette structure-là, à partir d'une coupure, sur un seul tore. Il s'agit d'une coupure sur un seul tore mais on a cet effet de... on ne sait plus, on pourrait dire, où est l'intérieur et où est l'extérieur.

Bernard Vandermersch — Mais on ne peut pas dire möbien quand même ! (PC : non, non) Tu ne peux pas passer de l'intérieur à l'extérieur, tu ne peux pas passer d'une face à l'autre.

P. Coërchon — Alors par le bord…

B. Vandermersch — Non. Ah, si, si tu franchis le bord mais on ne franchit pas un bord.

P. Coërchon — Oui, il y a encore la distinction des deux faces (BV : des deux faces, il y a deux faces, là) d'accord.

B. Vandermersch — Mais, par contre, on peut effectivement le reconstruire de telle façon qu'on va avoir un tore à l'envers, enfin on va avoir le complémentaire. A partir de là, on peut le reconstruire soit à l'identique en refermant le trou, soit reconstruire le complémentaire, hein ? C'est-à-dire soit tu vas reconstruire comme ça, soit tu vas reconstruire dans l'autre sens…

P. Coërchon — Ah, oui ! Oui, oui. On peut le reconstruire dans les deux sens, c'est-à-dire que, là, si c'est …(MD : il y a deux tuyaux) là, c'est l'âme du tore, mes mains reconstituent en quelque sorte la circularité du tore (BV : Oui) et, en fait, cette âme du tore peut tout à fait redevenir le trou central (BV : et à ce moment-là on le refait dans l'autre sens) Voilà ! Et la bande qu'on recollerait, la matière qu'on a enlevée pour accéder à la structure, la substance en quelque sorte, la désubstantification qu'on a opérée pour arriver à la structure, eh bien se reconstituerait avec ce jeu d'équivalence de l'un et de l'autre. On ne va pas aller plus loin.

Marc Darmon — A la limite, ça c'est deux cercles qui ont un point commun, à la limite. Donc, on retrouve la reconstruction du tore comme un cercle qui court le long de l'autre cercle. Donc, on peut effectivement faire changer les rôles entre le cercle qui constitue ce tuyau qui tourne autour de l'autre cercle et l'autre cercle.

P. Coërchon — Le tenant et le tenu, le contenant et le contenu, comme il l'avait déjà évoqué avec l'au-delà de la métaphore du pot, ça se traite, là, autrement en quelque sorte… ça semble peut-être un peu plus complexe qu'on pouvait le penser au départ par la forme assez simple d'une chambre à air en quelque sorte. Voilà. Donc, ça ce sont les éléments qui me paraissent essentiels avant de rentrer là-dedans parce que la grande difficulté, là, effectivement, me semble-t-il, et avec cette hypothèse que je vous ai proposée en début de l'introduction de séance, comme ça, c'est-à-dire la question de la sortie d'un enchaînement et d'une circularité. Effectivement, force est de constater que Lacan reprend la question du dire tel que Socrate le soutient dans la discussion du *Cratyle* et finalement, si je comprends

bien, si j'entends bien, il qualifie ça de linguisterie. Et finalement, il va évoquer qu'il n'y avait pas besoin de la linguistique pour déjà pouvoir se trouver pris dans le tourne-en-rond du fait de penser, de se demander dans quoi est pris le parlêtre lui-même et d'y toucher par le biais de ce qu'il appellerait la linguisterie, sachant qu'il a déjà évoqué la position socratique comme la position hystérique par excellence, ça me paraît difficile, vu ce qu'il va traiter ensuite dans la leçon, de s'épargner du fait qu'il fait référence, à mon avis, ici, à ce qu'il en serait de la deuxième identification, telle qu'il en a établi la liste, là, comme ça, en référence aux identifications freudiennes en début de séminaire. Je rappelle que la première identification c'est celle de l'amour, celle au Père ; la deuxième identification c'est l'identification hystérique et la troisième identification c'est l'identification au trait unaire.

Valentin Nusinovici — Deux et trois…

M. Darmon — Chez Freud.

V. Nusinovici — Chez Lacan aussi, non ?

P. Coërchon — Non, tel qu'il progresse, au début là dans le séminaire, il me semble qu'il en passe justement par ce biais-là. En tout cas, dans la leçon-là... (Petit brouhaha créé à propos de l'ordre des identifications à laquelle VN coupe court par un : c'est sans importance !) parce qu'il n'y a pas d'ordre (repris en chœur par plusieurs)

P.-Ch. Cathelineau — Il y a trois dimensions : Réel, Imaginaire, Symbolique et pas d'ordre.

P. Coërchon — Il n'y a pas d'ordre là-dedans. Néanmoins, il y a quelque chose quand même qui s'identifierait par là et qui aurait affaire avec l'effet de l'une-bévue sur la forme, on va le dire comme ça, l'effet de l'une-bévue sur la forme en tant qu'une coupure sur un tore fait émerger la structure du tore.

Alors, quand même, dans l'identification hystérique, ce qu'il a évoqué par le biais d'une autre façon de procéder avec un effet de retournement, de coupure et de retournement d'un tore, on a donc deux tores enchaînés l'un à l'autre, deux tores enchaînés comme ça, dont l'un subirait en quelque sorte l'effet de la coupure, l'effet de l'une-bévue si on suit la définition que j'en ai donnée et autoriserait l'identification structurale qui viendrait là, en quelque sorte, englober un deuxième tore qui, lui, serait inentamé, c'est-à-dire un tore qui en resterait à la forme en quelque sorte qui, lui, n'accèderait pas à cet effet d'émergence de la structure et ce tore en quelque sorte inentamé mais néanmoins incorporé par la structure servirait comme le dit Lacan de support rigidificatoire à ce qu'il appelle l'hystorique, l'hystérique-hystorique, voilà !

P.-Ch. Cathelineau — C'est l'amour du père, c'est l'armature en tant qu'amour du père.

P. Coërchon — Voilà ! L'amour d'un père mais d'un père pas structural, d'un père finalement, d'un père de forme (PCC : d'un père de forme) d'un père inentamé du point de vue de l'émergence du Réel de la structure et la faute, la bévue, avec cet effet de duplicité coupable que Lacan souligne bien incessamment dans cette leçon, la faute, la bévue, elle est pour le sujet, elle est pour, me semble-t-il, elle serait du côté de celui qui est supporté par le tore troué, celui qui fait tache dans le tableau en quelque sorte ; le sujet lui-même et ses bévues sur la forme qui… voilà, alors, bon ! Il me semble que ça peut rejoindre ce $ (S barré) en quelque sorte en tant qu'agent dans le discours hystérique aussi, cette

hypothèse-là, cette façon de procéder-là parce que, quand même, on voit bien l'effort que Lacan fait – et c'est une des raisons pour lesquelles, je pense, il est à la peine à cet endroit-là – il essaie quand même d'articuler les mathèmes des discours, la topologie des surfaces, du tore et, à mon avis aussi, la nodalité structurale borroméenne. Voilà. Donc, il essaie de concilier, de faire se rejoindre ces éléments qui sont à la fois disjoints dans sa théorie mais qui cernent en quelque sorte, qui cherchent tous à cerner le même Réel, le Réel de sa pratique.

Julien Maucade — Et ça, ça apparaît justement là dans la leçon ; elle est construite sur cet… (PC : sur cet effort-là, je pense) voilà, cet effort qui est de combiner les discours avec la topologie des surfaces, c'est-à-dire dans ce qu'il dit oralement et ça c'est fort, il faut avoir une maîtrise de la langue pour pouvoir faire ça.

P. Coërchon — Oui et, en même temps, par le biais de cette question de l'escroquerie… parce que, là, Lacan vient faire valoir le côté charlatan finalement de n'importe quel savoir et de n'importe quel discours, du savoir articulé à un discours fusse-t-il soutenu par une énonciation quelle qu'elle soit, et pas moins le discours analytique. Je crois que ce qui est, ce qui témoigne peut-être, je ne sais pas, de l'honnêteté de Lacan dans sa démarche intellectuelle et dans sa recherche, et des efforts effectivement auxquels il se soumet pour essayer de rendre compte de sa pratique, il y a cet effet de remise en cause de la façon dont il parle de cette pratique même et dont il essaie d'en rendre compte jusqu'à pouvoir se trouver dans le discours pas moins charlatan qu'un autre, hein, et dans la ronde des discours, il l'évoquait déjà un petit peu à la fin de *L'envers de la psychanalyse*, c'était bien ce qui était un peu désespérant à la fin de *L'envers de la psychanalyse*, parce que grosso-modo il me semble, hein, de mémoire, que ce qu'il disait, à ce moment-là, c'était que le discours analytique, il éclairait les autres discours mais il participait de l'entretien du tourne-en-rond et que finalement on n'en sortait pas de cette structure de discours ; et c'est plus tard qu'il va déboucher sur la topologie nodale, c'est à la suite de ça qu'il débouche sur la topologie nodale. Donc, voilà, ça me paraît important de repérer qu'effectivement il y a une articulation du discours et peut-être de la sortie possible de ces effets de tourne-en-rond par le biais, comme ça, de l'intervention d'une bévue qui fait émerger la structure. Bon. Alors il a l'air de dire quand même que le discours analytique n'en demeure pas moins une escroquerie comme les autres… alors, comme les autres, pas tout à fait comme les autres, comme il avait pu le dire à propos du discours analytique, dans la ronde des discours, pas tout à fait comme les autres parce qu'elle tombe juste – c'est ce qu'il nous dit – en termes de signifiant.

M. Darmon — Il ne parle de l'escroquerie que pour le discours analytique. Il parle d'escroquerie pour la psychanalyse. Il ne parle pas des autres discours.

P. Coërchon — La linguisterie du *Cratyle*, vous ne pensez pas que c'est une escroquerie aussi ?

M. Darmon — Non. La linguisterie… il dit que la linguistique c'est une linguisterie (PC : oui) c'est-à-dire qu'elle gagnerait à tenir compte de tout ce qu'elle écarte en quelque sorte et il parle de Jakobson comme… des efforts de Jakobson dans le domaine de la poésie et dans le domaine de la poétique pour tenir compte de ce qui est exclu par la linguistique scientifique.

Stéphane Renard — Avec la philosophie comme champ d'essai de l'escroquerie (MD : oui)

P. Coërchon — Oui, quand même, il n'y a pas que le discours analytique qui est escroquerie… enfin… le discours…

M. Darmon — Mais il dit précisément à quoi ça tient l'escroquerie du discours psychanalytique, c'est un S1 qui promet un S2, c'est-à-dire que ça tient à la structure même du signifiant en quelque sorte.

P. Coërchon — Alors moi, je ne l'ai pas tout à fait entendu comme ça… (MD : oui, c'est pour ça que j'interviens, c'est pour...) mais je ne l'ai pas tout à fait entendu comme ça parce que l'escroquerie en œuvre dans le sens plein et qui ne concerne pas que la psychanalyse, je pense que c'est le discours plein de sens quel qu'il soit comme un discours philosophique qui se voudrait saisir par une nomination parfaite…

M. Darmon — La philosophie c'est un champ d'essai de l'escroquerie.

P.-Ch. Cathelineau — C'est une reprise de ce qu'il dit dans la leçon précédente sur la fonction du Symbolique, le Symbolique est mensonge (PC : oui). Par définition, le Symbolique est mensonge. Donc, effectivement lorsqu'il reprend l'idée :

« Et il suffirait que je connote le S_2 non pas d'être le second dans le temps, mais d'avoir un sens *double* pour que le S_1 prenne sa place, et sa place correctement. Il faut quand même dire que le poids de cette duplicité de sens est commun à tout signifiant. »

C'est la duplicité de sens, propre au Symbolique.

P. Coërchon — Alors, je vais y venir par le biais de la topologie telle que Lacan la développe dans cette leçon, à cette question de la duplicité parce que, moi, ce que j'avais entendu finalement – c'est une interprétation, c'est une lecture – ce que j'avais entendu finalement c'est qu'on met presque, là, une définition aussi structurale de l'escroquerie qui serait supportée par la structure duplice même (PCC : oui, c'est ça) on est bien d'accord. Mais il y a une issue…

P.-Ch. Cathelineau — Avec cette idée que l'escroquerie finalement accède à un statut qui la met effectivement… c'est une escroquerie, je dirais… (PC : juste) juste, voilà ; qui serait posée juste.

P. Coërchon — Qui tombe juste au regard du signifiant.

B. Vandermersch — Pourquoi elle est juste ?

P.-Ch. Cathelineau — Elle est juste parce qu'elle colle à la structure. C'est en ça qu'elle est juste.

B. Vandermersch — Il y a quand même quelque chose qui est différent dans le discours analytique et les trois autres, c'est que le S_1 il arrive en bout de circuit et il ne promet rien du tout. Je veux dire qu'il n'y a aucun retour… enfin, il n'y a aucun retour… il n'y a pas de retour sur le sujet et sur le S_2. C'est justement ce qui n'est pas possible dans le discours analytique. (PC : alors, dans la leçon justement… voilà, pour moi…)

M. Darmon — Justement, il paraît promettre un S_2…

B. Vandermersch — Il paraît promettre un S_2 mais justement (MD : il ne le donne pas) (PC : niet !). Parce que, quand même, le signifiant Maître… le discours du Maître il promet un S_2 et puis, en fait, eh bien oui… le savoir se met en route, l'esclave travaille, il y a quand même un efficace du discours du Maître.

M. Darmon — Mais il n'y a pas d'escroquerie, si j'ose, il n'y a pas d'escroquerie dans le discours du Maître.

B. Vandermersch — Il n'y a pas d'escroquerie dans le discours du Maître.

J. Maucade — C'est du charlatanis… du côté du charlatan plutôt et le discours analytique ne s'élève pas jusqu'au charlatan puisqu'il ne promet pas un sens, il ne promet pas une vérité sur le Réel… (MD : il paraît promettre). Voilà, il paraît promettre alors que les autres discours promettent ça. C'est une vérité sur le Réel.

P. Coërchon — En tous cas, d'un point de vue topologique – parce que je pense qu'il faut essayer de suivre la leçon d'un point de vue topologique peut-être – d'un point de vue topologique, pour moi, Lacan, à partir du projet initial instauré dans les deux premières leçons du séminaire, pour moi, Lacan déploie justement ces trois identifications évoquées au départ. À savoir qu'il y a deux identifications qui correspondent à des tores enchaînés : une correspond à une coupure sur un tore et le retournement de ce tore sur un tore non entamé, l'autre correspond, toujours à partir des deux tores enchaînés, à deux coupures, une sur chaque tore avec effet de retournement de chaque tore. Donc, on a des identifications distinctes selon qu'on a une coupure sur un tore enchaîné à un autre ou une coupure sur chaque tore en tant que ces deux tores sont enchaînés l'un à l'autre. Donc, là, il y a une distinction, structurale, et il me semble justement qu'il supporte l'identification socratique plutôt du côté de celle qui correspondrait à deux tores enchaînés avec un qui serait coupé et qui ferait émerger quelque chose de la structure. Et, quand il évoque le fait que, pour la linguisterie, il y faudrait le soutien de la psychanalyse, c'est cette référence qu'il fait à un moment donné finalement sur la linguisterie, il évoque que, pour la soutenir, il y faut le discours analytique et l'acte analytique. Moi, j'avais entendu ça comme le supplément qu'amène le discours analytique sur l'interprétation hystérique, c'est l'effet de coupure sur le deuxième tore.

Et là, on arrive à ce qui va occuper la fin du séminaire, c'est-à-dire qu'on arrive au travail de la psychanalyse à partir de la névrose et de ses bévues. Moi, je l'ai entendu comme ça, cliniquement si vous voulez. C'est-à-dire que cette identification unaire – parce que la troisième identification, c'est l'identification au trait unaire - celle qui consiste en deux tores enchaînés avec une coupure sur chaque tore, que Lacan ré-aborde ici comme dans les deux premières leçons, mais pas par le biais du retournement, mais par le biais de l'émergence de la structure, dans l'enchaînement, et qu'il décline de trois façons, c'est ça que je vais vous proposer :

Le sens plein, il est là, c'est-à-dire qu'on a… vous vous souvenez que quand on retournait un tore dans un autre tore par le biais d'une coupure sur deux tores enchaînés l'un à l'autre, on avait en quelque sorte une trique dans une autre trique, qu'on retrouve là. On retrouve l'emboîtement du sens plein dans son identification unaire par le fait, qu'ici, on a donc deux tores enchâssés en quelque sorte, dans la coïncidence ou la rencontre de leur bévue respective, de leur coupure respective, enchâssés l'un dans l'autre et c'est ce que Lacan appellera l'effet de sens plein. Alors, je pense que l'interprétation

psychologique est très prise là-dedans. Il y a des interprétations analytiques qui peuvent être pleines de sens aussi. La question peut-être justement de la tragédie œdipienne, c'est peut-être qu'elle est pleine de sens et la fatalité du destin œdipien c'est justement de s'arrêter, comme ça, au plein de sens qu'il a. Donc, première déclinaison de l'identification unaire. En ce sens l'escroquerie analytique, par le biais de son acte qui vient marquer, faire une deuxième coupure, tombe juste au niveau du signifiant parce qu'il y a cet effet de production unaire, d'identification unaire du signifiant, le S_1 est produit dans le discours analytique. Je pense qu'on rejoint quelque part, il éclaire avec la topologie quelque chose des mathèmes à ce niveau-là. Donc, première déclinaison.

Deuxième déclinaison – je vais essayer de le faire… disons un peu voyager – deuxième déclinaison des deux tores enchaînés avec les deux coupures, l'effet de sens double. En fait, on pensait saisir un sens plein, où S_1 était promis à un S_2, à chacun sa chacune, etc., mais il y a un impossible qui émerge tout de suite là-dedans et l'effet de sens du signifiant est duplice d'emblée et marqué par une coupure et une division, structuralement irrémédiablement et fondamentalement. C'est-à-dire qu'on a quand même un enchâssement qui est conservé et on a la duplicité de sens. Voilà, deuxième déclinaison de l'identification au trait unaire.

Et troisième déclinaison de l'identification au trait unaire. Déjà là, on a un effet d'équivoque, l'arme de l'équivoque peut agir, on ne sait pas trop si c'est du lard ou du cochon dans l'interprétation, comme on dit, chez nous, en Auvergne. Hein on ne sait pas à quoi s'en tenir. On rejoint un petit peu ce que Freud avait travaillé dans *Du sens opposé des mots primitifs*. Je pense que ça fait référence à ces textes-là, à ces choses-là, c'est-à-dire l'effet duplice du sens mais on reste dans une duplicité, mais qui tombe juste au niveau du signifiant. Et troisième déclinaison de l'identification au trait unaire ou du trait unaire – je ne sais pas comment il faut dire ? – c'est celle qui se dégage du sens complètement. C'est celle qui vide le sens et qui, là, va faire émerger ce que Lacan appelle la pure signification, qui est quoi ? Qui est que, dans le jeu interprétatif, on peut faire émerger une interprétation qui va faire apparaître, saisir en quelque sorte, l'effet de structure en tant que pur enchaînement signifiant, un sujet représenté par un signifiant pour un autre signifiant, pur enchaînement dégagé de la question du sens et, il me semble, que c'est ce que Lacan a entendu dans les remarques de François Cheng sur la poésie chinoise, dans ses efforts de justement dégager ce vide médian. Alors, dégager ce vide médian, c'est ça…

Transcription Marie-Jeanne Combet

Alors dégager ce vide médian c'est ça, je dégage le vide médian et donc là j'arrive sur cet effet de pur enchaînement duplice d'un signifiant à un autre signifiant avec le sens qui serait vidé et l'effet de pure chaîne qui rejoint les formulations de Lacan d'un sujet qui est représenté par un signifiant pour un autre signifiant quelque soit le sens je veux dire. À un moment donné dans le séminaire précédent à propos de Joyce il évoquait l'interprétation analytique comme rejoignant, il citait un petit poème de Joyce sur le renard, je ne sais pas quoi, enterré la grand-mère je ne sais plus où… sous le buisson ardent (MD : à propos de l'énigme) et il dit : une interprétation tellement conne que c'est vidé de sens mais ce n'est pas si con que ça parce que ça fait entendre l'effet de pur enchaînement du signifiant, voilà. Et il me semble que là il appuie ça, il supporte ça de cette troisième déclinaison de l'identification au trait unaire, ou du trait unaire, et qui est cet effet de pur enchaînement. Voilà que la poésie est susceptible, une certaine poésie c'est-à-dire une poésie qui se dégagerait par sa recherche de pure signification, celle

qu'incarnerait Dante par exemple, c'est ce qu'il évoque il me semble, qui se dégagerait du sens pour faire émerger juste l'amour en tant qu'enchaînement, pur enchaînement (MD : pure signification) pure signification, pur enchaînement, enchaînement pur à l'autre, voilà. Et que finalement on… dans les deux cas il y a une duplicité qui fait que tout ça c'est impossible comme dans les tours du désir et de la demande ; il est impossible que ces deux tores, qui se tiennent l'un l'autre, se rejoignent d'une façon quelconque.

J. Maucade — Donc là ça reste deux tores ?

P. Coërchon — Ça reste deux tores.

J. Maucade — C'est l'enchaînement de deux tores.

P. Coërchon — Voilà alors dernier petit truc, je peux (MD : oui allez-y) parce que pour moi cette question de la duplicité elle fait aussi le jeu du tourne-en-rond de la cure aussi ; c'est-à-dire on sait combien une cure ça peut avoir du mal à se terminer et l'entretien courtois du pur enchaînement dans un truc dégagé de sens, cliniquement quand même c'est aussi un des passages identificatoires de la cure elle-même.

Et comment on en sort de cette duplicité ? Il me semble que le séminaire est beaucoup articulé là-dessus. Et le trait unaire tel qu'il l'évoque-là ne nous aide pas à en sortir. Il nous fait émerger quelque chose de la structure mais finalement il pérennise l'enchaînement lui-même, un certain type d'enchaînement signifiant. Alors je voulais juste faire remarquer qu'à mon avis cette structure qui nous est présentée là (trou sur un seul tore), elle n'est peut-être pas möbienne (quoique ça se discute), mais elle est borroméenne à trois. Et il me semble que c'est ce qui est dégagé des schémas que Lacan montre dans sa leçon… Je vais juste essayer de vous le refaire…

Bien sûr il aurait fallu parler des déclinaisons des identifications hystériques : symboliquement imaginaire, imaginairement symbolique, réellement imaginaire, imaginairement réelle, parce que toutes ces déclinaisons correspondent à un effet de coupure sur un des deux tores et de retournement d'un tore. D'ailleurs avec une erreur à mon avis de Lacan en ce qui concerne l'angoisse ; parce que je crois qu'il dit que l'angoisse elle est réellement symbolique alors que si on décline ça, j'avais fait un tableau des déclinaisons, des retournements, à partir de deux tores enchaînés et d'un effet de bévue de l'émergence de la structure sur l'un des deux tores, et des effets de retournement que cela génère, bon et l'angoisse c'est en fait imaginairement réel. Ce qu'on voit sur le nœud à trois puisqu'il part du nœud à trois et qu'effectivement c'est le… (MD : c'est du réel qui essaye d'être dans l'imaginaire) dans l'imaginaire mais c'est l'imaginaire à ce moment-là qui l'enveloppe dans le retournement. Voilà avec cette question de ces déclinaisons, alors le symptôme mensonger que vous évoquiez tout à l'heure, enfin tout ce qu'il évoque là, par des effets de… alors il ne va pas jusque-là mais il ne parle que du retournement pour ça, ce qui pose question de la façon dont s'organise la duplicité à cet endroit-là à mon avis et qu'est-ce qu'il advient du tiers parce que dans un par exemple imaginairement symbolique qu'est-ce qu'il advient du réel ? Alors qu'il part du nœud à trois. Qu'est-ce qu'il advient du réel là-dedans ? Voilà enfin, l'élément tiers qu'est-ce qu'il advient dans…

J. Maucade — Par rapport à l'angoisse ce n'est pas une erreur de Lacan (PC : oui ?) Alors il dit : « […] au lieu que le symboliquement réel – je veux dire ce qui du Réel se connote à l'intérieur du Symbolique [*y'pas d'imaginaire*] – c'est ce qu'on appelle l'angoisse. »

P. Coërchon — Oui ça ne correspond pas à ce qu'il a écrit sur les nœuds alors que là il se sert des écritures nodales telles qu'il les a mises en place dans leur mise à plat à la fin de *La troisième* et là par rapport à tout ce qu'il décline il y a un problème par rapport à ce qu'il a écrit. Là aussi dans les discours il y a un problème par rapport à ce qu'il a écrit. Je ne sais pas, mais bon c'est discutable.

J. Maucade — C'est plus juste le réel se connote à l'intérieur du symbolique par rapport à l'angoisse, non vous ne pensez pas ?

B. Vandermersch — Oui et non parce qu'il a toujours situé l'angoisse comme au niveau du Moi et dans le corps et c'est assez difficile de dire…

P. Coërchon — Le symbolique, de mettre le symbolique…

B. Vandermersch — De faire une invasion du réel dans le symbolique (PC : Oui dans le symbolique) Cela dit notre corps il est incorporé symbolique aussi.

P. Coërchon — Ben bien sûr. C'est pour ça que je pose cette question qu'est-ce qu'il advient du tiers dans cette façon de retourner… hystériquement comme ça ?

B. Vandermersch — C'est pourquoi Lacan distingue… enfin il travaille avec deux trucs au lieu des trois en même temps.

P. Coërchon — Oui je ne sais pas.

B. Vandermersch — En tout cas dans les nœuds borroméens c'est ça, c'est le réel qui déborde dans le rond de l'imaginaire, l'angoisse.

P. Coërchon — Oui, oui tout à fait…

B. Vandermersch — L'angoisse il faut bien la ressentir quand même.

P. Coërchon — Par rapport au symbolique justement qui ment, là ça ne trompe pas. Alors juste pour finir cette histoire d'identification. L'identification au père, rattachée au jeu de la structure et au transfert dans la cure, qu'on retrouve dans le titre « s'aile à mourre », s'aile à mourre, c'est ce qui va, la façon… moi j'avais traduit autrement linguisterie, j'avais dit causerie aussi, une causerie ou un papillonnage de l'esprit tel qu'on le sollicite dans la psychanalyse, c'est-à-dire dire tout et n'importe quoi comme ça vient à l'esprit, au fil des libres associations, c'est… ça sollicite cet effet de linguisterie, cet effet de papillonnage de l'esprit, cet effet d'aile de papillon, de psuché, l'étymologie du psy quoi… le papillonnage, enfin bon. Juste voilà pour faire remarquer donc que dans cette identification par une coupure sur un seul tore, celle qui fait émerger les cylindres non-enchaînés comme ça ; donc là il fait passer le trajet de la coupure,

voilà on a un effet comme ça, donc on retrouve – c'est un peu compliqué à faire – on retrouve l'aile de papillon c'est-à-dire l'effet de tore intermédiaire quand sur un nœud borroméen on tire les deux extrêmes pour faire apparaître, les deux ronds extrêmes, les deux circularités extrêmes pour faire apparaître la structure centrale, la structure intermédiaire du chainon intermédiaire, qui donne sa propriété d'oreilles retournées, d'oreilles pliées disait Lacan à l'ensemble des autres circularités d'une façon équivalente et interchangeable. On retrouve cette structure-là. Bon ça on peut s'imaginer que c'est un tore, je l'ai réduit à son épaisseur parce que c'est compliqué à faire…Et là le tore je vais vous le faire carrément cylindrique…

il n'est pas très beau. Vous voyez que cette structure-là, dans la façon dont Lacan souligne dans le séminaire c'est souligné aussi, le bord de cette structure-là, on retrouve le rond intermédiaire de deux circularités dans le nœud borroméen lui-même. C'est-à-dire on retrouve ça et ça et le rond intermédiaire en tant qu'il obéit à cette structure d'aile de papillon qui est là. Donc il me semble que c'est comme ça qu'il fait le joint entre la nodalité qu'identifie le nœud borroméen à trois et l'identification à l'amour, au père, à l'amour. Ça prend les ailes de l'amour de cette façon-là. (JM : c'est pas au père) La première identification sur un seul tore ? Il la nomme comme ça, identification au père.

J. Maucade — Si c'est un tore troué, l'autre tore est troué aussi.

P. Coërchon — Non mais là il ne s'agit que d'un seul tore, c'est-à-dire que dans un seul tore on trouve la trinité borroméenne, s'il y a un effet de bévue. Sur un seul tore et il n'y a pas besoin du deuxième enchaîné et de cette duplicité-là. C'est ça que je voulais faire entendre par le biais de cette identification sur un seul tore sachant que Lacan évoquait justement cette façon de faire rejoindre son conscient et son inconscient et c'est par le biais de cette identification-là qu'il estimait y parvenir. Voilà.

B. Vandermersch — Quand tu dis qu'on retrouve le nœud borroméen là, les deux ronds sont virtuels… (PC : il y a la coupure) la coupure qui a le même tracé que le tore, que le rond intermédiaire mais les deux autres sont virtuels (PC : oui) d'accord.

M. Darmon — Oui c'est un schéma que Soury a fait ; c'est-à-dire les deux droites qui passent (PC : ah il a fait ça aussi ?) oui, oui et ça se retrouve mathématiquement parce que le bord du tore troué est un commutateur (PC : voilà, exactement) (BV : tu peux parler plus fort ?)

P. Coërchon — Le bord du tore troué est un commutateur.

B. Vandermersch — Ah bon ! Et qu'est ce que c'est Monsieur un commutateur ?

M. Darmon — Eh bien c'est un lacet qui fait un trajet particulier (BV : oui) tel que, tel que ça tient parce que ces trajets ne sont pas commutatifs. Donc le commutateur c'est un tour dans un sens (x, x), (y, y) on tourne dans l'autre, on peut dire qu'ici il y a deux lacets, un lacet qui désigne le premier cercle et un lacet qui désigne le deuxième cercle ; lacets x et y. Donc il s'agit de faire un tour x, un tour y, un tour x moins un, un tour y moins un. Comme ce n'est pas commutatif ça tient, c'est-à-dire on n'a pas le droit de coller x et x moins un par exemple (BV : d'accord) alors ça c'est la propriété du lacet intermédiaire dont Pierre Coërchon a parlé du, qui a la forme d'oreilles entre deux cercles. Bon on explique aussi si, je ne rentre pas dans les détails, mais à partir de là on peut prévoir le résultat de faire coïncider, de faire

s'enchevêtrer les deux cercles extrêmes puisqu'à ce moment-là c'est commutatif et le commutateur s'annule ; donc le troisième lacet s'en va. Alors qu'*a priori* si on enchaîne un peu plus ça a l'air de tenir mieux. (BV : mais justement non) Mais non justement (BV : faut pas trop en faire quoi) voilà.

X — Est-ce qu'on peut faire un lien entre le tore et avec le nœud borroméen ?

M. Darmon — Bien sûr, bien sûr.

Inaudible – il est question du nœud à quatre et de tores emboîtés.

P. Coërchon — Oui, oui, la duplicité à mon avis des discours c'est peut-être que justement elle entretienne le nom-du-père comme symptôme nouant les trois dénoués. C'est-à-dire que les discours, la névrose peut-être, ont affaire avec justement une duplicité entretenue ; alors c'est très bien décrit dans le livre de Bousseyroux parce qu'il travaille ça à partir des nœuds à quatre et ça serait peut-être intéressant justement de lui demander de nous parler de sa façon de travailler.

X — ??? parce qu'il dérive ensuite, justement en faisant ce lien ??? a généralisé (PC : oui) pour essayer bon voilà. Mais déjà au niveau où en est le travail là dans *L'insu que sait…* ??? il a travaillé sur la structure comme vous l'avez présenté là, un peu différemment parce que finalement la première forme que vous ??? le double sens ??? (difficilement audible)

P. Coërchon — Oui moi je n'ai pas travaillé comme ça.

X — Oui, oui d'accord mais ce que vous présentez coïncide pas mal avec la leçon parce que en effet dans cette leçon-ci Lacan va dire que, enfin va situer la poésie au niveau de la signification et alors il y a ??? mais du côté de la signification plutôt (PC : de la pure signification)… ??? *Le moment de conclure* évidemment c'est un peu différent. Maintenant pour présenter un truc qui est dans la continuité ; c'est-à-dire que le premier que vous avez présenté c'est le sens double et le deuxième c'est vraiment ??? celui que…

1. Coërchon — Oui, tel que Lacan le travaille là, je pense qu'il fait jouer plutôt le côté duplice de l'équivoque, encore avec, pris dans le sens, du côté des sens opposés et je pense que c'est la référence aux sens opposés des mots primitifs (X : oui, oui, de toutes façons c'est trop technique pour moi) Ça se discute. [problème du symptôme qui conserverait du sens dans le Réel]

X — Je suis très content d'avoir ??? avec Bousseyroux, donc ça m'a, ça m'a compliqué les choses. Mais j'ai l'impression, bon pour finir, que… la question c'est aussi quel type de travail dans l'analyse et d'interprétation, donc entre l'équivoque d'une part, la coupure, la scansion, enfin toutes ces questions-là.

P. Coërchon — Eh bien je pense que c'est çà l'enjeu : c'est le maniement de l'interprétation d'une part et d'autre part c'est même l'enjeu de la transmission de la psychanalyse aussi.

M. Darmon — L'interprétation en tant que poétique. Parce que dans cette référence à la poésie chinoise que vous avez justement rappelée il est question, enfin il y a un article de Cyrille Noirjean qui va paraître

sur le site, sur la référence à François Cheng donc ça serait intéressant d'en reparler à ce moment-là. Donc ça prépare l'affirmation de Lacan "je ne suis pas *pouâte-assez* !". Donc là effectivement il y a une…

P. Coërchon — Qui est une référence à Léon-Paul Fargue, ça c'est dans le Bousseyroux que j'ai trouvé ça (MD : oui, oui), poète en Pouasie au pays de la Papouasie non je n'ai pas la citation exacte (1).

M. Darmon — Bon, alors cette leçon est très importante à ce titre, c'est-à-dire du rapprochement avec la poésie et elle a lieu le lendemain d'un, d'une conférence de Nicole Kress-Rosen sur la linguistique et la linguisterie ; cette conférence qu'elle a faite au séminaire de Charles Melman, séminaire de lecture de texte de Lacan, qui tombait la veille du séminaire. Il se trouve que j'ai assisté à cette conférence et c'était fort passionnant effectivement donc… j'avais même osé poser une question (PC : et ça il y a des textes de ?) non (PC : il y a des retranscriptions de tout ça ?) … la mémoire.

V. Nusinovici — Moi, j'ai une difficulté sur la question de la poésie dans cette leçon, c'est que ce qui aboutit à la signification, c'est la poésie ratée (PC : celle qui ne s'appuie pas sur l'équivoque). Celle qui rate.

M. Darmon — Non c'est dans un premier temps qu'il dit ça, celle qui rate c'est la, le pur lien de signification d'un signifiant à un autre mais après…

V. Nusinovici — Mais après il met le mot vide, après il y a le vide. Après vient dans un deuxième temps la signification c'est un mot vide.

M. Darmon — Oui pour rendre vide un des sens (VN : oui) pour vider un des sens (VN : ça je ne sais pas s'il le dit comme ça ? oui ce sens absent, ce sens absent) c'est-à-dire le tour de force, il faudrait y réfléchir parce que ce n'est pas du tout évident ce qu'il dit là, c'est-à-dire faudrait voir avec des gens versés dans la poésie, il faudrait demander ce qu'ils en pensent, de ce procédé qui consiste en somme de, à partir du double sens de vider l'un des sens pour avec par exemple un signifiant vide comme l'amour, qui est une pure signification, produire cet effet poétique. C'est-à-dire la poésie amoureuse de Dante donc il faudrait demander à des gens versés là-dedans.

V. Nusinovici — Mais ce n'est pas ce qu'il a l'air de prendre comme modèle, la poésie de Dante, lui.

M. Darmon — Mais là oui.

V. Nusinovici — Là oui, mais dès la leçon suivante, on aura une autre orientation. C'est pour ça que…

P. Coërchon — Oui parce qu'il dit que ce n'est pas moins une escroquerie quand même cette poésie-là. Et il me semble que son effort c'est aussi de sortir de cette duplicité. Si la réduction que j'ai opérée tout à l'heure, qui consiste à repérer que la duplicité, l'escroquerie reposerait sur l'entretien de la duplicité, ce qui est peut-être pas si idiot au vu du lien entretenu dans la névrose, je ne sais pas…

M. Darmon — C'est un mouvement de l'analyse… au début et pendant tout un temps de l'analyse effectivement il y a une recherche de sens. Et c'est dicté par la structure même du signifiant qui renvoie à un autre signifiant.

1. Coërchon — C'est-à-dire qu'on ne se demande plus tout seul, il faut aller voir un analyste pour qu'il y ait une interprétation analytique, l'enchaînement se soutient aussi des deux tores de l'analysant et de l'analyste, des bévues, des tournes-en-rond de chacun, le discours sans parole de l'analyste qui est un tourne-en-rond aussi, des bévues de l'analysant, et des bévues de l'analyste qui sont peut-être son acte même. [et entre, l'amour réel, expérimenté là comme vide de sens ?]

J. Maucade — C'est-à-dire tout seul on tourne en rond. Juste, si on peut revenir à l'amour du père, il me semble que le tore qui représente l'amour du père n'est pas troué, donc à partir du moment où il y a un tore troué, ça révèle un deuxième tore qui est un père dans la forme mais du coup qui est troué, du fait qu'il est troué mais l'amour du père chez l'hystérique n'est pas troué (PC : bien sûr, c'est ce que j'ai dit) on est d'accord, mais à partir du moment où il y a un tore troué ça révèle un deuxième tore qui supporte le premier, qui est l'armature comme il dit, ça révèle cette armature mais qui devient trouée aussi du fait du trou du premier.

P. Coërchon — Oui, il y faut quand même l'acte analytique pour faire émerger quelque chose de cette structure.

P.-Ch. Cathelineau — Je voudrais justement aller dans le sens de ce que vous dites, je pense que l'un des intérêts du séminaire depuis le début et ce que vous avez dit aujourd'hui le confirme de façon encore plus nette, par rapport, comme déplacement par rapport à l'usage qui était fait dans le séminaire du *Sinthome* ou même dans *RSI*, c'est une insistance qui est liée à l'usage du tore et de la coupure, une insistance sur quelque chose qui relève de façon explicite dans le séminaire d'effets de chirurgie. C'est-à-dire que ce dont vous parlez à propos du trou dans le tore et les manipulations que vous avez proposées des différentes structures sont des manipulations d'ordre chirurgical et ça c'est un point qui me semble constituer un, je dirais un pas par rapport à ce qu'il avance dans *le Sinthome* puisque en faisant réintervenir la coupure sur une structure qui est une surface, à mi-chemin entre la surface et le nœud borroméen comme vous l'avez montré, il autorise un type de rapport à cette structure qui est, qui précise précisément la portée de l'interprétation analytique, qui n'est pas seulement de manipulation de ronds de ficelle mais qui modifie dans son travail la structure elle-même. Je ne sais pas si vous êtes d'accord ?

P. Coërchon — Oui, oui, je pense que c'est l'enjeu.

P.-Ch. Cathelineau — C'est l'enjeu, je pense que c'est l'enjeu des trois premières leçons, c'est en particulier l'enjeu de la leçon que vous avez expliquée et la façon dont vous avez introduit le sens plein, sens duplice, et l'enchaînement de sens n'est concevable que si précisément on suppose une intervention qui travaille chirurgicalement sur la structure. Je ne sais pas si vous êtes d'accord mais ?

P. Coërchon — Oui, enfin, qui travaille chirurgicalement sur la forme pour faire émerger la structure (PCC : voilà, c'est ça oui).

M. Darmon — Oui on peut se demander s'il y a des modifications de structure. Il y a une transformation de forme mais est-ce que la structure est transformée ? Alors, il y a certaines affirmations qui vont dans ce sens c'est-à-dire quand il dit que le tour, le tore du symbolique vient englober les deux tores, ce n'est plus la structure du nœud borroméen.

P. Coërchon — Non ce n'est plus tout à fait la même. Mais aussi parce qu'il y a cette réduction possible de l'émergence d'une structure, enfin je pense que… comment on rejoint ça et ça (*manipulation des tores présentés précédemment*). Est-ce qu'il y a une possibilité de sortir de ça, parce que pour moi, enfin très simplement le tourne-en-rond des discours c'est que finalement on est pris là dedans. Comment le sujet rejoindrait dans sa demande son désir en quelque sorte. Comment l'hystérique ne s'arrangerait pas pour pléonasmer son insatisfaction en permanence et redoubler son insatisfaction et l'assurer en quelque sorte, comment, comment il y aurait quelque chose de la demande et du désir qui viendrait pouvoir s'articuler, de l'amour et du désir aussi, je pense que c'est aussi cette duplicité-là qui est à l'œuvre, cliniquement, et c'est banal ; mariage de raison, mariage de passion, c'est toutes ces choses-là aussi cliniquement qui sont à l'œuvre là-dedans, enfin moi j'entends ça.

Martine Bercovici — Il y a le passage par le grand Autre, dans toutes ces opérations.

B. Vandermersch — Classiquement quand… Lacan disait, voilà la démarche il la décrit dans *l'Étourdit*. On part du tore et puis par une découpe en double boucle…

P. Coërchon — Alors ça c'est encore une autre chirurgie du tore.

B. Vandermersch — Et puis ce qu'il y a là, c'est l'objet *petit a* qui vient se coapter à cette coupure et on a la structure du fantasme, on a le cross-cap. Bref, moi je veux bien qu'il y ait de la chirurgie (PCC: en tout cas ça me paraît être le déplacement…) la difficulté reste quand même de concevoir l'intervention qui se fait par les moyens de la parole quand même et qui pourrait faire autre chose que faire une coupure, qui se produit et qui se referme, parce qu'on est dans un monde ça ne reste pas… l'espace du langage ce n'est pas un espace tel qu'on a coupé et il y a des morceaux qui tombent d'un côté puis de l'autre. Ça s'ouvre et ça se referme alors peut-être que le temps de l'ouverture ça peut se refermer autrement mais enfin les potentialités sont quand même limitées (JM : ça peut s'ouvrir autrement aussi) je ne sais pas. Ben voilà moi je trouve ça bien intéressant mais…

P.-Ch. Cathelineau — Non mais par exemple pour reprendre ce que Pierre a abordé et qu'on avait traité au début, c'est-à-dire les trois identifications, si on aborde par exemple la question du retournement du tore dans l'identification réelle au père, dans l'amour du père, on voit bien qu'il y a là quelque chose qui est situé explicitement comme une opération chirurgicale d'origine ; et donc la question de l'analyse est en tout cas traitée comme la possibilité d'intervenir là-dessus.

B. Vandermersch — Oui c'est clair que pour Lacan il y a de la chirurgie, ce n'est pas la question, la question c'est comment nous envisageons tranquillement la…

P. Coërchon — Cliniquement Marie-Christine Laznik nous en parle un petit peu dans nos réunions préparatoires parce que, enfin toute la clinique de l'autisme et des opérations éventuelles sur quelque chose qui justement ne serait pas troué et du coup pas immergé dans cet espace de la structure, enfin ce n'est plus un espace, dans cette topologie de la structure, il me semble que c'est un peu ce qu'elle fait aussi, c'est-à-dire que, peut-être pas par le biais d'une chirurgie, je ne sais pas parce que la pulsion invocante aussi par où Alain Didier-Weill passe, et que Lacan lui laisse la place pour développer son tra… son travail sur la pulsion invocante, il me semble que ça fait plus référence à ce que Lacan a

antérieurement travaillé avec la bouteille de Klein ; c'est-à-dire qu'avec la bouteille de Klein on a ce point de retournement mais sans coupure.

P.-Ch. Cathelineau — Mais on a des modes de chirurgie qui sont sans coupure. Je vais vous en citer un qui se trouve dans *La topologie et le temps*. Dans *La topologie et le temps* vous avez la possibilité, Lacan montre ça et on l'avait montré d'ailleurs sur un schéma animé, il y a la possibilité de passer d'une structure à trois à une structure à quatre et d'une structure à quatre à une structure à trois ; c'est ce qu'il montre, ce n'est pas moi qui l'invente, c'est dans les schémas qu'il propose et ça ne se fait pas par coupure c'est-à-dire que c'est un type de glissement de structure qui n'implique pas de la coupure, qui n'implique pas la coupure, donc il y a des modes de chirurgie qui sont des chirurgie sans coupure. (MD : c'est par homotopie) Comment ? C'est par homotopie.

V. Nusinovici — Moi je voudrais, est-ce que ce que vous… cette chose qui me paraît tellement énigmatique quand Lacan dit : « Et il suffirait que je connote le S_2 non pas d'être le second dans le temps, mais d'avoir un sens *double* pour que le S_1 prenne sa place, et sa place correctement. » Est-ce que c'est sa place que vous lui donnez quand vous terminez sur l'identification au trait unaire ? Quelle est sa place correct au S_1, c'est ça qu'il nous annonce ici, qui n'est pas si facile à saisir ici, je me suis demandé si c'est ça que vous visiez en terminant sur l'identification au trait unaire de donner sa place au S_1.

P. Coërchon — Oui disons que le S_1, enfin le S_2 et le S_1…

V. Nusinovici — Non moi je ne comprenais pas ça alors j'étais content de dire c'est peut-être ça…

B. Vandermersch — Non mais ce que tu voulais dire c'est de distinguer le S_1 qui se situe comme une promesse de concaténation avec un S_2, le S_2 étant deuxième, alors que ce que Lacan dit là ce qui serait un juste (VN : en fin de compte) en fin de compte oui, ce serait que la division du S_2. Le S_2 signifiant simplement division du S_1/ S_2 quoi. Ça n'introduit plus une notion d'ordre mais simplement une équivoque.

P. Coërchon — La division, la division elle-même.

V. Nusinovici — Est-ce que c'est S_1 qui donne un sens double à S_2 ? C'est une question.

B. Vandermersch — En tout cas c'est une réduction de l'idée de…

V. Nusinovici — S_1 il est mono lui.

P. Coërchon — Voilà il est mono et il est du côté du sens. Et dans la duplicité il y a du sens toujours, il a beau être duplice il y a du sens, il n'est pas évidé le sens.

P.-Ch. Cathelineau — Ce qui est en jeu là-dedans par rapport au S_1 c'est la question de l'un. Et effectivement si on regarde la construction que vous proposez, avec cet enchâssement des tores les uns par rapport aux autres, ce qui est visible dans l'enchâssement lui-même c'est qu'on a affaire à propos de ces S_1 à des trous ; et donc, à mon avis là encore le pas franchi c'est de considérer que l'un que ce fameux un du S_1 n'est finalement, est finalement réductible, et il le dit déjà dans *Les non-dupes errent*,

c’est réductible à la logique du trou ; c’est-à-dire c’est des trous enchâssés les uns aux autres donc la primauté supposée du S_1 sur le S_2 est complétement subvertie par cette question du trou, de cet enchâssement des trous les uns par rapport aux autres. C’est vrai que c’est assez déceptif de dire que le S_1 se réduit à un effet de trou.

P. Coërchon — Et le genre devient, enfin il le dit : sur une seule coupure sur un seul tore le seul lapsus qui reste c’est l’erreur de genre (PCC : Oui c’est ça). C’est-à-dire que la différentiation sexuée est prise autrement d’un seul coup.

P.-Ch. Cathelineau — Et l’une-bévue c’est un effet de trou.

P. Coërchon — Ah bien oui il me semble.

P.-Ch. Cathelineau — C’est exactement ce que vous avez dit. L’une-bévue c’est un effet de trou donc voilà ce que c’est que le S_1. Finalement on n’est plus du tout, effectivement vous avez raison de dire que ça subvertit aussi notre façon d’envisager les discours puisqu’on n’est plus dans une logique de discours S_1, S_2…, on est dans un enchâssement de trous, alors évidemment ça a un côté un peu inquiétant.

J. Maucade —De toutes façons dans ce séminaire il s’agit beaucoup du corps, je ne sais pas comment vous avez entendu là quand il parle justement de ces tores, le bord du trou qui est dans le tore et tout ça c’est le corps du tore. Alors ça rejoint depuis la première leçon…

P. Coërchon — Le corps du réel. Parce que l’émergence par la coupure de… ah oui je n’ai pas dit ça mais c’est un truc qui me paraissait important, et qu’il reprend je crois à un moment donné dans l’intervention qu’il a faite à Rome autour de la question de l’escroquerie, à Bruxelles pardon, c’est que, voilà : là avec sa topologie il n’est effectivement plus, et c’était déjà évoqué avec le nœud, dans ces questions liées à la démonstration des choses. Il y a un effet de monstration et il dit, il n’est plus dans l’idée qu’on va approcher le Réel, en quelque sorte par une représentation dont il est exclu de toute façon, mais cet effet de coupure, donc l’une-bévue qui fait émerger la structure, a un effet, c’est ça qu’il dit : d’aspiration par le Réel. C’est-à-dire que l’interprétation analytique en acte ne cherche plus à je ne sais pas, convaincre d’une explication quelconque par rapport au Réel, mais par son effet le fait entrer en matière, le réel rentre dans la matière même du tore, dans la substance même du tore, et il y a une entrée en matière du Réel, une émergence du Réel dans la scène.

P.-Ch. Cathelineau — Mais la matière s’efface, c’est-à-dire la matière… c’est quoi la matière pour nous c’est le signifiant ou la lettre mais justement la matière se disloque dans le trou. La matière ; il n’y a plus de matière (BV : elle se disloque ?) la matière il y a quelque chose (PC : il y a une perte de matière) comment ? (PC : il y a une perte de matière) en tout cas la question de la matière elle est remise en cause par…

P. Coërchon — Elle est toujours là, la matière est toujours là, mais il y a une perte de matière. Il y a une bande là, je vous l’avais dessinée tout à l’heure, il y a une partie du tore, comme dans la bouteille de Klein il y a un petit trou, à l’endroit de l’auto-traversée il y a une perte de matière.

B. Vandermersch — Oui mais là ce qu'il faut dire c'est des tores troués bon. Dès qu'on troue un tore, et s'il est éminemment élastique, il va se réduire à ce minimum-là mais en général il se reconstitue. Seulement dans la cure, on n'arrive pas avec des ciseaux, on est là, qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qui fonctionne, il y a le transfert… (JM : la parole) Enfin je veux dire qu'est-ce qui opère ? Il y a d'un côté l'idéal, plus ou moins supporté d'un sujet supposé savoir de toutes les figures que l'analysant peut imputer, parce que quand on parle même de la moindre interprétation, elle ne vient pas de nulle part, elle vient d'un gars qui est derrière et qui, dont on peut bien se demander qui il est, d'où il est et qu'est-ce qui va donner de l'impact à sa, à éventuellement sa parole, et d'un autre côté il y a l'objet *petit a* qu'il est aussi, qui le recèle. Je voudrais essayer de piger dans ce que, qu'est-ce qui fait chirurgie, qu'est-ce qui va trouer quoi que ce soit, est-ce que c'est du côté de l'idéal qu'il incarne, est-ce que c'est du côté de l'objet qu'il est aussi supposé finir par incarner… à un moment, plus tard, Lacan évoque le pouvoir de la jaculation.

V. Nusinovici — De la modulation, ici de la modulation.

M. Darmon — La jaculation c'était dans le séminaire précédent.

W : C'était dans le séminaire précédent qu'il parle de la modulation (de la jaculation), c'est pas très facile de savoir qu'est-ce qui va donner cette force de trou ou de…

P.-Ch. Cathelineau — Ben justement tu poses la question de savoir si c'est du côté de l'idéal, par exemple. L'idéal c'est toujours référé à un trait un, auquel en quelque sorte fait référence le sujet et auquel il va s'identifier. Justement là ce qui rend les choses difficiles à penser dans cette perspective c'est que on n'a plus affaire à ce type, encore une fois, on n'a plus affaire à ce type de démarche, de point de référence lié à un trait un ou à un objet par exemple, mais on a et j'y insiste parce que c'est l'enseignement de ce séminaire, on a affaire à quelque chose qui relève, avec la question du tore, d'une logique de trou ; c'est-à-dire qu'on est effectivement dans l'impossibilité de matérialiser un point d'identification autre que cette dimension du trou. Alors vous allez me dire c'est effectivement quelque chose… Oui ?

Michel Jeanvoine — Je pense que tout ceci nous amène à repenser la question du transfert. Qu'est-ce qui est donc en jeu, c'est la question qui vient là, dans le transfert, sinon l'actualisation – comment le penser autrement ? – sinon l'actualisation de ces enchaînements puisqu'on vient en analyse avec bien entendu un idéal, qu'on pense, voilà il est là, et que c'est comme ça que le transfert se met en place. C'est-à-dire il y a une actualisation de ces enchaînements et c'est parce que l'analyste est pris dans l'actualité de ces enchaînements, c'est depuis ce lieu qu'il opère, dans l'enchaînement lui-même. Alors qu'est-ce qu'il fait, comment il opère, comment il travaille, de quel type de chirurgie, alors moi j'ai effectivement une question parce qu'on disait là sur le tore, on fait trou, alors qu'est-ce que c'est on fait un trou ? qu'un trou, alors bon.

P. Coërchon — Ou un trou se fait.

M Jeanvoine — Oui ou un trou se fait, qu'est-ce que c'est que ce trou dans la surface comme ça ? Bon alors on fait un trou, on peut ensuite tirer comme ça… Réduire à son minimum à sa plus simple expression, ces enjeux de structure que tu nous as très bien décrits, mais je pense que cela nous amène

à repenser le travail même de la cure, à repenser qu'est-ce que c'est que le transfert, avec ces questions-là et comme tu le dis très bien Pierre-Christophe, je suis assez d'accord avec ce que tu dis, qu'effectivement ça nous amène à penser radicalement autrement la question de l'un dans l'affaire.

P.-Ch. Cathelineau — Ah ben oui là…

M Jeanvoine — Si l'un ne va pas sans l'autre eh bien effectivement c'est la question du trou.

Y : Et par rapport à ce que vous dites sur l'identification à l'idéal, c'est dans ce séminaire si je ne m'abuse qu'il va avancer l'identification au symptôme où il l'avait déjà fait avant ça ?

P. Coërchon — Savoir y faire avec son symptôme ?

P.-Ch. Cathelineau — Il le fait déjà dans le séminaire précédent, il l'évoque mais là effectivement le savoir y faire avec son symptôme (???) oui, oui je suis d'accord mais savoir y faire avec son symptôme suppose effectivement la possibilité laissée au fait que le symptôme, je dirais se… (PC : se réduise) comment ? (PC : se réduise) se réduit oui.

(Applaudissements)

Transcription Mireille Lacanal-Carlier

Photos Monique de Lagontrie

Relecture Danielle Bazilier-Richardot

---

(1) Poème de Léon-Paul Fargue intitulé 'L'air du poète', paru en 1943 et qui sera mis en musique par Erik Satie: *Au pays de Papouasie*

J'ai caressé la Pouasie…

La grâce que je vous souhaite

C'est de n'être pas Papouète

Séminaire XXIV de J. Lacan. Commentaire de la leçon X. 17/03/15

- Valentin NUSINOVICI,

alentin Nusinovici — On va essayer d'aller pas trop lentement puisque Michel Jeanvoine veut aussi nous parler de cette leçon X. Vous avez vu ? C'est fou ce qu'il y a dedans comme questions, comme remarques, comme propositions concernant la pratique analytique, c'est-à-dire forcément la théorie analytique.

Et, ça commence d'une façon qui est à la fois je trouve, assez piquante et assez déconcertante. Assez piquante parce que Lacan qui a dit quelques séances auparavant, qu'il était un hystérique sans symptôme, commence par dire qu'il a mal au dos, et il qualifie ça de symptôme, et il le redira encore. Et déconcertante parce qu'il parle comme si il était, peut-être l'était-il d'ailleurs, suspecté d'une intentionnalité dans ce symptôme : « Ce n'est certainement pas une raison parce qu'on ne sait pas ce qui est intentionnel pour qu'on élucubre sur ce qui est censé l'être ».

Et, ce serait l'intention du Moi. Il va être pas mal question du Moi et quand il parle du Moi, il vise la deuxième topique freudienne. Et il reprend cette question de son symptôme un peu plus loin :

« Vous pouvez vous demander si ce n'est pas intentionnel, si par exemple je n'ai pas abondé dans une telle connerie de comportement que mon symptôme tout physique qu'il soit, soit quand même quelque chose qui soit par moi, voulu (…). Pourquoi ce symptôme ne serait-il pas intentionnel ? »

Mais au-delà du symptôme, en général, de son symptôme en particulier, la question qui est posée d'emblée, elle est plus large. C'est celle-ci : « Le Moi, est supposé avoir des intentions [*je le cite*] du fait qu'on lui attribue ce qu'il jaspine, il dit en effet, et il dit impérativement ». Et on va voir dans la leçon d'où vient, d'où viendrait mais d'où vient, l'intention qu'on lui attribue et d'où vient l'impératif qu'il manifeste.

Alors, pourquoi Lacan commence ainsi, n'est-ce pas ? Ça, je n'en sais rien, il faudrait écouter la bande pour savoir s'il fait comme s'il était affecté ou s'il l'est vraiment.

Alors, ce type d'interprétation : « Vous l'avez voulu, c'est intentionnel », il s'est complètement généralisé dans la société. Bon, ce n'est pas ça que Lacan vise, on peut espérer que dans son entourage, on ne procédait pas tout à fait comme ça. Ce qu'on peut se demander, c'est si ce n'est pas Freud qui est visé ? Parce que Freud il n'est pas à la fête dans cette leçon. Alors, on trouve des passages chez Freud évidemment, où on pourrait dire qu'il est visé, par exemple, dans *Dora*, Freud parle d'une maladie intentionnellement produite, et il faut avant tout essayer de convaincre les malades de l'existence d'une

intention d'être malade, mais c'est par le détour de l'analyse, il ne fait pas de la psychanalyse sauvage. Mais enfin, on a ces termes d'intention, d'intentionnalité de la maladie.

Jean Périn — Il écrit avec un T évidemment, pas avec un S.

V. Nusinovici — Ah oui, non pas avec un S. Là, il n'y a pas… Plus loin, il jouera manifestement sur *extension* et… Plus loin, non mais plus loin. Mais je crois qu'il faut garder quand même comme sens fort *intentionnalité*, il ne faut pas tout de suite se précipiter dans les équivoques. Ce qui est intéressant, c'est que la leçon va se terminer sur ce qui paraît à Lacan la bonne façon de s'attaquer au symptôme.

Alors donc, il a parlé de… Il vient de parler de l'impératif, et il continue ainsi : « Celui qui écoute, devient sujet». Ça, c'est un rappel de choses déjà anciennes, c'est-à-dire que celui qui écoute est en S_2, et de ce fait même, il devient sujet, un sujet pétrifié, un sujet en fading, pas le sujet divisé qui est sous S_1 dans l'écriture. Quand il s'appuie sur… quand il se soutient de S_1, il est divisé. Là, c'est le sujet qui écoute, « qui est pétrifié » dit Lacan. En fading. Alors moi, je pense que la remarque s'adresse directement au psychanalyste, dans sa place, dans sa fonction. Puisque ce qu'on répète, beaucoup plus souvent que ça, c'est que le psychanalyste a à faire fonction d'objet petit *a* de l'analysant. Mais, vous voyez très bien avec ce rappel qu'il faut donc que, tout en écoutant, il ne reste pas en fading. C'est-à-dire que ça lui impose au psychanalyste, un mode de division tout à fait particulier, et sans doute c'est ce que... C'est pour ça que Lacan parle là d'atopie.

Et puis ensuite, il y a une précision qui est une mise en garde, je dirais même, qui est explicitement… qui est explicitement adressée au psychanalyste. Et moi, je suppose qu'il a dû constater qu'on répétait trop facilement un de ses dires, les dires schématiques, qui sont que la lettre, c'est le réel, ou la lettre borde le réel. Parce qu'ici, il va dire ceci : « Tout ce que le psychanalyste écoute [*plus précisément on pourrait dire tout ce qu'il lit dans son écoute*] ne peut être pris au pied de la lettre », et il explique qu'il y a là une métaphore, et qu'au fond le sens de la chose, et là aussi, c'est repris plus loin et tout à fait explicitement dit, c'est que cette lettre, qui va se donner à lire dans un néologisme, ou dans un lapsus, elle n'a pas forcément un pied dans le réel. Ce qui apparaît d'écrit, si vous voulez là dans… ce n'est pas automatiquement du réel. Ce serait une facilité de le croire. Et c'est d'autant plus intéressant comme précision en début de cette leçon, c'est que… voilà, on va voir que c'est plus compliqué que ça, et… ça prépare une précision qu'il va donner.

Alors ce qui suit après, c'est une critique d'un point fondamental de la théorie de Freud. La question qu'il pose est celle-ci : « Où est-il le vrai, dans ce que dit le psychanalysant ? ». Alors, je dis la même chose, mais je le dis dans mes mots, la question qui se trouve posée là, c'est : Est-ce que ce serait au bout des chaînes signifiantes, dans le noyau traumatique, [*entre guillemets*] vers lequel la cure avancerait contre les résistances ? Là, je résume si vous voulez, un petit peu ce qui est implicitement visé, c'est-à-dire, la fin des *Études sur l'hystérie* où ce type de trajet est détaillé. Est-ce que c'est ça ? Est-ce que c'est là qu'il est le vrai dans ce noyau traumatique ? Non, Lacan répond non clairement. Et qu'est-ce qu'il oppose à Freud, là ? Il oppose la théorie de son petit-fils, Luc, dont il a parlé une ou deux leçons auparavant. Vous savez le petit-fils qui a dit que les mots lui entraient dans la tête, et Lacan dit : « C'est ça, l'inconscient ».

Alors, vous voyez, c'est sous-entendu, mais là aussi ce sera explicité plus loin, parce qu'à chaque fois, il fait une sorte de reprise, n'est-ce pas, plus explicite. Mais on peut dire tout de suite : qu'est-ce que ça veut dire ça ? Ça, ça veut dire, qu'il n'y a pas à postuler une mémoire inconsciente, ces traces, des traces dans l'inconscient auxquelles les mots viendraient se lier, et ça passerait au niveau du préconscient. Or ça, cela c'est plus loin ; c'est plus loin, il parle de… Il dit que c'est dans l'*Entwurf*. On s'est beaucoup appliqué à postuler qu'il y ait des traces dans l'inconscient. C'est donc une critique radicale de l'*Esquisse*, de la Lettre classiquement 52, en fait 112, hein ? Les mots entrent dans la tête et c'est l'apprentissage de lalangue. Alors, Lacan dit ceci : « lalangue, je l'écris en un seul mot », autrement dit je l'écris sans la découpe du S_1 et je vais relire précisément : « je l'écris, on le sait en un seul mot, dans l'espoir de ferrer, elle, lalangue, ce qui équivoque avec faire réel ». Ça, je crois que c'est tout à fait, enfin à mon sens, c'est tout à fait important. Je vais essayer de dire comment je le comprends. Ça s'oppose pour moi, à ce qu'il a dit avant, c'est-à-dire, la lettre que vous lisez, si on peut dire dans le néologisme, celle qui n'est pas… du tout forcément le réel. Et bien il faut… Il y a à faire réel, la lettre, n'est-ce pas ? Et lalangue. C'est-à-dire aller la chercher pour la ferrer, pour l'attraper, pour la faire réelle. Ce n'est pas donné comme ça. « Le réel, il est impossible à rejoindre [*dit-il plus tôt*], vous ne pouvez pas le rejoindre ». Mais il y aurait quelque chose là à ferrer, et ce serait… Parce qu'on va reprendre un peu plus loin la même question, on verra si ça peut se tenir un peu comme ça et c'est ça, ce serait ça le réel, n'est-ce pas ? Ce serait ce qui peut être attrapé là, d'une certaine façon, dans ce qu'il va appeler une vérité poétique de lalangue, telle qu'elle est évidemment, dans ce qui est dit par l'analysant, ce serait là. Et là, quand on continue comme ça, il dit : « lalangue, quelle qu'elle soit, est une obscénité ». Alors, moi, je le comprends comme ceci : comme une conséquence de ce qu'il vient de dire, c'est-à-dire, elle devient réelle lorsqu'elle apparaît dans ce travail-là, sur la scène, disons, du monde, ou la scène du fantasme, tout ce que vous voulez, puisque lalangue, elle est dans l'autre scène, pour reprendre le terme freudien, n'est-ce pas ? Dans l'inconscient.

La critique de Freud, et… Je ne suis pas tout à fait l'ordre de la leçon, je la résume ici parce qu'il y a un long paragraphe plus loin, critique de Freud, si vous voulez, elle est très facile à schématiser dans cette leçon, et puis, il le dit d'autres fois, il est du côté du manche. C'est moi qui le dis, il le dit là, du côté du Surmoi, il est « super-ego-centrique ! ». C'est un Maître dit-il. Pourquoi est-ce qu'il n'a pas parlé du *Lui* dans la deuxième topique ? Le *Lui* je crois qu'on ne peut pas l'entendre autrement que l'Autre, avec un grand A.

Et c'est ce qui intéressant, c'est qu'il bouffonne encore une fois Lacan. Moi j'avais dit, quand j'avais parlé de la leçon IV, j'avais dit : « il bouffonne Freud ». Et alors, j'étais très content de voir un peu plus loin, quand il parle de Dante qu'il parle de bouffonnerie. Et quel sens a la bouffonnerie, c'est que dit-il : « […] on peut bouffonner sur la prétendue œuvre divine. » Alors, je crois que, bon, Freud ne fait pas œuvre divine bien sûr, et moi Lacan non plus dit-il, il est un peu débile comme moi. Il y a quelque chose qui va contre là toute idéalisation, et puis, je vais dire, quand on a comme ça balayé des choses qui sont très fondamentales dans la théorie, comme, vous savez bien, toutes les couches ?*Warnung Zeichen*? 11'22 etc. Tout ça, tout ce qui fait ça. Pour dire qu'après tout, les mots entrent, ils entrent, hein ? … Un peu plus loin, il dira je crois qu'ils sont inventés, c'est-à-dire transmis par les parents, c'est tout ce que vous pouvez dire, pour le reste, vous ne pouvez pas dire qu'ils sont… je veux dire, qu'ils sont mémorisés quelque part, c'est-à-dire qu'ils soient écrits quelque part.

Alors maintenant, on est à ceci, c'est que… le vrai rapport avec les mots qui viennent dans la tête, c'est-à-dire lalangue apprise, qui s'apprend comme ça, et qui celle-ci vient forcément des parents. Et là, il y a un passage fort intéressant, et je trouve dont la conclusion est pour moi, pas simple du tout, à l'occasion de la parution en français d'un livre qui est un colloque en anglais, qui avait eu lieu 7-6 ans auparavant, dont le titre était *Mariage et Parenté*, je le traduis en français, qui était traduit là par *La parenté en question*. Et le fait de mettre la question, là où il n'y en avait pas dans le titre anglais, ça fait ressortir le questionnement qui avait, qui à l'époque ne pouvait échapper à personne évidemment, c'est-à-dire que ce qui était en question, c'était la théorie *Lévi-straussienne* et, je ne l'ai pas eu le bouquin, je ne l'ai pas eu mais j'ai trouvé dans plusieurs endroits quand même les passages qui ont l'air de refléter ce que dit Lacan, et je crois que je peux m'appuyer dessus. Il y a donc effectivement une critique de Lévi-Strauss, en particulier par Needham, qui n'est pas Robert ni Joseph le… mais qui est Rodney Needham, et alors, écoutez bien si vous avez, vous pouvez prendre le texte de Lacan sous les yeux, c'est… Rodney Needham, il dit : il y a beaucoup plus de variétés dans les faits observés, que Lévi-Strauss n'en décrit avec ses structures élémentaires de la parenté. Et Lacan, dont vous vous rappelez peut-être qu'il a situé les structures élémentaires de la parenté dans le grand Autre, hein, c'est la fin de *Position de l'inconscient*, il fait comme si Needham parlait des analysants. Je doute. Enfin, je n'ai pas lu le texte parce que je ne l'ai pas eu, mais d'après les bouts que j'ai vus, et puis je ne pense pas que c'était son problème à Needham de parler des analysants. Mais Lacan fait comme si... puisque, regardez comment il transpose, il dit : la parenté « comporte […] une plus grande variété », variété est un terme clef de cette leçon, une plus grande variété « que ce que les analysants en disent ». La parenté comporte une plus grande variété que ce que les analysants en disent. Mais, quand même, la grande différence avec Needham, c'est que Needham, lui, il peut constater sur le terrain, il a des observateurs, il peut donc dire : "Voilà, la parenté…", "Voilà ce que c'est, ce que je constate moi, et voilà ce que Lévi-Strauss avec ses structures élémentaires dit. Il y a beaucoup plus de variétés dans ce que je constate". Mais Lacan, comment le sait-il qu'il y a plus de variété dans la parenté que ce que les analysants lui disent ? Il le déduit, je veux dire. Mais c'est quand même, il y a quand même un grand décalage, n'est ce pas ? Il n'a pas de… Needham dit : « ces mots de Lévi-Strauss, c'est des mots à tout faire, c'est des généralisations ». Donc il vise je pense, la terminologie de Lévi-Strauss et du fait, qu'évidemment, une fois qu'on a mis en place, le père, la mère, les cousins croisés, parallèles, tout ce qu'on veut, on a un système comme ça. Et dit-il : « Il n'y a pas de savoir de la parenté ». Et ce que Lacan reprend, c'est qu'il n'y a de savoir que de lalangue. Vous voyez, il est toujours, il y a toujours une forme de reprise, avec un décalage, c'est vrai que c'est tout à fait… Bon, c'est du beau travail, hein ? Alors, mais le problème pratique, maintenant c'est quoi ? C'est que Lacan dit, là évidemment il n'y a pas de discussion, c'est bien comme ça : les analysants ressassent leurs relations familiales. Mais, ça c'est quand même, je trouve… Enfin, moi, ça m'a paru vraiment un truc…Alors comme il dit : Il n'y a que ce qu'on ne comprend pas qui réveille, moi, ça continue à me réveiller très bien. Mais ils ne disent pas ce qui spécifie leur relation à leurs parents, à ceux qui leur sont proches. Ils ne donnent pas les nuances de cette relation. Et, donc pour… On a l'impression qu'il parle de façon schématique, stéréotypée, c'est sûrement quelque chose de vrai… et que la fonction de la vérité, de ce fait, est amortie. Alors… moi, je dois dire, la question que je… alors que je me suis demandé comme ça, mais… comment est-ce que la spécificité de ces relations, de ces nuances dans la relation, ce qui différencie celle d'un analysant à un autre ? Ils disent : « Les analysants ne différencient pas, pour eux, c'est pareil ». Comment ça pourrait s'exprimer ? Pourquoi est-ce que ce n'est pas le cas ? Des descriptions, ils nous en donnent les patients, hein ? Evidemment, elles sont vues par la lunette du fantasme, c'est sûr, et ils sont vus selon la terminologie que nous avons, on

n’en a pas d’autres, on a père, mère, etc. Est-ce que c’est ça évidemment, qui fait qu’il n’y a pas les nuances ? Est-ce que les nuances, parce que je dis ça parce que c’est quand même homologue à toute la leçon, est-ce qu’elles devraient s’entendre, se lire dans lalangue, même si on ne dit pas : « c’est avec papa, c’est avec maman ». On devrait les entendre et les lire toujours, dans lalangue. Pourquoi je dis ça ? Parce que, non seulement, il y a le contexte mais parce que la raison que Lacan invoque précisément, encore que les phrases ne soient pas toujours… Mais enfin, on croit comprendre que, c’est parce que leurs parents leur ont appris lalangue, qu’ils ne disent pas, qu’ils ne notent pas la particularité qui différencie le rapport à leurs parents, des autres. Qu’est-ce que… Comment on… Pour moi, le point où j’en suis arrivé sans aide, c’est que, je me dis, est-ce qu’il veut dire qu’ils reprennent les mots qui leur sont rentrés dans la tête, et dans leur sens ? Le sens dont Lacan dit qu’il se cristallise dans l’usage, et qu’à partir de ce moment-là, évidemment, bah, il n’y aura rien de plus nuancé… C’est le seul point où j’en suis arrivé, mais je serais content d’avoir votre opinion tout à l’heure.

Alors à ce moment-là, il dit : est-ce que l’association libre, ça nous permettrait d’aller plus loin ? De garantir davantage de vérité ? Comme vous le savez, l’association n’a de libre que le nom. Ici, ce que Lacan dit, c’est que… alors ça va très vite, c’est très frappant, je vais vous le lire :

« Est-ce que c’est une garantie – ça semble quand même être une garantie – que le sujet qui énonce va dire des choses qui aient un peu plus de valeur ? Mais enfin chacun sait que la ratiocination, ce qu’on appelle comme ça en psychanalyse, la ratiocination a plus de poids que le raisonnement. »

Autrement dit, là où on attendait de l’inconscient par l’association libre, on a de la ratiocination, ce qui est la marque même de la conscience, n’est-ce pas ? Et on n’aboutit pas à ce à quoi on devrait aboutir, c'est-à-dire… oui, parce que la fin de la phrase, c’est « la ratiocination a plus de poids que le raisonnement » … « Qu’est-ce qu’a à faire ce qu’on appelle des énoncés, avec une proposition vraie ? » On n’aboutit pas à une proposition vraie.

Alors, tout le texte est comme ça. Il y a une série de constatations, de questions et de constatations, et puis, c’est moi qui ajoute les "alors". Mais c’est comme ça : alors ?

Alors, il faut, dit-il, « […] s’ouvrir à la dimension de la vérité comme [*varité variable*] ». C’est le néologisme dont il parlera, je ne sais pas… Comme varité variable…

Alors, comment dire ? D’abord, bon, on peut se demander d’abord : est-ce qu’il y a quelque chose de véritablement nouveau ? Il y a bien quelque chose de nouveau, c’est le néologisme. Ça, le néologisme, il est nouveau, il n’a jamais parlé de varité. Mais, il a quand même dit que la vérité avait plus d’un visage. Ça, on s’en doute bien. Moi, je crois que, là aussi je le propose à la discussion et on peut sûrement en dire plus que ce que je dis là, que l’accent, il est mis sur l’expression langagière, sur même l’expression littérale de la vérité, sa motérialité-même. Mais, la question qu’on peut se poser, c’est : est-ce qu’elle subit, cette varité, est-ce qu’elle subit des variations chez le même sujet ? N’est-ce pas ? Ça, je pense que c’est justement le problème, parce qu’après tout, si elle subissait des variations, ben on aurait peut-être justement des nuances. Peut-être qu’il veut dire que….Alors voyez, varité, est-ce qu’il y a une variation possible une fois que cette varité est établie ?

Et il dit ceci : alors, c'est une grosse objection, si la vérité est une varité. Parce que, est-ce que la psychanalyse… ce serait « un autisme à deux » ? Pourquoi ? Parce qu'une proposition vraie, à laquelle on souhaiterait qu'il soit abouti, ça peut se communiquer une proposition vraie, n'est-ce pas ? Mais la vérité comme varité, est-ce que c'est quelque chose qui doit, qui ne resterait qu'entre le psychanalyste et le psychanalysant ?

Alors là, là, il n'a vraiment pas du tout envie de coincer là-dessus, mais pas du tout. Il dit, et c'est complètement contestable, il dit : « Mais, la preuve, que c'est que moi, je suis « […] capable de me faire entendre de tout le monde, ici […] ». Ça fait rigoler parce que, se faire entendre, ça fait rigoler, et puis surtout, à ce moment-là, on ne sait plus qu'est-ce qui distinguerait lalangue en un mot de la langue en deux, car c'est quand même par celle-là qu'on communique. Donc, il est bien embarrassé là, et il dit : au fond, on va étudier, on va au… « […] j'ai mis à l'ordre du jour [*la*] *Transmission de la psychanalyse* […] ». Et un an après, il y aura un congrès sur la *Transmission de la psychanalyse* et il ne conclura pas de façon favorable, hein ? Il dira qu'après tout elle doit être inventée par chacun. Donc là, il y a un point, dans cette question, au moment où il parle de la varité, n'est-ce pas, qui est un point extrêmement intéressant.

J. Périn — Valentin…

V. Nusinovici — Ah oui, vas-y parce que j'ai galopé, parce que je me suis dit "il faut que je laisse la place à Michel".

Michel Jeanvoine — Tu as tout ton temps.

J. Périn — Varité, c'est… un mot, un néologisme qui lui vient à la lecture de Needham. (VN : Oui, oui). Le néologisme lui-même lui vient parce qu'il a lu ce livre.

V. Nusinovici — Mais toi, tu l'as lu Needham ?

J. Périn — Ah ben oui, je l'ai sorti de la Sorbonne pour le lire.

V. Nusinovici — Ah, merveilleux, mais si j'avais su je te l'aurais emprunté. Et qu'est-ce qu'il dit Needham alors ?

J. Périn — Oh ben ça… Ça fait longtemps que je…

V. Nusinovici — Mais il ne fait pas de néologisme lui-même ?

J. Périn — Ah non.

V. Nusinovici — Mais il parle de *variety*, il parle de variété.

J. Périn — C'est Lacan qui tire vraiment une substantifique moelle d'une lecture.

V. Nusinovici — Oui, oui, oui, c'était pour ça que j'ai souligné qu'il y a variété chez Needham.

J. Périn — Un point simplement, c'est que les Anglais n'étaient pas du tout pour Lévi-Strauss et que… (VN : Entre les deux) et qu'il y avait beaucoup d'anthropologies anglaises, c'était à Londres… les bibliothèques, les librairies étaient pleines de livres d'anthropologie, et en France, il y en avait très peu, pour ainsi dire pas. Donc, Needham est bien dans la critique anglaise par rapport à nous.

V. Nusinovici — Needham, ce que j'ai lu, c'est qu'il était d'abord Lévi-straussien et c'est un moment…

J. Périn — Oui, après…

V. Nusinovici — C'est un moment de rébellion…

J. Périn — … il a trouvé que c'était restreint.

V. Nusinovici — Un moment de rébellion, avec Nietzsche et d'autres aussi.

J. Périn — Il me semble que Lacan dit même : après tout, on peut faire une analyse sans parler de sa famille, je crois que c'est là qu'il dit ça. (VN : Ben, c'est-à-dire, à mon… ce que je ne…) Ce n'est même pas utile de parler de sa famille.

V. Nusinovici — Non, mais c'est-à-dire qu'on en parlerait sans les nommer comme ça. Moi ce que je comprends, c'est qu'on en parlerait mieux sans être attrapé je veux dire, par ces signifiants, ou ces mots de père, mère, etc., qui eux-mêmes déjà mettent en place une certaine stéréotypie.

J. Périn — Tout à fait.

V. Nusinovici — C'est ça que j'ai compris.

J. Périn — Oui, oui, c'est vrai. Là, il n'y a pas de soucis.

V. Nusinovici — C'est ça le parallélisme avec les structures élémentaires de la parenté. Parce que si les structures élémentaires sont dans le grand Autre, comme dit Lacan à un moment donné, dans *Position de l'inconscient*, c'est sous quelle forme ? Ce n'est pas sous la forme d'un tableau Lévi-straussien, ce n'est pas… Ce n'est pas avec des termes, je veux dire, dont le signifié est fixe, comme père, mère etc., ça ne peut pas être comme ça. Donc, qu'est-ce que ça veut dire que les str… ben, si elles… c'est évident : si elles sont d'une certaine façon, forcément comme tout, comme il dit « tout savoir finalement est de lalangue »… C'est pour ça qu'on pourrait faire une analyse sans parler de ses parents, c'est parce qu'on en parlerait mieux autrement, c'est ça qu'il a l'air de dire.

J. Périn — Oui, tout à fait. Oui, c'est ce qu'il veut dire.

V. Nusinovici — Est-ce que c'est même envisageable ?

Julien Maucade — Lacan avait un problème avec Lévi-Strauss, puisque dans *La Troisième*, il le tue. Dans *La Troisième*, au lieu de parler de Merleau-Ponty, il dit : « ça peut m'arriver aussi à moi », au début de *La Troisième*, il dit : « ça peut m'arriver à moi aussi comme c'est arrivé à Lévi-Strauss ». Or, ce n'est pas Lévi-Strauss qui est mort, là, en faisant une conférence, c'est Merleau-Ponty.

V. Nusinovici — Ah, il fait le lapsus, ah je ne savais pas.

Plusieurs voix : Oui, oui.

J. Maucade — Il avait un problème avec Lévi-Strauss.

V. Nusinovici — Bah bien sûr qu'il avait un gros problème. Puisqu'une fois il dit : Vous lui devez quoi ? "Je lui dois presque tout" il dit. Ça devait bien être vrai, mais, mais évidemment en même temps…

J. Maucade — Mais il le tue dans *La Troisième*.

V. Nusinovici — Oui, oui. Ben écoute, il a toujours tué…

Hubert Ricard — Et Lévi-Strauss devait avoir un problème avec Lacan aussi.

V. Nusinovici — Oui, mais il pouvait estimer… Ben il devait estimer quand même que l'autre, il venait lui manger sur la tête… Franchement.

H. Ricard — Attend, qui mangeait sur la tête de qui ?

V. Nusinovici — Ben, que Lacan mangeait sur la tête de Lévi-Strauss. Je ne dis pas qu'il le faisait, je dis que Lévi-Strauss, ça devait quand même le mettre dans un état épouvantable. Et Jacobson aussi ! Je m'étonne toujours quand Melman dit, que ni Jacobson, ni Lévi-Strauss n'ont parlé de Lacan. Mais grands dieux, pourquoi auraient-ils parlé de Lacan ? Ils devaient avoir l'impression qu'il leur piquait tout. C'est ce que je pense moi. Je ne vois pas du tout pourquoi ils auraient aimé ça, ni pourquoi ils se seraient mis sur le terrain de la psychanalyse, ce n'était pas le leur. C'étaient des grands savants, qu'est-ce qu'ils avaient…

J. Périn — Ah, il a quand même parlé de la psychanalyse, Lévi-Strauss…

V. Nusinovici — Ah oui... Il a beaucoup parlé de Freud, il a parlé de la psychanalyse et il a mis la photo d'une statuette de Lacan, dans *Anthropologie structurale*, ce n'est pas gentil, ça ?

H. Ricard — Non, mais il leur a tout piqué. Ça c'est… comme Picasso piquait tout à tous les peintres.

V. Nusinovici — Oui… mais Picasso faisait une œuvre qui avait une extension quand même beaucoup plus vaste.

H. Ricard — Non, l'extension de l'œuvre de Lacan, c'est assez énorme.

V. Nusinovici — Oh, tu ne vas pas la comparer à celle de Picasso ! D'ailleurs, lui-même il le dit à la fin.

H. Ricard — Mais attend. Par rapport à Lévi-Strauss ou à Jacobson, c'est ?25'40? par rapport à Lacan, je suis désolé.

V. Nusinovici — Moi, j'ai parlé de leur position à eux. Je n'ai pas jugé moins, j'ai dit eux, pourquoi eux ils ne pouvaient pas supporter ça. Ça ne me paraît pas tellement problématique.

H. Ricard — C'est aussi parce que Lacan allait haut, voilà…

V. Nusinovici — Oui.

Marc Darmon — Je ne comprends pas très bien ce qui oppose Needham à Lévi-Strauss.

V. Nusinovici — Mais il dit, je te le redis, il dit que ce sont des mots à tout faire, des généralisations.

M. Darmon — Oui, mais …

J. Périn — C'est une critique de Lévi-Strauss.

M. Darmon — … mais dans les structures de la parenté, ça montre une grande variété.

V. Nusinovici — Oui, mais pas autant qu'il y en a. Pas autant qu'il y en a. D'après les bouts de Needham que j'ai lus.

H. Ricard — Il faudrait voir le détail.

V. Nusinovici — Non, mais… puisque Jean l'a, on va pouvoir le lire.

J. Périn — Ah… je ne l'ai pas moi, je l'ai rendu à la Sorbonne.

V. Nusinovici — Mais je pense que ce n'est pas ambigu ça, de ce que j'ai lu, j'ai lu ça dans Godelier ou ailleurs, ce n'est pas ambigu.

J. Périn — Ça fait dix ans que j'ai lu ça.

V. Nusinovici — Ça ne rend pas compte de la variété de… ce qu'on peut observer. C'est pour ça que Lacan reprend exactement…

Intervenant — C'est de la façon qu'il a dit…

M. Darmon — C'est-à-dire, est-ce que c'est une variété qui s'oppose à la structure ?

V. Nusinovici — Je ne pense pas, je ne sais pas s'il le traite comme ça, il faudrait lire tout son texte. Mais apparemment, écoute il ne veut pas, enfin ce qu'il dit bien c'est que...

H. Ricard — C'est un Anglais…

V. Nusinovici — Il finit par dire : « il n'y a aucun savoir de la parenté. On n'est pas fort en parenté ». Peut-être que dedans, on pourrait retrouver les structures de Lévi-Strauss, je n'en sais rien. Needham, ça à l'air d'être quand même quelqu'un d'assez conséquent. Je ne pense pas qu'il ait mis les mêmes

structures que Lévi-Strauss, en les compliquant un peu, et que dans là-dedans, on pourrait, je veux dire simplement, en tamisant un peu, retrouver ce qu'a dit Lévi-Strauss. Je n'imagine pas, mais bon.

J. Maucade — Mais les Anglais ne voulaient pas entendre de structure. C'est-à-dire…

V. Nusinovici — Ecoute, ils avaient l'air de l'avoir pas mal étudié dans ce que j'ai vu. Ils ne l'ont pas regardé par-dessus la jambe. Après…

J. Maucade — Ils voulaient construire une théorie qui ne soit pas structurale.

V. Nusinovici — Mais bien sûr. Mais écoute, ils ont bien… Ce qui est quand même amusant c'est que Lacan il s'empare de ça, et il le déplace… Alors c'est marrant, est-ce que Needham parle des analysants ? Ce serait curieux.

J. Périn — Ah non.

V. Nusinovici — Non, mais il dit ça. Ça c'est la force du style Lacan, hein ? Alors voilà, il dit que, et il l'a transposé. Mais ce qu'il dit lui, c'est ça qui est intéressant, ça débouche sur ce que tu dis, on pourrait faire une analyse sans parler de sa famille, ça débouche sur des idées comme ça. C'est-à-dire, où sont ces… où sont les relations spécifiques ? Mais alors après, qu'est-ce qu'il donnerait… Alors là, vraiment, pour le coup, on serait dans l'autisme à deux. Là, c'est sûr qu'on est dans l'autisme à deux. Si on déduit les relations spécifiques de quelques… bouts de lalangue ! Ça ne veut pas dire que ce serait faux, mais là, c'est sûr que pour la… Ça c'est très…

J. Maucade — Si tu permets…

V. Nusinovici — Je t'en prie.

J. Maucade — Il me semble que ce qu'il dit, c'est que quand les analysants parlent de leur famille, il faut entendre qu'ils parlent de l'Autre, de l'obrescène. Ils ne sont…

V. Nusinovici — Oui… Oui, oui, oui.

J. Maucade — Je l'ai lu, c'est-à-dire qu'il ne faut pas l'entendre en tant que mère, père …

V. Nusinovici — Oui, je suis tout à fait d'accord.

J. Maucade — … il ne faut pas entendre ce que dit l'analysant à la lettre, mais il vous parle de l'obrescène, de l'autre scène et il s'excuse de cette… de ce néologisme entre autre scène et obrescène.

V. Nusinovici — Oui. Il faut seulement, seulement moi je vois là où est la difficulté, c'est que… ces bouts de lalangue, il faut les ferrer. C'est-à-dire, tu peux dire ils parlent d'eux, à partir de l'autre scène, il parle de comme objet, mais ça n'apparaît pas comme ça si facilement.

M. Darmon — L'autre scène, comment tu l'entends ?

V. Nusinovici — Bah, je ne sais pas, je l'entendais banalement au sens que Freud a donné et que Lacan a repris, c'est-à-dire de l'inconscient.

M. Darmon — L'inconscient ?

J. Maucade — Dans l'audio, il parle d'obrescène.

V. Nusinovici — Oui, oui, on ne sait pas quel…

J. Maucade — Et l'obrescène, si vous permettez, c'est l'artisan. L'obre, c'est l'artisan.

V. Nusinovici — Ah bon.

J. Maucade — Et moi je l'associe directement à ce qu'il dit dans l'*Ethique de la psychanalyse*, c'est que l'homme produit le signifiant avec ses mains.

V. Nusinovici — Et ça vient de l'étymologie quand tu nous dis que c'est l'artisan ?

J. Maucade — L'obre, oui. C'est l'artisan.

V. Nusinovici — Ah, c'est intéressant.

H. Ricard — Oui enfin, on peut l'entendre simplement comme un jeu sonore de Lacan où obre est mis à la place de Autre. Tout simplement.

V. Nusinovici — Mais ce jeu sonore peut bien avoir un signifié quand même…

H. Ricard — Ce n'est pas sûr que ce soit ?29'56?

V. Nusinovici — Ce n'est pas sûr, mais ce n'est pas inintéressant. Ça ne tombe pas mal.

J. Maucade — Mais ce n'est pas ou l'un ou l'autre, moi je suis d'accord avec toi, c'est que…

V. Nusinovici — Ça tombe pas mal de dire… Comme raisonnement c'est intéressant.

Maya Malet — Ça connote avec ferrer le réel, le fait de ferrer le réel

V. Nusinovici — Ah oui, oui bien sûr. Ça connote… Ce que dit Julien. Oui, mais tout à fait d'accord.

J. Maucade — Non, mais je suis d'accord aussi avec…

M. Darmon — Enfin l'obrescène…

V. Nusinovici — Qu'est ce que tu dis Marc ?

M. Darmon — Pour moi, c'est le rêve.

V. Nusinovici — Ah oui, c'est le rêve aussi.

M. Darmon — Il y a l'obscène, c'est-à-dire, est-ce que ce n'est pas la scène primitive qui est réalisée…

V. Nusinovici — Oui, mais, je suis tout à fait d'accord, mais je… j'étais sensible au mouvement, Parce que ce qui est obscène, c'est ce qui vient sur la scène et qui ne devrait pas. C'est quand même ça le… je veux dire l'étymologie normale et tout. Et le sens y est forcément puisque dans ce « ferrer », il y a quelque chose qui vient… Bien sûr que ça peut… de l'obscène peut venir facilement, mais là j'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui devrait venir dans l'opération de ferrage, n'est-ce pas, d'hameçonnage, qui n'y était pas tout à fait. C'est-à-dire lui donner ce caractère, peut-être faire ressortir justement son caractère obscène, qui n'était pas… pas forcément, je veux dire, pas forcément à cause des mots obscènes ordinaires…

M. Darmon — Parce qu'il est le noyau traumatique. On peut considérer que pour Freud la scène primitive est le noyau traumatique…

V. Nusinovici — Pas dans les E*tudes sur l'hystérie*, où ce qu'il a l'air de…

M. Darmon — C'est une scène de séduction dans l'hystérie.

V. Nusinovici — Oui, mais ce n'est pas vraiment… on n'est pas encore à une théorisation de la scène primitive ! Moi, je pense, je ne sais pas si tu es d'accord, que c'est au premier chef, les fins des E*tudes sur l'hystérie* qui sont visées au moment où il parle de ce noyau traumatique, mais bien sûr, ça peut être autre chose aussi. Mais je l'ai repris parce que je pense que le mouvement que Freud décrit, c'est-à-dire celui qui va, de représentations comme il dit, ou de signifiants faire avec la résistance, et bien Lacan lui oppose quelque chose de complètement différent, c'est-à-dire cet autre mouvement qui vient… où les mots viennent de… C'est pour ça que j'ai choisi ce… de dire que c'était vraiment les *Etudes sur l'hystérie*, parce que là, c'est tout simple, ça rentre comme ça, on ne se prononce pas tout de suite sur la question de la résistance, encore moins et… alors on se prononce sur la question de l'inscription dans l'inconscient, puisque là, je ne l'ai pas mis à sa place, mais plus loin, c'est nettement dit, je peux vous le dire si vous voulez :

« On fait de son mieux pour arranger que le discours laisse des traces. C'est l'histoire de l'*Entwurf*, […]. Mais la mémoire est incertaine ».

Et il y a une phrase que je ne trouve pas facile à commenter, c'est, il y ajoute :

« Ce que nous savons, c'est qu'il y a des lésions du corps que nous causons, du corps dit vivant, qui suspendent la mémoire ou tout au moins ne permettent pas de compter sur les traces qu'on lui attribue quand il s'agit de la mémoire du discours ».

S'il fait référence évidemment à des lésions réelles, il n'y a pas de problème. Ça, on s'y retrouve facilement. Est-ce qu'il veut dire autre chose ?

J. Périn — Il veut dire autre chose.

V. Nusinovici — Je ne sais pas ce qu'il veut dire.

J. Maucade — Il parle de l'aphasie, non ?

V. Nusinovici — Tu pourrais parler de n'importe quel traumatisme, de n'importe quoi qui vient altérer la structure cérébrale, ça il n'y a pas de problème. Est-ce qu'il veut dire autre chose ? Je ne sais pas.

J. Périn — Je crois oui.

V. Nusinovici — C'est probable. Je ne sais pas.

Alors où est-ce qu'on en est ? On en est… Après il y a un petit passage, si on a deux minutes, on peut le dire, je l'avais sauté moi, mais on peut le dire. Après quand il a parlé de cette question de lalangue, de ce qui spécifie les relations, il joue un petit peu sur les mots. Il a dit que :

« […] la fonction de vérité, est en quelque sorte amortie […] il faudrait dire que la culture est là tamponnée, amortie, et que, à cette occasion, on ferait mieux peut-être d'évoquer la métaphore, puisque *culture* est aussi une métaphore, la métaphore de l'*agri-* du même nom. Il faudrait substituer à l'*agri-* en question le terme de *bouillon de culture*. Ça serait mieux d'appeler culture un bouillon de langage. »

Alors voyez, il y a d'une part, cette espèce de façon de s'amuser… Vous savez bien que Lacan, il n'accepte pas la division, enfin sauf à son tout-début, entre nature et culture de Lévi-Strauss. Il n'y a pas une infrastructure de nature, avec les structures de la parenté qui viennent… non, il n'y a pas ça. Mais ici, il prend culture pour jouer aussi sur "bouillon de culture" et "bouillon de langage". Alors je trouve ça assez amusant, parce que… "bouillon de culture", ça évoque quand même bien les microbes que nos parents nous refilent, de cette façon-là, et "bouillon de langage", ce serait une façon de faire bouillir le langage pour le décristalliser de la signification, puisque lui-même a employé les mots de « cristallisation dans l'usage ». Alors je trouvais tout ça assez amusant, assez…

J. Périn — Oui, mais c'est la génération aussi.

V. Nusinovici — Ah si on est pré-pastorien.

J. Périn — Ben oui…

V. Nusinovici — Mais on peut…il paraît qu'il faut être pré-pastorien…

J. Périn — ?34'43? quand même, alors est-ce que…est-ce qu'il y a quelque chose au départ, ou pas ? C'est ça quand même, ici la scène primitive. Qu'est ce qu'il y a au départ ? Il y a quelque chose ou il y a rien ?

V. Nusinovici — Bah, pour Lacan, au départ, il y a un trou. C'est surtout ça… Il y a quand même un trou.

J. Maucade — Et le noyau traumatique là, il est un peu sévère avec Freud, tu as raison de le pointer, il le balaie. Il dit : le noyau traumatique qui n'existe pas.

V. Nusinovici — Sous forme… je pense qu'il veut dire sous forme de noyau. D'ailleurs chez Freud, ce n'est pas un seul noyau, hein ? Il y a plusieurs points. Et puis, il y a même une infiltration. Bon enfin, il a schématisé le noyau. C'est ça, enfin je veux dire, il n'y a pas un noyau quelque part… Ça je pense qu'on ne peut que le suivre, nous, hein ? Alors après…

M. Malet — C'est en place de vrai qu'il le réfute.

V. Nusinovici — Oui, oui, en place de vrai…

M. Malet — Le noyau qu'on applique (VN : Oui, oui). Et c'est ça qu'on…

V. Nusinovici — Oui, oui, je suis d'accord. Il y a un truc là, évidemment, vous avez vu, là, il y a… c'est la difficulté qu'il y a toujours chez Lacan entre le terme de vérité et le terme de vrai. La vérité comme une sorte… je ne veux pas dire d'absolu, ce serait anti-lacanien, mais enfin, c'est la vérité, en tant qu'elle parle. Et on ne peut pas la dire, mais il faut quand même bien, et ici, il s'agit bien de ce que dit l'analysant, il dit vrai. Alors ce dire vrai, on peut le définir de plusieurs façons. D'ailleurs, il lui est arrivé de dire que le dire-vrai c'est justement l'association libre. Bon, ici, il revient dessus parce que c'est un vrai qui ne va pas très très loin. Bon, mais ça, c'est tout à fait normal, qu'on trouve toujours ça.

Mais on arrive à ceci qui est très intéressant, c'est cette expression de la varité du symptôme. On a parlé de la vérité variable, varité, maintenant on arrive à la varité du symptôme. Avec ceci : le sinthome qui ne cesse pas de s'écrire, hein Lacan le rappelle, est un obstacle à ce que l'analysant dise sa vérité.

Ça, on peut dire, on est d'accord, hein ? Le symptôme c'est un… c'est une défense contre le désir, contre la castration, donc contre la vérité. Hein, d'accord ? Mais après ? « Ce que l'analysant dit en attendant de se vérifier, ce n'est pas la vérité, c'est la *varité* du symptôme

L'insu que sait de l'une-bévue. Une redéfinition de l'inconscient

- Nicolas DISSEZ,

J'ai essayé d'isoler ce qui pourrait constituer le fil rouge de ce séminaire, *L'insu que sait de l'une-bévue*. Vous savez que cette expression de fil rouge nous provient de la marine, de la marine anglaise plus précisément. On identifie le cordage de la marine anglaise au fait qu'il se tisse à partir d'un seul fil, rouge donc, avec deux conséquences immédiates : d'abord comme l'écoute, ou le bout, est tissé à partir de ce fil rouge, il est impossible de détacher ce fil du reste du cordage sans défaire l'ensemble, ensuite tout cordage qui provient de la marine anglaise et immédiatement identifiable à ce fil rouge, impossible de le dérober, donc. Vous trouverez cette référence dans « Les affinités électives de Goethe, je le cite : « Tous les cordages de la flotte royale, du plus fort au plus faible, sont tressés de telle sorte qu'un fil rouge les parcourt tout entier et qu'on ne peut l'en extraire, sans que l'ensemble se défasse, et le plus petit

fragment permet encore de de reconnaître qu'ils appartiennent à la couronne ». Ce fil rouge on dit également qu'il constitue l'âme de ce tressage, l'âme de l'écoute si vous voulez.

C'est une métaphore qui m'a parue pas trop inadaptée aux considérations topologiques qui parcourent ce séminaire dont vous savez qu'elles articulent topologie des nœuds et topologie des surfaces. Je vous donne d'emblée le fil rouge que j'ai isolé pour lire ce séminaire, dans ce passage que vous trouverez dans la première leçon : « Cette année disons qu'avec cet *insu que sait de l'une-bévue*, j'essaie d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient ».

Il s'agit donc, ça n'est pas rien, d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient. Ce quelque chose prend différentes modalités mais je vous propose de considérer qu'il est avant du registre topologique. C'est en quoi ce séminaire confirme ce qui est souvent indiqué, que si le retour à Freud de Jacques Lacan se fait successivement par le biais des trois registres, la première partie de ce retour a privilégié un abord par le biais de l'Imaginaire et du stade du miroir, le seconde partie par l'intermédiaire des données de la linguistique saussurienne a privilégié l'abord par le Symbolique est que la troisième partie de cet enseignement, disons à partir de RSI tend à reprendre l'enseignement et de Freud à partir du registre du Réel, c'est-à-dire de la topologie. Nulle part ne m'est plus sensible cet effort de Lacan de dépasser les apories freudiennes à partir des outils topologiques que dans ce séminaire, je voudrais vous l'indiquer.

Il est sensible que cet effort pour dépasser les apories freudiennes emprunte différentes modalités. La première n'est pas spécifiquement topologique mais opère par une substitution signifiante. Il me semble possible de lire cette leçon comme une modalité pour Lacan de tirer les conséquences des déplacements opérés par son enseignement pour proposer une nouvelle nomination de l'inconscient. Ce séminaire ne propose donc rien de moins, pour désigner la découverte freudienne, que d'abandonner le terme d'inconscient au profit de celui d*'une-bévue*.

Le début de la leçon fournit en effet des indications, qui ne sont pas les premières, concernant l'insatisfaction de Lacan concernant le terme repris par Freud pour nommer son invention. Je vous cite les premières phrases de la leçon : « J'ai dit qu'il y avait, au sens de l'usage en français du partitif, qu'il y avait de *l'une-bévue*, c'est une aussi bonne façon de traduire l'*Unbewusst* que n'importe quelle autre, que *l'inconscient* en particulier, qui en français – et en allemand aussi d'ailleurs – équivoque avec *inconscience*. L'inconscient ça n'a rien à voir avec l'inconscience. Alors pourquoi ne pas traduire tout tranquillement par *l'une-bévue* ? » Autrement dit, je me permets de lire la réponse que Lacan avait donné dans *Télévision*, comme une dénégation. Lorsqu'il lui était lancé : « L'inconscient, drôle de mot ! », il répondait « Ouais, Freud n'en a pas trouvé de meilleur et il n'y a pas à y revenir. » Ici, il y revient. Il affirme donc ainsi, nettement : « Cette année, disons qu'avec cet *Insu que sait de l'une-bévue*, j'essaie d'introduire quelque chose qui va plus loin que *l'inconscient. » L'une-bévue,* voilà donc le nouveau terme que Lacan propose pour *inconscient*. On peut d'ailleurs dire que l'usage par Lacan du terme *Autre* était déjà une tentative de nommer autrement l'inconscient freudien. Ici il s'agit plus nettement encore de rompre avec l'usage usuel du terme, de celui qui circule toujours aujourd'hui, qui est celui que vous utilisez quand vous voyez un conducteur faire des excentricités sur le périphérique et que vous vous dites : « Il est complétement inconscient celui-là ! »

Mais l'effort de Lacan pour dépasser les apories freudiennes ne me semble pas consister essentiellement, dans ce séminaire, en une substitution signifiante, il procède en effet d'un effort pour redéfinir les termes essentiels de l'apport freudien à partir de la topologie. Nous en avions eu une première illustration l'année précédente à partir d'une re-détermination, qui avait pu passer inaperçue, du registre du lapsus. Ce qui peut s'écrire de l'inconscient ne relève plus dans les années de ce séminaire d'une écriture littérale, mais d'une écriture topologique. Si la lettre alphabétique peut nous servir pour jouer de différents sens, si elle est essentielle à nous permettre de repérer le fonctionnement du lapsus en tant qu'il repose régulièrement sur l'achoppement, la substitution d'une simple lettre, Lacan a proposé l'année précédente une écriture qui peut rendre compte scientifiquement du fonctionnement d'un sujet ou du travail d'une cure, à partir d'une écriture topologique. C'est par l'écriture d'un lapsus de nœud, comme il l'a nommé, que la psychanalyse peut rendre compte de l'erreur fondamentale d'un sujet, de l'une-bévue qu'il répète toute une existence. « Lapsus de nœud », ça n'a l'air de rien mais cela déplace dans le champ de l'écriture topologique, de la topologie des nœuds, cette formation de l'inconscient dont Freud avait spécifié les déterminants les plus précis au niveau de la lettre. Cet effort est d'autant plus exemplaire que Lacan, dans la première leçon du séminaire vient effectivement centrer cette nouvelle nomination de l'inconscient au niveau du lapsus ou de la lettre qui du coup justifie plus que jamais sa définition de « phénomène élémentaire de l'inconscient » qu'a proposé Charles Melman au cours de son séminaire sur « Pour introduire à la psychanalyse aujourd'hui ».

La leçon commence effectivement par un décryptage du titre du séminaire. Lacan en donne un certain nombre de clefs. Je vous le reformule à ma façon. Dans *l'insu que sait*, vous pouvez entendre les échos de *ce savoir qui ne se sait pas*, par lequel Freud avait défini l'inconscient. L'inconscient est un savoir, mais un savoir qui, parce qu'il ne se sait pas lui-même, impose au sujet - au sujet que nous supposons à l'inconscient - de devoir le déchiffrer. Mais comme cet *insu que sait* équivoque avec l'insuccès, il y a à entendre, ce que Freud a passé son temps à souligner, que cet inconscient est avant tout ratage, achoppement, acte manqué, lapsus, gaffe … bref, c'est une bévue permanente. C'est non seulement une bévue permanente mais, pour un même sujet, c'est toujours la même bévue qui se répète. C'est pourquoi se justifie l'équivoque Unbewusst / une-bévue. Ce que Freud met en évidence du mécanisme de la répétition souligne que cette bévue par laquelle se manifeste l'inconscient est toujours la même, elle est toujours *une*, elle se spécifie d'un trait auquel le sujet s'*identifie*, c'est le terme central de la leçon. Le sujet s'identifie à ce trait, au sens où il s'y reconnait et s'y réduit. On se reconnait dans l'acte manqué comme dans le lapsus ou le trait d'esprit, indique Lacan en commençant cette leçon. Je me permets de vous souligner qu'il y a cependant une limite à cette reconnaissance dans le trait. Ce que nous tentons d'isoler dans l'exercice du *trait du cas*, comme venant spécifier le sujet, ce trait que nous essayons de cerner par le biais d'une écriture qui se veut rigoureuse, scientifique, cette écriture topologique, un lapsus de nœud, donc, il est trait Réel, il ne permet pas que le sujet s'y identifie de la même manière, du fait même d'être Réel.

Le premier des concepts freudiens qui va passer par une re-détermination à l'aide des outils topologiques, c'est donc l'identification. Au cours de cette première leçon, Lacan, alors qu'il essaye de se distancier de l'usage courant du terme inconscient, fait référence à l'effort de Freud dans *Psychologie des* foules qui, pour se différencier de l'usage que Le Bon fait du terme inconscient, introduit la notion d'identification. Poursuivant cet effort, Lacan propose sa propre conception, topologique, de l'identification. Je vous cite l'ensemble du passage qui suit : « Quel rapport y a-t-il entre ceci qu'il faut

admettre, que nous avons un intérieur, qu'on appelle comme on peut, psychisme par exemple (on voit même Freud écrire endo, endopsychique, cela ne va pas de soi que la psyché soit endo ; cela ne va pas de soi qu'il faille endosser cet endo) quel rapport y a-t-il entre cet endo, cet intérieur, et ce que nous appelons couramment l'identification ? C'est ça en somme que sous ce titre qui est, comme ça, fabriqué pour l'occasion, c'est ça que je voudrais mettre sous ce titre parce qu'il est clair que l'identification c'est ce qui se cristallise dans une identité. »

La fin de la première leçon va donc s'attacher à une élaboration topologique, s'appuyant sur la topologie des surfaces, de ce que pourrait être une conception de l'identification conçue comme retournement d'un tore, c'est-à-dire d'une opération qui fait passer l'extérieur du tore au-dedans (dans l'endo, donc). C'est d'ailleurs la première fois que Lacan va faire usage de cette opération de retournement concernant le tore.

Vous avez entendu comment Lacan équivoque sur l'endo pour rendre compte du registre de l'identification, cet *endo,* cette intériorité, c'est ce que le sujet a su endosser du dehors par le biais de l'identification. L'identification, elle consiste bien à se saisir d'un élément du dehors pour l'intégrer dedans, comme ce dans quoi le sujet peut être amené à se reconnaitre, à s'identifier. Cette modalité d'endosser quelque chose du dehors, de faire passer du dehors au-dedans, c'est bien ce que réalise cette opération de retournement du tore. À la lecture du texte de Freud, il est sensible que les questions de retournement sont essentielles au mécanisme de ces identifications, en particulier le renversement entre une position du père pris comme objet, à une identification au père. Je vous cite un des passages de *Psychologie des foules* qui va dans ce sens. « Il peut arriver que le complexe d'Œdipe connaisse un retournement. (…) Si bien que l'identification avec le père, devient le précurseur du lien d'objet avec le père. »

Le fil rouge de ce séminaire, c'est mon hypothèse donc, va consister à reprendre un certain nombre des termes freudiens pour en proposer une détermination directement issue des outils topologiques. Vous avez vu comment à partir d'une définition de l'inconscient qui se soutiendrait du registre de l'une-bévue Lacan subvertit topologiquement la définition du lapsus qui est passé d'un phénomène de langage à un phénomène dans le nœud. Dans le fil du lapsus vous avez vu comment c'est la question des trois identifications freudiennes qui vont trouver, dans les deux premières leçons, une définition ancrée dans le phénomène (inédit) du retournement du tore. Cette nouvelle détermination de l'identification va se traduire par un renouvellement de la conception freudienne du corps, dans les leçons suivantes, corps qui ne se définit plus qu'à partir du tore et de la trique, subvertissant les embarras de Freud avec le dehors et le dedans. Ainsi, le corps – je ne sais si c'est un concept freudien à proprement parler – est déterminé par sa structure torique, voire par sa forme de trique. « Une trique, c'est bien ce à quoi aboutit ce que nous connaissons du corps comme consistant. » (Leçon 2)

Cette question du corps est directement évoquée par Lacan dans la leçon 3 : « Les questions que je pose et que j'espère résoudre cette année, dit Lacan, nous portent à quelque chose de fondamental pour ce qui est de la structure du corps ou plutôt du corps considéré comme structure. » L'apport de ce séminaire consiste à articuler cette question du corps à celle qui concerne notre appréhension de l'espace. « Il y a, souligne Lacan dans ce séminaire, une vérité de l'espace qui est celle du corps. Le corps est quelque chose qui ne se fonde que sur la vérité de l'espace. » Seulement, cette vérité se révèle

absolument inadéquate à appréhender ce qu'il en est du Réel : « à la dérive, voilà où est le vrai quand il s'agir de Réel. »

Cette vérité, liée à notre prise dans le signifiant nous met à la dérive lorsqu'il s'agit d'appréhender l'espace dans son registre Réel, celui de la structure. Ce constat va conduire Lacan à proposer une redéfinition du la notion freudienne d'inhibition. L'inhibition constitue ainsi dans ce séminaire l'un de ces concepts freudiens - comme l'inconscient, le lapsus, l'identification, le corps - dont Lacan sans jamais en remettre jamais en cause la légitimité et la validité clinique s'efforce de réinterroger les fondements pour en proposer les déterminations réelles. Ici l'effort de Lacan semble le conduire à proposer une redéfinition de l'inhibition à partir de considération topologiques concernant la dimension de l'espace.

Ces remarques pourraient éclairer les raisons pour lesquelles, dès la première leçon de ce séminaire, alors qu'il familiarise son auditoire à la manipulation de ses outils topologiques, que ce soit le retournement du tore ou le nœud borroméen, Lacan fait un usage surprenant du terme *inhibé* : « Je pense que, quoique ces choses soient fort incommodes, fort inhibées à imaginer, je pense quand même vous avoir véhiculé ce dont il s'agit dans l'occasion. » L'usage du terme *inhibé*, utilisé comme synonyme d'incommode, a ici de quoi surprendre. Quelque semaines plus tard Lacan ne justifie cependant son usage en des termes beaucoup plus étayés : « La géométrie, le fameux *mos geometricus* dont on a fait tant d'état, c'est la géométrie des anges, c'est-à-dire quelque chose qui, malgré l'écriture, n'existe pas. (…) La géométrie concerne expressément les anges, et pour le reste, c'est-à-dire pour la structure, ne règne qu'une seule chose, c'est ce que j'appelle l'inhibition. C'est une inhibition à laquelle je m'attaque, je veux dire que je m'en soucie, je me fais un tracas pour tout ce que je vous apporte ici comme structure, un tracas qui est seulement lié au fait que la géométrie véritable n'est pas tant celle que l'on croit, celle qui relève de purs esprits, que celle qui a un corps. »

Ces formulations éclairent les modalités dont Lacan situait l'inhibition à l'interface de l'Imaginaire et du Symbolique dans l'écriture du nœud borroméen au cours du séminaire « RSI ». Elles soulignent que cette inhibition est déterminée par un registre de la représentation (imaginaire) contrainte par le registre Symbolique (en tant qu'il introduit le parlêtre à la dimension de la vérité). La vérité de notre espace rend inévitablement incommode notre abord de l'espace Réel qui ne saurait se limiter à deux ou trois dimensions. Rappelons que la théorie des cordes est formulée dans des espaces topologiques de 10 dimensions. Lacan nomme donc inhibition notre difficulté à circuler comme à nous représenter un autre espace que celui auquel nous contraint notre prise dans le signifiant. Si cette inhibition aux mathématiques n'est pas équivalente chez chacun, elle comporte cependant une modalité irréductible illustrée par la difficulté à se représenter un espace autre que celui dans lequel nous croyons nous déplacer.

C'est ici que la clinique des psychoses, exemplairement celle de la manie, pourrait fournir quelques arguments à la conception renouvelée de l'inhibition, proposée par Lacan dans le séminaire « L'insu que sait de l'une-bévue, c'est l'amour ». L'élément sémiologique central de la maine est en effet nommé par les psychiatres classiques *désinhibition psychomotrice.* Il s'agit de voir en quoi cette désinhibition pourrait éclairer la question de l'inhibition, s'il est juste que l'inhibition peut être au mieux définie par une difficulté dans l'abord de l'espace Réel. Rappelons que la clinique de la manie comme celle de la mélancolie mettent en évidence des transformations de l'espace qui ne peuvent que dérouter notre représentation

habituelle de l'espace. Les phénoménologues sont probablement les cliniciens qui se sont le plus attachés à décrire les spécificités de l'espace comme de la temporalité au cours de ces états. Ludwig Binswanger, en particulier, a pu évoquer ainsi les transformations auxquelles cette clinique nous confronte : « Il faut déceler l'antinomie maniaco-dépressive dans la structure d'ensemble de cette explication. (…) Au fond elle s'applique à l'espace, au tempo, à la consistance et au coloris, à l'éclairage et au mouvement de l'existence. Si dans la forme maniaque d'existence, l'espace devient large et infini, il devient ici petit, étroit et renfermé ; si là, les « objets » sont quand même juste à portée de main, ils sortent ici précisément « de l'espace » et dans un lointain inaccessible ».

Notons, pour conclure sur la perspective d'autres travaux, que si l'inhibition constitue bien notre difficulté ordinaire à nous aventurer au-delà des coordonnées habituelles de l'espace, le rêve nous offre peut-être l'illustration d'une suspension ponctuelle de cette inhibition. Si le rêve semble bien en effet maintenir la dimension de l'angoisse au cours du cauchemar et réintroduire sur un mode métaphorique la prééminence du symptôme dans notre existence, les transformations de l'espace auquel il peut nous confronter semblent indiquer que notre inhibition habituelle se trouve, le moment du rêve, levée.

Copyright © 2015 Freud et Lacan par l'Association lacanienne internationale, reconnue d'utilité publique - Tous droits réservés

La psychanalyse : un second souffle

- Isabelle DHONTE,

L'étude du séminaire sous forme d'une polyphonie entre Lille – Bruxelles – Paris a permis de faire entendre plusieurs registres, plusieurs approches.

Elle a mis en évidence le croisement entre la topologie des nœuds et la mémoire des signifiants lacaniens.

J'ai pris le parti de relever un dire de Lacan dans son intervention du 26 février 1977 à Bruxelles, avec ses échos dans les leçons de mars. C'est le point d'appui fondamental de la psychanalyse, le pari de la psychanalyse à partir de l'hystérie :

« C'est avec les mots que ça se résout, c'est avec des mots que l'affect s'évapore »

Et donc « *la question est de savoir si oui ou non l'affect s'aère avec les mots, si quelque chose souffle avec les mots ».*

Cet énoncé rappelle ce que Lacan affirmait déjà en 1957 dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient* :

« C'est bien parce que quelque chose a été noué à quelque chose de semblable à la parole que le discours peut le dénouer ».

Et c'est alors que Lacan entreprit les boucles d'un nœud ouvert : *le graphe du désir.*

Ici, à partir de la même affirmation, il avance avec des signifiants assez surprenants. Il dépose après le terme de *souffle,* celui d'*engendrement,* d'*effroi* et de *pesée des mots* pour conclure cette séquence signifiante par *l'hystérie, c'est la métaphysique.*

Une telle formule, ça réveille !

Pourquoi la métaphysique ? Est-ce une provocation ?

Quels liens entretiennent la philosophie ou la théologie avec l'hystérie et par delà avec la psychanalyse ? Qu'est-ce que Lacan cherche à faire entendre à travers ce terme ?

L'emploi du mot *métaphysique* est issu du hasard. Son origine provient du milieu de la philosophie, de l'entourage d'Aristote plus précisément. Après sa mort, ses disciples ne savaient sous quel titre regrouper de petits traités qui ne concernaient pas *la Physique* ou les sciences de la nature. Ils les classent selon ce qui devait être lu, à savoir *après la physique ; Meta ta Phusika. Meta* est ce qui est après ou à côté.

La métaphysique comme science se constitue au XIIIème siècle en Occident à partir des Commentaires d'Averroès en Italie et de ceux d'Avicenne qui influencent St Thomas d' Aquin. Ce n'est qu'au XIVème siècle que le mot en latin apparaît *Metaphysica.*

Ces traités, à partir de là, acquièrent une plus grande importance et définissent ce qui transcende la physique. C'est en ce sens que le mot *métaphysique* est employé aujourd'hui.

Un parallèle se fait spontanément entre métaphysique et métalangage. Le métalangage ; le langage qui transcende le langage. Ce parallèle n'échappe pas à Lacan qui, dès son retour de Bruxelles au début de la leçon du 8 mars précise :

« Il n'y a pas de métalangage, on ne parle pas sur le langage… Dans L'Etourdit, ce métalangage, je l'ai presque fait naître, presque c'est-à-dire ça n'est pas arrivé »

Il me semble important de relever cette surprenante évolution du mot et de remarquer qu'il s'agit d'un mot sans auteur, sans valeur précise, qui devient celui d'une science de l'être, une ontologie.

A priori, pourquoi associer métaphysique et hystérie ?

Selon le premier emploi, *être à côté*, à côté de son corps physique, être un autre corps, un corps de mots qui transcende l'anatomie, s'applique bien au symptôme de l'hystérie. C'est assez juste.

Et, selon le sens actuel, de ce qui traite la question de l'*être*, l'être de la femme comme énigme de son désir, c'est aussi assez juste. Depuis l'Antiquité, *hystero* ou utérus n'est-elle pas l'énigme de la matrice et surtout celle de la vie qui hante le corps de la femme ?

On peut concéder d'emblée que l'hystérie est une représentation du réel. Le réel en tant qu'il ek-siste au sujet.

Il est intéressant de noter la réaction réflexe du public devant cette formulation : *L'hystérie, c'est la métaphysique.*

C'est un mouvement d'incrédulité : c'est de l'escroquerie ! Faisant immédiatement référence à quelque chose de connu, à Freud et à *L'Esquisse* ! Et de lier la métaphysique au *Prôton Pseudos,* au premier mensonge de l'hystérie, au premier refoulement d'ordre sexuel.

C'est par ce mouvement de sur-prise de l'impossible que Lacan fait basculer chez l'auditoire la métaphysique de l'être vers une métaphysique du semblant.

La métaphysique « analytique » ou métaphysique du semblant

Le semblant émane du premier refoulement d'ordre sexuel dont il est l'après-coup. C'est un pas essentiel de Freud et que Lacan reconnaît comme tel. Il maintient que ce corps de mots qu'est l'hystérie est un corps pris dans la sexualité et que cela est valable pour tous.

Mais Lacan pointe aussi en cela le peu de consistance de la matière (*l'âme à tiers*) sur laquelle et avec laquelle nous opérons : un corps de mots.

Ce semblant ou ce *par-être* est un signifiant qui prend sa fonction dans les quatre discours. C'est un signifiant lacanien majeur. Le semblant, c'est la *Verneinung* lacanienne.

Après *L'Envers de la psychanalyse,* Lacan donne comme titre au séminaire suivant *Un discours qui ne serait pas du semblant* où il affirme :

« Il n'y a de discours que de semblant » (9 juin 1971)

Métaphysique et hystérie, c'est le rapprochement de deux discours ; Le discours du « m'être » et le discours du « par-être ».

Reprenons quelques remarques sur la proximité et l'implication de ces deux discours dans *L'Envers de la psychanalyse* (18 février 1970).

Lacan écrit à la place de l'agent du discours, le terme de désir, puis celui de semblant : S1. On peut lire cela comme une équivalence ; l'agent d'un discours est le désir comme semblant.

Ensuite, le discours hystérique est un *après* logique du discours du maître. Il dévoile la jouissance du savoir de ce discours. Cependant, dans le discours hystérique le sujet est divisé par le signifiant-maître et « *se refuse à s'en faire le corps »*. Cette division est redoublée par ce que ce discours soustrait ; un savoir S2, et l'objet du désir mis en place de vérité. Par cette double soustraction, le discours hystérique donne l'objet du désir au phallus et il en est l'indice. Ainsi l'hystérie entretient la fonction du *père idéalisé,* celle du *faire désirer* autre chose.

Ce croisement des discours est repris dans la leçon IV du 11 janvier 1977.

« Le discours du maître est le discours le moins vrai, c'est-à-dire le plus impossible. C'est un discours menteur, en cela il atteint le réel ».

C'est le discours du maître lu à partir du discours hystérique. Un « ce n'est pas ça » qui renvoie à autre chose.

Mais il y a, aussi, le discours hystérique lu à partir du discours du maître ; c'est l'*hystorique.* Il pointe l'armature de l'amour du *père idéalisé* qui soutient ce discours. Lacan rappelle le destin d'Anna O. la voie de la sublimation et du sacrifice. Cette *trique* intriquée dans le tore n'est-elle pas une impasse ? Une échappée belle de la castration.

Pour lui-même, Lacan se dit indemne de ce symptôme : « *Je suis un hystérique sans symptôme ».* Pour autant, en rapportant un propos de restaurant, il manifeste que le rapport à la castration n'est jamais achevé et qu'il en reste toujours quelque bévue en disant :

« Mademoiselle en est réduit(e) à ne manger que des écrevisses à la nage ».

Voilà un premier aspect de l'hystérie et de la métaphysique. Ces deux discours se constituent entre être et par-être. Ils visent l'impossible par le biais d'un premier mensonge « l'être est » ou « le sexuel n'est pas ».

Un second aspect est l'articulation dans le discours hystérique du semblant et de la vérité.

C'est l'articulation de deux manques. « *le semblant ne s'articule qu'à partir de la vérité* ». Or, la vérité est de l'ordre d'une coupure c'est-à-dire de ce qui se détache d'un tout. (cf. la place de la vérité dans les quatre discours).

Il me semble que Lacan, ici, en rend compte dans l'articulation des deux tores troués. C'est le schéma de la structure elle-même, à savoir le tore de la demande et le tore du désir qu'elle constitue. Et donc « *que quelque chose qui est vide se noue à quelque chose qui est vide ».* Deux choses qui jouent l'une sur l'autre. (Voir schémas de la leçon du 15 mars 77).

C'est ce dont le poète joue avec les mots seulement évoqués, ou, ce que la croyance fait exister comme vrai.

Ces deux tores troués peuvent se compléter à l'infini à la condition d'un vide central. Ils peuvent réaliser une bascule soit du côté du corps (hypocondrie), soit du côté de l'esprit (sublimation), parole pleine ou parole vide.

Voilà un second aspect de l'hystérie comme structure. Cette structure ménage un espace vide, un lieu autre.

En poursuivant la séquence signifiante de l'intervention de Bruxelles, nous trouvons :

« L'hystérie s'effraie elle-même ».

Cette affirmation en apparence toute simple m'a laissée assez perplexe. L'hystérie se fait peur toute seule ? De quoi ? Et à travers quel miroir ? On peut très vite clore la question par une théorie rabâchée sur le surgissement de *l'objet a* ou par le masochisme féminin. On peut aussi s'appuyer sur une précision que donne Lacan en rentrant de Bruxelles. A propos du verbe réfléchi, une forme qu'il applique au verbe *s'embler*, il précise que, faire de ce verbe un verbe réfléchi *détache* de la jouissance qu'est l'être.

Et donc, dire « l'hystérie s'effraie elle-même », souligne un certain détachement vis-à-vis de ses propres frayeurs. Elle sait mais sans avoir accès au savoir de ce qui cause sa peur. Viendrait là, un lieu, le lieu de sa division, ou plus exactement sa division comme lieu, de la même façon que Lacan oppose *le* croire et *y* croire. Cela l'investit d'un *par-être,* semblant d'être, jeu d'écriture et de coupure. Un savoir sans valeur de savoir.

A travers cela, au niveau du savoir, nous mesurons le frayage lacanien. En 57, Lacan privilégie l'équivocité. Il prend pour exemple la pièce d'*Athalie* où le personnage du faux-frère, Abner, s'exclame en face du Grand prêtre :

« *Oui, je viens dans le temple adoré l'Eternel… »*

C'est la voix du masque dans son dialogue avec l'Autre. Ça résonne, ça a du poids. Et si quelque chose est noué à quelque chose de semblable à la parole, c'est l'équivocité d'un désir caché voire d'un défi. En 57, Lacan est dans la suite de Freud où l'analyste, dans sa pratique, démasque ce désir.

Vingt après, Lacan ne parle plus *raison et détermination du sens.* Il parle « inconscient » employant coupure, évocation, non-sens, principe de non-contradiction.

Je vous ai cité l'association *parl- être/ par- est/ s'emblant être,* de même, le titre du séminaire *L'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre.*

Ce titre échappe au regard, au premier coup d'œil, cela ne veut rien dire.

Ça échappe en partie à la voix ; il faut vocaliser.

Ça échappe à « la » lettre comme unique ; il y a substitution.

Cela renvoie à quoi ? Certainement à une déroute de ce qui fait le socle du savoir ou de l'être.

Cela renvoie à l'impossible du rapport sexuel, à l'impossible *a-corps.*

C'est ce qu'incarne Dante. Le mot Amour ne suffit pas à dire l'amour. Est-ce que *s'aile à mourre* y suffit ? En tous cas cela tente l'impossible *des elles à mourre !* Qu'est-ce qui s'engage dans cette *pesée des mots ?*

En prenant la voie ou la voix de l'inconscient, l'analyste en implique le sujet ; c'est en ce lieu que ça lui parle, c'est de là qu'il peut ou non déchiffrer, s'il le veut.

C'est *le nain porte quoi ?* ou, *n'un porte quoi ?* que Pierre Marchal nous a amené de sa clinique. C'est un réveil : surprise, déroute, rire ou colère du n'importe quoi ! C'est le non-sens ou l'ab-sens, le re-trait comme nouveau trait ou l'écart d'une nouvelle coupure.

Est-ce l'effet de *ce qui souffle avec les mots ?* Ce qui les fait dériver, qui dégage l'air ou l'erre de la pulsion ? Ce qui entame la fixation traumatique ?

En conclusion

La puissance de l'évocation de cette séquence signifiante ou plutôt de ce coinçage de *quelque chose qui souffle avec les mots* vient de l'évocation des origines et de la mort dans le choix des mots.

Souffle, engendrement, pesée des mots, métaphysique : nous sommes au temps de la *Genèse, « lorsque la terre était déserte »,* gn 1.

Sans doute, il y avait, là, l'espoir pour Lacan que, de la procédure de la passe, sorte un signifiant nouveau pour l'analyse, et que, ce *souffle avec les mots* soit égale à la *Ruah.*

La Ruah est un mot hébreu qui signifie le souffle, le vent, mais aussi l'espace et le vide. C'est un lieu pour l'homme « l'espace neutre autour de l'homme où il puise sa vie ».

Nous comprenons dès lors pourquoi Lacan évoque ou convoque cette mémoire des mots.

La *Ruah,* en grec *peuma,* en latin *spiritus,* nous la traduisons par *esprit. Pneuma,* c'est la *libido,* analogue, nous rappelle Melman en citant Aristote, à l'effet du vin ! Grace ou à cause d'elle nous faisons des choses qui échappent à notre conduite ordinaire et nous rend étranger à nous-mêmes… (cf. La Nature du symptôme).

S'il n'y a pas de signifiants nouveaux, néanmoins l'analyse impulse un espace nouveau. Cette aération des mots détache de la jouissance. Un réveil. Mais « *la vérité réveille-t-elle ou endort-elle ? Cela dépend du ton dont elle est dite »*. Cela dépend du souffle mis dans la voix. Un presque rien. L'enjeu est fort et fragile à la fois.

Aussi, sur certains passages de ce séminaire, plane un voile qui m'a renvoyée au monologue d' Hamlet : *Etre ou par-être… /-/ mourir… dormir / dormir, peut-être rêver : oui, là est le réel.*

Entre stase – extase, le rythme s'en souffle du Vide médian

- Luminitza CLAUDEPIERRE,

Texte issu d'une intervention au Séminaire de l'ALI-Lyon « Écritures du Vide », sous la responsabilité de Luminitza Claudepierre en association avec Cyrille Noirjean et Jean-Emmanuel Denave, séance ouverte du 8 janvier 2015 au théâtre l'Élysée à Lyon consacrée à François Cheng.

I

Osciller parfois entre deux extrêmes, celle de « se sentir vide » et celle de « ne pas arriver à faire le vide » dans son espace psychique semble autant familier qu'inquiétant à l'être humain. Les combinaisons dans la manière d'exprimer ces vacillations dans les cabinets des psychanalystes sont nombreuses. D'y avoir prêté l'oreille dans notre pratique, nous pouvons avancer que le fait de vivre implique d'obstruer le vide existentiel par l'écran du fantasme. L'astuce de l'homme, dans l'entendement de Lacan, est de bourrer le vide avec de la poésie « la poésie est effet de sens, mais aussi bien effet de trou » et « il n'y que la poésie qui permette l'interprétation « je ne suis pouâteassez » (J. Lacan, Le Séminaire *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, Séance du 10 mai 1977.)

Parole vide, parole pleine, Lacan met en mouvement ces deux notions en 1953 dans « Fonction et champ de la parole et du langage ». Par le biais du signifiant, le langage introduit le vide et le plein. Dans le Séminaire sur « L'éthique de la psychanalyse », Lacan se sert de la métaphore du vase pour affirmer qu'à partir « de ce signifiant *façonné*, que le vase, que ce vide et ce plein, comme tels entrent dans le monde, ni plus ni moins et avec le même sens. »

La poésie, par la voie médiane du vide, peut dégager la parole de son enfermement dans le plein du sens et dans le vide de la signification. En 1977, jouant du vide torique, Lacan rendra compte d'une troisième forme de parole, ni pleine, ni vide, qui est une écriture du trou par le nœud borroméen. Le livre de François Cheng, « Vide et plein – Le langage pictural chinois » s'inscrit dans la suite des échanges de François Cheng avec Jacques Lacan. Il formalise des avancées que Lacan a exposées au fil de ses séminaires des années 70. La première dédicace du livre est éloquente: « Je voudrais dire ici toute ma gratitude à mon maître Jacques Lacan qui m'a fait redécouvrir Lao-tzu et Shi-t'ao ».

Le Vide est le fondement même de l'ontologie taoïste. Ce qui est avant Ciel-Terre, c'est le Non-avoir, le Rien, le Vide. « Plein », est traduit par « Vide ». Nous lisons chez Lao Zi que l'Avoir produit les Dix mille êtres, mais l'Avoir est produit par le Rien. Du Rien est né l'Un; l'Un n'a point de forme. Le Vide vise la plénitude. C'est lui en effet qui permet à toutes choses « pleines » d'atteindre leur vraie plénitude. Selon Lao Zi, la grande plénitude est comme le vide; alors elle est intarissable.

Dans un entretien, Cheng évoque la dernière journée de travail avec Lacan en 1977. Encouragé par son silence attentif, Cheng lui raconta ses expériences de la Beauté et de l'Enfer, de l'Exil et de la Double langue. Le visage soudain éclairé d'un sourire plein de malice et de bonté, Lacan lui aurait dit : « *Voyez-vous, notre métier est de démontrer l'impossibilité de vivre, afin que de rendre la vie tant soit peu possible. Vous avez vécu l'extrême béance, pourquoi ne pas l'élargir encore au point de vous identifier à elle ? Vous qui avez la sagesse de comprendre que le Vide est Souffle et que le Souffle est Métamorphose, vous n'aurez de cesse que vous n'ayez donné libre cours au Souffle qui vous reste, une écriture, pourquoi pas crevée ! »* Et il ajouta quelque chose de l'ordre d'une conclusion : *« Vous saurez, n'est-ce pas, transformer ces ruptures en Vide-médian agissant et relier votre présent à votre passé, l'Occident à*

l'Orient. Vous serez enfin – vous l'êtes déjà, je le sais – dans votre temps ». Cheng note dans la suite, que ce jour-là, Lacan lui a rendu sa liberté.

II

Les Anciens sont partis chevauchant la Grue-Jaune ;
Ici résonne à vide le nom du pavillon.
La Grue-jaune disparue jamais ne reviendra ;
Mille ans les nuages blancs errent au cœur du Vide.

Le Pavillon de la Grue-jaune se trouve à Wu-han. De là, selon la légende, des Immortels se sont envolés, sur le dos de la Grue-jaune, par-delà le fleuve, vers le Lieu originel. Les Anciens et l'oiseau fabuleux étant partis, il reste la terre d'absence, marquée par le vain Nom et les Perroquets qui répètent à l'envie quelques paroles apprises. La vie y perdure, le fleuve assure la continuité du temps, des nuages et des brumes, se montrent en pâles échos d'une lointaine présence céleste. Mais au fond de soi, on sait qu'on vit dans un monde séparé et que la vie s'écoule peut-être en pure perte. Désir de joindre l'Origine, de retourner le cours, de retrouver tout. D'où l'irrépressible Nostalgie. Cheng l'exprime poétiquement par le désir de « joindre l'humain au divin », de « réhabiliter l'âme », puisque chaque être serait corps, esprit, âme. Par l'âme qui résonne selon la résonnance du Tao d'origine nous entrons en communication avec l'âme du monde et avec la transcendance, la mystique.

Méditant sur le poème « Le pavillon de la Grue-jaune » (Ts'ui-Hao, VIII siècle), Lacan a interrogé Cheng sur le fonctionnement du Vide-médian par rapport à l'ordre temporel. Dans son ouvrage, François Cheng a analysé comment par l'utilisation spécifique ou la suppression des mots-vides et par le parallélisme, le poète chinois a fait jouer le Vide-médian dans la structure même du langage poétique, introduisant de cette manière la dimension spatiale dans le déroulement linéaire et temporel du langage. Au cours du livre « L'un vers l'autre. En voyage avec Segalen », Cheng apporte cette précision : « Entre les stèles, la pliure constitue un vide qui rompe rythmiquement la chaîne linéaire ».

Aux yeux du peintre chinois, du fait d'être tracé, L'unique Trait de pinceau est institué comme réellement le trait d'union entre l'homme et le surnaturel. Car le Trait, par son unité interne et sa capacité de variation, est Un et Multiple. Il incarne le processus par lequel l'homme dessinant rejoint les gestes de la Création. L'acte de tracer le Trait correspond à celui même qui tire l'Un du Chaos, qui sépare le Ciel et la Terre. Le Trait est à la fois le Souffle, le Yin-Yang, le Ciel-Terre, les Dix-mille êtres, tout en prenant en charge le rythme et les pulsions secrètes de l'homme. Le Trait ne fonctionne à plein que grâce au Vide. S'il doit être animé par les souffles et le rythme, il faut avant tout que le Vide le précède, le prolonge, et même le traverse.

Selon Cheng, dans l'idéal, le Vide médian, en tant que souffle lui-même, a le don de créer un espace vivifiant et d'y entraîner le yin et le yang en vue d'une « créative interaction, drainant la meilleure part des deux… ». Dans cette perspective, autant l'authentique Deux, que l'authentique Trois sont indispensables et cela assure la fonction de nouage. Les chinois accordent à la pensée ternaire la capacité d'ouvrir « la voie du dépassement ». Ce qui m'intéresserait d'avantage dans les assertions de Cheng serait cette définition du Vide-médian en souffle qui « vient du soi du sujet quand il est en vue

d'autres sujets et qui le pousse hors de soi », pour qu'il puisse vivre et parler indéfiniment. L'idée d'un Vide-médian transformant le sujet en projet, du fait de le projeter en avant de soi, « tendu toujours vers l'inattendu, vers l'inespéré, c'est-à-dire vers l'infini. »

« D'ici là
D'un instant l'autre
L'inattendu adviendra
Quand les dieux habiteront l'intervalle
Du dire à l'entre-dire
Du don à l'abandon
Tout le respiré du printemps
Qu'un trait de sang retrace
La brûlure éclatant en bourgeons
Ivresse et soif demeurent intacts
Dans l'initial rythme retrouvé
Source sera nuage et nuage averse
D'ici là
D'un instant l'autre
Nous nous rejoindrons
Chacun en avant de soi
S'étend de ce qu'il ouvre
S'accroît de ce qu'il donne
Toute fêlure offrande
Toute en- tente
ex- tase »

(François Cheng, « A l'orient de tout », Gallimard, 2005, p. 207)

Le vrai accomplissement ne serait pas dans l'étroite enceinte d'un corps mesurable, pas plus qu'il n'est dans une vaine fusion avec un autre qui serait encore une finitude, mais dans le va-et-vient sans fin et toujours neuf entre les unités de vie, le véritable mystère toujours autre. Le Souffle se régénère et circule dans les Vides médians pouvant être larges ou étroits, évidents ou discrets, c'est eux qui donnent la respiration à une œuvre, y ponctuent les formes et permettent à l'inespéré d'advenir.

Dès lors que l'on accepte l'idée du souffle, on doit pouvoir admettre aussi la vue selon laquelle même nos sensations les plus intimes ne se limitent pas à l'intérieur d'une pauvre coquille, elles sont vibrations, ondes propagées dans un espace qui vient de soi, mais le débordant infiniment, en résonance avec la grande rythmique du Tao. François Cheng y voit la « définition même de l'extase. » J'ai relevé chez Cheng son terme « trans –écrire » rapporté à l'indicible, qui fait écho chez moi avec « transverbération », mot de Sainte Thérèse pour décrire « le coup de l'ange » dans « Le Château de l'âme » et l'extase liée à l'angoisse et à la jouissance. François Cheng, « Cinq méditations sur la mort/ autrement dit sur la vie », s'arrête sur la quête du Vide dans la tradition judéo-chrétienne dans laquelle on se réfère directement à

Dieu. Néanmoins les deux traditions ont en commun « l'idée de mourir à soi, de se vider afin d'être empli – ici de la présence de Dieu, là du Souffle primordial ».

Les auteurs qui se sont penchés sur le discours des mystiques s'accordent à dire que leur chemin ne mène pas droit de l'angoisse à l'extase. Plus souvent il fait cercle et retour. « Marelle circulaire », indique J. N. Vuarnet dans son livre « Le dieu des femmes », pour ajouter que toujours, « l'angoisse y côtoie l'extase, la douleur y côtoie le désir. » Cheng avance que « le vrai mouvement de l'être est circulaire, il se fait non en ligne droite mais en cercles concentriques, ce qui lui permet d'aller sans cesse à la rencontre d'autres cercles nés d'autres êtres. D'où l'importance accordée par les Anciens au rôle constant joué par le souffle du Vide médian, et par suite, à tout ce qui se passe *entre*. » « Dans l'idéal » et ce qui se passe *entre* ne correspond pas toujours, l'humain se retrouve souvent en souffrance, il peut être saisi d'angoisse.

Les psychanalystes et ceux qui se sentent concernés par la psychanalyse sont familiers de la définition lacanienne de l'angoisse en tant que « manque qui manque », c'est-à-dire lorsque l'objet du désir n'est plus contourné fantasmatiquement au gré du circuit pulsionnel, il apparaît dans la réalité. L'incarnation pour une femme de l'objet de son désir dans l'enfant qu'elle vient de mettre au monde me paraît l'exemple le plus parlant. Par analogie au « manque qui manque », j'aborderai l'articulation d'équivalence Vide/ Réel par le biais plus nuancé du « vide qui manque » dans la chaîne langagière tout en s'instituant tel une holophrase dans le registre du Réel, ce« possible en attendant qu'il s'écrive ». Je déplierai cette l'hypothèse plus loin.

La Voie, (Tao ou Dao) se manifeste dans ce qui est pleinement donné, là. Cheng décrit un « Vide vivifiant d'où s'origine le souffle, d'où ce qui est sans-avoir Nom tend constamment vers le y-avoir Nom ; ce qui est sans-avoir Désir tend constamment vers le y-avoir Désir. Seulement voilà : dès qu'il y a Nom, dès qu'il y a Désir, on n'est plus dans le constant ». Il n'aurait de constant que le Vide d'où jaillit constamment le souffle. Le goût prononcé pour le « respir » rythmique, pousse Cheng à partir de l'unité syllabique d'alterner ou de combiner le pair et l'impair. Pour ce qui est des effets phoniques, il ne se lasse pas des effets consonantiques : clair tintement d'une corde pincée ; ni du charme que produit une chaîne vocalique : bruissement d'une eau vive. Dans « Cinq méditations sur la beauté » François Cheng présente le « souffle rythmique » (qi-yun) ; une règle du VI siècle pour l'art pictural qui touche l'âme d'une œuvre, la structure en profondeur et la fait rayonner. La formule « que soit animé le « souffle rythmique » est devenue par extension règle d'or aussi de la calligraphie, de la poésie et de la musique. Ainsi, la création poétique ou artistique passe par une transformation initiatique dont le rythme est encore ternaire, et dont les phases ont pour nom yin-yun, « éléments en interaction », qi-yun, « souffles rythmiques », puis shen-yun, « résonance divine ».

Au cours de son étude « L'écriture poétique chinoise », Cheng avance qu'une œuvre authentique doit « rétablir l'homme dans le courant vital universel, lequel doit circuler à travers l'œuvre et l'animer toute », d'où l'importance accordée au rythme qui parfois tient lieu de syntaxe… La cosmologie, la pensée chinoise s'appuie sur la conception que « le souffle devient esprit lorsqu'il atteint le rythme » (qui déborde la cadence, la répétition du même). Le rythme anime de l'intérieur une entité donnée ou des multiples entités, il vise l'harmonie dans une dynamique des contre-points et de répercussions justes. Lorsque une œuvre exprime le déchaînement, la violence, le rythme implique (l'enjambement des rimes) ;

l'entrecroisement, l'enchevêtrement, l'entrechoquement. L'espace-temps du rythme suit un mouvement en spirale chargé de rebondissements ou rejaillissements, il gagne toujours en intensité verticale. Du fait d'engendrer des formes imprévues au sein d'une œuvre, le souffle rythmique est fédérateur, structurant, unifiant, il suscite métamorphose, transformation.

Cheng cite généreusement son maître et ami, Henri Maldiney à ce propos : « Le retour périodique du même, principe de répétition qu'est la cadence, est la négation absolue de cette création d'imprévisible et indéplaçable nouveauté dont un rythme est l'événement-avènement. Cela a l'image d'une vague. Sa forme en formation, avec laquelle nous sommes en résonance, est le lieu auto- mouvant de notre rencontre, toujours instante avec le monde qui nous enveloppe. Son élévation et sa descente ne se succèdent pas, elles passent l'une en l'autre. Au voisinage du sommet, alors que notre attente s'accélère, le mouvement ascensionnel de la vague ralentit, mais avant d'atteindre son creux, il s'accélère. Ainsi, les deux moments, ascendant et descendant, sont chacun en précession de soi dans son opposé. Ils ne sauraient s'émanciper l'un de l'autre, sans perdre avec leur coexistence la dimension suivant laquelle ils existent. Les moments d'un rythme n'existent qu'en réciprocité, en son imprévisible avènement… » Ainsi, un rythme ne se déroule pas dans le temps et l'espace, « il est le générateur de son espace-temps. L'avènement d'un espace rythmique ne fait qu'un avec la transformation constitutive de tous les éléments d'une œuvre d'art en moment de forme, en moment de rythme. Ce rythme, on ne peut l'avoir devant soi ; il n'est pas de l'ordre de l'avoir. Nous *sommes* au rythme. Présents à lui, nous nous découvrons présents à nous. Nous existons dans cette ouverture en l'existant. Le rythme est une forme de l'existence surprise… » Rares sont, au goût de Maldiney, les œuvres en présence desquelles nous avons lieu d'être…

Emil Benveniste s'occupe du rythme dans son expression linguistique ; il démontre que le mot « rythme » du grec « rythmos » ne désigne pas un phénomène d'écoulement, de flux, mais « la configuration assumée à chaque instant déterminé par un « mouvant », donc veut dire forme, une espèce de forme improvisée, momentanée, modifiable, qui s'opposerait au schéma, à la forme objectivée. Maldiney précisera que « le rythme est dans les remous de l'eau, non dans le cours du fleuve ». L'articulation du souffle c'est le rythme qui est une réponse à l'abîme. Le rythme a lieu dans l'Ouvert qui a la structure d'une bande de Moebius : vie et mort, fini et infini y sont deux faces de la même surface ; il commencerait n'importe où et seulement en lui-même ; le rythme peut naître à tout moment donné, le moment qu'il se donne. Du point de vue de Maldiney, « Les éléments fondateurs du rythme ne sont pas au sens propre posés. Ils *sont* – sans qu'entre en compte la possibilité de ne pas être. Il y a. C'est. Ce oui ne réfute aucun non. », mais « ils sont posés dans le rythme. Le rythme est le milieu dans lequel leur être est affranchi de la possibilité du non-être, et de l'être-autrement. Le rythme, parce qu'il est une forme de la présence, un existential, est par lui-même garant de réalité. En lui réel et possible coïncident. Par lui l'art n'est pas – comme on dit – un imaginaire ».

De « la haute note jaune », Vang Gogh en parle dans une sorte d'extase. De ces sensations confuses, il s'agirait pour les artistes « de faire une œuvre où fonctionne le monde. Ils ne peuvent les mettre à la fois « en œuvre » et « au monde » qu'en les mettant en rythme ». Or, de la sensation au rythme il y a « discontinuité et saut puisqu'il y a passage d'une certitude à une vérité. »

Au degré le plus élevé : la « résonance divine » - la qualité suprême d'une œuvre ; pas figée dans une définition, la qualité qu'elle évoque est considérée par les chinois comme un état qu'«on est en mesure d'éprouver sans pouvoir l'expliciter ». Selon la pensée chinoise, le Souffle primordial anime toutes les formes de vie et l'Esprit divin régit la part mentale, la part consciente de l'univers vivant. La pensée chinoise ne sépare pas matière et esprit. Elle raisonne en termes de vie qui est l'unité de base. …ce peuple avait le sens du sacré, celui de la Voie, cette irrésistible marche de la vie ouverte. Le sens de la vie dépasse le seul fait d'exister, elle signifie toujours la promesse de vie, principe inaliénable et ouvert qui porte le nom de l'esprit divin. Comment ce sacré, ce shen, qui habite aussi bien l'univers vivant que l'homme, prend-il en charge la souffrance née de sa condition mortelle ?

Avec les artistes, souligne Cheng, le sacré (shen) entretient une relation de connivence. Les plus grands poètes et peintres, ont affirmé que leur pinceau était « guidé par le shen ». Cheng nous rappelle que la tradition des lettrés, qui met poésie et peinture à la place suprême de l'accomplissement humain, ne sépare guère l'esthétique de l'éthique. Elle exhorte l'artiste à pratiquer la sainteté s'il veut que son propre esprit rencontre l'esprit divin au plus haut niveau. Le mot composé *shen-sheng*, « esprit divin-sainteté », est là justement pour désigner cet instant privilégié où le *sheng* (sainteté) de l'homme entre en dialogue avec le *shen* universel qui lui ouvre la part la plus secrète, la plus intime de l'univers vivant. François Cheng nous apprend que « l'expression « résonance divine » est à entendre dans le sens de «en résonance avec l'esprit divin ». La connivence d'âme à âme entre l'humain et le divin est désignée par l'expression « entente tacite ». Cheng précise qu'il ne s'agit jamais d'une entente complète : il y aura toujours un hiatus, une suspension, un manque à combler. « L'infini recherché est bien un in-fini » et le vide qui prolonge un rouleau de peinture chinoise serait là pour le signifier. « Ce vide mû par le souffle recèle une attente, une écoute qui est prête à accueillir un nouvel avènement, annonciateur d'une nouvelle entente ». En vue de celle-ci l'artiste serait toujours prêt …à se laisser consumer dans le feu de son acte, se laisser aspirer par l'espace de l'œuvre.

La Voie (Tao) se dévoile davantage, dans ce qui se devine, dans ce qui effleure au creux des interstices. Cheng ne doute pas que c'est au « royaume de l'intervalle », dans la vallée où poussent les âmes », expression de John Keats – qu'en réalité chacun des vivants, en son vis-à-vis avec les autres, prend conscience de son unicité et devient présence. » Un petit livre autobiographique, « Le Dialogue » permet à Cheng de revenir sur le mot « intervallaire », qu'il avait déjà employé, pour le présenter comme suscitant l'image du Vide-médian et du principe féminin**.** L'« intervallaire » entraîne toute une série de mots qui désignent ces lieux de forme vulvaire, lieux de la réceptivité, de la vie portée et de la transformation que sont val, vallon, vallonnement, vallée. » Se situant, selon une tradition qui remonte à Rilke ou Hölderlin, dans «le royaume de l'intervalle», le poète se présente comme celui qui perçoit, qui capte le langage. Le mot ENTRE lui suggère, avec une netteté brève par la phonie, son double sens d'intervalle et de pénétration. L'importance accordée à ce qui se passe entre les entités vivantes, cernées par la notion du Souffle du Vide-médian, inspire à Cheng que c'est bien dans « l'entre » qu'on entre, qu'on accède éventuellement au vrai.

L'intervalle, figure du vide manquant dans la chaîne langagière, me ramène à mon questionnement pointu sur sa correspondance au Réel révélateur de l'inconscient-*lalangue* ou l'inconscient holophrastique. Donc, l'holophrase fait état du signifiant « gelé », il se produit une soudure entre le S1 et S2 de la phrase, l'intervalle est supprimé (le vide est bouché) et la phrase fonctionne comme du Un.

Pour Lacan l'holophrase est l'équivalent d'un borborygme incompréhensible, échangé entre deux personnes qui, dans leur face-à-face, sont suspendues chacune dans l'attente du sens que lui donnera l'autre, sans savoir ce qui se décidera, sans rien savoir de l'acte qui en résultera : lutte à mort ou reconnaissance. Autrement dit, le signifiant holophrasé est un signe qui n'entre pas dans le système du sujet et reste pour lui une énigme.

Dans une perspective plus étendue, je dirai que le langage se prête au jeu d'une pâte phonique à modeler et accepte de se faire étirer, s'holophraser dans le sens d'une réception de la *lalangue* au niveau Réel du motérialisme et non pas du message comme dans les psychoses. La fonction de l'holophrase (Lacan 1975, Conférence de Genève) serait plus vaste n'étant plus seulement de l'ordre de l'annulation de l'intervalle entre les signifiants dans les phénomènes psychosomatiques (sem. XI). L'holophrase précède la phrase, nous pouvons le constater chez l'enfant. Avant d'être celui qui parle, qui construit des phrases, il est l'infans dans lallation, lallalé.

Pour mettre en œuvre l'annulation holophrasique du vide, les poètes ont recours à l'allitération ou à la paronomase. François Cheng n'en abuse pas, en dépit de son attirance pour la qualité phonique des mots et le fait qu'à partir d'un certain temps les mots deviennent pour lui des signes.

Copyright © 2015 Freud et Lacan par l'Association lacanienne internationale, reconnue d'utilité publique - Tous droits réservés

Le Réel de l'amour dans l'Insu à travers les haïkus japonais

- Annick OUTTERS,

En septembre 2014, Haruki Murakami sort un nouveau roman : L'incolore Tsukuru Tazaki et ses années de pèlerinage. Ceci peut être est un pèlerinage, une expérience aussi... « J'écris pour me changer moi-même et ne plus penser la même chose qu'auparavant », disait Michel Foucault.

Y a-t-il un Réel de l'amour ? L'Amour Réel ou le Réel de l'Amour , « L'Amour Lacan » comme le nomme Jean Allouch ?

Quel serait cet amour qui « dépasse les pièges du narcissisme », un amour qui ne soit pas « une maladie » comme le dit Charles Melman ; Il me semble qu'il s'agit de la question de Jacques Lacan dans ce séminaire où l'amour est introduit dans le titre puis très peu re-cité : « J'essaye d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient »

Dans l'enthousiasme d'un voyage au Japon, je me suis demandé si le haïku ne convenait pas à Lacan comme bague au doigt... Si l'un et l'autre n'avait pas consistance commune, un trait commun, si les haïkus que je tentais d'écrire n'étaient pas un levier dans cette recherche là. S'il ne s'agissait pas également pour les maîtres du haïku , comme pour Lacan dans la cure analytique d'aller plus loin que là où peut nous mener le signifiant (d'arracher le sujet à lui-même , d'abolir les limites du moi et le conduire

à sa dissolution afin de rejoindre un lieu où la pensée est par définition exclue , un impensée qui n'est pas l'inconscient mais un trou dans le tissu signifiant du savoir inconscient , ce que Freud désignait par « refoulement originaire »). Comme un désir de savoir... Autre chose…

L'insu Que Sait De

L'Une- Bévue

S'Aile A Mourre

3 fils : une tresse un haîku ? :

-L'inconscient et ses manifestations,

- L'une bévue, une lettre, celle qu'il ne faut pas, Ya d'l'un ou l'une, y a d'l'Autre aussi …

-L'A mourre : en 2 mots : L'amour qui ne cesse, de ne pas s'écrire. : Le Réel et l'impossible, Elle La Femme en tant qu'elle n'existe pas.

Une tresse : des signifiants qui tournent, s'emmêlent ,lancinants et se brisent.

-« J'essaie d'introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient » dit Jacques Lacan au début du séminaire ;

L'Insu , le Réel , Les haîkus japonais , une autre tresse que je fais et défais à la recherche de l'énigme, espérant des signifiants qu'ils me fassent signe et opèrent , qu'ils fassent sens peut-être et retrouvailles , point d'ancrage à cet amour qui un jour m'a fait vivre et ne cesse pas , de ne pas s'écrire ou de s'écrire.. ,les signifiants de Jacques Lacan dans L'insu , et ceux de quelques Autres , les psychanalystes, mais aussi , la bas au Japon , il y a quelques centaines d'années , les maîtres du Haïkus . Un lien ? Des transferts. Un trou.

« Monde de Rosée

Rosée du monde __

Et pourtant « (Kobayashi Issa)

Quand j'énonçais ce Haïku pour présenter mes questions au cours de notre séance de travail, nous avons été pris d'un fou-rire. Je me suis demandé ce qui suscitait notre malaise, cet « impossible à tenir », ou à soutenir ... cette jouissance , aussi .

Le sujet se réduit là à un pur effet de sens ou de non-sens, une sorte d'effet de surface, le miroitement de la rosée , une écume , .un lieu sans lieu , qui serait peut-être le véritable lieu du sujet , celui de sa disparition dans l'immensité et l'éternité de l'univers . Rien…. Un vide…

« Et pourtant » : cet « et pourtant » du sujet confronté au vide de l'existence ouvre l'énigme et dans le même instant, toutes les portes du possible et le plus fol espoir : mais encore …

Jacques Lacan dans l'insu fait digression et s'interroge à propos de « l'essai sur la rosée » de William Charles Wells en remarquant que cela ne présente aucun intérêt et « ne nous fait ni chaud ni froid , contrairement à l'arc-en-ciel par exemple : « il est certain qu'il y a quelque chose de centré sur les fonctions du corps , qui est ce qui fait que nous donnons à certaines choses un sens . La rosée manque un peu de sens . »

Les haïkus sont fréquents, interpelés par la rosée ;

Qu'est-ce qu'un haïku ?

Le haïku , forme poétique la plus courte du monde , se compose de 3 phrases de 5, 7 , 5 syllabes , et cet autre élément fondamental appelé « Kireji « , signe de coupe , qui ne sont ni des pauses , ni des césures , et sont susceptibles de servir à évoquer les nuances les plus diverses : intensité , doute , souhait , émotion , ordre , antiphrase . Nous entendons un haïku, à travers les signifiants, mais aussi le silence, le rythme, la suspension du sens, ce qui ne peut se dire.

Un seul et même mot, « uta », désigne en japonais la poésie et le chant. C'est à voix haute, comme un chant, que le haïku se lit. Il ne doit être pas plus long qu'une respiration.

« La graphie japonaise, alliant idéogrammes et syllabaires phonétique, favorise l'extrême densité du haïku . Là où l'écriture linéaire de l'occident semble donner d'emblée un socle cartésien à la description de la réalité, la densité fulgurante de l'idéogramme se prête plus facilement à l'expression de l'inexprimable, à la transmission d'un espace que ne saurait saisir la pensée discursive …

En outre, la structure même de la langue favorise l'ambiguïté : .Le japonais offre un vocabulaire des plus riches, à la fois extrêmement nuancé. Il décline le monde avec autant de subtilité que le français, mais sur un mode plus énigmatique ; ici un vocable recouvre souvent un éventail de notions que d'autres mots traversent ; incertaine, la frontière délimitant les territoires du sens dévoile tout un champ d'associations. L'ambiguïté est portée au paroxysme jusqu'à faire du haïku un véritable langage crépusculaire ; les mots sont détournés d'eux même en vue de dire un au-delà d'eux même, de cerner une conscience globale antérieure à toute conceptualisation, y compris celle du langage,(Corinne Atlan et Zeno Biarnu : Anthologie du poême court japonais).

Le Haïku est une écriture poétique qui déconstruit la langue jusqu'à l'avènement de la lettre dans une expérience transitiviste avec la nature ; Il est aussi une expérience vers l'accomplissement de « l'être pur « et ce que j'ai appelé ici le Réel de l'amour, là où, peut-être, nous conduit une analyse.

Il exprime l'indicible de l'être au monde et de la perte de l'objet et cet « exprime » : Les combinaisons de lettres et de silences rythmés par le souffle et la voix font trace et bordure autour du trou de l'existence…sans l'agrandir ni le boucher, nous dit Charles Melman, première trace d'écriture, lettre objet.

Le haïku se découpe d'ordinaire sur la toile de fond d'un mot saison (kigo). Ce mot clef marque l'importance que les japonais accordent aux circonstances , toujours uniques, jamais dues au seul hasard , mais bien à un lien prédestiné qui unit les êtres et les choses , et duquel découle une attention et un respect particulier envers l'autre , perçu comme le miroir de nous-même . En contrepoint avec l'émotion fugitive du haïku, le kigo marque le durable de l'univers, juste équilibre entre le principe d'éternité et l'irruption d'un événement éphémère ou trivial. .En ce sens le haïku s'offre toujours comme une salutation, en hommage au moment présent et à la création.

La dimension Autre est toujours présente jusque dans le Réel du corps dans son aspect le plus trivial .Le refoulement n'opère pas comme il opère dans notre pensée judéo-chrétienne et cartésienne.

Nuit d'été __

Le bruit de mes socques

Fait vibrer le silence (Matsuo Bascho)

Mais aussi :

Monstre

Il montre son cul rond

Le potiron

Ou encore :

ce trou parfait

Que je fais en pissant

Dans la neige à ma porte (Koboyashi Issa)

Le haïku nous déroute «Il nous confronte à l' extrême banalité de l'instant dans le tragique de l'existence. il nous sort de notre pli, déplaçant le voile et déchirant une taie sur notre regard, rappelant que la création a lieu à chaque instant, il tremble et scintille comme un instant poème ; ravissement soudain dans l'imprévisible ; juste un tressaillement complice ».

C'est L'éclosion spontanée d'une « fleur de sens », mais c'est aussi une écriture qui laisse place au non-dit , au suspend de sens , elle opère par le nouage .

Le haïku ne conçoit pas, il découvre un point de vision, un nouvel angle .C'est un instant de création.

Où est L'Amour ?

Au Japon, ceux qui s'aiment ne disent pas « je t'aime » mais « il y a de l'amour » ou « il y a de la tristesse sans ta présence ». Une sorte d'impersonnel immense qui déborde de soi. Dans le haïku, La tristesse est partout, l'amour aussi. Pas de hors champ du sentiment.

Deux seins

Superbes

Et un moustique ! (Osaki Hôsai)

Devant la maison vide

Une cigale crépite

Au dernier soleil (Masaoka Shiki)

Outre la puissante impression de solitude, ce poème témoigne d'un art parfaitement abouti, en ce qu'il fait résonner l'infiniment grand (le soleil) , l'infiniment petit (la cigale) et la dimension humaine (la maison vide) Dans la symbolique bouddhique , la maison représente la conscience ordinaire _ et la maison vide , le retour à la vacuité originelle ;

Des belles de nuit

La jeune vierge

Se fait un mouchoir (Kobayashi Issa)

Le paradis

Une femme

Un lotus rouge (Masaoka shikip)

Le haïku remercie la vie là où elle s'improvise dans un sentiment d'appartenance à la réalité sensible. Il traduit une émotion, un sentiment passager, abhorre l'expression directe du sentiment .mais peut être imprégné de sentiments violents, la douleur et la perte.

« Que la tombe aussi remue

N'entends tu pas mes pleurs

Que porte le vent d'Automne ? »

« Assise sur une balançoire

Victime de la Bombe

La petite fille morte »

Son esthétique est toujours une éthique : une éthique de l'amour sublime

Le haïku est issu du Tanka dont la première compilation compilée remonte en 760 .Le tanka contient des références précises aux saisons et aux éléments de la nature liés au culte animiste shinto. Il consiste en 5 vers composés de 5757, et 7 syllabes…la première partie ou hokku doit évoquer la saison, la nature, tandis que la seconde 77 lie la scène à un sentiment ou à une émotion spécifique.

Le hokku donnera naissance au haikai, et plus tard au haïku, qui, devenu poème indépendant, continuera à transmettre ce sentiment ou cette émotion –sans toutefois les citer – créant ainsi un monde de sens implicite. Cet art de suggérer un état intérieur sans le décrire-yugen- est précisément considéré au japon comme l'art de la poésie…

Au 17éme siècle, Bashô érige le haïku au rang d'une forme d'art absolu. Adepte du zen, poète voyageur, il mène une vie itinérante, suivi par de nombreux disciples ;

C'est la période Edo (1600-1868) durant laquelle le Japon vit replié sur ses traditions. Il donne 3 maîtres inégalés : Matsuo, Bascho, et Buson. Yosa Buson, à la fois peintre et poète, entend décrire l'essence des choses sans la moindre béquille philosophique, cherchant à transcrire une perception non verbale du monde ;

Le Haïku fait surgir la surprise pas l'association d'éléments contraires et en cela, il s'inscrit dans la tradition philosophique chinoise d'origine bouddhiste ; Ce qui garantit d'abord la communion entre l'homme et l'univers, c'est que l'homme est un être non seulement de chair et de sang mais aussi de souffles et d'esprits ; en outre, il possède le vide. (François Cheng : le vide et le plein.)

Il met constamment en scène et en mouvement, l'un et L'autre. Nous retrouvons le yin et le yang, le vide et le plein.

« Le pinceau vise à capter les lignes internes des choses ainsi que les souffles qui les animent. L'unique trait de pinceau est l'origine de toute chose, la racine de tous les phénomènes. il est trait unique, trait d'union entre l'esprit de l'homme et l'univers » : Propos sur la peinture Shih-tao .

Mais aussi, chap. 11 et 12 du Lao-tzu :

« Le Tao d'origine engendre l'Un

L'un engendre le Deux

Le Deux engendre le Trois

Le Trois produit les dix mille êtres

Les dix mille êtres s'adossent au Yin

Et embrassent le Yang

L'harmonie naît au souffle du vide médian »

Le haïku est donc un acte de nouage , entre l'un et l'autre, issu du vide…: un nouage et un vide…

Entre l'un et l'autre :

L'ombre et la lumière

Le pinceau et l'encre

Le vide et le plein ;

Le Réel s'écrit…, jusqu'à Fukyo, la folie poétique…; errance libertaire des mots et du regard,

Un esprit désoccupé qui se laisse habiter. : « Je m'abime dans la vision du divin » écrit Matsuo Bashô.

Pourquoi, s'interroge Lacan, Freud réserve-t-il à l'identification au Père, la qualification d'Amour ? et je me questionne : à quoi s'identifient les maîtres du haïku ? Que désirent-ils ?

Peut-être, comme le dit Alain Didier Weill, sont-ils à la recherche de ce signifiant : S (grand A barré) qui peut assumer cette contradiction de maintenir cette béance de ce qui ne cesse de ne pas s'écrire et en même temps d'être ce qui cesse de ne pas s'écrire…; Comme la note de musique qui bouleverse.

On pourrait dire, que la barre du sujet et de l'Autre, à communier ensemble, porte le sujet, dans l'incandescence de ce manque partagé aux sources mêmes de l'existence, bien au-delà de l'objet, bien au-delà du fantasme.

C'est la barre qui maintient Ulysse attaché pour résister à la voix des sirènes.

Le haïku est un trait : Identification première au langage et au manque dans l'Autre ?

Didier De Brouwer explique cela dans son article inclut dans le Bulletin Freudien sur l'écriture : « Le vide éclaté : l'unique trait de pinceau et le trait unaire » ; il fait référence au texte de Shih-t'ao : « l'unique trait de pinceau dans ses propos sur la Peinture… »; Didier De Brouwer : « cet unique trait de pinceau » évoque bien la création artistique comme un engendrement, mouvement de révélation de sa propre nature dans une retrouvaille », par le trait , toujours unique car origine de toutes choses : La racine de tous les phénomènes ».

De De Brouwer s'interroge : le trait dans une telle conformation, ne montre-t-il pas la place de ce que Lacan nommait : le vrai trou : celui entre le Réel et l'imaginaire puisque rien du rond du symbolique n'est présent dans cette aire commune au rond du Réel et de l'Imaginaire que délimite le nœud borroméen ;

Dans la poésie, le symbolique est présent par le signifiant et la lettre, mais loin d'obstruer le trou, il le désigne en le voilant. Et ainsi pourrait s'apparenter à ce doigt pointé vers le signifiant du manque dans l'Autre qui ferait, selon Didier De Brouwer l'efficacité d'une interprétation analytique.

Dans le même Bulletin Freudien, Christian Fierens écrit un texte : « le Mouvement de la lettre et de l'écriture » ; il fait référence à Joyce : «un certain rapport à la parole lui est de plus en plus imposé, finit par dissoudre le langage même ». Ici la fonction n'est pas seulement pointée symboliquement : elle est mise au travail et ce travail touche au Réel. Comme chez Joyce, c'est la fonction même de la langue qui déchoit au point de n'être plus qu'un point de relance sans plus. Et cette fonction de la langue, réduite à un point de relance va retentir sur les autres fonctions de parole, d'écriture et de lecture ; Jusqu'à une dissolution du symptôme dans le Réel, homogénéisation du nœud Borroméen dans le nœud de trèfle…: La folie poétique « fukyo », « le symptôme est réel, c'est même la seule chose vraiment réelle, c'est-à-dire qui ait un sens », dit Lacan. C'est bien pour ça que le psychanalyste peut, s'il a de la chance, intervenir pour le dissoudre dans le Réel. »

« Une pratique sans valeur, voilà ce qu'il s'agit pour nous d'instituer ».

« Je ne suis pas « poâte » assez , dit encore Lacan.

Le haïku est une trace, voile sur le Réel qui s'écrit et s'efface dans un acte de création, le temps d'un instant constamment renouvelé. Instant de commune mesure entre l'un et l'autre dans le transitivisme, communion première qui ne passe pas par le support de la pensée mais qui prend compte de la dimension du vide ou point zéro, le lieu du sacré. Justesse de perception et justesse d'écriture participent ici d'un même acte. Expérience originelle et poème final sont ontologiquement inséparables ; Une communion au manque dans l'Autre.

Le haïku est une ombre sur le Réel : «Je m'explique, écrit Tanizaki dans éloge de l'ombre, aussi blanche que soit une japonaise, il y a sur sa blancheur comme un léger voile » ;

Il est aussi un travail de lalangue qui naît du Réel et retourne au Réel après « les années de pèlerinage » , dans une dissolution du symptôme , une écriture de l'impossible et un moment d'épiphanie dans une Autre Jouissance .

Dans le séminaire l'insu…Lacan « une parole pleine, c'est une parole pleine de sens . La parole vide n'a que de la signification ».

Le poète remplace le sens par la signification, c'est un mot vide.

Le désir a un sens ; l'amour n'est qu'une signification c'est-à-dire : il est vide.

« Un signifiant nouveau, celui qui n'aurait aucune espèce de sens, ça serait peut-être ce qui nous ouvrirait à ce que de mes pas patauds, j'appelle le Réel. Un signifiant qui aurait un effet ; »

Ainsi tout haïkiste pourrait faire sienne cette définition de Leang-kiai, poète de l'époque des T'ang : « on appelle phrase morte une phrase dont le langage est encore du langage ; une phrase vivante est celle dont le langage n'est plus langage».

Lacan ne va pas plus loin dans ce séminaire sur le Réel de l'amour bien que, comme dans les haïkus, la question de l'amour soit constamment sous-jacente . Lacan cherche un signifiant nouveau qui ouvrirait la porte du Réel, qui aurait un effet .dans ces parages.

Et pourtant---Le Réel de l'amour y est bien présent comme il est bien présent dans les haïkus. Pour tenter d'en dire un peu plus, je vais m'appuyer sur le livre, recueil de textes de Catherine Millot : « La logique Et l'Amour ».

« L'amour, c'est ce qui se produit quand on change de discours », dit-elle,

Catherine Millot parle des années Lacan ; « il y eut l'année d' « ou pire », l'année d ' « Encore », l'année des « non-dupes –errent », et celle de « Joyce le Sinthome ». Il ne cessait de parler de l'amour

« La logique et l'amour », c'est le titre de la conférence de Rome .Ce qui l'intéressait dans la logique était ses failles : ses impasses, ses tourbillons…là où s'équivalent la perte et le salut. C'est là qu'on touchait, « à ce que devrait être l'amour si ça avait le moindre sens », comme chez le mystique. « Lacan invitait à s'en passer pour réinventer les jeux de l'amour, une autre logique qui parte de l'impossible » : Le Réel de l'amour ?

« Lacan nous invitait à nous lancer dans l'expérience du transfert, expérience pas si banale puisqu'elle nous conduisait à nous faire partenaire de l'Autre, cet autre dont les failles étaient l'objet de la clinique lacanienne ; »

Peut-être que seules les femmes peuvent nommer l'amour et son ravage. Chez les haïkistes : « il y a de l'amour » et chez Lacan, « on aime une femme. »

Dans le discours de Rome (72, 7 3) Lacan dit qu'il ne pourrait pas dire : « J'aime une femme » il laisse entendre que ce serait de l'ordre de l'impossible, à rapporter à l'impossible du rapport sexuel.

Et pourtant---

Dans ces parages, dit-elle, il arrivait que l'on rencontre ce que Lacan appelait « la vraie amour », qui naît des signes de ce qui, chez chacun, marque la trace de son exil .un possible ?

Apres le discours de Rome, Lacan fait une conférence à Milan : « Excursus » ; Il reprend cette question, qui met en jeu le rapport de l'amour à l'Autre (heteros), pas forcément comme autre sexué, mais comme Autre en tant que se pose la question de sa volonté, de son désir, de sa jouissance. La question est de savoir si l'amour peut s'affranchir du narcissisme.

Lacan aspire à un amour qui inventerait des nœuds avec l'impossible. il disait aussi que l'impossible , c'est la place de la jouissance de l'Autre .C'est l'expérience de l'épiphanie chez Joyce mais aussi bien

présente dans les haïkus : mouvement ou expérience de grâce dans l'inter-dit ,comme la saisie subite de l' inattendu quand le rayon de lumière traverse l'ombre tel que l'a si bien décrite Junichiro Tanizaki dans « éloge de l'ombre « .

C'est une expérience qui crée un trou dans le langage, ouvre le lieu de sa propre absence et le vide d'un innommable, le lieu du sacré.

« nous sentons que le désir de l'Autre est sur nous », écrit Catherine Millot, « l'amour et la poésie, comme l'expérience mystique, font sentir ce qu'est l'âme ».

Elle pose la question de ce point de retournement : L'avenir est aboli, le temps s'arrête, et c'est comme si le désir qui nous poussait en avant, toujours ailleurs s'invaginait dans un mouvement inverse qui consiste à s'offrir aux portes de la vie.

Conclusion.

L'insuccès du signifiant pour dire l'amour, cet amour-là,

c'est le regret de Jacques Lacan, de ne pas être poète, assez.

Et pourtant---

« Nous avons tous bien travaillé, écrit Freud, si nous arrivons au même résultat par des voies différentes ».

Copyright © 2015 Freud et Lacan par l'Association lacanienne internationale, reconnue d'utilité publique - Tous droits réservés

Abbé mort en pré au cul lis

- Cyrille NOIRJEAN,

ABBÉ MORT EN PRÉ AU CUL LIS[1]

Nommer toute chose à neuf

*Nommer toute chose à neuf***,** c'est l'entreprise de l'exilé, qui, même savant, envie les enfants *« qui bavardent, dans le métro, avec une incroyable volubilité […] Ici, l'exilé éprouve la douleur de tous ceux qui sont privés de langage et se rend compte combien le langage confère la " légitimité d'être " »* (François Cheng, *Le Dialogue*).Ce rapport que François Cheng fait de l'enfant à l'exilé guide le propos : il ne s'agit pas pour l'exilé (tout comme pour le petit parlant) de passer d'une lalangue à une autre. Chaque sujet est parlé avant que d'être parlant, chaque sujet crochète dans la chaîne signifiante qui lui vient de l'Autre, du désir de l'Autre, les signifiants qui lui ouvriront la voie de la parole. L'enfant qui devient parlant fait advenir son désir dans la langue dite maternelle.Pour l'exilé, si ce nouage est déjà en place, il remet en jeu dans labitat d'une langue étrangère devenue familière les signifiants de son désir. Dès

lors c'est en étrange qu'il habite cette langue nouvelle, venant réaliser que les signifiants sont à la fois les siens, à la fois étranger.« *Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même / Ni tout à fait une autre* ». L'exilé crée une nouvelle réalité avec pour outils les mots d'une langue nouvelle. Cette réalité se superpose à la manière de la métaphore proustienne à la précédente faite des mots de lalangue maternelle.

*Nommer toute chose à neuf***,** aprèsavoiréprouvé sur le divan la primauté du signifiant, un sujet en analyse peut s'engager dans cette aventure.

*Nommer toute chose à neuf***,** c'est l'entreprise du poète. Jacques Lacan indique dans le séminaire du 19 avril 1977 que c'est le présupposé de la poésie chinoise. Il repère dans *L'Écriture poétique chinoise* de François Cheng que la position de l'analyste et celle du poète s'équivalent. Au préalable, il faut entendre que la lecture du poème relève d'une écriture : poète, lecteur et poème ne se trouvent pas dans des positions exclusives ni séparées mais en continuité. Le titre du séminaire de 1976-1977 *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre* est *structuré comme* un poème de langue chinoise. Écrit en chinois, ce poème de Lacan contient une autre écriture, par exemple : *l'insuccès de l'une bévue c'est l'amour*, que le lecteur, par son intervention viendrait révéler.

De lalangue à labitat

François Cheng relate dans *Le Dialogue* ce choix d'écrire en français : « *Rien ne pouvait plus faire que j'eusse ignoré la grande tradition occidentale, que je ne fusse environné de la musique d'une autre langue, que même en rêve, dans mon inconscient, ne vinssent se mêler à des murmures maternels des mots secrets mus par une autre sonorité. J'étais, pour tout dire, devenu quelqu'un d'autre, indéfinissable peut-être, mais autre. Il me fallait sans doute m'arracher d'un terreau trop natif, trop encombré de clichés – un terreau, répétons-le, qui ne sera nullement abandonné, qui au contraire, servira toujours de substrat, d'humus –, afin d'opérer une plus périlleuse métamorphose, d'inaugurer un dialogue plus radical. Sans trop entrer dans les détails, disons simplement qu'après un temps de tergiversations, je m'étais engagé résolument dans une création poétique en langue française. Rétrospectivement, aujourd'hui, je puis affirmer que si abandonner sa langue d'origine est toujours un sacrifice, adopter avec passion une autre langue apporte des récompenses. Maintes fois, j'ai éprouvé cette ivresse de re-nommer les choses à neuf comme au matin du monde.* »

La description de cet abandon qui à la fois ouvre sur l'ivresse, à la fois permet la constitution d'un terreau, d'un substrat vaut pout tout petit d'homme qui s'engage dans la parole. Pour François Cheng, le terreau que constitue dès lors la langue chinoise n'est ni forclos, ni récusé, il sert et lui permet d'habiter singulièrement la langue française. Une lectrice canadienne le lui fait remarquer (il est à noter que ce message vient d'un lieu qui l'habite aussi en étranger) : *« il y a dans votre poésie le savoir de cette langue dans ce qu'elle a, à la fois, de plus tranchant et de plus évocateur. Chaque syllabe sous votre plume devient évocation du vocable en son entier, comme si votre langue d'origine vous permettait de faire apparaître notre langue dans la vibration même de ses mots, en la désencombrant des circonvolutions trop discursives qui nous faisaient souvent ne plus l'entendre »* (*id.*). Faire apparaître le savoir de la langue, faire apparaître la vibration des signifiants est le propre des étrangers qui parlent avec une grande aisance notre langue. Labitat étrange du stabitat fait vibrer une étonnante étrangeté connue

(*unheimliche*). Habiter une langue étrangère à la maternelle permet de saisir avec précision les effets de lalangue qui structure le désir du sujet ; permet de cerner avec précision ce que les mots d'une langue et de l'autre ratent dans la construction de la réalité, en somme d'attraper des bouts de réel. Pour le dire une troisième fois d'une autre manière : en passer par labitat d'une langue étrangère pour entendre lalangue de l'Autre, pour entendre les signifiants du désir de l'Autre. L'expérience dont François Cheng témoigne nous enseigne : *« Cet arrachement et cet écart, ne m'ayant pas fait me perdre en chemin, m'auront permis de me ré-enraciner, non seulement dans ma terre d'accueil, ce qui est déjà beaucoup pour un exilé, mais proprement dans l'être, puisque, par cette nouvelle langue, j'ai accompli l'acte, je le répète, de nommer à neuf les choses, y compris mon propre vécu. Celui-ci, certes, s'était initialement nourri de ma langue native, mais cette vieille nourrice humble et fidèle, à vrai dire, n'a jamais renié l'enfant qu'elle avait élevé, ni l'adolescent qu'elle avait protégé. Si par la grâce d'une rencontre décisive, l'enfant devenu adulte a épousé une autre langue, elle est demeurée présente, toujours disponible, prompte à porter secours. Habité à présent par l'autre langue, sans que cesse en lui le dialogue interne, l'Homme aux eaux souterrainement mêlées, vit l'état privilégié d'être constamment soi et autre que soi, ou alors en avant de soi »* (*id.*). Ce cheminent de l'exilé Cheng Chi-Hsien vers François Cheng décrit tout aussi bien le parcours d'un analysant qui peut parfois trouver un nouvel habitat dans la langue de la psychanalyse parlée dans les séminaires.

La poésie chinoise

La cosmologie chinoise se fonde du trois – Yang-Yin-Vide Médian, auxquels les confucéens font correspondre terme à terme Ciel-Terre-Homme. L'homme se place dans la *Voie du Milieu juste* (ou Vide médian). *Voie* traduit le chinois *Tao*, qui joue de la même équivoque en chinois et en français. C'est d'être parlant (d'avoir une voix) que l'homme s'inscrit dans la voie du Vide médian. Mais ce lieu du sujet, lieu du vide, n'est pas le lieu du néant. Cet espace dynamique est celui où ont lieu *l'interaction et la transformation*, c'est l'espace de rencontre du Yang et du Yin. La pensée chinoise *« affirme la confiance en l'ordre universel de la Vie, fondé non sur la séparation étanche entre les unités constituées mais sur la reliance qui permet la circulation et l'interaction »* (*id.*). Reliance et continuité s'entendent grâce à l'enseignement de la topologie des surfaces de Lacan. La poésie révèle la continuité du fait de la nature de l'écriture chinoise ; de même que le ruban de Möbius, le cross-cap ou la bouteille de Klein, l'écriture poétique chinoise nous met sur la voie des limites de notre imaginaire.

La poésie chinoise – tout comme la peinture – ne décrit pas le monde : poète et peintre ne sont pas prisonniers de la représentation ; ils supportent leur pratique d'un système qui organise des liens et provoque des *actes de signifiance* rappelle François Cheng. Cette position éloigne radicalement des fondements de notre système de pensée et d'appréhension du monde qui « *met une différence entre l'objet et la représentation. On sait cela, pour se le représenter mentalement* » (J. Lacan, *Le rêve d'Aristote*). Le texte de François Cheng, *L'Écriture poétique chinoise* a été porté par les structuralistes – Julia Kristeva notamment –, cette congruence se trouve dans le commentaire des *Ménines* par Michel Foucault, au chapitre premier de *Les Mots et les Choses*. Il place le sujet dans une position équivalente à celle qu'il trouve dans la poésie chinoise : « *Mais là, dans cette dispersion qu'elle* [la représentation] *recueille et étale tout ensemble, un vide essentiel est impérieusement indiqué de toutes parts : la disparition nécessaire de ce qui la fonde, – de celui à qui elle ressemble et de celui aux yeux de qui elle n'est que ressemblance. Ce sujet même – qui est le même – a été élidé.* »

Des entreprises poétiques contemporaines en langue française interrogent ce lieu vide, constitué dans notre langue par le ratage de la chose par les mots. Dans *La mer en contre bas, tape contre la digue*, Jérémy Liron pose la question de savoir s'il y a une possibilité de venir habiter cet espace entre les mots et les choses ; la réponse qu'il suggère est du côté de l'impossibilité de la prise de ce lieu par les mots. Par une autre voie, Nicolas Pesquès se livre, au fil de la dizaine de recueils *La Face nord du Mont Julliau*, à la tentative d'épuiser par les mots le monde circonscrit à ce mont d'Ardèche qui lui fait face, creusant ainsi l'écart entre le paysage (de mots) et le réel. Dans la poésie chinoise, aucune tentative de combler ni de cerner le lieu vide, il est le lieu d'où elle souffle. Ce vide est le ressort de la poésie chinoise, à entendre dans sa polysémie : à la fois son étendue d'action, à la fois ce qui met en mouvement, et à la fois ce qui reprend sa forme.

L'écriture poétique chinoise



Les idéogrammes se présentent comme une combinaison de traits simples mais déjà signifiants. François Cheng prend l'exemple de *lotus*, composé de cinq idéogrammes simples, qui, pris séparément, sont signifiants. La superposition des éléments – comme dans la métaphore proustienne – changent la tonalité (la signification) sans faire disparaître le trait de chacun.

L'un des jeux de la poésie chinoise sera de moduler certains éléments du mot grâce au voisinage dans le poème. Par exemple bien que soit écrit *lotus*, le motif, la teinte *ciel* ou *homme* prendra une part importante dans le sens du poème : « *en poésie, il n'y a pour ainsi dire pas de décalage entre le niveau des signifiants et celui des signifiés, chaque syllabe ayant toujours un sens* » (F. Cheng, *L'Écriture poétique chinoise*). Cette structure spécifique permet, par exemple, à Wang Wei (VI^{e} siècle), dans un poème qui décrit un hibiscus sur le point de fleurir, d'indiquer qu'à force de contempler l'arbre, il fait corps avec et vit de l'intérieur de l'arbre l'éclosion. Cinq idéogrammes suffisent (1 – un arbre nu ; 2 – quelque chose naît au bout des branches ; 3 – un bourgeon surgit ; 4 – éclatement du bourgeon ; 5 – fleur dans sa plénitude) que François Cheng propose de traduire par « *Au bout des branches, fleurs d'hibiscus* ». Toutefois autre chose s'écrit dans l'écriture des idéogrammes : le troisième caractère (un bourgeon surgit) contient l'élément *homme*, lequel contient l'élément *même*… l'arbre est habité par l'homme-même. Le quatrième caractère (éclatement du bourgeon) contient l'élément *visage*, lequel contient l'élément *bouche* (ça parle). Enfin le cinquième caractère contient l'élément *transformation* : l'homme participe à la transformation universelle par le regard (celui du poète contemplant, et celui du lecteur lisant) et l'écriture (celle du poète qui trace les idéogrammes, et celle du lecteur qui en donne une interprétation). Le poète qui livre par l'écriture sa contemplation et le lecteur qui lit s'inscrivent en continuité : branche bout hibiscus fleur – ça échappe à la langue française.

La poésie chinoise développe un langage spécifique, éloigné de la langue parlée, jouant des va-et-vient de l'un à l'autre. François Cheng en décrit les traits caractéristiques ainsi (j'en indique deux) : il s'agit dans la poésie de *constituer des figures symboliques en unités signifiantes et de structurer ces unités selon des lois étrangères à la logique linéaire et irréversible*. Le voisinage (condensation et déplacement) qui ne se soucie pas de la contradiction – dans lequel Lacan nous enseigne de repérer la logique de l'inconscient –, structure la langue poétique chinoise. La poésie développe des lois spécifiques, qui jouent de ce stabitat, en particulier la disparition des mots vides (pronoms, adverbes, prépositions, conjonctions…) *« cela afin d'introduire dans la langue une dimension en profondeur, celle justement du vrai " vide ". Dans certains cas, les poètes vont jusqu'à remplacer un mot plein (le plus souvent un verbe) par un mot vide, toujours dans le souci d'insérer le vide dans le plein, mais cette fois-ci par substitution » (id.).* Ainsi est-il d'usage que les pronoms personnels disparaissent : le sujet s'efface, se sous-entend ; sa présence est marquée du vide. Un exemple parmi ceux de François Cheng :

Sommeil printanier ignorer aube

Tout autour entendre chanter oiseaux…

Nuit passée : bruissement de vent, de pluie ;

Pétales tombés, qui sait combien…

Cheng commente ainsi : *« Le vers 1 ne place pas le lecteur devant quelqu'un qui dort, mais le situe au niveau de son sommeil, un sommeil qui se confondrait avec celui même du printemps. Les trois autres vers, superposés, " représentent " les trois couches de conscience du dormeur : présent (gazouillis des oiseaux), passé (bruissement du vent et de la pluie), futur (pressentiment d'un bonheur trop fugitif et vague désir de descendre au jardin pour contempler les pétales jonchant le sol) » (id.).* Pour saisir l'écart avec notre manière d'énoncer qui se soutient de la coupure il suffit de faire appel à la tournure que de l'énoncé français : *lorsque je dors au printemps, j'entends autour de moi…* La langue française coupe, sépare celui qui parle et l'objet qu'il vise, celui qui écrit et celui qui lit, celui qui parle et celui qui écoute. Le sujet est élidé dans la poésie chinoise – élidé veut dire absenté, une trace marque l'absence ; c'est au lieu de cette trace que le sujet (le lecteur) peut advenir. De cette place, que chaque élément peut venir occuper, se dessine un sens, une teinte, qui ne modifie pas la structure. Aussi, comme dans ces deux vers de Tu Fu, l'objet peut occuper la place du sujet.
Riz parfumé picoter finir perroquet graines
Platane vert percher vieilli phénix branches

Abbé mort en pré au cul lis
Bien entendu le riz ne picote pas le perroquet, ni le platane n'est perché sur le phénix, à suivre la grammaire on se fourvoie. *« Il est, je crois, tout à fait saisissant que, dans ce que j'appelle la structure de l'inconscient, il faut éliminer la grammaire. Il ne faut pas éliminer la logique, mais il faut éliminer la grammaire. […] Il faut que la grammaire soit implicite pour pouvoir avoir son juste poids* » indique Jacques Lacan dans le séminaire du 11 janvier 1977. La proposition : *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, assouplit la grammaire à la manière de l'écriture poétique chinoise (élision du sujet) et trace la voie vers un usage de langue française en proximité de la chaine signifiante. Aussi Lacan, se

référant aux *Bigarrures du Seigneur des Accords* (première parution en 1572), fait-il appel à un temps où la langue était moins assujettie à la grammaire. La difficulté que nous avons à *entrer* dans cette langue étrange désigne la manière dont il convient de lire (la poésie et les dits d'un analysant) : « *Un couard de Lombardie, la maistresse duquel avoit nom* Giovanella*, portoit un ioug, qui s'appelle en son patois* Giove *pour* Giogo*, & deux anneaux en Italien* Annella*. Estoit ce pas trouver s'amie ingenieusement, & la porter avec luy sans enchantement ? Un Florentin amoureux d'une* Barbara*, portoit sa barbe longue, qui signifioit* Barba*, & une demie grenouillle, sçavoir la teste & les deux pieds de devant, pour dire que ce n'estoit que la premiere syllabe de* Rana *: il eut plus gaigné de porter sa barbe raze demy : car cela eust fait* barbara-za. » Ce savoir-faire du Seigneur des Accords, déchiffrant des rébus, qui désaccorde pour accorder, Sigmund Freud, l'élevait au rang de pratique dès *L'interprétation des rêves* : « *On serait évidemment induit en erreur si l'on voulait lire ces signes d'après leur valeur en tant qu'images et non d'après leur relation entre eux en tant que signes […] Il est évident que l'appréciation correcte du rébus ne se dégage que si je n'élève pas de telles objections contre l'ensemble et ses détails, mais si je m'efforce de remplacer chaque image par une syllabe ou un mot qui, en fonction de telle ou telle relation, est susceptible d'être présenté par l'image. Les mots qui se trouvent ainsi rassemblés ne sont plus dénués de sens, mais peuvent donner la sentence poétique la plus belle et la plus riche de sens…* » Il s'agit de faire une lecture qui s'écrive, des images d'en faire un enchainement de mots :



Habe mortem prae oculis.

« La vérité réveille-t-elle ou endort-elle ? Ça dépend du ton dont elle est dite. La poésie dite endort. […] Si vous êtes psychanalyste, vous verrez que ces forçages par où un psychanalyste peut faire sonner autre chose, autre chose que le sens, car le sens, c'est ce qui résonne à l'aide du signifiant ; mais ce qui résonne, ça ne va pas loin, c'est plutôt mou. Le sens, ça tamponne, mais à l'aide de ce qu'on appelle l'écriture poétique, vous pouvez avoir la dimension de ce que pourrait être l'interprétation analytique. C'est tout à fait certain que l'écriture n'est pas ce par quoi la poésie, la résonance du corps s'exprime. » (Jacques Lacan, séminaire du 19 avril 1977). Pourquoi faire sonner autre chose que le sens ? Le Seigneur des Accords indique la voie/x de l'écriture poétique chinoise qui s'écrit au lieu du pas-de-sens (sur le pas-de-porte du sens) : jeu de signifiants que le signifié n'arrête pas. Que peut on proposer à un sujet en analyse sinon de se repérer dans sa structure : ses répétitions, ses écarts. Ce repérage peut engager à *nommer toute chose à neuf* ce qu'enseigne le témoignage de François Cheng ; le sujet peut cesser de commémorer une impossible saisie de l'objet et s'écrire au lieu où un signifiant le représente pour un autre signifiant. Ainsi : *« Que vous soyez inspirés éventuellement par quelque chose de l'ordre*

de la poésie pour intervenir, c'est bien en quoi je dirai, c'est bien vers quoi il faut vous tourner, parce que la linguistique est quand même une science que je dirais très mal orientée. Si la linguistique se soulève, c'est dans la mesure où un Roman Jakobson aborde franchement les questions de poétique. La métaphore, et la métonymie, n'ont de portée pour l'interprétation qu'en tant qu'elles sont capables de faire fonction d'autre chose. Et cette autre chose dont elles font fonction, c'est bien ce par quoi s'unissent, étroitement, le son et le sens. » (id.) Cet usage du pas-de-sens révèle le sens comme lieu du recouvrement de l'imaginaire par le symbolique ; à se situer dans ce passage vers le sens, poète et psychanalyste tiennent la corde du réel. S'écrit le réel du nœud.

---

[1] Cet écrit prend source dans une intervention prononcée le 8 janvier 2015 au théâtre l'Élysée à Lyon lors de la première soirée publique du séminaire de l'ALI-Lyon, *Écritures du vide*, animé par Luminitza Claudepierre, Jean-Emmanuel Denave et Cyrille Noirjean, soirée consacrée à François Cheng.

Copyright © 2015 Freud et Lacan par l'Association lacanienne internationale, reconnue d'utilité publique - Tous droits réservés